

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES.

TOME TROISIE'ME.



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE' :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.*

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI

DE CARTES GEOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME TROISIE'ME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

En Guinée & aux Indes Orientales.

CHAPITRE X.

Quelques expéditions navales des Anglois contre les Espagnols & les Portugais.

FOSTER.

1586.

Motifs des Anglois pour continuer leurs voyages.



UOIQUE le récit de Stephens, & quelques Relations que les Portugais même avoient déja publiées de leurs propres avantages, eussent jetté dans

FOSTER. 1585. l'esprit des Anglois les premieres étincelles de ce feu qu'ils ont fait éclater dans la suite avec tant de gloire, & qui subsiste encore aux Indes Orientales ; il se passa quelque tems avant que leurs entreprises pussent aller aussi loin que leurs vûes ; & les Côtes de Guinée furent encore le seul objet qui les arrêta pendant plusieurs années. Avec l'intérêt du commerce ils avoient à satisfaire les ressentimens d'une juste vengeance pour tant de pertes & d'outrages, que les Portugais leur faisoient essuyer. L'Amiral Fenner avoit représenté sous les plus vives couleurs la trahison du Cap Verd, & les autres insultes qu'il avoit reçues dans un voyage, où, loin de violer les droits du Portugal, il n'avoit cherché qu'à se lier avec les sujets de cette Couronne par des offres de services & d'amitié. En effet, il est difficile de concevoir comment la paix qui subsistoit entre les deux Nations, n'empêchoit point que les Portugais ne traitassent d'ennemis tous les Vaisseaux d'Angleterre qui s'approchoient de leurs Etablissemens ; comme si la donation du Saint Siége, qu'ils faisoient valoir sans cesse, eût rendu leurs possessions si sacrées, qu'on ne pût y jetter les yeux sans profanation. Les Vaisseaux

de France & d'Angleterre étoient obligés par cette raiſon de partir armés, non pour attaquer (car il ne paroît pas qu'ils en cherchaſſent jamais l'occaſion) mais pour ſe défendre; parce qu'au mépris des promeſſes & des ſermens, les Portugais ne les voyoient jamais paroître ſans employer la force ou la trahiſon pour les détruire. Bien-tôt les Eſpagnols entrerent dans les mêmes principes pour l'Amérique; & dans le tems dont je parle, ces deux fieres Nations ſembloient s'être propoſé de ruiner en Europe même, tout ce qui pouvoit leur cauſer quelque inquiétude pour leur nouvel empire dans les deux Indes.

Départ de Foſter. Il relâche à Bilbao.

Le *Primroſe*, Vaiſſeau Anglois de cent cinquante tonneaux, alla jetter l'ancre dans la Baye de Bilbao, le 25 de Mai 1585. L'Angleterre & l'Eſpagne étoient alors dans une paix profonde. Deux jours après, il vint du Port une Pinace Eſpagnole, ſur laquelle étoit le Corregidor de la Ville, avec cinq ou ſix perſonnes, qui ſe donnerent pour des Marchands du Pays. Ils avoient en effet quelques marchandiſes, & leurs diſcours furent conformes à la bonne intelligence qui régnoit entre les deux Nations. Le Capitaine Anglois, nommé *Foſter*, les reçut & les traita civi-

FOSTER. 1585.

lement. Pendant qu'on les careſſoit à bord, trois d'entre eux feignirent quelques raiſons pour retourner à la Ville; mais les autres continuerent de ſe réjouir, ſans donner le moindre ſujet de déſiance aux Anglois. Quelques momens après, il parut une grande Barque, chargée de ſoixante dix perſonnes, qu'on fit encore paſſer pour des Marchands. Elle fut ſuivie, au même inſtant, d'une Chaloupe, ſur laquelle il y en avoit vingt-quatre. Foſter, allarmé de cette multitude, pria le Corregidor de ne pas faire approcher tant de monde à la fois. Mais, ſans faire attention à ſa priere, les Eſpagnols monterent à bord avec leurs épées & d'autres armes; & pour ne laiſſer aucun doute de leurs intentions, ils firent ſonner une trompette, qui étoit la marque de leur triomphe. Auſſi-tôt ils prirent poſſeſſion de toutes les marchandiſes du Vaiſſeau. Le Corregidor, accompagné d'un Officier qui portoit une baguette blanche à la main, fit approcher Foſter, & lui dit: « Rendez-vous, car » vous êtes le priſonnier du Roi ». Pluſieurs Eſpagnols lui préſenterent la pointe du poignard, avec menace de le tuer, ſi ſes gens faiſoient la moindre défenſe.

Il eſt trompé & attaqué par les Eſpagnols.

Le Capitaine consterné parut accepter son malheur avec soumission. Mais la confiance que les Espagnols avoient à leur nombre, & l'ardeur avec laquelle ils commencerent à transporter les marchandises dans leurs Chaloupes, lui donna le tems de se reconnoître. Il fit entendre à ses gens, dans leur Langue, que s'ils étoient disposés à le soutenir, il périroit pour les délivrer de cette tyrannie. Le Vaisseau étoit bien armé. Ils se rendirent, sans affectation, sous les écoutilles, où ils concerterent en peu de mots leur entreprise. Elle fut conduite avec tant de sagesse & de bonheur, que prenant le tems où la plûpart des Espagnols étoient sortis du Vaisseau, chargés du butin qu'ils transportoient, ils tuerent une partie de ceux qui se trouvoient à bord, & firent le Corregidor même prisonnier. Ceux qui étoient passés sur les Chaloupes, n'oserent tenter l'attaque d'un Vaisseau, dont l'artillerie fut tout d'un coup prête à les foudroyer. Ils n'eurent rien de si pressant que de regagner la Ville; & Foster, assez content de s'être remis en liberté, leur abandonna les marchandises qu'ils emportoient. Ayant mis aussi-tôt à la voile, ils exigerent du Corregidor l'aveu d'une si noire trahison. Il

FOSTER.

1585.

Il est fait prisonnier.

Il se remet courageusement en liberté.

Il prend le Corregidor Espagnol, & quitte le Pays.

FOSTER. 1585. en apporta deux causes, qui ne servirent point à le justifier dans l'esprit des Anglois. L'une étoit la persuasion présente que leur Vaisseau étoit en course pour les Indes, & l'envie d'interrompre un voyage qui excitoit la jalousie des Espagnols. L'autre, qui parut encore plus étrange, étoit un ordre de la Cour de Madrid aux Gouverneurs de tous les Ports, portant d'arrêter tous les Vaisseaux *de Hollande, de Zélande, d'Allemagne, d'Angleterre, & de toutes les Provinces révoltées contre l'Espagne*, pour faire servir leurs armes & leurs munitions à l'équipement d'une grande Flotte qu'on préparoit à Lisbonne. En vain Foster voulut-il sçavoir à quel titre l'Espagne osoit compter l'Angleterre entre les Provinces qu'elle traitoit de rébelles.

Raison qui avoit armé contre lui les Espagnols.

WHIDDON. 1586. L'année suivante, le Capitaine Whiddon partit de Plymouth, avec deux Vaisseaux qui appartenoient au célebre Chevalier Walter Raleigh. Il ne paroît point que ce voyage eût d'autre but que de chercher fortune par la navigation, ou de tirer quelque vengeance des Espagnols & des Portugais. Whiddon, après avoir croisé pendant quelque tems sur les Côtes d'Espagne, fit voile vers les Açores. Il se saisit,

Prise d'une petite barque.

dans cette courſe, d'une petite Barque chargée de proviſions fort communes, mais qui avoit à bord le Gouverneur Portugais de l'Iſle de Saint-Michel, & quelques autres perſonnes de diſtinction. WHIDDON. 1586.

De-là, il ſe rendit à l'Iſle *Gracioſa*, une des Terceres, où il découvrit un Vaiſſeau qu'il reconnut pour Eſpagnol. Les Anglois, pour aſſurer le ſuccès de leur attaque, arborerent d'abord un pavillon blanc. Cet artifice les fit prendre pour deux Bâtimens diſperſés de la Flotte d'Eſpagne, qui attendoit dans cette Mer quelques Vaiſſeaux de guerre Anglois dont elle vouloit faire ſa proie. Mais lorſqu'ils furent à la portée du canon, ils firent ſuccéder la Croix de Saint-George à cette fauſſe Enſeigne. L'Eſpagnol ne chercha ſon ſalut que dans la fuite. Cependant comme il étoit affoibli par une longue navigation, & qu'il deſeſpera bien-tôt d'échapper aux Anglois, qui étoient tous deux excellens voiliers, il prit le parti de jetter dans la Mer toute ſon artillerie, avec quantité de Lettres & de Plans géographiques qu'il apportoit du Détroit de Magellan; après quoi, il ſe laiſſa prendre ſans réſiſtance. Il avoit à bord Dom Pedro de Sarmiento, Gou-

Priſe d'un Vaiſſeau Eſpagnol & de Dom Pedro Sarmiento.

WHIDDON. 1586.

verneur Eſpagnol des Détrois de Magellan, qui fut conduit enſuite à Londres, & préſenté à la Reine.

Priſe de quatre autres Vaiſſeaux.

A la hauteur des mêmes Iſles, Whiddon prit en peu de jours quatre autres Vaiſſeaux, Eſpagnols ou Portugais; les uns revenant de la pêche du *Cap Blanco*, les autres chargés de différentes marchandiſes. Il en pourſuivit un juſqu'à l'Iſle Graciosa, & ſi proche de la Côte, qu'il fut plus incommodé par les pierres que les Habitans jetterent ſur lui du haut des rochers, que par les armes de l'ennemi qu'il avoit à combattre. Il le força néanmoins dans cette retraite, avec le ſeul deſagrément de n'y pas trouver un butin qui répondît à ſes eſpérances. Mais les mâts en étoient ſi bons, que Whiddon en prit deux pour remplacer les ſiens. Enſuite, y faiſant paſſer ſes priſonniers Eſpagnols & Portugais, à l'exception de Pedro Sarmiento, & de trois autres perſonnes de diſtinction, il abandonna ce Bâtiment, fort proche de l'Iſle, avec des proviſions pour dix jours.

Butin des Anglois.

Quoique les dépouilles de tant de Vaiſſeaux ne conſiſtaſſent qu'en ſucre, en cire, en pelleteries, en quelques dents d'éléphans, en ritz, & d'autres marchandiſes qui ne paſſoient pas pour les

plus précieuses dans un tems où l'or étoit le principal objet des voyages, Whiddon crut sa premiere course assez heureuse pour en aller rendre compte à ceux qui l'avoient employé. Il tourna ses voiles vers l'Angleterre; mais sans renoncer aux entreprises qu'il pourroit tenter dans son retour. Il étoit à quarante & un degrés de latitude, lorsqu'il découvrit un Vaisseau, ensuite dix, suivis de plusieurs autres, jusqu'au nombre de vingt-quatre. Il en reconnut deux pour des Caraques, l'une de mille, l'autre de douze cens tonneaux. Dix étoient des Gallions, & le reste des Caravelles, ou d'autres petits Bâtimens, tous chargés d'épices, de sucre, & d'autres richesses. Cette vûe enflamma le courage, ou plutôt l'avidité de Whiddon, jusqu'à lui faire oublier l'extrême inégalité du nombre. On auroit peine à croire l'excès de sa hardiesse, s'il n'avoit pris soin de la faire attester dans sa Relation, par les principales personnes de sa Flotte, dont les noms se conservent encore, signés de leur propre main.

WHIDDON. 1586.

Leur témérité dans une rencontre.

Il commença par se défaire de toutes ses prises, en les envoyant directement en Angleterre, sous la conduite d'une partie de ses gens. Il ne conserva que

WHIDDON. 1586.

ſoixante-ſix hommes ſur ſes deux bords ; & ſe repoſant ſur leur courage autant que ſur l'excellence de ſes voiles, il réſolut d'attaquer la Flotte Eſpagnole, ſinon dans l'eſpérance de la battre, du moins dans celle de lui enlever ou de lui couler à fond quelque Bâtiment. S'il ne tira pas beaucoup de fruit d'une entrepriſe ſi deſeſpérée, il eut du moins la gloire d'embarraſſer pendant vingt-deux heures une armée nombreuſe qui ne ſe défendit que par ſa peſanteur & ſon immobilité. Mais, de quelque côté qu'il la prît, il trouva toujours en face les deux Caraques, derriere leſquelles tous les autres Vaiſſeaux ne faiſoient que ſe ranger à chaque mouvement qu'ils lui voyoient faire, & qui les couvroient de leur énorme maſſe ; de ſorte qu'ayant beſoin lui-même d'une adreſſe extrême pour ne pas tomber ſous le canon de ces deux eſpeces de Citadelles ; le ſien, dans ce perpetuel mouvement, ne put tirer que des coups perdus, qui épuiſerent ſa poudre ſans cauſer beaucoup de mal à l'ennemi. Enfin, les munitions lui manquant tout à-fait, il abandonna un deſſein qu'il traite lui-même de folie ou de témérité. Il ne penſa plus qu'à rejoindre ſes priſes ; mais elles arriverent ſix heures avant

Elle leur réüſſit mal.

Retour de Whiddon en Angleterre.

lui au Port de Plymouth, où elles servirent à lui faire préparer une reception qui eut l'apparence d'un triomphe. Tous les Habitans vinrent au-devant de lui jusqu'au rivage. Il fut salué par toute l'artillerie de la Ville & du Château, sans qu'il pût répondre à cet honneur, parce qu'il manquoit de poudre; mais ce glorieux silence servit à redoubler les applaudissemens. WHIDDON. 1586.

On ne douta point que l'Espagne ne se ressentît vivement d'une injure si éclatante; d'autant plus qu'il y avoit alors d'autres sujets de mécontentement entre les deux Couronnes. Aussi la Reine Elisabeth fut-elle bientôt informée que la Cour de Madrid faisoit équiper une puissante Flotte, dans le dessein d'attaquer immédiatement l'Angleterre. Elle ne perdit pas un moment pour rassembler toutes ses forces. Le Chevalier François *Drake*, dont le courage & l'habileté s'étoient déja fait connoître avec éclat, fut nommé pour commander une Flotte de trente Vaisseaux, qui furent équipés à Plymouth. On en nomme quatre, d'une grandeur & d'une force extraordinaire: la *Bonne Avanture*, que Drake devoit monter lui-même; le *Lyon*, commandé par *William Borough*; le *Dreadnought*, par Thomas DRAKE. 1587.

Flotte de trente Vaisseaux, équipée à Plymouth.

Drake. 1587.

Venner, & le *Rainbow*, par Henry *Bellingham*. Les autres, quoique moins considérables, étoient en état de servir dans toutes sortes d'expéditions.

Cette Flotte ayant quitté Plymouth au mois d'Avril, pour s'avancer vers les Côtes d'Espagne, rencontra le 16, au quarantiéme degré de latitude, deux Vaisseaux de Midelbourg, qui revenoient de Cadiz. Drake apprit d'eux, qu'à Cadiz, & dans les lieux voisins, on avoit ramassé une prodigieuse quantité de munitions de guerre, qu'on se disposoit à transporter au Port de Lisbonne. Il hâta si vivement sa navigation, que dès le 19 il entra dans le Port de Cadiz. Six Galeres, qui entreprirent de lui disputer l'entrée, furent bientôt forcées de se retirer sous le canon du Château. Il se trouvoit dans le même azile, environ soixante Bâtimens, destinés à transporter les munitions. Drake, sans examiner s'ils étoient Espagnols, attaqua si furieusement celui qui se trouva le premier à la portée de son artillerie, qu'il le fit couler à fond dans un espace très-court. C'étoit un Vaisseau Raguzien, de mille tonneaux, monté de quarante pieces de canon & richement chargé. Il se présenta quatre autres Galeres, deux venues de

Elle entre dans le Port de Cadix.

On s'y canonne.

Port Sainte-Marie, & deux de *Port Real*, qui canonnerent brusquement les Anglois ; mais ayant reçu plus de mal qu'elles n'en causerent, elles furent aussi-tôt forcées de prendre le large. Vingt Bâtimens François, qui étoient dans le Port, se retirerent à Port Real, sans que la Flotte Angloise entreprît de s'opposer à leur passage.

DRAKE. 1587.

Avant la fin du jour, Drake avoit déja pris, ou brûlé, ou coulé à fond, trente Bâtimens Espagnols Quoique la plûpart ne fussent que des Vaisseaux de transport, il y en avoit un neuf, d'une grandeur singuliere, qui appartenoit au Marquis de Santa-Cruz, alors Grand-Amiral d'Espagne ; & cinq autres de sept ou huit cens tonneaux, qu'on chargeoit actuellement de munitions pour Lisbonne. Quatre furent brûlés, & le cinquiéme, qui ne portoit que des clous, des barres de fer, des grilles, des fers à cheval, & d'autres instrumens du même métal, pour le service des Indes Occidentales, tomba entre les mains des Anglois. Ils prirent aussi un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux, chargé de vin pour la bouche du Roi, qu'ils brûlerent après avoir transporté le vin sur leur propres bords ; & trois *Flibots*, de trois cens tonneaux, char-

Dommage que Drake cause aux Espagnols.

DRAKE. 1587.

gés de biscuit & d'autres provisions ; qu'ils brûlerent encore, après s'être accommodés d'une partie de leur dépouille ; enfin continuant de prendre ou de brûler jusqu'au lendemain, ils détruisirent à l'Espagne le port d'environ dix mille tonneaux. Ce n'est pas que leur Flotte n'eût rien à souffrir pendant cette exécution. Elle fut exposée continuellement au canon des Galeres, des Forts, du rivage, & au feu de quantité d'autres batteries que les Espagnols renouvelloient à chaque moment dans tous les lieux d'où elles pouvoient produire plus d'effet. D'ailleurs, aussi-tôt qu'ils perdoient l'espérance de pouvoir défendre plus long-tems un Vaisseau, ils y mettoient eux-mêmes le feu, & le précipitoient vers la Flotte Angloise, qui avoit quelquefois beaucoup de peine à s'en défendre. L'embarras fut encore plus grand à l'heure du reflux, lorsque la mer venant à se retirer, poussa d'elle-même au milieu de la Flotte, plusieurs de ces Bâtimens embrasés. Drake, assez satisfait d'une victoire dont les difficultés commençoient à rebuter ses gens, prit enfin le parti de se retirer. Mais le ravage qu'il avoit fait dans le Port dut être bien terrible, puisque le Marquis de

La Flotte Angloise souffre beaucoup.

Le Marquis

Santa Cruz, étant mort quelques mois après, on attribua ſa maladie & ſa mort au chagrin qu'il avoit conçu de cette diſgrace.

Drake. 1587.

de Santa-Cruz meurt de chagrin.

Les Anglois ſortirent du Port, chargés pour pluſieurs mois de proviſions qui leur avoient peu coûte; car ils n'avoient pas perdu 50 hommes dans un ſi long combat. Mais en ſe retirant, ils furent ſuivis par les deux Galères Eſpagnoles qui leur cauſerent quelque deſordre par le feu redoublé de leur artillerie. L'Auteur de cette Relation, qui étoit ſur la Flotte, prétend avoir reconnu par expérience, que les Galeres ne ſont redoutables dans un combat, que lorſqu'elles ſervent à défendre d'autres Bâtimens; & qu'étant ſeules, quatre Vaiſſeaux de guerre en battroient vingt aſſez facilement. Auſſi celles d'Eſpagne n'eurent elles point la hardieſſe de s'approcher de la Flotte; & la voyant prête à faire face, elles regagnerent le Port à force de rames. Drake, après avoir dépêché un de ſes Capitaines en Angleterre, pour y porter la premiere nouvelle de ſon expédition, tourna ſes voiles vers le Cap-Sagro. Dans ce paſſage il prit encore un grand nombre de Barques, de Caravelles, & d'autres petits Bâtimens chargés pour l'Armada

Les Galeres peu utiles, lorſqu'elles ne ſont point avec d'autres Vaiſſeaux.

DRAKE.

1587.

de Lisbonne. Il les brûloit à mesure qu'ils tomboient entre ses mains, mais en prenant soin de faire conduire les hommes sur la Côte. Il détruisit de même tous les Vaisseaux pêcheurs qui se trouverent à sa rencontre. Enfin, étant arrivé au Cap Sagro, il y prit terre; & pour se rendre le passage plus libre, il s'empara du Château & de plusieurs Forts.

Exploits de Drake au Cap Sagro.

Il se rendit de-là devant le Port de Lisbonne, où il jetta l'ancre près de *Cascais*. Le Marquis de Santa-Cruz y étoit avec ses Galeres; mais ne se trouvant point assez fort pour oser paroître, il se laissa enlever à ses yeux quantité de Barques & de Caravelles. Le Général Anglois lui fit dire qu'il étoit venu pour mesurer ses forces avec lui. Sa réponse fut, qu'il étoit lié par les ordres du Roi son maître; mais qu'il se présenteroit d'autres occasions dont il profiteroit volontiers. Comme on ne pouvoit entreprendre de le forcer dans le Tage, Drake, pour ne pas s'amuser inutilement sur cette Côte, prit vers les Isles Açores. Sa bonne-fortune lui fit rencontrer, à vingt ou trente lieues de Saint-Michel, une Caraque Portugaise nommée le *Saint-Philippe*, qui revenoit des Indes Orientales. Il s'en saisit presque

Proposition qu'il fait au Marquis de Santa-Cruz.

Il prend un Caraque Portugaise.

ſans réſiſtance ; & mettant l'Equipage dans quelques petits Bâtimens dont il trouva l'occaſion de s'emparer, il le renvoya fort civilement à Lisbonne avec une juſte quantité de proviſions. La priſe de cette Caraque parut d'un mauvais augure en Portugal ; par ce que c'étoit la premiere à laquelle cette diſgrace fût arrivée au retour des Indes, & qu'elle portoit d'ailleurs le nom du Roi. Drake y trouvant aſſez de richeſſes pour récompenſer les ſervices de ſes gens, prit la réſolution de retourner en Angleterre, où il arriva heureuſement avant la fin de l'Eté. On y vit avec admiration la Caraque Portugaiſe ; & ce ſpectacle produiſit deux effets d'un égal avantage pour la Nation : l'un, de faire connoître que cette ſorte de Bâtimens n'étoit pas auſſi redoutable qu'on ſe l'étoit imaginé ſur leur réputation ; & l'autre, d'augmenter l'ardeur du commerce, en faiſant ouvrir plus que jamais les yeux ſur les richeſſes que les Portugais tiroient des Indes Orientales.

Il revient en Angleterre avec la Caraque.



CHAPITRE XI.

Voyage à Benin en 1588.

BIRD & NEWTON.

1588.

ON n'approchoit que par degrés du terme de tant d'efpérances ; & l'opinion qu'on s'étoit formée de la puiffance des Portugais dans des Régions qui leur fourniffoient de fi riches tréfors, arrêtoit encore les entreprifes des Marchands d'Angleterre. Cependant il s'en trouva deux qui réfolurent de pouffer du moins leur navigation au-delà des bornes que la plûpart des Anglois fembloient s'être impofées. Windham étoit le feul qui eût pénétré jufqu'à Benin. Deux Marchands de Londres entreprirent le même voyage après le retour de Drake, avec un feul Vaiffeau, le *Richard d'Arundell* & une Pinace. Leurs noms étoient *Bird* & *Newton*.

Départ de deux Vaiffeaux Anglois fous Bird & Newton.

Le vent leur fut fi contraire, qu'étant partis de Ratcliff le 12 d'Octobre 1587, ils n'arriverent que le 2 de Janvier à la vûe des Côtes de Rio del Oro. Ils fe trouverent par leurs obfervations à vingt-deux degrés quarante-fept minutes de latitude. Le 19, ils étoient à la hauteur de la riviere de Seftos, &

le jour suivant à quatre lieues en mer du Cap dos Baixos. Dans le cours de l'après midi, il leur vint un Almadie conduite par quelques Négres qui les presserent par leurs signes de s'approcher du rivage ; mais la défiance qu'ils avoient de leurs forces, à si peu de distance des Etablissemens Portugais, leur fit prendre le parti de continuer leur navigation. Ils comprirent que le lieu où ils étoient appellés, se nommoit *Tabano.* Le 21, ayant jetté l'ancre à la vûe d'une colline fort verte, qui leur donnoit l'espérance de trouver de l'eau fraîche aux environs, ils virent arriver au même lieu un Vaisseau François, dont ils tirerent des éclaircissemens sur cette Côte. Il y avoit à peu de distance du rivage une Ville nommée *Ratire*, & quelques lieues au-dessous une autre Ville qui se nommoit *Crua.* Les Habitans de ces deux lieux recevoient volontiers tout ce qui n'appartenoit point au Portugal, & mieux encore ceux qui se faisoient connoître pour ennemis de cette Couronne. Le Capitaine François avoit reçu des Habitans toutes sortes de faveurs à ces deux titres, & pressa les Anglois d'en faire aussi l'expérience. Mais il pouvoit arriver que les Portugais y vinssent

BIRD & NEWTON.
1588.

Tabano.

Ratire.

Crua.

Bird & Newton.

1558.

d'autant plus naturellement, qu'ils n'étoient point accoutumés à laisser longtems tranquille une Nation dont ils n'étoient point aimés. Bird & Newton avancerent le 25 de Janvier à la hauteur de la Baye, qui est à l'Ouest du Cap *Tres Puntas*. Les Courans étoient Est-Nord-Est; & la Pinace ayant peine à les surmonter, on fut obligé de l'attendre à l'ancre dans le même lieu. Elle parut le 30; & les Courans se trouverent changés à l'Est vis-à-vis le milieu du Cap. Le lendemain, on découvrit une terre haute qui s'avançoit en rondeur, & qu'on prit pour la partie Orientale du Cap. Elle s'ouvre par une grande Baye, dans laquelle on apperçoit une Isle.

La Flotte jette l'ancre près du Cap de Tres Puntas.

Ce fut le 2 de Février, qu'ils virent fort distinctement le Château de Mina. Ils ne s'en croyoient point si proches, & cette vûe leur inspira quelque frayeur. Elle redoubla vers midi, lorsque voyant approcher une barque, avec un Portugais & quelques Négres, ils ne purent douter qu'on ne les eût apperçus. Cependant ils offrirent au Portugais de le recevoir à bord; mais les remerciant de leur offre, il ne fit que les observer, sans faire même de réponse à la plûpart de leurs questions. Ils

Elle arrive à Mina.

Frayeur des Anglois.

découvrirent, ſur le rocher qui eſt au-deſſus du Château, deux maiſons de Garde, qui paroiſſent fort blanches. Enfin, dans l'impatience d'être obſervés ſi curieuſement, ils prirent tout-d'un-coup le large à l'Eſt-Nord-Eſt, après avoir déliberé s'ils ne ſe ſaiſiroient point du Portugais, qui continuoit de les ſuivre. Le lendemain, s'étant rapprochés de la terre, ils ſe trouverent à vingt lieues au Sud-Eſt de Mina, & fort près, ſuivant leurs calculs, de *Monte Rotundo*, qu'ils paſſerent en effet le même jour. Ils rencontrerent, le ſix, une Caravelle Portugaiſe, qui leur donna moins de crainte qu'elle n'en parut recevoir. Mais, de part & d'autre, on étoit fort éloigné de ſe nuire, lorſqu'on faiſoit toutes ſortes d'efforts pour s'éviter. La navigation fut aiſée juſqu'au 10, au long d'une Côte qui ne préſente que de grandes Forêts, & quelquefois ſi épaiſſes qu'il paroît impoſſible d'y pénétrer. Le jour ſuivant, ils trouverent l'eau ſi baſſe, & tant de bancs de ſable, qui n'étoient pas marqués ſur la Carte de Windham, que la défiance leur fit prendre le large; mais, en s'éloignant de la Côte, ils découvrirent l'embouchure de la Riviere de Jaya, où ils allerent jetter l'ancre ſur cinq braſſes de fond.

Monte Rotundo.

Riviere de Jaya.

BIRD & NEWTON.

1588.

Ils laisserent passer la nuit, pour ne rien donner au hazard, dans un Pays qui étoit peu connu des Anglois. Le jour suivant, ils envoyerent quelques Marchands dans la Pinace. On apperçut des Négres, mais si peu disposés au commerce, qu'il fut impossible de les faire approcher volontairement. La Riviere, qui est fort large, n'a pas plus de quatre brasses de profondeur du côté de l'Ouest; & sa rive, du même côté, est beaucoup plus basse que l'autre. Le 13, on remit à la voile, en portant au Sud-Sud-Est. Le rivage, dont rien ne portoit à s'éloigner, est couvert de forêts, aussi unies que si l'on s'étoit efforcé de raser le sommet des arbres à la même hauteur. On fit dix-huit lieues au long de cette Côte; &, vers le soir, on jetta l'ancre sur trois brasses & demie, à l'entrée d'une Riviere qui est celle de Benin.

Description des Pays.

Riviere de Benin.

Les Anglois n'avoient pour guide qu'une copie imparfaite du Journal de Windham; &, si l'on en juge par celui que j'ai donné sous son nom, l'original même ne leur auroit point apporté beaucoup plus de lumieres. Telle a toujours été la négligence ou la grossiereté des Négocians Anglois, que ne s'attachant presque jamais qu'à la descrip-

Négligence des Anglois dans leurs voyages.

tion des vents & des brasses de profondeur, ils s'embarrassent peu de faire entrer dans leurs Journaux ce qui appartient au lieu même de leur commerce; comme si les soins de leur esprit ne regardoient que la navigation, & qu'après s'être rendus au terme, ils n'eussent plus qu'à s'occuper sordidement de l'intérêt. Ici la Relation du voyage de Benin ne contient plus que le détail des marchandises dont le Vaisseau Anglois fut chargé. Mais Hackluyt nous a conservé une Lettre Originale d'Antoine *Ingram*, principal Facteur du Vaisseau, qui renferme quelques circonstances curieuses de leur séjour à Benin. BIRD & NEWTON. 1588.

La Riviere, quoiqu'assez large, n'avoit point assez d'eau pour le Richard d'Arundel, qui étoit un Bâtiment de trois cens tonneaux. Il demeura à l'embouchure, tandis que la Pinace & la Chaloupe, chargées des principales marchandises, entrerent dans le canal. Elles remonterent jusqu'à *Goto*, Ville située sur le rivage; & la derniere où l'on peut arriver par eau. Ce voyage prit cinq jours, sans que l'Auteur nous apprenne si les deux Bâtimens furent arrêtés par quelque obstacle, ou si l'éloignement est en effet de cinq jour- Remarques sur le Pays de Benin.

BIRD & NEWTON.
1588.

nées. Benin étant plus loin dans les terres, Ingram fit partir quelques Négres pour annoncer au Roi son arrivée, & les motifs de son voyage. Ils revinrent le jour suivant avec un Seigneur Négre que ce Prince envoyoit pour le conduire à sa Cour, & deux cens Négres pour transporter les marchandises.

Elles furent livrées aux Facteurs du Roi, avec autant de confiance que les Marchands de l'Europe en auroient mutuellement dans leur commerce. Ingram se rendit le 25 à Benin, dont il admira la grandeur. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité. Le 26, s'étant présenté à la Cour, pour obtenir l'Audience du Roi, il fut renvoyé au jour suivant, parce qu'on étoit occupé d'une Fête solemnelle. Cependant il parla au *Veidore*, c'est-à-dire, au principal Officier qui est chargé des affaires du commerce, & qui lui promit autant de poivre & de dents d'éléphans qu'il en pouvoit desirer.

La Ville de Benin est très-grande.

Les Anglois furent admis deux jours après à l'Audience du Roi. Ce Prince leur fit un accueil gracieux, & confirma les promesses de son Ministre. Le jour suivant, on leur fit voir du poivre verd, & du poivre sec, mais si mal nettoyé, qu'Ingram demanda, pour premiere

Audience du Roi, & conditions du commerce.

premiere condition, qu'il fût préſenté en meilleur ordre. On lui répondit que le tems ne le permettoit pas pour cette année, mais que les Anglois feroient plus ſatisfaits l'année ſuivante; & pour excuſer la négligence des Négres, le Veidore ajouta que depuis le régne préſent il n'étoit pas venu de Chrétiens à Benin pour le commerce du poivre. On en fit livrer, dès le premier jour, douze boiſſeaux; & l'on continua d'en fournir une certaine quantité les jours ſuivans; de ſorte que le 9 de Mars, Ingram avoit déja reçu ſoixante-quatre boiſſeaux de poivre & vingt-huit dents d'éléphans.

BAID & NEWTON. 1588.

Les marchandiſes que les Anglois avoient portées étoient des étoffes de laine, de la toile, des ouvrages de fer de différentes ſortes, des bracelets de cuivre, des grains de verre & de corail, &c. Outre le poivre & l'ivoire, ils prirent en échange de l'huile de palmier & des étoffes d'un tiſſu de coton & d'écorce de palmier. Ils ne virent dans le Pays ni or ni argent. La monnoie eſt une eſpece de petit coquillage, plus ou moins précieux, ſuivant certaines qualités que les Négres y diſtinguent. Le coton étoit en abondance aux environs de Benin. Le pain eſt compoſé de la

Marchandiſes des Anglois, & ce qu'ils reçoivent en échange.

Propriétés du Pays de Benin.

BIRD & NEWTON. 1588.

poudre d'une racine, nommée *Inania*, qui eſt de la groſſeur du bras, & d'un goût ſi agréable, que lorſqu'elle eſt paitrie avec ſoin, l'Auteur la trouve préférable au pain de l'Europe. Les palmiers ſont en ſi grand nombre, que l'eſpece de vin qu'on en tire eſt à fort bon marché. L'occupation de la plûpart des Habitans eſt à faire des nattes, des paniers, des cuillieres & d'autres inſtrumens d'ivoire, qui ſont travaillés fort curieuſement. Ils ont des oranges & quantité d'autres fruits, du miel en abondance, des beſtiaux, & toutes ſortes de poiſſon.

Leur caractere eſt doux & ſociable. Ils ſont nuds, hommes & femmes, juſqu'au tems du mariage; mais ils ſe couvrent enſuite, depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Leur ſanté ſe défend contre l'intempérie des ſaiſons dans un climat ſi chaud. Le tonnerre & les éclairs y ſont ſi fréquens & ſi terribles, que pendant les premiers jours, il n'y avoit point d'Anglois qui n'eût le ſang glacé par la crainte. Mais les effets n'en ſont pas dangereux. L'eau eſt ſi bonne à Benin, & l'habileté des Négres ſi ſinguliere à la conſerver, que le Vaiſſeau s'en étant fourni pour la route, avec les precautions ordinaires aux Habi-

Bonté ſinguliere de ſon eau.

tans, elle ſe trouvoit encore pure & fraîche après ſix mois de navigation. Bird & Newton.

Cependant, ſoit la qualité de l'air, ou celle des alimens, un grand nombre d'Anglois furent attaqués d'une fiévre maligne qui en fit périr pluſieurs en peu de jours. Ingram atteint du même mal, fut renvoyé à Goto par le Capitaine du Vaiſſeau, qui l'étoit venu joindre à Benin. Il y trouva tous les gens de ſa Pinace dans un ſi triſte état, qu'à peine eurent-ils la force de conduire juſqu'au Vaiſſeau les marchandiſes qu'il avoit fait apporter. Il perdit cinq ou ſix Matelots en deſcendant la riviere ; & ſe trouvant lui-même trop affoibli pour retourner à Benin, il y envoya le Chirurgien du Vaiſſeau, dans l'opinion que ſes ſecours y ſeroient néceſſaires. En effet, non-ſeulement la plûpart des Anglois y étoient accablés de langueur ; mais dans un intervalle ſi court, le Capitaine étoit mort. Les malades & ceux qui avoient réſiſté à la maladie, n'eurent plus d'empreſſement que pour regagner le Vaiſſeau. En vain le Veidore leur fit eſpérer quelque ſoulagement dans la ſaiſon qui s'approchoit ; ils partirent, avec la réſolution de mettre immédiatement à la voile. Leur nombre ſe trouva ſi diminué, que ne pouvant

1588.

Les Anglois ſont attaqués de maladies.

Extrémité à laquelle ils ſont réduits.

BIRD & NEWTON.

1588.

ſuffire pour la conduite des deux Bâtimens, ils prirent le parti d'abandonner la Pinace.

Ils ſe remîrent en mer, le 13 d'Avril. Leur retour n'eut rien de plus fâcheux que la foibleſſe qu'ils avoient emportée, & dont ils ne purent ſe délivrer pendant ſix mois de navigation. Ils arriverent le 15 de Juillet aux Iſles Açores, où leurs maladies ſe renouvellerent. Ceux que la mort épargna, eurent le bonheur de rencontrer au-delà du Cap Verd, un Vaiſſeau Anglois qui les ſecourut, en leur donnant quelques hommes frais de ſon bord. Cette rencontre fut une faveur du Ciel pour des gens qui n'avoient plus la force de remuer le moindre cordage. Ils étoient ſi foibles en arrivant à Plymouth le 8 de Septembre, qu'ayant eu beſoin de trois ſemaines de repos, ils n'arriverent à Londres que le 2 d'Octobre.

Leur triſte état en arrivant à Londres.

Table des latitudes obſervées dans ce voyage.

	deg.	min.
Rio del Oro	24	47
Cap Verd	14	43

Un ſecond voyage des mêmes Capitaines ne contenant que des noms pluſieurs fois répetés, & les événemens les plus communs de la Mer, il ſuffira

de lui donner, par cette remarque, le rang qu'il doit occuper dans l'ordre des années. BIRD & NEWTON. 1588.

CHAPITRE XII.

Voyage du Comte Georges de Cumberland aux Isles Açores en 1589.

CUMBERLAND. 1589.

Remarque sur ce voyage, & motif qui le fait entreprendre.

UNE entreprise dont l'Historien (*a*) n'explique ni le but ni les motifs, pourroit recevoir tout autre nom que celui qu'elle porte ici dans le titre. Ce fut le hazard seul qui conduisit le Comte de Cumberland aux Isles Açores, & l'ennui de l'oisiveté qui lui fit quitter l'Angleterre. Il avoit équipé à ses propres frais une Flotte de quatre voiles, avec lesquels il résolut de signaler son nom. Quantité de jeunes gens, excités par la singularité de son dessein, s'offrirent volontairement à le suivre. Il se vit ainsi à la tête de quatre cens hommes, dont la plûpart étoient moins conduits par l'intérêt que par l'honneur. Il en prit le plus grand nombre sur son propre Vaisseau, qu'il nomma la *Victoi-*

(*a*) Cette Relation est d'un homme célebre par une invention qui regarde les cartes, & qui porte en Angleterre le nom de *Mercator's projection*. Il se nommoit *Wright*, habile Mathématicien. Il a composé un Livre sous le titre de *Vulgar Errors*.

CUMBERLAND. re. Les trois autres n'en approchoient pas pour la grandeur & la force. C'é-
1589. toient deux petits Bâtimens, nommés le *Mog* & la *Marguerite*, avec une Caravelle commandée par le Capitaine Pignon.

Premier exploit de Mylord Cumberland.

Cette troupe d'Avanturiers étant partie de Plymouth le 18 de Juin 1589, rencontra, deux jours après, trois Bâtimens François qui revenoient de Terre-Neuve. Ils s'en saisirent, sans approfondir les droits. Deux furent envoyés en Angleterre avec la charge des trois; & le troisiéme eut la liberté de retourner en France pour y conduire tous les gens des trois équipages.

A la hauteur de 30 degrés, ils firent une rencontre plus importante, mais qui ne donna guères plus d'exercice à leur courage. Onze Vaisseaux Marchands, qui s'étoient rassemblés pour doubler les Caps d'Espagne, se présenterent au Chevalier Monson, Capitaine du Mog; &, loin de paroître disposés à se rendre, sur quelques volées de canon dont il les salua, ils s'apprêtoient à lui disputer la victoire, lorsque la vue des trois Anglois dont il étoit suivi, leur fit prendre le parti de baisser leur pavillon. Les Commandans se rendirent à bord de la Victoire, & montrerent leurs

paſſe-ports, des Villes de Hambourg, de Lubeck, de Breme, &c. On leur promit de ne pas punir avec trop de rigueur, l'intention qu'ils avoient eue de ſe défendre : mais en faiſant la viſite de leurs Vaiſſeaux, on s'accommoda de tout ce qui pouvoit être utile à la Flotte Angloiſe ; & ſous le prétexte de quelques adreſſes à divers Juifs de Lisbonne, on ſe ſaiſit de certains ſacs de poivre & de canelle, qui furent partagés entre les quatre Vaiſſeaux Anglois. Juſte ou non, cette confiſcation n'étoit pas ſi mépriſable que l'Hiſtorien la repréſente ; puiſqu'avant la fin de ſon récit, il la fait monter à 4500 livres ſterling. Les Bâtimens furent remis en liberté ; mais ce ne fut qu'après avoir offert aux Matelots Allemans de recevoir ceux qui voudroient paſſer ſur la Flotte Angloiſe. Il y en eut ſept, qui accepterent cette offre.

Il pille une Flotte marchande.

En s'abandonnant au cours du vent, dont ces Avanturiers ſe repoſoient ſur la fortune, ils ſe trouverent le premier d'Août à la vûe de l'Iſle Saint-Michel, la plus orientale des Açores. Ils s'en approcherent pendant le jour ; & prenant le pavillon Eſpagnol, ils obſerverent d'aſſez près le Port & la Ville pour y découvrir à l'ancre trois Vaiſſeaux &

Il arrive aux Açores.

CUMBERLAND. quelques petits Bâtimens, dont ils résolurent de se saisir pendant la nuit. A

1589. dix heures du soir ils envoyerent leurs Chaloupes avec quelques Soldats bien

Autres pirateries. armés pour couper les cables, dans l'espérance que le seul cours de la marée leur ameneroit leur proie. Les Soldats reconnurent en approchant du plus grand des trois Vaisseaux, que c'étoit un Bâtiment Anglois nommé le *Faucon de Londres*, conduit par un Pilote Ecossois; mais ils couperent les cables des deux autres qui étoient Espagnols, & qui ne purent éviter leur infortune. Ils étoient chargés de vin & d'huile. Les Espagnols de l'Equipage, perdant l'espérance de résister au vent & à la marée qui les entraînoient, se jetterent la plûpart à la nage avec de grands cris, & répandirent l'allarme dans le Château. L'artillerie se fit entendre presqu'aussi-tôt; mais des coups tirés au hazard ne pouvoient beaucoup nuire aux Anglois dans l'obscurité. L'Ecossois tira aussi trois coups, pour faire croire aux Espagnols qu'il prenoit part à leur disgrace; ce qui ne l'empêcha point de se rendre promptement à bord de la Victoire, & d'offrir ses services au Comte de Cumberland.

Après une victoire si facile, il ne re-

ſtoit d'inquiétude que pour la Caravelle qui avoit diſparu dans l'aprèſmidi. Mais elle vint augmenter la joie en ſe montrant le lendemain accompagnée d'une Caravelle Eſpagnole qu'elle avoit priſe de l'autre côté de l'Iſle. On y avoit trouvé des lettres qu'elle apportoit de Tercere, & qui donnoient avis au Gouverneur de Saint-Michel, que les Caraques en devoient partir dans peu de jours. Nouvelle ſatisfaction pour les Avanturiers qui voyoient augmenter leurs eſpérances. Ils apperçurent dans le jour un petit Vaiſſeau, auquel ils donnerent la chaſſe, & dont ils ſe ſaiſirent vers le ſoir. Ils y trouverent trente tonneaux du meilleur vin de Madere & quantité d'étoffes de ſoie & de laine.

CUMBERLAND.

1589.

Les Anglois relâchent dans l'Iſle de Flores.

Le 14 ils aborderent à l'Iſle de Flores, dans le ſeul deſſein d'y renouveller leur proviſion d'eau; mais ne voulant rien devoir qu'à leur courage, ils mirent dans les Chaloupes cent vingt hommes bien armés pour leur rendre ce ſervice. A leur approche les Habitans arborerent l'enſeigne de paix. On leur rendit le même ſignal; & le Comte de Cumberland leur fit déclarer que loin de penſer à leur nuire, il étoit ami de *Dom Antonio* leur Roi, & qu'il ne leur de-

CUMBERLAND. 1589.

mandoit que des rafraîchiſſemens en échange pour de l'huile, du vin & du poivre qu'il leur offroit. Ils y conſentirent volontiers; & les Chaloupes firent ce commerce, tandis que la Flotte jetta l'ancre à quelque diſtance de l'Iſle. Quelques ſoldats Anglois, curieux de viſiter l'Iſle, y pénétrerent l'eſpace d'un mille au Sud juſqu'à la Ville de *Santa-Cruz* qu'ils trouverent abandonnée par ſes Habitans. La crainte leur avoit déja fait chercher d'autres aſiles avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils ſe ſouvenoient d'avoir vû brûler leur Ville environ deux ans auparavant, par quelques Vaiſſeaux de guerre Anglois; & leur ſituation les expoſoit continuellement au même ſort. Auſſi cette partie de l'Iſle eſt-elle la moins habitée. La qualité du terroir ne contribue peut-être pas moins à la rendre deſerte. On n'y voit que des rochers & des montagnes ſtériles.

Ils y répandent la frayeur.

Wright, qui avoit été chargé du commandement d'une Pinace, raconte qu'en retournant le ſoir vers la Flotte, il fut pourſuivi pendant plus d'un mille par un poiſſon monſtrueux qui n'étoit qu'à la longueur d'une picque de la Pinace, & qui s'en approchoit quelquefois juſqu'à la heurter fort rudement.

Poiſſon monſtrueux.

Ses nageoires, qui paroiſſoient ſouvent ſur l'eau, n'avoient pas moins de cinq ou ſix aunes de large, & ſa tête étoit d'une groſſeur ſurprenante. Il étoit à craindre qu'il ne renverſât la Pinace; & cette raiſon ne permit point à Wright de l'irriter en tentant de le tuer à coups de fuſils & de crocs. Mais il diſparut, lorſqu'on fut plus proche du Vaiſſeau.

Un petit Bâtiment, qui venoit de Tercere à Flores, & qui ne put échapper aux Anglois, leur apprit que les Caraques n'avoient point encore mis à la voile. Cette confirmation d'une nouvelle qui ſurpaſſoit toutes leurs eſpérances, leur fit lever l'ancre dès la même nuit. Ils s'avancerent vers l'Iſle de Fyal, dans la double vûe d'augmenter leur butin par la priſe des Vaiſſeaux qu'ils y pourroient trouver, & de couper le paſſage aux Bâtimens de Saint-Michel ou de Flores, par leſquels ils ne doutoient point que les Gouverneurs de ces deux Iſles ne donnaſſent avis de leur approche à Tercere. Le 27 au ſoir, ils découvrirent dans la rade de Fyal pluſieurs Bâtimens à l'ancre. Les Chaloupes furent auſſi-tôt détachées avec les mêmes précautions qui avoient réuſſi à Saint-Michel. Mais pour aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe,

Les Anglois cherchent les Caraques Portugaiſes.

CUMBERLAND.

1589.

les Capitaines Lifter & Monfon reçurent ordre de les foutenir avec deux Caravelles. Le vent qui étoit de terre, ne permit point aux deux Caravelles de s'approcher du rivage auffi près que les Efpagnols. L'honneur de l'action étoit refervé aux Chaloupes qui attaquerent d'abord un Vaiffeau de deux cens cinquante tonneaux, monté de quatorze pieces de canon. On combattit l'efpace d'une heure; & l'ennemi fe défendit vaillamment. Mais deux Efquifs, qui furvinrent de la Flotte, acheverent le combat. Les Anglois étant montés à bord d'un côté, les Efpagnols fauterent de l'autre, pour gagner la terre à la nage. Il n'y refta que le Capitaine Jean de Palma avec deux ou trois de fes gens. Pendant l'action, l'artillerie du Château avoit joué continuellement fans caufer beaucoup de mal aux Anglois. Le Vaiffeau fe trouva chargé de fucre, de gingembre & de cuirs, arrivés nouvellement de Saint-Jean de Puerto Rico. Après l'avoir mis à couvert, ils retournerent avec la même ardeur pour enlever quelques petits Bâtimens. Il en tomba cinq entre leurs mains; un chargé de cuirs; un autre de dents d'éléphans, de poivre de Guinée, & de peaux de boucs; le troifiéme de bois

Ils attaquent plufieurs Vaiffeaux à Fyal.

& de poiſſon ſec. Mais avant cette expédition, ils avoient été joints par deux petits Vaiſſeaux de guerre Anglois, commandés par les Capitaines *Davis* & *Markerbury*.

CUMBERLAND. 1589.

Ils ſe joignent à deux autres Bâtimens Anglois.

Ils s'avancerent le 30 d'Août vers Tercere; & découvrant l'Iſle à neuf ou dix lieues en mer, ils furent ſurpris d'appercevoir une petite barque qui venoit vers eux dans cet éloignement, ſans qu'il parût aucun Vaiſſeau à qui elle pût appartenir. C'étoient huit Anglois, qui ſe trouvant priſonniers à Tercere, avoient pris la réſolution de riſquer leur vie pour gagner la Flotte. Ils n'avoient point d'autre voile qu'un drap de lit, ſoutenu par un cercle à tonneau, & lié des deux côtés, ni d'autres proviſions que ce qu'ils avoient emporté dans leurs poches. On les reçut à bord de la Victoire; & le Comte de Cumberland apprit d'eux que les Caraques étoient parties depuis huit jours. Le chagrin de perdre une ſi belle eſpérance, lui fit naître la penſée de retourner à Fyal, & de ſurprendre la Ville.

Réſolution deſeſpérée de quelques priſonniers.

Cependant il fut arrêté le même jour par des vents contraires, & le lendemain par un calme qui ne lui permit de faire que ſept ou huit lieues vers l'Iſle

CUMBERLAND. de Pico. Ce retardement dura jusqu'au dix. Enfin se retrouvant dans la rade
1589. de Fyal, il chargea le Capitaine Lister, accompagné d'un Prisonnier Espagnol, d'aller déclarer ses intentions à la Ville. Il laissoit le choix aux Habitans, ou de recevoir paisiblement les Anglois, & de composer avec eux pour leur rançon, ou d'essuyer tous les hazards de la guerre.

Les Anglois entreprennent de forcer Fyal.

Ils répondirent que le serment d'obéissance par lequel ils étoient soumis au Roi d'Espagne, ne leur permettoit pas de se rendre sans s'être défendus. Le Comte fit disposer aussi-tôt toute son artillerie pour battre la Ville, tandis que descendant lui-même à la tête de ses plus braves gens, il s'avança par terre vers la plate-forme, qui étoit la seule fortification de Fyal. Il découvrit sur une colline quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie. Une autre troupe de gens à pied se montra dans une vallée; & deux Compagnies sortant de la Ville, enseignes déployées, marcherent quelque tems avec l'apparence de vouloir tenter le combat. Mais effrayées sans doute par le nombre, elles gagnerent bien-tôt la campagne. Les Anglois s'approcherent de la plate-forme, malgré le feu de quelques pieces

de canon, qui ne leur tuerent pas un seul homme. Ils trouverent les portes de la Ville fermées ; mais la Garde ayant pris la fuite, & la plate-forme n'étant pas mieux défendue, ils escaladerent les murs sans la moindre résistance. Leur artillerie, qui n'avoit pas cessé de battre la Ville pendant leur marche, cessa lorsqu'elle eut apperçu la croix rouge d'Angleterre sur la plate-forme.

CUMBERLAND. 1589.

Ils se saisissent de la Ville de Fyal.

Le Comte de Cumberband, se voyant maître de la Place à si peu de frais, défendit le pillage à ses gens, & mit une Garde aux Eglises, & aux Communautés Religieuses. Mais le Soldat échauffé respecta peu ses ordres. Toute la Ville essuya les dernieres violences de la guerre, & les Anglois transporterent sur leurs Vaisseaux jusqu'aux meubles des maisons. Leur fureur ayant voulu s'étendre à la Campagne, ils furent maltraités dans quelques endroits par les Habitans.

Ils la saccagent.

Fyal est la Capitale de l'Isle du même nom. Elle est située directement vis-à-vis la haute montagne de l'Isle de *Pico*, qui n'en est séparée que par deux ou trois lieues de mer. A l'Ouest-Nord-Ouest, elle contient environ trois cens familles. Les maisons y sont fort belles,

Situation de cette place.

CUMBERLAND. 1589. & bâties de pierre. Elles ont toutes une citerne & un jardin. Le raisin & le tabac sont les principales productions de l'Isle; mais elle a toutes sortes d'excellens fruits & de bois aromatiques. Le bois de cédre y sert à brûler & à bâtir.

Il y a dans la Ville un Couvent de Franciscains qui est fort nombreux, mais où le goût de sçavoir est si mal établi, qu'il ne s'y trouvoit pas un seul Religieux qui sçût parler la langue Latine.

Les Anglois demeurerent dans l'Isle, depuis le Mercredi, jusqu'au soir du Samedi; & ne se contentant point du pillage qu'ils avoient fait de la Ville, ils en exigerent deux mille ducats, qui furent payés de l'argenterie des Eglises. De cinquante-huit pieces de canon qu'ils trouverent sur la plate-forme & dans les autres postes, ils en emporterent cinquante. Ensuite ayant détruit la plate forme, ils retournerent à bord. Mais le Comte de Cumberland ne voulut point quitter l'Isle, sans avoir adouci par ses politesses les justes sujets de haine qu'il laissoit aux Habitans. Il fit inviter à diner sur sa Flotte tous ceux qui voudroient accepter cette invitation, n'en exceptant que le Gouverneur *Diego Gomez*, parce qu'il n'avoit

Rançon que les Anglois exigent.

voulu paroître que pour regler la rançon de la Ville. Personne ne marqua d'empressement pour cette Fête, & la plûpart des Habitans la regarderent comme une insulte. Cependant il s'en trouva quatre, qui ne firent pas difficulté de se rendre à bord de la Victoire, où le Comte les traita magnifiquement, au bruit du canon & des instrumens de guerre. Il leur donna une lettre signée de sa main, par laquelle il prioit tous les Commandans Anglois, qui pourroient aborder à l'Isle de Fyal, de ne pas causer de nouveaux chagrins aux Habitans, & de n'exiger d'eux que de l'eau fraîche & des vivres.

CUMBERLAND. 1589.

Plaisante faveur qu'il accorde à la Ville.

Pendant le séjour que les Anglois avoient fait à Fyal, ils avoient exercé les droits de la victoire jusqu'à visiter les prisons, pour connoître à quel titre plusieurs misérables s'y trouvoient renfermés. Ils y laisserent ceux qui étoient coupables de quelques crimes odieux : mais entre ceux à qui ils rendirent la liberté, & qu'ils emmenerent même avec eux, ils traiterent avec distinction un Domestique du Roi Dom Antoine, qui avoit été transporté à Fyal de l'Isle de San-Jago, & qui se trouvoit parent d'un Marchand Espagnol établi à Londres. On ne lui reprochoit point

Prisonniers à qui ils rendent la liberté.

CUMBERLAND.

1589.

d'autre crime que d'avoir servi trop fidellement son Maître. Diego Gomez croyoit faire sa cour au Roi d'Espagne par cette affectation de zele, sur-tout dans un tems où l'inclination de tous les Habitans de ces Isles s'étoit déclarée pour Dom Antoine. Le Comte de Cumberland apprit du Prisonnier plusieurs circonstances de la fuite & de la situation de ce malheureux Prince.

Le mauvais tems les arrête à Fyal.

Les vents d'Ouest Sud-Ouest, qui sont furieux dans cette saison, forcerent la Flotte Angloise de demeurer à l'ancre jusqu'au premier d'Octobre. Dans cet intervalle, ils descendirent librement au rivage, & les Habitans s'accoutumerent à les y souffrir. Le Comte ayant défendu sous les plus rigoureuses peines, que les hostilités fussent poussées plus loin, il s'établit une sorte de commerce entre la Flotte & la Ville. Les Anglois payoient argent comptant le vin, les viandes, & les autres rafraîchissemens dont ils avoient besoin; & les Habitans leur apportoient volontiers des secours dont ils recevoient fidellement le prix. Une tempête furieuse vint arracher enfin les Vaisseaux Anglois de dessus leurs ancres. Le Comte eut beaucoup d'embarras à rassembler sa Flotte dispersée. Il les retrouva néan-

moins sans aucune perte à la hauteur de Tercere, vis-à-vis le Promontoire de *Brazil*, qui est proche d'*Angra*, Ville principale de cette Isle.

La crainte qu'il eut apparemment de trouver trop de résistance à Tercere, lui fit prendre le parti de s'approcher de *Graciosa*, où il envoya le Capitaine Lister, avec ordre d'y demander seulement des vivres & de l'eau, & d'assurer les Habitans qu'il ne pensoit point à leur nuire. Mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient rien accorder sans avoir consulté leur Gouverneur, qui étoit à quelque distance du lieu. Ce refus irrita si vivement le Comte, qu'il fit avancer aussi-tôt deux Vaisseaux de sa Flotte, accompagnés de toutes les Chaloupes. Il comptoit que dans une attaque si brusque, ses gens devoient trouver peu de résistance. Mais ils furent surpris d'être reçus avec une volée de canon, qui emporta un de leurs mâts, & qui leur tua plusieurs hommes. Ils virent en même-tems sur la Côte quelques Compagnies d'Infanterie, qui les attendoient d'un air ferme; & lorsqu'ils entreprirent de débarquer avec les Chaloupes, le rivage ne leur offrit point un seul endroit d'où elles pussent approcher sans péril. Le feu de l'artillerie

Ils attaquent l'Isle de Graciosa, & sont repoussés.

CUMBERLAND.

1589.

continuant d'incommoder beaucoup les deux Vaiſſeaux, ils furent obligés vers le ſoir de rejoindre la Flotte, avec des nouvelles fort oppoſées à l'eſpérance du Comte.

Ils veulent renouveller leur attaque.

Il ſe prépara pendant toute la nuit à renouveller ſon attaque le jour ſuivant. Dès la pointe du jour, il ſe mit en mouvement avec toute la Flotte. Mais le vent lui devint contraire juſqu'au milieu de l'après-midi; & lorſqu'il ſe fut approché de la Ville, il ne trouva point de fond commode pour y jetter l'ancre. La diſpoſition des Côtes ne lui permettant pas non plus de hazarder un débarquement, il revint au parti d'envoyer Liſter, pour recevoir la réponſe que les Habitans avoient fait eſpérer de leur Gouverneur. Ils l'aſſurerent en effet, que loin de ſouhaiter la guerre, ils étoient diſpoſés à traiter les Anglois avec amitié: que le premier coup de canon qu'ils avoient tiré à l'approche des deux Vaiſſeaux, avoit été à poudre ſeule, pour avertir leurs Gardes-Côtes, de ſe tenir prêts à tout événement; & que l'artillerie Angloiſe ayant répondu plus ſérieuſement, le combat s'étoit engagé contre leurs intentions: qu'ils demandoient encore juſqu'au lendemain, pour attendre les ordres du Gou-

CUMBERLAND.

1589.

verneur, & qu'ils promettoient de les faire porter eux-mêmes à la Flotte. Sur cette réponſe, le Comte alla jetter l'ancre au-deſſus de l'Iſle. Le jour ſuivant il vit arriver une Barque, avec trois des principaux Habitans, qui portoient l'enſeigne de la paix. Ils apportoient le conſentement du Gouverneur pour les vivres néceſſaires à la Flotte; mais ils en excluoient l'eau, parce que l'Iſle en manquoit pour elle-même, & qu'elle pouvoit fournir plus aiſément deux tonneaux de vin qu'un ſeul d'eau fraîche. Ils exigerent auſſi q̄ue les Anglois ne débarquaſſent point, en promettant de faire tranſporter ſur la Flotte toutes les proviſions dont on feroit convenu.

Ils compoſent avec les habitans.

Tandis que ce traité s'exécutoit, il arriva un Vaiſſeau Anglois nommé le *Weïmouth*, qui avoit pris peu de jours auparavant un Bâtiment Eſpagnol eſtimé ſeize mille livres ſterling. Il avoit appris de ſes Priſonniers, que la Flotte des Indes Occidentales étoit en mer, & qu'elle ne pouvoit tarder long-tems à paroître. Le Comte de Cumberland, partagé entre l'eſpérance & la crainte, voulut ſe faire confirmer cette nouvelle par la bouche même des Eſpagnols. Il fit paſſer ſur ſon bord le Capitaine,

Jonction d'un autre Vaiſſeau Anglois, & nouvelles qu'il apporte.

CUMBERLAND.

1589.

qui se nommoit *Pertingas*; mais se défiant d'un seul témoignage, il voulut interroger séparement le Pilote, & quelques-uns des principaux Matelots. En effet, après avoir entendu de Pertingas ce qu'il venoit d'apprendre du Capitaine Anglois, il fut surpris de ne pas trouver de conformité entre son récit & celui du Pilote. Cette différence lui fit comprendre que les Espagnols s'étoient accordés à le tromper, sans avoir eu la précaution de convenir ensemble sur le détail de leurs informations. Pertingas lui parloit de la Flotte des Indes, comme d'une proie presqu'assurée; & faisoit même entendre, que dans le chagrin de sa perte, il n'étoit pas fâché que d'autres Marchands de sa Nation partageassent son malheur. Au contraire le Pilote s'efforçoit de relever les forces de la Flotte Espagnole, & menaçoit les Anglois de sa rencontre. Le dernier de ces deux récits parut le plus sincere; & le Comte jugea que Pertingas cherchoit à l'abuser, dans l'espérance d'un combat desavantageux pour les Anglois, qui le remettroit peut-être en possession de son Vaisseau. Cependant ne pouvant douter que l'un ou l'autre du moins, ne fût coupable d'imposture, il donna ordre qu'ils fussent

Artifice de Espagnols.

CUMBERLAND.

1589.

mis tous deux à la queſtion. C'étoit une menace qu'il n'avoit deſſein, ſi l'on en croit l'Auteur, de faire ſervir qu'à ſe procurer un éclairciſſement d'importance. Elle eut cet effet ſur le Capitaine Eſpagnol. Il fit des aveux ſi ſemblables à ceux du Pilote, que le Comte y crut reconnoître le langage de la vérité; & ne voulant point expoſer un butin auſſi riche que le ſien, aux hazards d'un combat trop inégal, il réſolut, non de fuir la Flotte, mais d'éviter ſa rencontre, & de la ſuivre à quelque diſtance, pour lui enlever peut-être quelque Vaiſſeau plus lent que les autres.

On leur arrache la vérité par la crainte.

Après avoir renouvellé ſes proviſions à Gracioſa, il continua d'errer quelque tems entre les mêmes Iſles. Le 4 d'Octobre, il prit un Vaiſſeau de Saint-Malo, qui revenoit de Terre-Neuve, chargé de poiſſon, & qui ayant été ſi maltraité par la tempête, qu'il avoit été forcé de couper ſon grand mât, venoit à Gracioſa pour s'y radouber. Il en tira les principaux Matelots pour remplacer ceux qu'il chargea de le conduire en Angleterre. Trois jours après, un coup de vent qui le rapprocha de Tercere, lui fit découvrir, à quatre ou cinq lieues en mer, vingt voiles, dont

La Flotte Eſpagnole paroît, & ſert à l'evaſion d'un Vaiſſeau François.

CUMBERLAND. 1589.

la Flotte Efpagnole étoit compofée. Ayant continué de les obferver, il les vit entrer dans le Port d'*Angra*. Mais cette attention lui couta la perte du Vaiffeau François, qui ne s'étoit point encore féparé des fiens. Les Matelots qu'il avoit tirés de ce Bâtiment, abuferent de la liberté qu'on leur laiffoit d'y vifiter leurs amis, pour s'en rendre maître, & pour s'éloigner dans l'obfcurité. Le Comte, occupé d'un objet plus important, négligea de les pourfuivre.

Rufe des Anglois pour furprendre les Efpagnols.

Il ne penfoit point à fe préfenter aux Efpagnols, dont fes propres yeux lui avoient appris les forces; car de leurs vingt voiles, huit étoient des Vaiffeaux de guerre, qui fervoient d'efcorte à douze Galions richement chargés. Mais ayant recours à l'artifice, il envoya une Pinace fur la Côte de Tercere, avec ordre de fe tenir cachée au long du rivage, & de le rejoindre promptement au départ de la Flotte. La Pinace revint quelques jours après : elle avoit vû les Efpagnols plier leurs voiles, & baiffer leurs mâts; ce qui lui avoit fait conclure que fur les informations qu'ils avoient reçues à Tercere, ils ne vouloient point s'expofer à la rencontre des Anglois, & qu'ils étoient réfolus de fe tenir

CUMBERLAND. 1589.

tenir à couvert dans le Port d'Angra. Cet avis fit lever l'ancre au Comte, pour continuer ses courses.

Le nombre des Prisonniers, joint à celui de ses propres gens, le mettant souvent dans la nécessité de renouveller ses provisions, il se rendit à la Baye de *Saint-Michel*, où il comptoit de se procurer de l'eau & des vivres. Il n'y fut pas mieux reçu que dans celle de *Villa Franca*, où il se présenta successivement. Mais il trouva dans celle-ci trois Bâtimens Ecossois, ausquels il enleva cinq ou six tonneaux de vin, & quelques barils d'eau. Ce secours étoit fort éloigné de lui suffire. Il envoya une barque longue au rivage, vers l'embouchure d'un torrent qui se déchargeoit dans la Baye; mais les Habitans s'y firent voir au nombre d'environ deux cens; & les Anglois de la Barque aprés avoir inutilement epuisé leur poudre, revinrent sans avoir osé descendre. Toutes les autres parties de la Côte ne paroissant pas plus sûres, le Comte fit tourner les voiles vers Sainte-Marie, où il étoit informé qu'on étoit moins capable de lui résister, & prit la résolution de retourner de-là vers les Côtes d'Espagne.

Les Capitaines *Lister* & *Preston* furent

CUMBERLAND. envoyés dans une Pinace, & dans la Chaloupe de la Victoire, avec cinquante

1598. te ou soixante Soldats pour demander honnêtement aux Insulaires la permission de prendre de l'eau & d'acheter des vivres. Mais le desir du pillage, qui animoit tous ces Avanturiers, leur fit oublier leur commission à la vûe de deux Vaisseaux qu'ils apperçurent à l'ancre fort près de la Ville. Ils sentirent redoubler leur ardeur en voyant plusieurs personnes nues, qui travailloient à tirer ces deux Bâtimens à sec, & l'agitation de quantité d'autres Habitans, qui sembloient se préparer à se défendre. Lister, ne doutant point qu'on ne le reçût fort mal, rompit aussi-tôt toutes mesures. Il donna ordre à ses trompettes de sonner l'attaque, & les Anglois des deux Bâtimens firent brusquement leur décharge. La maniere dont on leur répondit, fit connoître aux deux Capitaines qu'ils étoient attendus. Ils eurent deux hommes de tués, & seize blessés de ce premier feu; ce qui ne les empêcha point de monter comme autant de furieux sur les deux Vaisseaux, & d'en chasser quelques Espagnols qui gagnerent la terre à la nage. Ils comptoient d'emmener ces deux prises, malgré les coups qui tomboient sur eux de toutes

Attaque qui réüssit mal aux Anglois.

parts. Mais un des Vaisseaux se trouvoit déja si engagé dans le sable, qu'ils furent obligés de l'abandonner. Ils se retirerent avec l'autre & leurs propres Bâtimens, sur lesquels ils continuerent d'essuyer une grêle de balles, qui leur tuerent encore huit hommes; & dans leur retraite même, ils reçurent, de la batterie de la Ville, un boulet qui perça leur prise. Ce Vaisseau étoit arrivé nouvellement du Brésil, avec sa cargaison de sucre.

CUMBERLAND.

1509.

Le Comte reconnut, à cette vigoureuse défense, qu'il avoit été trompé par ses informations. Cependant le besoin d'eau se faisoit sentir particulierement sur son propre bord. Il résolut de s'approcher, pendant la nuit, de l'Isle de Saint-Georges, où la pauvreté des Habitans ne devoit pas faire soupçonner qu'il pensât au pillage, & d'aborder, avec sa Chaloupe, dès la pointe du jour, avant qu'ils fussent préparés à le recevoir. Cette ruse lui reussit pour six tonnes d'eau; mais les Habitans, qui n'étoient pas moins soupçonneux ni moins armés, pour être pauvres, furent bien-tôt rassemblés, au premier bruit d'une descente sur leurs Côtes; & les Anglois de la Chaloupe ne se sauverent qu'avec peine. Toutes ces difficul-

Besoin d'eau qui les porte à la révolte.

CUMBERLAND. 1589.

tés ſe joignant avec le deſir qu'ils avoient de retourner dans leur patrie, ils commencerent à ſe plaindre du Comte, dont l'avidité ne ſe propoſoit pas de bornes, & qui ne leur faiſoit chercher de l'eau avec tant de riſques, que pour les engager dans de nouvelles fatigues ſur les Côtes d'Eſpagne. N'étoit-il pas tems de tirer quelque fruit des richeſſes qu'on avoit amaſſées, & d'aller prendre un peu de repos dans les plaiſirs de l'Angleterre ? Le Comte de Cumberland ſentit l'effet de ces murmures par la réſiſtance qu'il trouva bien-tôt à ſes ordres. En vain preſſa-t-il les mêmes Soldats de retourner, pendant la nuit, au ruiſſeau qu'ils devoient connoître, & dont il n'y avoit pas d'apparence que les bords fuſſent gardés dans les ténebres. Il s'en trouva d'aſſez hardis pour lui répondre, qu'on avoit aſſez d'eau juſqu'en Angleterre. Dans la réſolution où il étoit de n'y pas retourner ſi-tôt, il ne trouva point d'autre remede à ces commencemens de ſédition, que d'aſſembler tous les Officiers de la Flotte, & de leur propoſer ſon deſſein Il feignit de les conſulter; mais il donna tant de force à ſes exhortations & à ſes motifs, que les ayant fait entrer dans toutes ſes idées, il ne

Le Comte de Cumberland les fait rentrer dans leur devoir.

reſta plus qu'à trouver le moyen de ſuppléer au défaut des proviſions. Comme il n'y avoit point d'eſpérance de forcer les Iſles à la vûe de la Flotte Eſpagnole, & que ſa nouvelle courſe ne devoit pas être d'une longueur infinie, il demanda le conſentement de l'Aſſemblée pour réduire tout le monde à la moitié de la ſubſiſtance ordinaire, n'exceptant que les malades, & promettant de donner l'exemple. Perſonne n'ayant oſé le contredire, le réſultat du conſeil fut auſſi-tôt publié ſur toute la Flotte. On ſe détermina le 31, à renvoyer en Angleterre le Mog, auquel il s'étoit fait pluſieurs voies d'eau, avec la priſe du Bréſil; & le Capitaine Monſon paſſa ſur la Victoire. Le Comte de Cumberland profita de cette occaſion pour ſe défaire non-ſeulement de la plûpart des bleſſés & des malades, mais encore de quelques mutins dont il appréhendoit les intrigues.

CUMBERLAND. 1589.

A quoi le beſoin d'eau les réduit.

On mit enſuite à la voile pour les Côtes d'Eſpagne, avec un vent plus favorable qu'on ne l'avoit encore eu depuis le commencement du voyage. Le troiſiéme jour on apperçut un Vaiſſeau, qui s'avançoit peſamment, quoiqu'à pleines voiles, devant la Flotte Angloiſe. Il fut pris ſans réſiſtance. C'é-

Ils tournent vers les Côtes d'Eſpagne, & prennent un Vaiſſeau.

CUMBERLAND. toit un Portugais de 120 tonneaux, qui revenoit de Fernanbuck au Brésil, chargé de quatre cens caisses de sucre, & de cinquante quintaux de bois de Brésil. On le joignit au 29 degré de Latitude, environ deux cens lieues à l'Ouest de Lisbonne. Le Capitaine Breston fut nommé pour le conduire, avec quelques Matelots & quelques Soldats de la Flotte, qui furent remplacés par autant de Portugais. On apprit d'eux qu'ils avoient vû le même jour une autre Bâtiment qui tenoit la même course. Le Capitaine David fut commandé avec deux Vaisseaux, pour lui donner la chasse. Il le poursuivit pendant vingt-quatre heures, sans le pouvoir découvrir; mais l'ayant apperçu le troisiéme jour, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. C'étoit encore un Portugais du Brésil, chargé de sucre & de bois. Tandis qu'on faisoit l'échange de l'Equipage, le Comte de Cumberland parut avec le reste de la Flotte; & par une faveur singuliere de la fortune, on apperçut dans le même moment un Vaisseau de quatre cens tonneaux, qui auroit causé de l'embarras, par sa résolution, au Capitaine David. Il étoit bien armé; & se tenant déja prêt à combattre, il s'étoit fait un mur si épais de ses

1589.

Ils prennent un autre Vaisseau Portugais.

cuirs, qui étoient ſa principale cargaiſon, qu'il auroit été à couvert du mouſquet ; mais il perdit courage à la vûe de la Flotte. Il venoit de S. Jean d'Ulua au Mexique ; ſa charge étoit d'environ mille cuirs, ſix quintaux de cochenille, pluſieurs caiſſes de ſucre, quantité de porcelaine de la Chine, & quelques lingots d'argent. Le Capitaine, homme d'eſprit & de courage, déclara qu'il étoit Italien, & qu'il avoit, pour ſa part, la valeur de vingt-cinq mille ducats ſur ſon bord. Il fut tranſporté ſur la Victoire avec une partie de ſes gens, & le Capitaine Liſter prit poſſeſſion de ſon Vaiſſeau avec le même nombre de Soldats Anglois.

BIRD & NEWTON.

1589.

Sa cargaiſon.

Ces trois priſes, & l'embarras de conduire tant de Priſonniers Portugais, Eſpagnols & François, firent abandonner au Comte de Cumberland le projet d'aller tenter quelque deſcente, ou croiſer ſur les Côtes d'Eſpagne. Il avoit acquis aſſez de richeſſes pour s'aſſurer une ſituation brillante en Angleterre, & pour récompenſer libéralement tous ceux qui l'avoient ſuivi. L'avidité du gain n'eſt pas toujours inſatiable. Il prit la réſolution de retourner à Londres. Cette nouvelle fut reçue avec de grandes acclamations ſur toute la Flotte. Pour

Motifs qui font retourner le Comte en Angleterre.

CUMBERLAND.

1589.

comble de joie, on prit vers le 39 degré, à la diſtance d'environ quarante-ſix lieues du Rocher de Lisbonne, un des vingt Vaïſſeaux de la Flotte Eſpagnole, qu'on croyoit toute entiere au Port d'Angra. C'étoit un Marchand particulier, qui, dans l'impatience de ſe voir retenu à Tercere, & s'imaginant avec aſſez de vraiſemblance que les Anglois occupés d'un plus grand objet ne s'appercevroient point de ſon départ, avoit pris au Sud de l'Iſle, pour hâter ſon retour en Eſpagne. Il étoit chargé des plus précieuſes marchandiſes de l'Amérique. Dans ſon chagrin, il marqua de la ſurpriſe au Comte, de le voir en ſi bon ordre avec toute ſa Flotte. L'Amiral Eſpagnol ne s'étoit point arrêté au Port d'Angra dans l'intention d'y demeurer oiſif. Tandis que les Anglois étoient errans entre les Iſles, il avoit fait radouber les quatre meilleurs de ſes Vaiſſeaux de guerre, ſur chacun deſquels il avoit mis deux cens hommes; & ſon deſſein étoit d'attaquer le Comte de Cumberland pendant la nuit, en allant droit à l'abordage: mais la Flotte Angloiſe étoit partie avant qu'il eût fini ſes préparatifs.

Il prend un Vaiſſeau de la Flotte Eſpagnole.

Il ne manquoit rien à la ſatisfaction des Anglois. Le vent continuoit d'être

favorable ; & dans la confiance de revoir bien tôt les Côtes d'Angleterre, chacun s'occupoit déja du bonheur qu'il espéroit pendant l'Hyver : mais ils étoient condamnés à le passer plus tristement. Le vent changea presque tout d'un coup à l'Est, c'est-à-dire, qu'il devint le plus contraire de tous ceux que la Flotte avoit à redouter. Dans l'impossibilité de gagner aucune partie de l'Angleterre, on fut obligé de diminuer les subsistances, & sur-tout la portion d'eau, qui étoit déja réduite à la moitié. On n'en accorda plus qu'une demie-pinte par tête, encore commençoit-elle à se corrompre. Cette situation même étoit heureuse, en comparaison de celle qui suivit bien-tôt. De la demi-pinte, on fut réduit au quart. Enfin, l'eau manquant tout-à-fait, on ne vit point d'autre ressource que de relâcher en Irlande ; mais lorsqu'on espéroit d'en approcher, on fut poussé si loin à l'Ouest, qu'il fallut prendre le parti de lutter contre les flots, pour attendre le moyen de gagner l'Angleterre ou l'Irlande. La boisson dans cet intervalle consistoit dans quelques cuillerées de vinaigre, qu'on distribuoit chaque jour. Il restoit quelques tonneaux de vin ; mais la crainte d'en manquer aussi, ne permet-

CUMBERLAND.

1589.

Extrémité où les Anglois sont réduits à leur retour.

CUMBERLAND. toit d'en donner qu'une fois en deux jours, dans la même mesure, c'est-à-

1589. dire par cuillerées.

Detail de leur misere. Cette fâcheuse extrêmité dura quinze jours, sans autre adoucissement que celui de quelque grêle, & de quelques petites pluies, qu'on s'efforçoit de recueillir avec une ardeur incroyable. On tendoit les draps, les serviettes, en tenant soigneusement les quatre coins, & mettant au milieu quelque poids, pour recevoir ce précieux secours avec plus d'abondance. On léchoit jusqu'à la moindre goutte qui restoit sur les ponts, on suçoit les voiles; le Matelot qui, par son adresse, avoit pû ramasser une cruche d'eau, étoit caressé, supplié, & faisoit envie à ses Officiers mêmes. Ceux qui ne trouvoient point à se desaltérer, mettoient dans leur bouche des balles de plomb, dont ils ressentoient quelque soulagement; plusieurs en avalerent: mais le remede d'un jour n'étoit qu'une consolation passagere, puisque le même mal ne manquoit pas de se renouveller le lendemain. On n'entendoit de tous côtés que des invocations & des cris. Les Malades étoient encore plus à plaindre. Il en mouroit quelques-uns chaque jour; & la Flotte n'avoit pas perdu tant de monde dans

toutes ses expéditions, qu'il en périt dans cette funeste aventure. CUMBERLAND.

Le second jour de Décembre fut un jour de Fête pour tant de Malheureux. Il tomba une pluie fort abondante; & l'expérience ayant appris les meilleures méthodes pour la recueillir, on en fit une petite provision qui s'étendit jusqu'au lendemain. On trouva même le moyen de purifier celle qui s'étoit salie sur les ponts, & de la rendre agréable, en y mêlant quelques morceaux de sucre. Mais tandis qu'on s'applaudissoit de cette faveur du Ciel, on tomba dans d'autres périls. Une affreuse tempête fit voir la mort sous des faces encore plus terribles. Des Matelots qui servoient depuis vingt ans, protesterent qu'ils n'avoient jamais vû la Mer si furieuse, & s'engagerent par des sermens redoutables à n'y retourner jamais. Il ne restoit pas une voile entiere. Les Vaisseaux s'entreheurtoient souvent avec un horrible fracas. L'agitation sembloit venir autant du fond des flots, que de la fureur du vent. Il s'étoit fait tant de voies d'eau à la Victoire, que les pompes ne suffisoient plus pour soulager ce grand Bâtiment. Il avoit toujours surpassé la Mer de 20 pieds; mais s'affaissant à vue d'œil, ses bords étoient pres-

1589. Il est réduit à recueillir la pluie.

Tempête affreuse, comble de tant de maux.

CUMBERLAND

1589.

qu'à fleur d'eau, & l'on ne s'attendoit plus qu'à le voir abîmer tout d'un coup. Le Comte de Cumberland, qui ne pouvoit se déguiser le péril, avoit été vingt fois sur le point de faire jetter sa cargaison dans la Mer; & ce triste remede commençoit à devenir si nécessaire qu'il s'y étoit enfin déterminé, lorsque le calme lui donna le tems de respirer. Il fut obligé de mettre la main lui même au travail, pour vuider l'eau qui avoit prévalu de tous côtés. Ce soin & celui des réparations l'occuperent pendant deux jours. La Flotte se rassembla dans cet intervalle; & le Ciel permit, par pitié pour tant de misérables, qu'il passât deux Vaisseaux Anglois, qui partagerent avec eux l'eau & le vin qu'ils avoient de reste à la fin d'une longue navigation. Ce foible secours ne les auroit pas soulagés long-tems, si vingt-quatre heures après, ils n'eussent tiré parti des débris de leurs voiles, pour se servir d'un vent qui les fit tomber sur la Côte d'Irlande.

Les Anglois arrivent en Irlande.

Ils jetterent l'ancre assez près de Saint Kelmes, dans un lieu couvert, d'où ils envoyerent sonder le rivage, avec le dessein d'aborder au premier lieu dont ils pourroient s'approcher. Mais il ne s'en trouva point d'assez sûr, & les Cha-

ſoupes mêmes furent expoſées à quelque péril. Il fallut tourner vers le Port de *Ventre*, au riſque d'être repouſſés en Mer dans ce dangereux paſſage. Cependant on ſurmonta heureuſement les difficultés ; & le ſoir du même jour, toute la Flotte entra dans le Port. Le Comte de Cumberland, pour éviter les deſordres qu'il craignoit de tant de gens affamés, défendit ſous de rigoureuſes peines, que les Matelots & les Soldats quittaſſent leur bord. Il deſcendit le premier dans ſa Chaloupe ; &, par les ſoins qu'il prit auſſi-tôt, l'abondance régna deux heures après ſur chaque Vaiſſeau. Il avoit ſouffert lui-même autant que le moindre Matelot. Un pot d'eau fraiche, que ſes gens lui conſervoient, ayant été briſé pendant la tempête, il avoit ſenti les plus cruelles extrémités de la ſoif. Sa propre expérience lui fit comprendre ce qu'il devoit à tant de gens, qui ne s'étoient expoſés à ces excès de miſere, que pour le ſuivre. Il ne ménagea rien pour leur faire oublier leurs peines. Tout ce que le Canton avoit de meilleur en alimens & en liqueurs de toute eſpece, fut prodigué ſur la Flotte. La nuit fut un feſtin continuel ; & le ſommeil qui ſuccéda au plaiſir de boire & de manger, fut ſi pro-

Le Comte avoit partagé la miſere commune.

Rafraîchiſſemens qu'il procure à ſes gens.

CUMBERLAND. 1589. fond, que pendant tout le jour ſuivant, la Flotte parut immobile & comme abandonnée.

On fit enſuite tranſporter les Malades à *Dingenacush* ou *Dingle Trouch*, qui eſt à trois lieues de Ventrehaven. Le Comte y fit venir à grands frais tous les Chirurgiens de cette Province de l'Irlande. Il n'y eut preſque perſonne qui ne crût avoir beſoin de ſe faire tirer du ſang ; & jamais la Chirurgie n'eut tant d'exercice en peu de jours. Les Irlandois de ce Canton jouent preſque tous de la harpe ; le Comte les paya libéralement, pour venir ſoulager ſes Malades, & réjouir les autres par le ſon de cet inſtrument.

Ville de Dingenacush.

Sa ſituation & ſes propriétés.

Dingenacush eſt la principale Ville de la Province. Elle conſiſte dans une grande rue, qui en a des deux côtés quelques petites, avec une porte à chaque bout, & un Château qui paroît avoir été capable de défenſe. Les maiſons pourroient devenir autant de Forts dans le beſoin : car elles ſont bâties de groſſes pierres, qui en rendent les murs fort épais ; & les fenêtres ſont ſi étroites, qu'avec cette épaiſſeur, elles donnent peu de jour. Dans un ſiége que la Ville ſoutint autrefois contre le Comte de Deſmond, tous les édifices furent

brûlés, à la reserve de quatre maisons où les Habitans se fortifierent, & firent une défense sans exemple. Ils y furent réduits à manger jusqu'aux cadavres de leurs morts ; & ce ne fut que la faim qui les contraignit de se rendre. Quoique la Ville ait été rebâtie, il y reste un grand nombre de mazures, qui rendent encore témoignage à cet événement. Les maisons y sont sans cheminées, parce qu'on n'y brûle que de la tourbe ; mais cette raison n'empêche point que la fumée n'y soit fort incommode. Le Canton n'a point de bois, ni aucune sorte de terre qui puisse servir de mortier ou de ciment ; ce qui fait que les édifices n'y sont composés que de grosses pierres, placées sans liaison l'une au-dessus de l'autre. Mais aussi la pierre y est en si grande abondance, que les Habitans l'emploient, au lieu de hayes, pour entourer leurs champs ; de sorte qu'avec une meilleure forme, elle leur feroit les plus beaux murs du monde. Elle se trouve sous la premiere couche de terre, à si peu de profondeur, qu'il doit paroître étonnant que l'herbe, les légumes & le bled même puisse croître si bien dans un terrain de cette nature. Cependant avec un peu de culture on en tire une récolte

CUMBERLAND.

1589.

CUMBERLAND.

1589.

assez abondante. Les Bestiaux s'y engraissent, presque sans soin; & l'Angleterre n'a point de Provinces où les moutons soient meilleurs, ni en plus grand nombre. Ce qui manque aux Habitans, est l'industrie & le goût du travail. Le peuple est naturellement si paresseux, que sa prévoyance ne s'étend jamais d'une semaine à l'autre. L'argent est fort rare dans le Pays, parce qu'il n'y est presque d'aucun usage. Cependant il s'y trouve des Mines d'alun, d'étain, de cuivre, de fer, & quantités d'autres biens qui pourroient faire le fond d'un riche commerce. La paresse des Habitans n'empêche pas qu'ils ne soient robustes, hardis & capables de toutes sortes de fatigues dans les occasions où la nécessité les y force : cette disposition leur vient de l'enfance, qui est presqu'aussi dure parmi eux, que dans les Pays les plus sauvages de l'Amérique. Au milieu de l'Hyver, ils laissent les enfans nue tête & nuds pieds, le corps à peine couvert d'un mauvais drapeau, dont les deux bouts se joignent sur l'estomac sans aucune forme. Une preuve de leur hardiesse, c'est qu'ils sont sans cloches, sans tambours, sans trompettes; & qu'étant prêts à tout événement, ils ne paroissent connoître aucun

Pratiques singulieres d'un Canton d'Irlande.

péril. Ils donnent à leur principal Officier le nom de leur Souverain ; & son emploi ne répond néanmoins qu'à l'Office de Maire. Ce Souverain ne marche jamais sans être accompagné de Sergens, & précédé par des Maces. La cérémonie de son installation se fait dans une des quatre maisons qui servit autrefois de Fort contre le Comte de Desmond, & que cet événement a comme consacrée. Il n'y a rien dans la Religion du Pays qui la distingue de celle d'Angleterre, excepté que les Prieres publiques s'y font en Latin, quoiqu'elles soient au fond les mêmes que celles de l'Eglise Anglicane. Le Baptême s'y donne aussi dans les mêmes termes ; mais le Ministre plonge l'enfant dans l'eau par les deux extrémités du corps ; d'abord par le bas, jusqu'à la cheville des pieds ; ensuite par la tête, jusqu'aux oreilles ; & l'Hyver ne dispense point de cette cérémonie.

CUMBERLAND.

1589.

Cérémonie du Batême.

Après avoir pris jusqu'au 20 de Décembre pour réparer ses Vaisseaux, & rétablir tous ses gens, le Comte de Cumberland se disposoit à remettre en Mer, lorsque le Chevalier Edouard Dennie, Gentilhomme de la Province, accompagné de sa femme & de ses

Affaire du Chevalier Dennie.

CUMBERLAND.

1589.

deux fils, vint lui demander le paſſage ſur ſon Vaiſſeau juſqu'à Londres. C'étoit une faveur fort ſimple. Cependant on fut ſurpris que toute une famille de ce rang quittât l'Irlande avec ſi peu de préparation. Le miſtere de ce voyage fut bientôt éclairci. Le Chevalier *Dennie* étoit proche parent du Capitaine Liſter, un des plus braves Officiers du Comte de Cumberland, & qui commandoit après lui ſur la Flotte. Depuis peu de jours Liſter étoit parti avec ſon Vaiſſeau, par l'ordre du Comte, pour ſe rendre d'avance à Plymouth, où la Flotte devoit relâcher ; mais après avoir échappé à tant de dangers, il avoit eu le malheur de faire naufrage près d'*Als Efferne* en Cornwall. Il s'étoit noyé avec tout l'Equipage, dont il ne s'étoit ſauvé que trois Anglois & trois Eſpagnols. Le Chevalier François Godolphin, dont les Terres étoient ſur cette Côte, avoit recueilli les débris du Vaiſſeau, avec la meilleure partie de la cargaiſon; & connoiſſant M. Dennie pour le principal héritier de Liſter, il l'avoit informé auſſi tôt de cette triſte avanture, en lui conſeillant de ne pas ſe remettre de ſes droits au Comte de Cumberland, qui s'en attribueroit peut-être auſſi ſur une ſucceſſion de

Le Capitaine Liſter périt ſur la Côte de Cornwall.

cette nature, mais d'aller faire valoir ses prétentions en Angleterre. Le Comte n'eut pas plutôt appris par d'autres voies la mort de son Capitaine, qu'il pénétra les vûes du Chevalier Dennie; & loin de les condamner, il se plaignit de la défiance qu'on avoit de sa droiture & de sa générosité. Il ajouta, que loin de faire tort aux héritiers de Lister, il auroit donné volontiers toutes les richesses qu'il avoit lui-même acquises, pour racheter la vie d'un si brave homme; & dès le même moment il admit par un écrit de sa main le Chevalier Dennie à tous les droits du mort.

CUMBERLAND.

1589.

Générosité du Comte de Cumberland.

La Flotte aborda heureusement à Plymouth, après avoir couru de nouveaux dangers en doublant pendant la nuit le Cap de Ramhead, à l'Ouest de ce Port. Mais le Comte fut dédommagé de tant d'inquiétudes, par les nouvelles qu'il reçut à son arrivée. Le Capitaine Preston, qu'il avoit renvoyé depuis plus de deux mois en Angleterre, pour y conduire quelques prises, n'avoit touché que depuis peu de jours au Port de Plymouth; mais, avec les prises dont il avoit eu la conduite, il y avoit amené un Bâtiment Espagnol, chargé d'argent, qu'il avoit pris à la hauteur du Cap de Finisterre. D'un au-

CUMBERLAND. 1589. Fruits de ce voyage qui n'eſt qu'une pyraterie.

tre côté les Capitaines Martin Frobiſher & Reymond amenoient deux Vaiſſeaux de la Flotte qui s'étoit arrêtée à Tercere ; & quoique cette derniere priſe n'eût aucun rapport à l'Expédition du Comte, il en partagea la joie. Mais quelques éloges qu'on doive ici à la valeur & à la généroſité du Comte de Cumberland, il eſt fâcheux pour ſa gloire que ce voyage ne puiſſe porter que le nom de Pyraterie & de Brigandage.

CHAPITRE XIII.

Voyage de Sir Richard (a) *Greenwill aux Iſles Açores en* 1591.

GREENWILL. 1591. Réflexion préliminaire.

ON ne peut refuſer le titre de Voyage à toute Navigation dans des Pays éloignés, par quelques motifs qu'elle paroiſſe entrepriſe. Mais il me ſemble, comme je viens de le faire obſerver dans l'article précédent, qu'on ne doit pas regarder du même œil les Expéditions de la haine & celles de la curioſité ou du Commerce. Cependant, comme elles tendent ici au même but, & qu'il s'agit toujours, pour les An-

(a) Ce Voyage porte ſon nom, parce qu'il y fit le principal rôle.

glois, ou de s'ouvrir l'accès des Indes, ou d'écarter les obstacles qui continuoient encore de les en éloigner, on ne fait pas difficulté de mettre au rang des Voyageurs les Capitaines qui ont entrepris de longues courses, dans la double vûe de découvrir de nouvelles Régions, & de combattre les Nations ennemies qui s'opposoient à leurs découvertes. Le célebre *Walter Raleigh*, qui nous a donné l'Histoire du Voyage de Greenwill aux Isles Açores, regarde cette Expédition comme une des plus puissantes causes de l'établissement des Anglois aux Indes Orientales, par la confiance qu'elle inspira aux Marchands de sa Nation, contre les redoutables Armées de l'Espagne & du Portugal.

Mylord Thomas *Howard* avoit reçu le Commandement d'une Flotte considérable, non-seulement pour incommoder les Espagnols pendant la guerre qu'ils avoient alors avec les Anglois, mais pour frayer de nouvelles routes au Commerce de l'Angleterre, qui ne s'étendoit point encore jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Il avoit sous ses ordres six Vaisseaux de guerre, avec quantité d'autres Bâtimens de grandeur inégale, Marchands ou de transport, jusqu'au nombre de trente. Les six Vaiss-

Départ d'une Flotte sous l'Amiral Howart.

GREENWILL. ſeaux ſe nommoient la *Défiance*, montée par l'Amiral ; la *Vengeance*, par le Chevalier Greenwill, Vice-Amiral ; la *Bonne-Aventure*, commandé par le Capitaine *Croſs* ; le *Lion*, par *Fenner* ; le *Foreſight*, par *Vavaſour* ; & le *Crane*, par *Duffield*.

1589.

Quoiqu'il ne manquât rien à cette Flotte en mettant à la voile, les vents contraires, qui retarderent long-tems ſa courſe, & les maladies qui ſe répandirent entre les Matelots, forcerent l'Amiral de relâcher aux Iſles Açores. On comptoit quatre-vingt-dix Malades ſur la Vengeance. Les autres Vaiſſeaux n'en avoient pas moins à proportion de leur grandeur. D'ailleurs, l'eau & les autres proviſions commençoient à manquer. L'Amiral ayant mouillé l'ancre à l'Iſle de Flores, qui eſt des plus avancées à l'Oueſt, ſe procura une partie des rafraîchiſſemens dont il avoit beſoin ; mais le refus qu'on fit d'abord de ſon argent, & la néceſſité où il ſe vit d'employer la violence, lui firent juger que les Habitans attendoient quelque ſecours. Ce ſoupçon fut confirmé, deux jours après, par le retour du Capitaine Middleton, qui avoit été détaché pour obſerver les Iſles voiſines. Il montoit un excellent Voilier. Dès le premier

Elle arrive aux Açores.

jour il avoit découvert une Flotte ſi puiſſante d'Eſpagnols & de Portugais, que tous ſes ſoins n'avoient pû lui en faire connoître exactement le nombre. Elle approchoit à pleines voiles, couverte de l'Iſle, qui la déroboit encore aux Anglois ; mais elle parut ſi ſubitement, qu'ils eurent à peine le tems de lever leurs ancres, & que pluſieurs même furent obligés de laiſſer couler les cables. Le Chevalier Greenwill demeura le dernier, pour prendre une partie de ſon Equipage, qui étoit dans l'Iſle, & qu'il ne pouvoit conſerver autrement ; tandis que l'Amiral & le reſte de la Flotte, ayant gagné le vent avec beaucoup de difficulté, ſe ſervirent de toutes leurs voiles pour s'éloigner.

Rencontre d'une puiſſante Flotte d'Eſpagne.

Greenwill, arrêté trop long-tems pour eſpérer de les rejoindre, fut preſſé par ſes gens de couper ſon grand mât, & de s'abandonner au hazard de la Mer avec toutes ſes voiles. Cette reſſource pouvoit encore lui réuſſir, mais il la crut honteuſe ; & déclarant qu'il aimoit mieux périr que de ſe deshonorer par une fuite ouverte, il s'efforça de perſuader à ſes Compagnons qu'il n'étoit pas impoſſible de s'ouvrir un paſſage au travers des Ennemis. Cette réſolu-

Greenwill prend le parti de combattre ſeul.

GREENWILL. 1592.

tion prévalut en un moment dans tout l'Equipage. Les Malades mêmes oublierent leurs infirmités, pour se prêter à cette audacieuse entreprise. On traversa effectivement plusieurs Vaisseaux, dans un espace si étroit, que la crainte de se nuire les uns aux autres, ne leur permit pas de se servir de leur canon. Mais le *Saint Philippe*, Vaisseau d'une grandeur demesurée, ayant le vent pour s'approcher, couvrit tellement celui des Anglois, que toutes leurs voiles demeurerent tout d'un coup sans mouvement, comme dans le calme le plus profond. Cette prodigieuse masse, qui n'étoit pas de moins de quinze cens tonneaux, devint un obstacle insurmontable; & quatre autres Espagnols s'étant avancés dans le même moment, Greenwill se trouva serré de si près, que son gouvernail même ne pouvoit plus recevoir de mouvement. Dans cette situation, qui ne lui permettoit pas d'éviter l'abordage, il déclara que son dessein étoit de se défendre jusqu'au dernier soupir. Ses gens animés par son courage, lui promirent tous de mourir les armes à la main. On vit commencer un combat sans exemple. Les Espagnols du Saint Philippe s'avancerent d'abord avec peu de précaution, & moins

Combat sans exemple.

moins préparés au combat qu'au pillage ; mais ils reconnurent bientôt ce qu'ils avoient à craindre du desespoir. L'action dura quinze heures, avec un carnage si effroyable, qu'ils furent obligés de faire venir de leurs autres Vaisseaux un renfort de Soldats, pour remplacer leurs blessés & leurs morts. D'environ deux cens hommes, sains ou malades, les Anglois en perdirent cent quarante ; & quoique leur poudre fût épuisée, les armes en pieces, le Vaisseau presqu'abîmé, ce reste, couvert de sang & de blessures, rejettoit encore toute ombre de composition, lorsque le Chevalier Greenvill fut blessé à la tête d'un coup de mousquet. Ce n'étoit pas le premier coup qu'il eut essuyé ; mais celui-ci le mettant hors de combat, il proposa aussi-tôt d'employer le peu de poudre qui lui restoit à se faire sauter, ou d'élargir assez les ouvertures du Vaisseau, pour le faire couler à fond. Une partie de ses Compagnons applaudirent à ce dessein. D'autres lui représenterent qu'il ne pouvoit sacrifier inutilement sa vie & celle du petit nombre de braves gens qui restoient, sans offenser le Ciel, & sans faire tort à la patrie. Le Capitaine & le Pilote embrasserent ce sentiment. Ils lui firent

GREENWILL. 1591.

Greenwill est blessé.

Son desespoir.

GREENWILL.

1591.

espérer que les Espagnols ne seroient pas insensibles à la valeur, & qu'après avoir connu si parfaitement la sienne, ils le traiteroient moins en prisonnier qu'en Héros. A l'égard du serment qu'il avoit fait, de ne point souffrir, tant qu'il lui resteroit une goutte de sang, que son Vaisseau pût être employé au service des Ennemis de l'Angleterre, ils lui firent considérer que dans l'état où ce Bâtiment étoit réduit, il ne falloit plus craindre qu'il servît à personne. Greenwill parut sourd à toutes ces raisons ; & dans l'opinion qu'il avoit du caractere des Espagnols, il demandoit à ceux qui vouloient ménager sa vie, s'il ne valoit pas mieux la perdre glorieusement, que de la passer à la rame, ou dans les horreurs d'un cachot. Mais pendant ce débat, le Pilote se fit conduire vers *Dom Alfonse Bacan*, Amiral de la Flotte Espagnole. Il lui déclara que dans le desespoir où les Anglois étoient réduits, il ne falloit pas s'attendre à leur faire abandonner les armes sans une composition honorable ; & protestant qu'ils n'attendoient que son retour pour se faire sauter avec leur Vaisseau, il demanda deux articles, qui lui furent accordés : l'un, qu'ils seroient exempts de toutes sortes de

Il demande des conditions qui lui sont accordées.

violences, & même d'emprisonnement; l'autre, qu'on conviendroit d'une rançon raisonnable, pour laquelle on se contenteroit de la parole du Chevalier Greenwill & des autres Officiers Anglois. En consentant à ces deux propositions, Dom Alfonse marqua la plus haute estime pour de si braves Ennemis; il s'engagea même à leur en donner d'autres témoignages par le soin qu'il feroit prendre des blessés, & par les honneurs qu'il vouloit rendre à leur Chef. On ne sçauroit douter que dans le cœur d'un Gentilhomme Espagnol le seul goût de la vertu ne fût capable de produire ces sentimens: mais son propre intérêt ne lui auroit pas permis, au milieu de sa Flotte, de s'exposer à la derniere violence dont il étoit menacé.

GREENWILL. 1591.

Raisons qui portent les Espagnols à les accorder.

Le Pilote ayant rapporté cette réponse au Vaisseau, on eut besoin de beaucoup d'efforts pour la faire goûter à Greenwill, qui insistoit toujours à prendre le parti de la mort. Le Maître Canonnier, plus opiniâtre encore, voulut se tuer d'un coup d'épée; & ce ne fut pas sans peine qu'on le fit renoncer à cette résolution. Ceux à qui la vie étoit moins odieuse, se hâterent de passer sur les Vaisseaux Espagnols, dans

Furieux desespoir des Anglois.

GREENWILL. 1591.

la crainte que le defeſpoir de Greenwill ſe réveillant tout d'un coup, il ne ſe trouvât quelqu'un qui mît le feu à la poudre, pour entrer dans ſes vûes. Enfin. Dom Alfonſe chargea quelques-uns de ſes Officiers d'aller prendre le Géneral Anglois, qui n'étoit plus en état de ſe tranſporter ſans ſecours. Les reſpects avec leſquels cet ordre fut exécuté, ſemblerent faire quelque impreſſion ſur ſon cœur. Cependant en acceptant les ſervices de ceux qui s'offrirent à le ſoutenir, il leur dit amérement qu'ils pouvoient emporter ſon corps, dont il ne faiſoit aucun cas. Les Eſpagnols eurent ſoin de nettoyer le Vaiſſeau, qui étoit ſouillé de ſang & couvert de cadavres. Cette vûe fit pouſſer un ſoupir à Greenwill, comme s'il eût regretté le ſort de ceux qui n'avoient point à ſupporter la fierté des Vainqueurs. En ſortant du Vaiſſeau, il s'évanouit un moment; & revenant auſſitôt à lui-même, il ſe recommanda à la protection du Ciel.

Greenwill eſt conduit priſonnier.

Ces agitations venoient ſans doute de la défiance qu'il avoit des Eſpagnols. Elles ſe changerent en reconnoiſſance, après l'accueil qu'il recut de Dom Alfonſe. Non-ſeulement cet Amiral donna des louanges extraordinaires à ſa va-

Il eſt conſolé par la génerosité des Eſpagnols.

-leur; mais joignant la tendresse à l'estime, il n'épargna rien pour le consoler de sa disgrace, & pour hâter le rétablissement de sa santé. Tous les Officiers Espagnols firent éclater les mêmes sentimens, & lui composerent une Cour où sa valeur étoit rappellée continuellement avec admiration. C'est à leur témoignage même qu'on est redevable d'nne partie de ces circonstances. Dom Alfonse de Bacan étoit frere du Marquis de Santa-Crux, & passoit pour un des plus braves Espagnols de son tems. Les autres Généraux de sa Flotte étoient *Britandona*, Chef de l'Escadre Basque; le Marquis d'*Aremberg*, Chef de l'Escadre de Seville, & *Dom Louis Coutinho*, qui commandoit les Vaisseaux de transport. Ils perdirent dans cette action près de mille hommes, & deux Officiers considérables, *Dom Louis de Saint Jean*, & *Dom George Prunaria de Mallaga*. Quoique la *Vengeance* fût le seul Vaisseau qui se trouva engagé dans la Flotte ennemie, le *Foresight*, & plusieurs autres dont le nom ne s'est pas conservé, essuyerent quelques volées de canon, & les rendirent avec usure au commencement du combat. L'exemple de l'Amiral fut ensuite celui qu'ils imiterent; & l'on croit appercevoir dans le Récit de

GREENWILL.

1591.

Qui étoit l'Amiral Bacan.

GREENWILL. Raleigh, qu'il eſt embarraſſé à les juſtifier. Cependant la conduite de Mylord Thomas Howart fut approuvée à Londres ; & ſi l'on en croit l'Auteur de cette Relation, non-ſeulement l'Amiral fut loué d'avoir ménagé les Vaiſſeaux de l'Angleterre, qui n'étoient point en état de réſiſter à des forces ſupérieures, mais on auroit volontiers diſpenſé le Chevalier Greenwill d'un témoignage de valeur qui coûta ſi cher à la Nation.

1591.

Divers ſentimens ſur la conduite de l'Amiral Howart.

Mort de Greenwill.

Ce brave homme mourut quelques jours après de ſes bleſſures à bord de l'Amiral Eſpagnol, ſans qu'on ait ſçu ſi ſon corps fut jetté à la Mer, ou s'il fut conſervé pour l'honneur de la ſépulture. Mais ſa mort fut ſuivie par des événemens fort extraordinaires. Les priſonniers Anglois ayant été diſtribués ſur différens Vaiſſeaux, il en reſta ſept ſur la *Vengeance*, avec environ deux cens Eſpagnols que Dom Alfonſe y fit paſſer, après l'avoir fait radouber dans l'Iſle de Flores. Pendant que le Ciel paroiſſoit fort ſerain, il s'éleva une horrible tempête qui diſperſa la Flotte, & qui fit périr quatorze Vaiſſeaux, au nombre deſquels la *Vengeance* alla ſe briſer contre l'Iſle de Saint-Michel. Raleigh aſſure que d'autres Flottes d'Eſpa-

gne ne furent pas moins maltraitées par la même tempête, & que les Espagnols perdirent plus de cent Vaisseaux dans divers endroits de cette Mer. Il cite des Lettres de l'Isle Tercere, par lesquelles il paroît que les flots jetterent sur la Côte de cette Isle plus de trois mille cadavres ; & les Espagnols, dit-il, confessent eux-mêmes qu'il leur en coûta dix mille hommes. En supposant la vérité de ce récit, il n'y auroit point de plainte à faire de l'Ecrivain, s'il ne panchoit à regarder cet événement comme une espece d'expiation pour la mort du Chevalier Greenwill, ou pour la perte de son Vaisseau.

GREENWILL. 1591.

Elle est vangée par une tempête furieuse.

Le même Auteur s'étend beaucoup sur ce qu'il appelle l'artifice que les Espagnols employerent pour éluder les deux promesses que leur Amiral avoit faites aux Anglois. La plûpart des prisonniers ayant demandé d'être laissés dans les Isles, pour attendre l'occasion de retourner en Angleterre, un Gentilhomme Irlandois nommé *Maurice Fitz-John*, fils du fameux Comte de Desmond, offrit de les engager au service d'Espagne. Comme ils étoient Catholiques, & qu'avec une paye plus considérable ils devoient trouver la liberté de vivre dans leur Religion, il ne pa-

Irlandois au service d'Espagne.

GREENWILL

1591. roîtra pas fort ſurprenant qu'ils puiſſent ſe rendre à cette propoſition. Cependant l'Ecrivain s'emporte contre eux & contre Fitz John, juſqu'à leur prodiguer des noms fort odieux. Il y joint l'hiſtoire infortunée d'une illuſtre Maiſon qu'il croit deshonorer par des événemens qui font ſa gloire à d'autres yeux que les ſiens. La Maiſon de Deſmond, une des plus nobles des Iſles Britanniques, ayant eu le malheur de ſe trouver mêlée dans les guerres civiles d'Angleterre, la qualité de Catholique attira ſur le Comte Jean de Deſmond, Palatin de Kerry, & ſans contredit le plus grand Seigneur d'Irlande, toutes les rigueurs de la Cour de Londres. Il fut condamné au dernier ſupplice avec pluſieurs Seigneurs du même Sang. Maurice Fitz-John, qui ſervoit alors ſur la Flotte Eſpagnole, s'étoit réfugié en Eſpagne pour la même cauſe.

Nobleſſe & malheur de la Maiſon de Deſmond.

CHAPITRE XIV.

Voyages aux Iſles Açores en 1591 *par le Capitaine Robert Flyke.*

FLYKE.

1591. SI le chagrin d'une perte eſt proportionné aux eſpérances qu'elle détruit, l'Angleterre n'avoit point eſſuyé

de coup plus ſenſible que dans le dernier voyage. Il faut juger des eſpérances que les Anglois en avoient conçûes, par les nouvelles Sociétés que leurs Marchands s'empreſſerent de former, dans l'opinion que la route alloit être ouverte aux plus grandes entrepriſes, & que rien ne pouvoit plus les arrêter dans une ſi belle carriere. Six Vaiſſeaux Marchands de Londres furent les premiers qui crurent la Mer libre ſur les traces de Mylord Thomas Howard & du Chevalier Greenwill. Ils partirent de Plymouth le 17 d'Août, ſous le commandement du Capitaine *Flyke.* On nous a conſervé les noms des quatre principaux : le *Coſtely*, le *Centurion*, le *Cherubin*, & le *Marguerite-Jean.* Mais l'Auteur ne nomme, avec le Commandant, que deux Capitaines, *Brothus* & *Furtho.*

FLYKE.

1591.

Eſpérances perdues pour les Anglois.

Départ d'une Flotte Angloiſe.

Cette Flotte marchande ayant été informée par la Cour des ordres que la Flotte Royale avoit reçus pour ſa navigation, devoit la chercher entre le 30 & le 38 degré de latitude ; & ſi elle ne la rencontroit point à cette hauteur, elle devoit s'avancer juſqu'aux Iſles de Flores & de Cuervo, où l'on ſuppoſoit que Mylord Howard auroit pû ſe trouver dans la néceſſité de chercher des

FLYKE.

1591.

rafraîchissemens. Le 28, Flyke eut la vûe des Côtes de Portugal; & le 29, ayant trouvé le vent si favorable à la hauteur de *Panicho*, qu'il ne pût douter que la Flotte Royale ne fût bien loin devant lui, il en profita pour continuer sa navigation. Le 30 il rencontra le *Dragon d'or*, commandé par le Capitaine *Reyden*, que la tempête avoit séparé du Comte de Cumberland. Il apprit de ce Vaisseau qu'une Flotte Espagnole de plus de cinquante voiles avoit pris vers les Isles; mais il ne reçut aucune nouvelle de celle d'Angleterre.

Rencontre du Dragon d'or.

Flyke cherche la Flotte de l'Amiral Howart.

Le 4 Septembre, étant arrivé aux Terceres, il visita toutes ces Isles au Sud & au Nord, pendant quatre jours, sans trouver un seul Vaisseau qui lui pût rien apprendre de Mylord Howard & de la Flotte d'Espagne. Alors il prit à l'Ouest de Fyal, pour se conformer aux instructions qu'il avoit reçues de la Cour. Vers le soir il découvrit un Vaisseau; mais un calme qui survint, l'empêchant d'en approcher, il se contenta d'envoyer deux Chaloupes bien armées qui le perdirent bientôt de vûe; ce qui lui fit juger que c'étoit quelque Bâtiment Espagnol. Le vent se leva pendant la nuit. Flyke remit à la voile aussi-tôt. Le Centurion, qui avoit jetté

l'ancre à quelque distance, ne parut pas le lendemain, & donna pendant tout le jour beaucoup d'embarras à le chercher. Enfin, les autres comptant qu'il se souviendroit du rendez-vous, qui étoit les Isles Flores & Cuervo, continuerent de porter à l'Ouest jusqu'à la hauteur qu'on leur avoit marquée. Ils ne purent y tenir long-tems contre le vent & les tempêtes ; mais ils furent poussés fort heureusement vers l'Isle de Flores, où ils rejoignirent le Centurion qui leur donna un juste sujet de frayeur. Il avoit rencontré deux jours auparavant quarante-cinq Vaisseaux de la Flotte Espagnolé. Flyke jetta l'ancre dès le soir entre Flores & Cuervo, pour assembler tranquillement le Conseil. On y prit la résolution d'envoyer d'abord les Chaloupes à terre, sous la conduite du Capitaine Brothus, qui fut chargé de prendre des informations, & de se procurer de l'eau pour toute la Flotte, ensuite de ranger toutes les Isles voisines, dans l'espérance d'y rencontrer Mylord Howard ; &, si l'on ne tiroit aucun fruit de ces deux tentatives, de remettre directement à la voile pour le Cap Saint-Vincent.

Il tient conseil à bord.

Les Chaloupes étant parties pour gagner le rivage, un simple mouvement

FLYKE. de curiosité porta le Costely à s'appro-
1591. cher de la Côte. Il y découvrit deux voiles ; & cette vûe lui fit tirer aussi-tôt un coup de canon, pour avertir le reste de la Flotte & les Chaloupes ; c'étoient deux Barques de Bristol, qui avoient cherché inutilement Mylord Howard. Mais leur rencontre devint un bonheur extrême pour les Chaloupes, qui étoient retournées à bord, après avoir reçu le signal du canon ; car à peine y furent-elles arrivées, qu'il s'éleva une furieuse tempête, qui dura trois jours entiers ; & dans l'agitation terrible des flots, leur perte étoit infaillible. Flyke fut séparé du reste de sa Flotte avec le Cherubin & le Costely. Il ne rejoignit les autres qu'à Tercere, où, par une disposition fort étrange de la Providence, le vent les poussa tous ensemble, tandis que Mylord Howard, arrivant aux Açores, venoit y tomber malheureusement dans la Flotte Espagnole. Ce n'est pas qu'il eût pû tirer beaucoup de secours, contre une Armée si puissante, de six Vaisseaux Marchands, qui ne le cherchoient au contraire que pour recevoir le sien. Mais il n'en est pas moins surprenant que de part & d'autre ils eussent été si long tems dans cette Mer, sans avoir pû se rencontrer.

Il est séparé de sa Flotte avec deux Vaisseaux.

Flyke rencontra plusieurs Bâtimens Espagnols que la tempête avoit dispersés avant le combat du Chevalier Greenwill, & dont il ne put tirer par conséquent la moindre information. Il en prit deux dans la Rade de Tercere ; la *Conception*, commandée par le Capitaine François *Spinosa*, chargée de cuirs, de cochenille, & de soie crue. L'autre étoit un Portugais, déja si maltraité par la tempête, qu'avec tous les soins qu'on prit pour le sauver, on ne put l'empêcher de couler à fond la nuit suivante. La Conception n'étoit gueres en meilleur état ; & dans la crainte du même malheur, Flyke se hâta d'en faire transporter la cargaison sur sa Flotte. Elle consistoit en quarante-deux Caisses de cochenille, quarante balles de soie, & quatre mille sept cens cuirs ; mais en ouvrant tous les réduits de la chambre du Capitaine, on y trouva une grosse somme d'argent, qui devint une source de discorde pour les Anglois. Flyke persuadé qu'elle devoit tourner au profit de la Compagnie qui l'employoit, déclara qu'il n'en pouvoit faire d'autre usage ; & ses gens au contraire, résolus de la partager entr'eux, lui firent entendre que ce qu'il n'accorderoit pas volontairement, ils l'obtiendroient par la vio-

FLYKE.

1591.

Il prend deux Vaisseaux Espagnols.

L'avarice divise les Anglois.

FLYKE.

1591.

lence. Cette menace n'ayant pû l'ébranler, ils se jetterent en effet sur la caisse où l'argent étoit renfermé. La crainte qu'une si criminelle sédition n'eut d'autre suite, sur-tout à la vûe des Espagnols, qui étoient en assez grand nombre pour saisir l'occasion de se révolter, força Flyke de céder aux mutins. Mais ce relâchement de la discipline, joint à la nouvelle qu'il reçut bientôt du malheur de Greenwill & de la Flotte Angloise, lui fit prendre le parti de retourner en Angleterre. Il apprit par diverses informations que les Espagnols, avant que d'arriver à l'Isle de Flores, avoient déja perdu un grand nombre de Vaisseaux, sans y comprendre les deux dont il s'étoit saisi. Les tempêtes qui succéderent, & qu'il évita heureusement dans une petite Rade de Tercere, le rendirent témoin d'une partie des naufrages que j'ai rapportés dans le Voyage du Chevalier Greenwill. Il tira de ses Prisonniers un état de la Flotte Espagnole, qui mérite le soin qu'*Hackluyt* a pris de le conserver. Le voici dans les mêmes termes.

Perte des Espagnols.

Etat de leurs Flottes en 1591, tiré de leurs propres Mémoires.

La Flotte de la nouvelle Espagne, en quittant l'Europe, étoit composée de cinquante-deux Voiles. L'Amiral & le Vice-Amiral, de six cens tonneaux, un Vaisseau de mille, quatre ou cinq de

neuf cens, plusieurs de quatre & de cinq cens, & les moindres de deux cens. De ce nombre, dix-neuf périrent sur les Côtes de la nouvelle Espagne, & la perte des hommes fut estimée à 2600; de sorte qu'il n'en arriva que trente-trois à la Havane.

La Flotte de *Terra-Firma* étoit de cinquante Vaisseaux à son départ pour *Nombre de Dios*. Après y avoir déchargé, les maladies l'obligerent de retourner à Carthagene; mais avant qu'elle se remît en Mer pour l'Europe, plusieurs de ses Vaisseaux partirent séparément, de sorte qu'en arrivant à la Havane, elle étoit réduite au nombre de vingt-trois. Elle y trouva les trente-trois Bâtimens de la nouvelle Espagne, douze de Saint Domingue, & neuf de Honduras, ce qui formoit ensemble une Flotte de soixante-treize Voiles, qui partit de la Havane le 17 Juillet 1591. Elle arriva le 10 d'Août à la hauteur d'environ 35 degrés; & ce fut là que le vent ayant changé tout d'un coup du Sud-Ouest au Nord, souleva si furieusement la Mer, que tous les Espagnols se virent en danger de périr. L'Amiral fut submergé avec cinq cens hommes qu'il avoit à bord; & cinq ou six autres gros Vaisseaux eurent le même sort. Trois ou quatre jours après

FLYKE.

1591.

il s'éleva une autre tempête aussi terrible que la premiere, & qui causa la perte de quatre Bâtimens. Vers la fin d'Août, au 38 degré de latitude, il s'en éleva une troisiéme, qui réduisit la Flotte au nombre de quarante-huit Vaisseaux.

Nombre des Vaisseaux qui reviennent en Espagne.

Elle étoit dans cet état, lorsqu'elle arriva aux Isles Açores le 5 ou le 6 de Septembre, à la reserve de quelques Marchands, que le vent, ou d'autres raisons avoient conduits plutôt à Tercere, deux desquels tomberent entre les mains de Flyke. Mais après avoir battu les Anglois à Flores, elle essuya une nouvelle tempête & d'autres disgraces, qui la diminuerent presque de la moitié, de sorte que de cent trente-trois Vaisseaux qui étoient partis cette année de l'Espagne pour les Indes Occidentales, il n'en revint que vingt-cinq.

Prédiction d'un Moine, fondée sur les debauches des Matelots Espagnols.

Le même Ecrivain raconte, sur la foi des Espagnols qui avoient été pris dans la Conception, qu'un Religieux Franciscain, Aumonier de l'Amiral Espagnol, prédit les tempêtes dont la Flotte étoit menacée. Mais les raisons qui avoient échauffé son zèle jusqu'à le rendre capable de pénétrer dans l'avenir, ne font pas beaucoup d'honneur à la discipline qui regnoit alors sur les Vaisseaux d'Espagne. Ce saint Religieux re-

marquant avec ſurpriſe que dans tout l'Equipage il n'y avoit preſque perſonne qui fît uſage de ſon miniſtere, entreprit d'approfondir la cauſe de ce relâchement. Il découvrit qu'entre les Eſclaves qui étoient ſur les Vaiſſeaux, il y en avoit un grand nombre qui faiſoient un infâme trafic de leur corps, & que la plûpart des Eſpagnols y trouvoient de l'amuſement. N'ayant point aſſez d'autorité pour arrêter le deſordre, il s'adreſſa d'abord aux principaux Officiers; mais la plûpart étant ſouillés du même vice, il les trouva peu diſpoſés à l'écouter. Il prit le parti de porter ſes plaintes à l'Amiral, qui lui répondit froidement qu'il y avoit des maux néceſſaires, que la prudence & la charité même devoit faire ſupporter. Alors n'écoutant plus que ſon zèle, il réſolut d'attaquer ouvertement ceux qu'il avoit reconnus les plus coupables. Ses invectives tomberent indifféremment ſur les Officiers & les Matelots. Mais la honte du reproche ne toucha pas fort vivement des pécheurs endurcis. Ce fut à cette extrémité que le Franciſcain s'armant d'un Crucifix, déclara non-ſeulement aux coupables, mais à ceux mêmes qui ſouffroient le crime avec le pouvoir de l'empêcher, qu'ils étoient à la veille d'eſſuyer les plus

FLIKE.

1591.

FLYKE.

1591.

Elle se vérifie.

rudes châtimens du Ciel. En effet, au milieu de la plus heureuse navigation, la Flotte essuya une affreuse tempête qui fut accompagnée de tous les malheurs que j'ai rapportés.

L'Auteur Anglois conclud que les mêmes vices devoient être répandus sur plus d'un Vaisseau, puisqu'il en périt un si grand nombre. Cette refléxion peut être vraie, quoiqu'elle paroisse peu sérieuse; mais il n'y a pas plus de vérité que de décence dans celle qu'il fait ensuite sur le sort du Franciscain, qui ne fut pas excepté du châtiment de Ciel dans le naufrage de son Vaisseau. Ce Religieux, effrayé lui même de l'exécution d'un oracle qui n'étoit peut-être dans ses propres idées qu'un excès de zèle, s'efforça d'abord de fléchir le Ciel par ses prieres; mais lorsqu'il vit le Vaisseau prêt à s'ouvrir, & sa perte inévitable, il oublia le danger, pour se livrer à tous les exercices de la charité. Quelques Matelots échapés au naufrage, à la faveur de plusieurs poutres qui leur firent gagner un autre Vaisseau, rendirent témoignage qu'il avoit soutenu jusqu'au dernier moment le caractere d'un Héros Chrétien. Il paroît surprenant qu'après avoir rapporté toutes ces circonstances, le même Ecrivain puisse en pren-

Zele & charité du même Moine.

dre droit de ravaller, par de froides railleries, une action qui a peut-être plus de grandeur & de véritable noblesse que la valeur desespérée du Chevalier Greenwill.

FLYKE
1591.

CHAPITRE XV.

Diverses Expéditions des Anglois, pour s'ouvrir l'entrée des Indes Orientales.

Remarques sur les entreprises des Anglois.

LOin d'être abbatus ou refroidis par l'infortune de leur Flotte Royale, j'ai déja fait remarquer que les Anglois y crurent trouver un avantage considérable, en apprenant à mieux juger des forces de l'Espagne, & de ces redoutables Flottes dont l'idée seule avoit effrayé jusqu'alors leurs Marchands & leurs Matelots. La glorieuse défense de Greenwill étoit un exemple qui sembloit proposé à la Nation, pour lui faire comprendre qu'avec du courage & de la constance, rien ne lui seroit impossible à nombre égal, puisqu'un seul Anglois, armé de ces deux vertus, avoit été capable de disputer si long-tems la victoire aux Espagnols. C'est du moins l'idée que les Etrangers mêmes nous donnent alors des dispositions de l'An-

LINSCHOTEN.

1589.

Qui étoit Linschoten.

gleterre. Un Ecrivain Hollandois, qui revenoit de Goa dans le même tems, & que le hasard rendit témoin d'une partie des événemens que j'ai rapportés dans les derniers articles, en a publié la relation, avec la naïveté qui fait son caractere. Il étoit sur la Flotte Espagnole & Portugaise. Son témoignage, dans ce point de vûe, est d'autant plus important, que non-seulement il sert à confirmer la narration des Anglois mais qu'il supplée à leurs omissions, par un grand nombre de circonstances historiques.

Il arrive de Goa aux Isles Açores.

Linschoten, partit de Goa en 1589, avec les Portugais, arriva le 22 de Juillet à la hauteur des Isles de Flores & de Cuervo. Il étoit dans le Vaisseau la *Santa-Cruz*, accompagné de trois autres; la *Santa-Maria*, la *Conception* & le *Saint-Christophe*. Ils découvrirent, à la vûe de ces Isles, trois Vaisseaux, qui s'avançoient vers eux, & qu'ils reconnurent bientôt pour des Anglois; mais le plus fort ne paroissant point au-dessus de soixante tonneaux, ils continuerent leur navigation sans crainte, quoique les Anglois ne cessassent point de les suivre.. Le jour d'après, ils apperçurent entre l'Isle de *S. Georges* & *Graciosa*, trois autres Vaisseaux de la même Nation. La

Flotte Portugaise, richement chargée, & trop affoiblie par une longue navigation pour chercher l'occasion de combattre, ne songea qu'à se mettre à couvert dans l'Isle de Tercere. Elle y arriva heureusement, malgré quelques volées de canon que les Anglois envoyerent au Santa Cruz. Le Portugal étant alors réuni sous la domination d'Espagne, il sembloit, dit Linschoten, que des Portugais dussent se présenter sans défiance dans tous les lieux où la Cour d'Espagne avoit ses Gouverneurs. Cependant, ne voyant paroître aucune Chaloupe Portugaise, & ne recevant aucune marque qu'ils fussent regardés comme amis, ils n'approcherent du Château qu'avec crainte. La cause de cette froideur, du côté des Habitans de l'Isle, étoit leur propre défiance. Ils sçavoient que leurs Mers étoient infestées de Bâtimens Anglois, & que l'Amiral Drake les menaçoit d'une descente. Toute l'Isle étoit armée. Ils envoyerent néanmoins deux Caravelles vers la Flotte; & dès qu'elle fut reconnue, les inquiétudes se changerent en témoignages de joie.

LINSCHOTEN. 1589.

Défiance entre les Espagnols & les Portugais.

Les Portugais de la Flotte apprirent avec étonnement les révolutions qui étoient arrivées dans leur Pays; mais

Etat de la Mer à l'arrivée de Linschoten.

LINSCHOTEN. 1589. leur ſituation les rendit beaucoup plus ſenſibles au récit de la guerre préſente avec l'Angleterre ; à la ruine de la grande Flotte que l'Eſpagne avoit envoyée contre l'Angleterre ; à l'inſulte récente que Lisbonne avoit reçue des Anglois ; en un mot à tous les dangers qui menaçoient le reſte de leur navigation, & dont ils n'étoient pas même exempts à Tercere. On leur déclara que l'ordre du Roi, pour tous les Vaiſſeaux qui venoient des Indes Orientales, étoit qu'ils demeuraſſent à l'ancre dans ce Port. C'étoit un azile ; mais combien d'exemples avoient appris qu'il n'étoit pas impénétrable aux Anglois ? Le Comte de Cumberland étoit alors à croiſer entre les Iſles. Il s'étoit préſenté plus d'une fois à l'entrée de la Rade. On reconnut même que cette retrraite n'étoit pas à l'abri des diſgraces de la Mer. Un Vaiſſeau fort riche de Malaca y périt bientôt, malgré tous les ſecours. Cependant, comme le préſent n'offroit point d'autre reſſource, les Portugais prirent le parti de s'y arrêter. Ils y demeurerent juſqu'au 12 d'Août, que le Comte de Cumberland ayant paſſé à la vûe de l'Iſle, parut s'en éloigner pour d'autres entrepriſes. La Flotte profita de cet intervalle ; & prenant pour ſa ſûreté qua-

tre cens hommes des Garniſons de Tercere, elle ſe remit en Mer avec tant de bonheur, que dans l'eſpace d'onze jours elle gagna l'embouchure du Tage. Un jour plus tard, elle auroit rencontré l'Amiral Drake, qui vint ſe préſenter devant Caſcaïs avec quarante Vaiſſeaux.

LINSCHOTEN.

1589.

Journal de Linſchoten.

Mais, tandis qu'elle étoit à Tercere, il s'étoit paſſé quantité d'événemens que Linſchoten prit ſoin de recueillir, à meſure qu'il en étoit informé. Le Comte de Cumberland fit une deſcente à Sainte-Marie, pour y prendre des rafraîchiſſemens ; & malgré les aſſurances qu'il avoit données de ſes intentions, il y fut attaqué, bleſſé & chaſſé par les Habitans. Il fut reçu plus civilement à Gracioſa, où il ne s'étoit préſenté qu'avec ſept ou huit hommes. Ayant fait la même tentative à Fyal, il y trouva d'abord de la réſiſtance; mais quelque démêlé qui ſurvint dans cette Iſle entre les Eſpagnols & les Portugais, lui donna occaſion d'y pénétrer. Il raſa le Château juſqu'aux fondemens & détruiſit pluſieurs Bâtimens Eſpagnols qui étoient dans la Rade. Le Gouverneur de Tercere exerça des punitions rigoureuſes ſur les auteurs du démêlé qui avoit favoriſé la deſcente des Anglois.

Confirmation de pluſieurs détails précédens.

LINSCHOTEN.

1589.

Il fit rebâtir le Château, dans lequel il mit nne garnison composée uniquement d'Espagnols; & les Portugais furent traités comme une Nation à laquelle on prenoit peu de confiance en Espagne.

Linschoten continue de raconter qu'il arriva au Port de Tercere quatorze Vaisseaux des Indes Occidentales, chargés de cochenille, de cuirs, d'or, d'argent, de perles, & d'autres marchandises précieuses. Cette Flotte n'étoit que le reste de cinquante Vaisseaux qui étoient partis de la Havane. Onze avoient été submergées, en sortant de ce Port, par une tempête si furieuse, que le souvenir s'en conserve encore en Espagne; & les autres se trouvoient dispersés dans l'immense étendue des Mers. Il en revint quelques-uns au Port d'Angra, mais si maltraités par les flots, qu'il en périt un à l'entrée de la Rade, sans qu'on pût rien sauver de sa cargaison, qui étoit estimée deux cens mille ducats. D'autres furent pris par les Anglois. Le corps de la Flotte remit à la voile avec de meilleures espérances; mais en approchant de la Côte d'Espagne, elle tomba dans celle de l'Amiral Drake qui en prit douze; de sorte que d'un si grand nombre de Vaisseaux, il n'en arriva que deux en Espagne.

Le

Le Comte de Cumberland paroiſſoit ſouvent ſi proche de Tercere, & de la Rade même d'Angra, qu'on pouvoit compter ſes gens ſur les ponts. Les Eſpagnols & les Portugais ſembloient craindre de l'irriter par les moindres hoſtilités ; & ne ſe croyant point en ſûreté dans le Port, ils éviterent avec une attention continuelle tout ce qui pouvoit lui faire naître la réſolution de les y forcer. Quel avantage les Anglois n'auroient-ils pas tiré de leur conſternation, s'ils en avoient été mieux informés ? Mais ils ſe figuroient au contraire que c'étoit pour eux-mêmes qu'ils avoient des périls à redouter ; & parmi tant de Vaiſſeaux ennemis, il s'applaudiſſoient du courage qui leur faiſoit riſquer d'être accablés par le nombre, pour en prendre quelques-uns qu'ils trouvoient écartés, ou maltraités par la Mer. Cette erreur fut ſi favorable aux Eſpagnols, qu'elle ſervit à leur faire ſauver quantité de richeſſes. Peu de jours après que le Comte de Cumberland eut quitté Fyal, il arriva ſix Vaiſſeaux des Indes, ſous la conduite de *Don Juan Dorives*, qui y débarquerent quatre millions en or & en argent. Enſuite, craignant le retour des Anglois, ils prirent le parti de ſe remettre en Mer

LINSCHOTEN.

1589.

Erreur favorable aux Eſpagnols.

LINSCHOTEN.

1589.

avec leurs trésors, & la fortune leur fit gagner heureusement San Lucar. Leur bonheur fut d'autant plus étrange, que deux jours après, le Comte reparut à Fyal avec toute sa Flotte.

Deux riches Vaisseaux Espagnols.

Il arriva au Port de Tercere deux grands Vaisseaux, qui étoient l'Amiral & le Vice-Amiral d'une Flotte dispersée, tous deux chargés d'une prodigieuse quantité d'or & d'argent. Ils avoient été séparés de leur Flotte par de si affreux orages, que de leur propre aveu ils avoient souhaité mille fois de tomber entre les mains des Anglois, & d'y pouvoir racheter leur vie au prix de toutes leurs richesses. Le Comte de Cumberland, qui n'avoit point alors d'autre occupation que de croiser entre les Isles, n'eut pas le bonheur de tomber sur une proie si riche. Après des peines incroyables, ils entrerent dans le Port d'Angra, où la crainte de ne pouvoir résister plus long-tems aux flots si près même du rivage, leur fit prendre le parti de se soulager aussi-tôt de leur cargaison. Linschoten rend témoignage que le quai se trouva couvert de ce qu'il y avoit de plus précieux au monde en or, en argent, en perles, & en toutes sortes de pierreries. L'Amiral, qui se nommoit *Dom Alvaro Flores de*

L'Amiral atteint du mal de Naples.

Quinnes, étoit attaqué du mal de Naples, & les fatigues de la Mer avoient achevé de ruiner son tempérament. Cette raison, autant que la crainte des Anglois, lui fit abandonner le dessein de continuer sa navigation. Il convint avec le Gouverneur de Tercere d'envoyer les deux Vaisseaux en Espagne, apres y avoir fait quelques réparations, & de demander une escorte au Roi pour y conduire le trésor. On mit deux cens soldats sur chaque bord, dans l'espérance que cette garde seroit suffisante contre les Anglois; mais ils étoient menacés par d'autres ennemis. L'Amiral s'ouvrit en pleine mer, & fut submergé sans qu'il pût s'en sauver un seul homme. Le Vice-Amiral, après avoir été réduit à couper ses mâts, crut pouvoir se mettre à couvert du côté de Setuval; mais il se brisa contre des rochers; & de tout l'équipage il n'échappa que dix hommes pour aller porter la nouvelle de leur infortune.

LINSCHOTEN. 1589.

Sept ou huit mois auparavant il étoit venu à Tercere un Bâtiment Anglois, portant pavillon de France, dans la vûe peut-être d'observer les forces de l'Isle, mais sous prétexte d'y demander des rafraîchissemens. Soit artifice ou nécessité, il avoit été reconnu & saisi par les

Avanture d'un Vaisseau Anglois & de son Equipage.

LINSCHOTEN.

1589.

Habitans. L'équipage, qui n'étoit composé que de dix-huit ou vingt hommes, avoit été condamné aux travaux pénibles ; & l'habitude de les voir, avoit accoutumé les Espagnols & les Portugais de l'Isle à les traiter avec assez d'indulgence. Trois d'entre eux, qui étoient Catholiques, s'étoient mariés à des Portugaises, sans que le Gouverneur s'y fût opposé. Ils subsistoient du fruit de leur travail, lorsqu'on apprit à Tercere l'arrivée du Comte de Cumberland avec une Flotte Angloise. Les prisonniers, ausquels on ne refusoit pas la liberté d'aller dans toutes les parties de l'Isle, trouverent le moyen de se saisir d'une Barque de Pêcheurs, derriere certaines montagnes qui se nomment *Brésil*. L'industrie ne leur manqua point pour se faire des voiles. Ils se flatterent de rencontrer quelque Vaisseau Anglois aux environs de l'Isle, & dans cette espérance ils ne balancerent point à se livrer aux vents ; mais ils furent jettés, malgré eux, dans une des deux petites Isles qui sont à la portée du canon de Tercere. Comme ils étoient partis avec peu de provisions, ils ne regarderent point comme un malheur de se rrouver dans un lieu rempli de Chévres & d'autres Bestiaux, que les Habitans de Ter-

cere y font élever. Ils en tuerent plusieurs, ſans que les Bergers qui en ont la garde, oſaſſent leur demander qui ils étoient. Cependant le bruit de leur fuite s'étant bien-tôt répandu, on fit partir une Caravelle armée pour les ſuivre. Une partie s'étoient écartés dans la petite Iſle, lorſque ceux qui étoient demeurés au rivage apperçurent la Caravelle. Ils n'attendirent point leurs compagnons pour recommencer à fuir; & la fortune leur fut ſi favorable, qu'ils joignirent enfin le Comte de Cumberland. Il en étoit reſté ſept dans l'Isle, qui furent pris par les gens de la Caravelle. Les trois maris étoient du nombre. Ils ſe trouvoient coupables & du crime de leur fuite, & de celui d'avoir trompé leurs femmes. Le Gouverneur panchoit d'abord à les envoyer au ſupplice; mais après quelque délibération, il jugea que ce ſeroit ouvrir la porte à des repréſailles dangereuſes, & que les Anglois ne regarderoient pas comme un crime digne de mort, la trahiſon d'un mari pour ſa femme. D'un autre côté, ceux qui avoient rejoint le Comte de Cumberland, lui apprirent que leurs compagnons avoient été moins heureux dans leur fuite. Il s'en trouva un qui étoit

LINSCHOTEN. 1589.

Anglois qui trompent leurs femmes.

LINSCHOTEN. 1589. parent d'un Pilote du Comte. C'étoit assez pour lui faire prendre la résolution de secourir ces Malheureux. Ils s'approcha de la rade d'Angra, où il rencontra bien-tôt deux Vaisseaux Espagnols, qu'il prit après quelque résistance. Cette prise fut estimée trois cens mille ducats. Mais le Comte, qui portoit plus loin ses vûes, garda sur son bord les deux Capitaines Espagnols avec leurs principaux Officiers; & faisant conduire civilement le reste de l'Equipage à Tercere, il fit déclarer au Gouverneur que s'il ne renvoyoit pas sur le champ les Prisonniers Anglois, les siens alloient être envoyés en Angleterre. Cette déclaration produisit l'effet qu'il s'en étoit promis. Cependant il restoit une difficulté qui sembloit demander quelque exception. Le Comte de Cumberland, à qui l'on renvoya d'abord les Anglois qui n'étoient pas mariés, apprit d'eux-mêmes la raison qui faisoit retenir les trois autres. Il ne put condamner la conduite du Gouverneur; mais il exigea qu'on fît dépendre des trois maris le choix de demeurer à Tercere avec leurs femmes, ou de prendre leurs femmes avec eux sur la Flotte Angloise. On s'attendoit qu'ils prendroient le dernier de ces

deux partis. Cependant, après avoir balancé entre le desir de revoir l'Angleterre, & l'établissement qu'ils avoient à Tercere, ils se déterminerent à vivre sous la domination du Roi d'Espagne.

LINSCHOTEN. 1589.

1590.

Linschoten n'ayant point quitté Tercere, continua d'observer une variété d'événemens qui se succédoient tous les les jours. Il arriva au mois de Janvier 1590, un Vaisseau des Indes Occidentales, avec la triste nouvelle qu'une Flotte de cent Vaisseaux partie de *Terra Firma*, avoit été jettée par la tempête sur les Côtes de la Floride, où quantité de Bâtimens avoient fait naufrage, avec la perte d'une infinité d'hommes, & d'une immense quantité de richesses. Linschoten remarque que l'année 1589 fut extrémement funeste à l'Espagne & au Portugal De plus de deux cens Vaisseaux qui partirent dans cet intervalle, de la nouvelle Espagne, de Saint-Domingue, de la Havane, du Cap Verd, du Brésil, de la Guinée, &c. pour retourner dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, il n'y en eut pas plus de quatorze ou quinze qui échapperent à la fureur des flots, ou aux armes de leurs ennemis.

Naufrage d'un grand nombre de Vaisseaux.

Dans le cours du même mois, Lins-

Bâtimens

LINSCHOTEN.

1590.

Anglois arrêtés en Espagne.

choten vit atriver quinze Vaiſſeaux de Seville, la plûpart Hollandois & Anglois, qui avoient été arrêtés en Eſpagne. Ils étoient chargés de troupes & de munitions, pour eſcorter le tréſor de l'Amiral Dom Alvaro *Flores de Quinnes*. Ce Seigneur Eſpagnol étoit retourné en Eſpagne, où il n'avoit pris terre que pour entrer au tombeau. On remarqua comme un effet extraordinaire de l'aſcendant des paſſions ſenſuelles, qu'il ne renonça qu'à l'extrémité de ſa vie au commerce d'une femme qu'il aimoit, quoiqu'il ne pût douter qu'elle ne fût la cauſe de ſa mort, ayant des preuves certaines qu'elle étoit atteinte avant lui du même mal. La Flotte de Seville arrivoit dans une ſaiſon où les vents ſont ſi impétueux à Tercere, qu'elle eut beaucoup de peine à gagner le Port. Elle prit un petit Bâtiment Anglois, qu'elle amena comme en triomphe. Cette conquête n'auroit pas mérité une remarque particuliere, ſi elle n'étoit devenue l'occaſion d'un accident fort extraordinaire. Linſchoten, qui en rapporte toutes les circonſtances, laiſſe douter à quelle cauſe il doit être attribué; mais les Eſpagnols ne manquerent point de le mettre ſur le compte de l'amour. Les Anglois qui avoient été pris

Accident fort tragique.

LINSCHOTEN. 1590.

dans le Bâtiment étoient gardés ſur leur propre bord. Tandis qu'ils y attendoient tranquillement la loi du Vainqueur, un Eſpagnol monta parmi eux; & de huit qui ſe préſenterent à ſa rencontre, il en poignarda ſix, avec un mouvement ſi prompt & ſi furieux, qu'il n'eurent pas le tems de ſe reconnoître Les deux autres, menacés du même ſort, ſans aucun moyen de l'éviter, s'embraſſerent étroitement, & ſe précipiterent dans la mer. Une tragédie ſi ſanglante, ne cauſa pas moins d'horreur aux Eſpagnols qu'aux Anglois. Le Meurtrier fût chargé de chaînes; & dans l'étonnement de ſon crime, le Gouverneur de Tercere réſolut de l'envoyer au Roi d'Eſpagne. Linſchoten paroît perſuadé qu'il n'avoit conçu tant de haine contre les Anglois, que ſur le réçit d'un de ſes parens, qui avoit eu quelque choſe à ſouffrir de cette Nation. Mais comme une raiſon ſi légere auroit manqué de vraiſemblance, on prit ſoin dans les informations qui furent envoyées à la Cour d'Eſpagne, de ſuppoſer des outrages violens contre ſa femme & ſa ſœur. Il s'obſtina lui-même à ne pas découvrir la cauſe de ſa fureur, ſans qu'on s'apperçût néanmoins que ſa raiſon fût altérée. Philippe II. qui regnoit alors

Cauſe de l'accident.

LINSCOTEN. 1590.

ſur l'Eſpagne & le Portugal, interrogea lui-même ce farouche Eſpagnol ; & n'ayant pû tirer le moindre éclairciſſement de ſa bouche, il prit le parti de l'envoyer en Angleterre, en faiſant déclarer à la Reine Eliſabeth, qu'il lui abandonnoit la punition d'un crime auquel il ne pouvoit impoſer de juſte châtiment, parce qu'il n'avoit pû le pénétrer. Cependant, ſur les inſtances de pluſieurs perſonnes, il changea de réſolution, pour condamner le coupable à perdre la tête ; & cette Sentence même fut révoquée, à la priere de quelques Prélats qui lui firent obtenir ſa grace entiere. Quoique ce trait n'appartienne point à l'Hiſtoire des Voyages, il s'y trouve lié dans la ſuite par les plaintes que les Anglois firent retentir contre les Eſpagnols, pour juſtifier à leur tour les violences dont ils furent accuſés. Hackluyt a cru même qu'il ne pouvoit apporter trop de ſoin à vérifier que l'aſſaſſin n'avoit eu que les reproches communs de la guerre à faire aux Anglois. Il traite d'impoſture les informations qui ſuppoſoient de juſtes cauſes de haine, fondées ſur l'amour conjugal, ou ſur l'amitié fraternelle. En effet il ſeroit ſurprenant que Linſchoten, témoin oculaire de cette tragique avanture, en eût déguiſé la

Sort du coupable.

source, s'il l'eût crue bien avérée. Mais ce qui n'est pas moins étrange, c'est que dans l'opinion apparemment qu'un crime de cette nature n'avoit aucun rapport à la guerre, les Anglois n'en prirent pas droit de traiter leurs Prisonniers avec plus de rigueur, & qu'ils se reposerent de leur vengeance sur la justice du Roi d'Espagne.

LINSCHOTEN. 1590.

Flottes d'Espagne qui évite les Anglois.

La Flotte qui devoit escorter les trésors de l'Amiral Quinnes, partit enfin avec ce précieux dépôt. Elle se trouvoit augmentée de quatre Vaisseaux, & composée par conséquent de dix-neuf, ausquels il ne manquoit ni troupes ni munitions. Elle mit à la voile pour San-Lucar; mais le vent, plus favorable qu'elle ne se l'imaginoit, la poussa vers Lisbonne, malgré l'art & tous les efforts des Pilotes. Ce changement de course lui fit éviter la rencontre d'une Flotte Angloise de vingt Vaisseaux qui l'attendoit au Cap de Saint-Vincent. Les richesses de l'Amiral furent débarquées à Lisbonne & transportées par terre à Seville.

Vaines menaces d'une Flotte Angloise.

Le 7 d'Août, l'Isle Tercere fut effrayée par la vûe de ces mêmes Vaisseaux Anglois, qui cherchant encore la Flotte Espagnole, s'étoient avancés jusqu'aux Isles Açores. Ils étoient com-

LINSCHOTEN. 1590.

mandés par l'Amiral Martin *Frobisher*; avec le double dessein d'ouvrir le passage aux Marchands de leur Nation, & de le fermer aux Flottes d'Espagne. La situation & les forces de Tercere mettoient cette Isle assez à couvert; mais les autres, & sur-tout celle de Fyal, où l'Amiral Anglois s'adressa pour obtenir des provisions, furent menacées de toutes les horreurs de la guerre, pour avoir non-seulement rejetté la demande des Anglois, mais tiré sur leurs gens, & leur en avoir tué plusieurs. Cependant le Gouvernement de Tercere y fit passer si heureusement du secours, que Frobisher remit à d'autres tems une vengeance douteuse, qui lui auroit fait interrompre sa commission.

Secours accordé par l'Espagne à la ligue de France.

On reçut avis le 30, à Tercere, qu'il étoit parti de *Carumbo* (ou *Troin*) une Flotte de quatre-vingt voiles, qui devoit aller faire une descente en Bretagne, pour secourir le parti de la ligue contre le Roi de Navarre. Dans le même tems deux *Ourques* des Pays-bas rencontrerent entre le Portugal & Tercere quatre Vaisseaux Anglois, qui les laisserent passer sans leur nuire, mais de qui elles apprirent que l'Amiral Drake avec quarante Vaisseaux de guerre, attendoit la Flotte de Carumbo à l'entrée

de la Manche. Ces deux nouvelles, arrivées presqu'ensemble à Tercere, y répandirent d'autant plus d'effroi, que si la Flotte Angloise manquoit les Espagnols, on ne douta point qu'elle ne vînt fondre sur les Isles, pour ne pas retourner en Angleterre sans avoir tiré quelque fruit de sa course. Les Côtes furent gardées & fortifiées avec de nouveaux soins.

LINSCHOTEN.

1590.

Le premier de Septembre, il arriva dans l'Isle de Saint-Michel un Vaisseau Portugais de Fernambuck au Bresil, qui raconta que l'Amiral de la Flotte Portugaise des Indes Orientales ayant manqué l'Isle de Sainte-Helene, étoit venu mouiller au Port de Fernambuck, malgré les défenses expresses de la Cour d'Espagne. La raison qui faisoit défendre d'entrer dans ce Port, venoit de la multitude de vers qui s'y attachoient aux Vaisseaux. On craignoit l'approche des Bâtimens qui en étoient sortis, comme on craint celle des malades dans un tems de contagion. Le même Vaisseau, que l'Amiral Portugais nommé *Bernardin Ribero*, ramena heureusement à Lisbonne, ayant entrepris l'année suivante de retourner aux Indes, périt dans un tems fort tranquille, sans qu'on pût se figurer d'autre cause de son mal-

Vers de Fernambuck.

LINSCHOTEN.

heur que les vers, qui l'avoient insensiblement consumé.

1590.

Le 5 du même mois, on vit arriver à Tercere une Caravelle de Cuervo, chargée de cinquante hommes, qui étoient l'Equipage d'un Vaisseau Espagnol des Indes Occidentales, pris nouvellement par les Anglois. Ils avoient été mis à terre dans l'Isle de Cuervo, parce que les Flottes Angloises n'aimoient point à se charger d'un si grand nombre de prisonniers. Mais ils etoient alors en si grand nombre dans ces mers, qu'il leur échappoit peu de Vaisseaux Espagnols ou Purtugais. La Flotte de Goa, pour éviter leur rencontre, ne trouva point d'autre moyen que de prendre au quarantiéme & jusqu'au quarante-deuxiéme degré. Le Roi d'Espagne, informé de tant de pertes, donna ordre que la Flotte de la Havane attendît l'année suivante pour mettre à la voile. Mais les incommodités qu'un si grand nombre de Vaisseaux essuyoient dans un lieu où souvent toutes sortes de provisions manquoient pendant l'hiver, en forcerent plusieurs de courir les hazards du voyage. La plûpart tomberent entre les mains des Anglois; & Linschoten assure que pendant des jours entiers, on ne voyoit arriver à Tercere

Grandes pertes des Espagnols.

que des Efpagnols pris fur tant de Bâtimens, dont les Anglois ne manquoient point de mettre l'Equipage à terre dans quelqu'une des Ifles voifines. Ainfi l'Efpagne perdoit la meilleure partie de fes richeffes par le peu de foin qu'elle prenoit de les défendre ; tandis que l'Angleterre, n'épargnant rien pour armer fes Flottes, s'enrichiffoit doublement par le butin qu'elle enlevoit à fes ennemis, & par la facilité qu'elle procuroit à fes Marchands pour exercer le commerce.

LINSCHOTEN.

1590.

Raifon qui arrêtoit Linfchoten à Tercere.

Linfchoten étoit arrêté à Tercere par l'interêt qu'il avoit à la cargaifon du Vaiffeau de Malaca qui avoit péri dans le Port de cette Ifle, en arrivant avec la Flotte des Indes Orientales. La Cour de Madrid, dont on attendoit les ordres fur cet événement, envoya dans une Caravelle un Officier qui arriva le 19, chargé des volontés du Roi. Dans le même tems une Flotte puiffante étoit partie de Carumbo, pour venir attendre aux Ifles Açores les Flottes Efpagnoles & Portugaifes des deux Indes, & pour les efcorter jufqu'au Tage. Mais elle fut tellement difperfée par la tempête, qu'il n'en arriva que deux Vaiffeaux à Tercere. Ce fut cette nouvelle difgrace qui fit prendre à la Cour d'Ef-

LINSCHOTEN.

1590.

pagne le parti de faire demeurer ses Marchands à la Havane jusqu'à l'année suivante. La cargaison du Vaisseau de Malaca, qui devoit revenir sous la même escorte, fut arrêtée à Tercere par la même raison, & Linschoten obligé par conséquent d'y passer l'hyver.

Malheurs de Mathias d'Albuquerque.

Le 23 d'Octobre, on fut informé par une Caravelle arrivée de Portugal, que de cinq Vaisseaux qui étoient partis au commencement de l'année pour les Indes Orientales, quatre étoient revenus au Port de Lisbonne, après avoir erré pendant quatre mois dans les mers; & que le cinquiéme, qui portoit le Vice-Roi Dom Mathias d'Albuquerque, avoit essuyé toutes sortes de disgraces & de miseres avant que d'arriver à Malaca. Suivant la relation qu'il envoya lui-même de son voyage, il perdit deux cens quatre-vingt hommes dans le cours de sa navigation. Linschoten raconte, sur le témoignage des Espagnols au milieu desquels il vivoit, que ce Seigneur ne s'étoit engagé dans cette infortune que par un excès d'ambition. La crainte qu'il avoit d'être dépouillé de son emploi, s'il retournoit en Espagne avec les quatre autres Vaisseaux, lui avoit fait juger, qu'il arriveroit aux Indes, ou qu'il périroit dans son Bâtiment. Sa

vanité n'étoit pas moins exceſſive. Avant que de quitter Lisbonne, il ſe fit peindre derriere la Galerie de ſon Vaiſſeau, avec ſon bâton de commandement à la main, vis-à-vis de la Fortune, à laquelle il adreſſoit ces mots, en Eſpagnol : *je veux te vaincre.* Linſchoten, qui l'avoit connu dans l'Inde avant ſon élévation, lui attribue les plus grandes qualités d'un homme de guerre, & les qualités les plus aimables de la ſociété ; mais il ajoute qu'à peine eut-il été revêtu de la dignité de Vice-Roi, qu'il changea de caractere, & que ſon orgueil le fit déteſter, même avant ſon départ de Lisbonne.

LINSCHOTEN. 1590. Son orgueil.

Le 20 de Janvier 1591, on reçut avis de Portugal que les Anglois avoient pris un Vaiſſeau, envoyé au Vice-Roi des Indes Orientales après le retour des quatre Bâtimens qui l'avoient abandonné dans ſa navigation. Cette priſe avoit fait une réſiſtance proportionnée à ſa richeſſe. Elle étoit chargée des plus précieuſes marchandiſes de l'Europe, & de cinq cens mille ducats en eſpeces. Les Anglois l'avoient menée directement à Londres, d'où ils avoient renvoyé l'Equipage à Lisbonne ; & dans le chagrin d'une perte ſi conſidérable, le Roi fit faire le procès au Capitaine.

1591. Priſe d'un riche Vaiſſeau par les Anglois.

LINSCHOTEN. 1591.

Un autre Vaiſſeau, chargé de poudre d'or, tomba dans la Flotte Angloiſe, en revenant du Château de Mina dans la Guinée. Deux Bâtimens chargés de poivre eurent le même ſort, & leur cargaiſon fut eſtimée cent ſoixante mille ducats. Des événemens ſi favorables aux vûes de l'Angleterre, furent mêlés de quelques pertes ; mais elle n'eut à les reprocher qu'à la nature. Pluſieurs Vaiſſeaux de ſes Flottes, qui n'avoient pas ceſſé de croiſer aux environs des Iſles Açores, ſe reſſentirent de l'effroyable orage qui menaça toutes ces Iſles de leur ruine. Il commença le 26 du mois de Juillet par un tremblement de terre, qui dura dans l'Iſle de Saint-Michel juſqu'au douze du mois ſuivant. Tercere & Fyal furent agitées le lendemain avec tant de violence, qu'elles paroiſſoient tourner. Mais ces affreuſes ſecouſſes n'y recommencerent que quatre fois, au lieu qu'à Saint-Michel, elles ne ceſſerent point un moment pendant plus de quinze jours. Les Inſulaires ayant abandonné leurs maiſons, qui tomboient d'elles-mêmes à leurs yeux, paſſerent tout ce tems expoſés aux injures de l'air. Une Ville entiere, nommée *Villa Franca*, fut renverſée juſqu'aux fondemens, & la plûpart de

Orage terrible aux Iſles Açores.

ses Habitans écrasés sous ses ruines. Dans plusieurs endroits, les plaines s'éleverent en collines; & dans d'autres, quelques montagnes s'applanirent, ou changerent de situation. Il sortit de la terre une source d'eau vive, qui coula pendant quatre jours, & qui parut ensuite sécher tout d'un coup. L'air & la mer, encore plus agités, retentissoient d'un bruit qu'on auroit pris pour le mugissement d'une infinité de bêtes féroces. Plusieurs personnes moururent d'effroi. Il n'y eut point de Vaisseau dans les Ports mêmes, qui ne souffrît des atteintes dangereuses; & ceux qui étoient à l'ancre ou à la voile, à vingt lieues aux environs des Isles, furent encore plus maltraités. Les tremblemens de terre sont fréquens aux Açores. Vingt ans auparavant, il en étoit arrivé un dans l'Isle de Saint-Michel, qui avoit renversé une montagne fort haute.

LINSCHOTEN.

1591.

Linschoten ajoute ici l'arrivée de la grande Flotte d'Espagne, sous le commandement de l'Amiral Dom Alphonse de Bacan, & celle de Mylord Thomas Howard avec la Flotte Angloise. Quoiqu'il y ait quelque difference entre son récit & celui de Walter Raleigh, l'amour de la vérité ne me permet pas

Arrivée d'une Flotte d'Espagne sous l'Amiral Bacan.

LINSCHOTEN. 1591.

d'en ſupprimer la moindre circonſtance. Il me ſemble au contraire qu'un Hiſtorien doit ſaiſir une occaſion de cette nature, pour relever le prix de ſon travail, en faiſant ſentir à ſes Lecteurs, combien la vérité eſt quelquefois difficile à démêler, dans l'oppoſition de deux témoignages qui paroiſſent porter ſur les mêmes fondemens.

Les Anglois, dit Linſchoten, s'étoient flattés qu'une partie des richeſſes Eſpagnoles paſſeroient ſur leur Flotte. Mais l'Amiral Howard voyant les forces de l'Ennemi ſi ſupérieures aux ſiennes, donna ordre à tous ſes Vaiſſeaux de ne pas s'éloigner du ſien; ce qui n'empêcha point le Chevalier Richard Greenwill, qui commandoit la Vengeance, de s'engager parmi les Eſpagnols. Il eſpéroit que ſes Compagnons ne balanceroient point à le ſuivre. Mais l'Amiral Anglois diſparut avec toute ſa Flotte, ſans qu'on ait pu pénétrer la raiſon de cette retraite. Greenwill n'en ſoutint pas ſon entrepriſe avec moins d'audace. Son artillerie, qu'il fit jouer furieuſement, coula d'abord deux Eſpagnols à fond, l'un de ſix cens tonneaux qui étoit l'Amiral des Flybots, & l'autre de l'Eſcadre Baſque. Il fut bientôt environné de ſept ou huit

Les Anglois attaquent avec perte.

Bravoure de Greenwill.

Vaisseaux qui s'avancerent brusquement à l'abordage. L'attaque & la défense furent si animées, qu'il perdit cent hommes ; mais il en tua plus de quatre cens. Enfin se trouvant accablé par le nombre, il reçut à la tête un coup de balle, dont il mourut peu de jours après.

LINSCHOTEN. 1591.

Sa mort glorieuse.

Il fut porté vivant sur le Saint Paul, qui étoit le Vaisseau de Dom Alphonse Bacan, Amiral de la Flotte d'Espagne. Sa blessure fut pansée par les Chirurgiens Espagnols, sans que Dom Alphonse voulût le voir ni lui parler. Mais tous les Capitaines & les Gentilshommes de la Flotte s'empresserent de le visiter, en joignant à l'admiration de son courage, toutes sortes de caresses & de consolations. Il les reçut avec une constance héroïque, aussi éloigné de l'affectation de fierté que d'aucune marque d'abbatement ; & sentant que l'heure de sa mort approchoit, il leur dit en Espagnol : « Richard Greenwill ,, est mon nom ; je meurs avec un cœur ,, joyeux & tranquille, car je finis ma ,, vie comme il convient à un Soldat, ,, après avoir combattu pour ma Reine, mon Pays & ma Religion. Mon ,, ame doit quitter ce corps avec joie, ,, puisque je laisse après elle l'honneur

LINSCHOTEN. 1591. „immortel d'avoir été un brave Sol„dat, qui ai fait mon devoir jusqu'au „dernier soupir.

Son caractere. Le Chevalier Greenwill étoit un Gentilhomme Anglois, riche & de bonne Maison; mais d'un caractere si martial & si hardi, qu'il avoit offert volontairement ses services à la Reine. Il s'étoit distingué par quantité d'actions fort braves, qui l'avoient fait connoître & redouter de tout le monde; car il avoit en même tems l'humeur difficile, & les Anglois mêmes avoient pour lui presqu'autant d'aversion que d'estime. Lorsqu'il s'étoit engagé dans la Flotte Espagnole, sa grande voile étoit prête; & son Vaisseau qui étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre, auroit pû s'échapper s'il y eût consenti; mais voyant ses gens disposés à suivre l'ordre de son Amiral, il menaça de faire pendre quiconque oseroit parler de fuite.

Les Anglois qui survécurent à leur défaite, furent distribués sur la Flotte Espagnole, où ils devinrent l'occasion d'un nouveau combat entre les Portugais & les Basques, qui se disputoient l'honneur d'avoir été les premiers à l'abordage. Les uns avoient pris la premiere Enseigne, les autres le Pavillon;

Traitement que les Anglois vaincus

& de part & d'autre chacun s'attribuoit la principale gloire. A la vérité, tous ceux qui avoient abordé le Vaiſſeau de Greenwill, portoient des marques honorables de leur courage, ſoit dans leurs bleſſures, ſoit dans le deſordre de leurs Bâtimens, dont pluſieurs relâcherent à Tercere pour ſe radouber. Linſchoten eut la curioſité de ſe rendre à bord d'un Vaiſſeau de Biſcaye, monté par *Bartandona*, qui avoit commandé l'Eſcadre Baſque dans la Flotte de 1588. Son Bâtiment étoit fort gros, & du nombre de ceux que les Eſpagnols appelloient les douze Apôtres. Bartandona étoit alors à dîner avec le Capitaine du Vaiſſeau Anglois, qui étoit aſſis près de lui en habit de velours noir. Il traita fort civilement Linſchoten, & lui accorda même la permiſſion d'emmener pour quelques jours le Capitaine Anglois dans la maiſon qu'il avoit à Tercere. Le Gouverneur de l'Iſle invita cet illuſtre Captif à dîner, & lui rendit toutes ſortes d'honneurs. Lieſchoten reçut auſſi chez lui le Pilote du Vaiſſeau de Greenwill, qui n'avoit pas moins de dix ou douze bleſſures. Le Capitaine lui laiſſa une lettre qui contenoit le récit de l'action, & qu'il le pria de faire remettre au Grand

LINSCHOTEN.

1591.

reçoivent des Eſpagnols.

LINSCHOTEN.

1591.

Amiral d'Angleterre. Il fut conduit ensuite à Lisbonne, où il fut traité avec honneur, & de-là renvoyé sous une Escorte en Angleterre, avec le reste des Prisonniers.

Tempête furieuse & ses effets.

La Flotte d'Espagne demeura sur ses ancres à Cuervo, pour donner le tems à quantité d'autres Vaisseaux Espagnols & Portugais de se rassembler autour d'elle. En y comprenant les Vaisseaux de l'Inde, elle se trouva composée à la fin de cent quarante Bâtimens; mais lorsqu'elle se disposoit à mettre à la voile, il s'éleva une tempête si furieuse, que les Habitans des Isles ne se souvenoient point d'en avoir jamais vû de semblable. Quoique leurs montagnes soient si hautes qu'elles causent de l'étonnement, la Mer lança ses flots jusqu'au sommet, & quantité de poissons y demeurerent. Ce terrible orage dura sept ou huit jours sans un moment d'interruption. Sur les seules Côtes de Tercere, il périt douze Vaisseaux. Linschoten, qui étoit témoin de ce triste spectacle, en fait une peinture fort touchante. Pendant plus de vingt jours, on fut occupé à pêcher les cadavres que les flots portoient continuellement sur le rivage. La Vengeance, ce glorieux Vaisseau du Vice-Amiral Greenwill,

Greenwill, fut un de ceux qui se briserent en mille pieces contre les rochers. Il fut submergé tout d'un coup, avec soixante Espagnols qu'il avoit à bord, & quelques Prisonniers Anglois, dont un seul eut le bonheur de se sauver; mais avec tant de contusions & de meurtrissures, qu'ayant demandé en arrivant les secours de la Religion Catholique, il mourut presqu'aussi-tôt. La Vengeance avoit un grand nombre de beaux canons de fonte, que les Insulaires ne desespéroient pas de pêcher l'Eté suivant.

LINSCHOTEN.

1591.

Entre plusieurs Bâtimens Hollandois, qui avoient été arrêtés dans les Ports d'Espagne pour le service de cette Couronne, il y avoit un Flybot de six cens tonneaux, sur lequel on avoit embarqué cent Soldats Espagnols, qui faisoient environ cent quarante hommes avec l'Equipage Hollandois. Le Pilote, qui se nommoit *Cornelius Marlinson*, de *Schidam* en Hollande, après s'être conduit avec une habileté extrême pendant une partie de la tempête, se trouva poussé à la vûe de Tercere; & le Capitaine Espagnol croyant que sa sûreté consistoit à gagner la Rade, le pressa d'y entrer malgré toutes ses résistances. En vain le Pilote lui représenta-t-il que

Exemple de tendresse & de courage dans un vieillard Hollandois.

LINSCHOTEN.

1591.

c'étoit se perdre sans ressource ; il n'en reçut que des instances & des menaces injurieuses. Ce bon vieillard appella son fils, qui étoit un jeune homme de vingt ans. « Sauve-toi, lui dit-il en l'em» brassant, & ne pense point à moi, » dont la vie ne mérite plus d'être con» servée ». Ensuite obéissant au Capitaine il tourna vers la Rade, tandis qu'un grand nombre d'Habitans qui étoient au long des Côtes, préparoient des cordes, soutenues avec du liége, pour les présenter aux malheureux qu'ils s'attendoient à voir bien-tôt lutter contre les flots. En effet, le Vaisseau fut lancé si rapidement sur les rocs, qu'il se brisa d'un seul coup, sans qu'il restât deux planches unies. De cent quarante hommes, il ne s'en sauva que quatorze, entre lesquels étoit le fils du Pilote Hollandois. Ceux que les flots jetterent sur le rivage, ou qui furent pêchés après la tempête, avoient la tête, les bras & les jambes brisées ou disloquées.

Suite de la même tempête.

Dans les autres Isles, la perte ne fut pas moindre qu'à Tercere. Il périt deux Vaisseaux à *Saint-Georges*, deux à *Pico*, trois à *Graciosa*. Les flots d'ailleurs apporterent les débris de quantité d'autres Bâtimens, qui avoient fait nau-

fra
l'u


CARTE
DE LA COSTE ORIENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le Cap de
Bonne Esperance
Jusqu'au Cap del Gada
Tirée de la Carte Françoise de
l'Ocean Oriental
Publiée
Par Ordre de Mgr. le
COMTE DE MAUREPAS
en 1740
ZENJIBAR OU ZANGUEBAR
SEÑA
CAFRES
HOTTENTOTS
CANAL DE MOSAMBIQUE
Tropique du Capricorne
C. del Gada
B. de Mosambique
Quiliamo
Soffala
R. Sc. Marie
C. des Courans
Bc. St. Augustin
Baye de l'Agoa
Baye de Natal
Terre de Natal
Baye d'Algoa
Cap de Bone Esperce
C. des Egulles
Nota
Lieux dont la Lat. et la Long. ont etes déterminées par des Observ. Astronom.
Lat. est. par d'habiles Navigateurs.
Long. de l'Isle de Fer
No. 15

frage en pleine Mer, ſoit en ſe briſant l'un contre l'autre, ſoit en s'ouvrant d'eux-mêmes après avoir été fracaſſés par la violence des vagues. Il en périt trois de cette maniere à la vûe de l'Iſle Saint-Michel, d'où l'on entendit les cris lamentables des Matelots, ſans en pouvoir ſauver un ſeul. La plupart des autres errerent aſſez long-tems ſans mâts, avec des peines qui ne peuvent être exprimées; & d'une ſi grande Flotte, on prétend qu'il n'en arriva que trente-deux ou trente-trois dans les Ports d'Eſpagne.

LINSCHOTEN. 1591.

CHAPITRE XVI.

Premier Voyage des Anglois aux Indes Orientales ſous le Capitaine Jacques Lancaſter en 1591.

CE fut dans cette ſituation de la marine d'Eſpagne & de Portugal, que les Anglois crurent s'être ouvert un paſſage aſſez libre aux Indes Orientales; & qu'après avoir fait tant de dépenſes & d'efforts pour diminuer les obſtacles, ils jugerent que le tems étoit venu d'en recueillir les premiers fruits. On ne nous apprend point ſi ce voyage ſe fit au nom d'une Compagnie, ou ſur

LANCASTER. 1591.

Motifs des Anglois.

Etat de la Flotte.

LANCASTER. 1591.

un ordre de la Cour, ou par le ſeul mouvement & aux frais des trois Capitaines qui commanderent les trois Vaiſſeaux dont la Flotte Angloiſe étoit compoſée. Ils ſe nommoient Georges *Raymond*, Abraham *Kendal*, & *James*, c'eſt-à-dire Jacques, *Lancaſter*. Les noms des trois Bâtimens étoient la *Penelope*, le *Royal Marchand*, & l'*Edouard Bonaventure*. Quoique le Capitaine Raymond fût parti avec la qualité d'Amiral, ſon Vaiſſeau ayant diſparu dans le cours du voyage, ſans qu'on ait jamais ſçu quel fut ſon ſort; l'honneur d'avoir exécuté une ſi grande entrepriſe eſt reſté au Capitaine Lancaſter, comme celui d'en avoir publié la relation eſt attribué à ſon Lieutenant *Edmond Barker*.

Son départ & ſa navigation.

La Flotte étant ſortie du Port de Plymouth le 10 Avril 1591, arriva aux Canaries le 25. Elle ſe trouva le 2 de May à la hauteur du Cap Blanco. Le 15 elle paſſa le Tropique du Cancer, & le 8 elle étoit à la hauteur du Cap Verd. Un vent Nord-Eſt qui ne l'abandonna point juſqu'au 13, la mit à huit degrés de l'Equateur; enſuite un vent contraire la retarda juſqu'au 6 de Juin: enfin elle paſſa la ligne, mais ce ne fut qu'après s'être ſaiſie d'une Caravelle

Portugaiſe qui alloit de Lisbonne au Breſil, chargée de 60 tonneaux de vin, d'huile, de capres, & de pois. La priſe d'un Vaiſſeau chargé d'or auroit été moins agréable aux Anglois. Ils avoient commencé à ſe reſſentir des incommodités du climat, dont les qualités ſont extrémement dangereuſes dans cette ſaiſon, entre le huitiéme degré de latitude du Nord & l'Equateur. La plus grande partie des trois Equipages étoit attaquée de diverſes maladies. LANCASTER 1591.

Après avoir paſſé la ligne, ils continuerent d'avoir le vent à l'Eſt-Sud-Eſt, & preſque toujours ſi violent, qu'il les pouſſa vers le Bréſil, juſqu'à cent lieues des Côtes. Enfin lorſqu'ils furent arrivés au vingt-ſixiéme degré de latitude du Sud, le vent changea au Nord. Là, ils jugerent que le Cap de Bonne-Eſpérance étoit Eſt par Sud, à la diſtance d'entre neuf cens & mille lieues. Dans cette longue navigation, ils eurent les vents variables, mais tels néanmoins qu'ils purent toujours s'avancer vers leur terme.

Le 28 de Juillet ils arriverent à la vûe du Cap; & juſqu'au 31, ils lutterent contre des vents contraires, dans l'eſpérance de le pouvoir doubler, pour gagner, 70 lieues plus loin, l'*Aguada de*

LANCASTER 1591.

S. Blaz, où ils se flattoient de trouver des rafraîchissemens; mais la langueur qui étoit répandue sur les trois Vaisseaux les força de chercher un lieu moins éloigné. Ils s'approcherent de la Côte au Nord du Cap; & suivant le rivage, ils trouverent l'*Aguada de Saldanna*, Baye fort commode, qui présente une Isle à son entrée. Ils y jetterent l'ancre le 1 d'Août, & l'empressement des sains & des malades fut égal à débarquer.

Les Anglois rélâchent à Saldanna.

Il se présenta d'abord quelques Sauvages fort noirs & fort farouches, qui se retirerent au même moment. Pendant plus de quinze jours, il n'en parut point d'autres; & les Anglois ne trouverent pour rafraîchissemens que des grues & des oies, dont ils tuerent plusieurs à coups de fusils. Ils ne virent pas non plus d'autre poisson que des moules & diverses especes de coquillage, qu'ils ramassoient sans peine au long des rocs. L'Amiral résolut enfin de gagner l'Isle avec sa Pinace. Il y trouva des *Pangouins* & des veaux marins, dont il rapporta une provision fort abondante; & les Chaloupes, qui y furent envoyées deux fois, en revinrent chargées. Quelques jours après, les Chasseurs se saisirent d'un Négre, qu'ils forcerent de pénetrer avec eux dans le

Rafraîchissemens qu'ils s'y procurent.

Pays, en lui faiſant connoître par leurs ſignes qu'ils avoient beſoin de beſtiaux. Ils marcherent inutilement ; & n'ayant rencontré aucun autre Sauvage, ils renvoyerent celui qu'ils avoient arrêté, après lui avoir fait beaucoup de careſſes & quelques préſens. Cette conduite leur réuſſit. Trente ou quarante Négres parurent bientôt, avec quarante jeunes bœufs & autant d'agneaux, dont ils donnerent une partie pour quelques uſtenciles. Un bœuf ne fut vendu que deux couteaux, une geniſſe & un agneau le même prix. Les bœufs de ce canton ſont fort gros & fort charnus ; mais ils n'en ſont pas moins maigres. Le mouton au contraire y eſt aſſez gras. Il a ſur le dos du poil au lieu de laine, & la queue extrémement groſſe, comme les moutons de Syrie. Le Capitaine Lancaſter tua un animal ſauvage, qui ſe nomme (*a*) *Antilope*, de la grandeur d'un jeune poulain, & ſemblable au daim pour la couleur & la taille. Les Anglois virent un grand nombre d'autres bêtes qui leur étoient inconnues ; mais les ſinges, dont l'abondance & la groſſeur les étonna, ſervirent beaucoup à les amuſer, par les difficultés autant que par l'agrément de cette chaſſe.

LANCASTER.
1591.

Différentes eſpeces d'animaux.

(*a*) Autrement Gazelle.

LANCASTER.

1591.

Resolution que les maladies font prendre aux Anglois.

Dans l'état où les maladies réduisoient les équipages, on crut qu'il valoit mieux se borner à deux Vaisseaux bien remplis, que d'en conserver trois sans le nombre de matelots nécessaires. De deux cens quarante hommes que le mal avoit épargnés, on en mit 101 dans l'Amiral, & 90 dans l'Edouard. Le reste, dont la santé commençoit à s'altérer, fut renvoyé en Angleterre dans le Royal Marchand. C'étoit le scorbut qui causoit les plus grands ravages: les Soldats n'étant point accoutumés à la Mer, en étoient presque tous attaqués. Les Matelots s'en défendoient mieux, ou du moins guérissoient plus promptement lorsqu'ils pouvoient trouver des viandes fraîches; ce qui fait juger à l'Auteur qu'ils s'en garantiroient entiérement, si la nourriture étoit meilleure sur les Vaisseaux.

Naufrage d'un Vaisseau de la Flotte.

Six jours après le départ du Royal Marchand, les deux autres Vaisseaux quitterent la Baye de Saldanna, & doublerent promptement le Cap de Bonne-Espérance. Mais en arrivant le 14 de Septembre au Cap de *Corientes*, ils furent surpris d'une furieuse tempête, avec des tourbillions si violens, que l'Amiral fut séparé de l'*Edouard*. Jamais on n'a eu d'autre nouvelle de son sort. Lan-

caſter, qui demeuroit avec ſon ſeul Vaiſſeau, fit long-tems des recherches inutiles. Il eſſuya lui-même toutes les fureurs de la Mer, & des coups de tonnerre ſi terribles, qu'ils lui tuerent quatre hommes, & n'en laiſſerent aucun ſans quelque marque étrange de leur violence. Les quatre qui perdirent la vie eurent la tête tournée, comme ſi l'on eût pris plaiſir à leur tordre le col. D'autres eurent les bras & les jambes meurtries. Pluſieurs furent atteints à la poitrine, & vomirent le ſang pendant deux jours. Quelques-uns, après avoir été renverſés par terre ſans mouvement & ſans connoiſſance, ne revinrent de cet état que pour ſouffrir long-tems de vives douleurs, qui parcouroient ſucceſſivement tous leurs membres. Le grand mât fut comme rongé dans quelques endroits; & dans d'autres, il s'en détacha pluſieurs parties. Des broches de fer qui étoient enfoncées de dix pieds dans le bois furent fondues, & coulerent ſans brûler les parties de bois voiſines.

LANCASTER. 1591.

Terribles effets du tonnerre.

La Mer étant devenue plus tranquille, Lancaſter continua ſa navigation au Nord-Eſt, & tomba quelques jours après à l'extrémité Nord-Oueſt de l'Iſle Saint-Laurent. Il ne s'en croyoit point ſi proche; & ce fut par hazard qu'un de

Lancaſter continue ſa navigation.

LANCASTER. 1591.

ſes gens découvrit pendant la nuit à la clarté de la Lune, une blancheur extraordinaire, qu'on reconnut bientôt pour l'écume des vagues qui ſe briſoient contre les rochers de l'Iſle. On évita heureuſement le danger. Dans une Mer encore ignorée des Anglois, on paſſa de même près de Mozambique ſans s'en être apperçu, & l'on alla tomber, deux lieues au-deſſus, dans une Baye nommée *Quitangone*, où l'on prit trois ou quatre barques du Pays, qui s'appellent *Pangaies*. Elles étoient chargées de millet, de poules, de canards; & les Négres avoient parmi eux un jeune Portugais, qui conduiſoit cette proviſion à Mozambique. Lancaſter profita de cette rencontre comme d'une faveur du Ciel; & remettant à la voile auſſi-tôt, il ne fut pas long-tems à gagner l'Iſle de *Comore*, qui eſt à cent lieues de la même Baye, au Nord-Eſt de Mozambique. Il y fut reçu par un grand nombre de Mores, & l'Iſle lui parut extrémement peuplée. Seize hommes, qu'il y envoya dans ſa Chaloupe, obtinrent tranquillement la liberté de prendre de l'eau. Le Roi de l'Iſle lui fit demander celle de ſe rendre ſur ſon bord. Il y vint, accompagné de pluſieurs Mores d'une belle taille, & vêtu d'une robe de ſatin cramoiſi. Les

Iſle de Comore.

Anglois le traiterent civilement; & le jeune Portugais qu'ils avoient pris leur ſervant d'interprete, ils eurent avec lui une longue conférence ſur l'état de ſon Pays, & ſur la nature de ſes marchandiſes. Mais ces apparences d'amitié couvroient un noir deſſein de la part des Mores. Un Officier Anglois nommé *Mace*, prenant confiance aux offres du Roi, deſcendit au rivage avec trente hommes, contre le ſentiment de Lancaſter. A peine eut-il fait cent pas ſut la terre, qu'une troupe de Barbares fondant ſur eux avec toutes ſortes d'armes, les tuerent à la vûe du Vaiſſeau, d'où l'on ne pouvoit leur donner aucun ſecours, & ſous les yeux mêmes du Roi qui ſembloit n'être retourné à terre, que pour autoriſer cette perfidie par ſa préſence.

LANCASTER. 1591.

Perfidie de ſes habitans.

Les Anglois partirent, avec la douleur de ne pouvoir ſe venger d'un ſi cruel outrage, mais bien inſtruits de la défiance qu'ils devoient garder ſans ceſſe avec les Mores. Ils prirent le 7 de Septembre vers Zanjibar, où ils arriverent bientôt, avec la précaution de relâcher à quelque diſtance du Port. Ils avoient perdu leur Chaloupe à Comore. Quelques planches, qu'ils avoient ſur le Vaiſſeau, ſervirent à réparer cet-

Douleur des Anglois.

LANCASTER 1591.

Ils croisent aux environs de Zanjibar.

te perte. Le Port de Zanjibar ne présentant rien qui fût capable de les effrayer, ils croiserent sur cette Côte pendant plus d'un mois, en donnant la chasse à toutes les Barques ou les Panguaies qu'ils pouvoient découvrir. Ils se trouverent ainsi dans l'abondance de toutes sortes de provisions, sans s'exposer au risque de les chercher dans l'intérieur du Pays. Mais ils virent un jour sortir du Port une Barque Portugaise, de laquelle il se détacha un More dans un Canot, avec une Lettre pour le Capitaine Anglois. Elle venoit de quelques Portugais qui avoient un petit Comptoir dans cette Ville. Ils demandoient de quelle Nation étoit le Vaisseau qui s'arrêtoit si près d'eux, sans leur donner aucun avis de son arrivée, & quelles étoient ses intentions. Lancaster répondit qu'il étoit Anglois, ami de leur Roi Dom Antoine, & chargé de sa part d'une commission dans les Indes. La Barque rentra dans le Port, après cette réponse, & l'on n'en reçut point d'autre explication. Quelques jours après, on se saisit d'une Pangaie chargée de Mores, qui accompagnoit un de leurs Prêtres. Lancaster le traita civilement. Cette conduite fut si agréable au Roi de la Nation, qu'il fit offrir aux Anglois des témoignages de

Ils se lient avec le Roi & la Nation.

fa reconnoiffance. Ils accepterent des vivres pour deux mois ; mais ils prirent le parti, dans cet intervalle, de garder le Prêtre à bord, en continuant de lui faire les mêmes careffes. Les Mores qu'ils virent alors plus familierement, leur raconterent que les Portugais du Comptoir n'avoient rien épargné pour leur infpirer d'affreufes idées de la Nation Angloife. Ils avoient repréfenté l'Equipage du Vaiffeau comme une troupe de monftres qui ne fe nourriffoient que de chair humaine, & qui s'étoient approchés de la Côte pour dévorer les Habitans. Lancafter comprit que n'ayant rien à craindre de lui dans la Ville, ils vouloient feulement lui ôter le moyen de s'informer de leur commerce.

LANCASTER. 1591.

Situation du Port de Zanjibar.

Le Port de Zanjibar peut recevoir des Bâtimens de cinq cens tonneaux, & les mettre à couvert de toutes fortes de dangers. Il fe trouve d'excellente eau fur la Côte, avec une grande abondance de beftiaux, de volailles, de poiffon & de fruits. L'Auteur recommande aux Anglois qui doivent faire le même voyage après lui, de relâcher dans un lieu fi commode, mais de s'y défier beaucoup des Portugais. Tandis que le Vaiffeau étoit à l'ancre, & qu'on fe contentoit d'envoyer la Chaloupe pour vifiter

LANCASTER. 1591.

les Bayes voisines, l'Inspecteur Portugais des Côtes depuis Melinde jusqu'à Mozambique, s'approcha furtivement dans une Frégate de dix tonneaux, & chercha l'occasion d'enlever leur Chaloupe aux Anglois. Lancaster reçut cet avis d'un More, que le Roi de Zanzjibar envoya plusieurs fois visiter son Prêtre. Cependant il paroît assez douteux si l'artifice n'étoit pas du côté même des Mores, qui se flattoient peut-être de contenir les Anglois par de fausses informations. Lancaster ne pouvant approfondir ce soupçon, parce que ses forces ne lui permettoient pas de chercher querelle aux Portugais, se contenta de retenir, avec le Prêtre du Roi, les principaux Mores qui tomberent entre ses mains, & de les traiter avec assez de civilité pour mettre le Roi & toute la Nation dans ses interêts.

Jalousie des Portugais.

Il obtint si parfaitement leur confiance, que malgré la jalousie des Facteurs Portugais, les Habitans de la Côte lui apporterent ce qu'ils avoient de plus précieux. Il ne reçut rien d'eux qu'il ne payât de quelques marchandises de l'Europe ; & leur faisant espérer beaucoup plus qu'il n'étoit en état de leur offrir, il les mit dans la disposition de voir descendre parmi eux les Anglois, & de leur

LANCASTER. 1591.

laiſſer prendre quelque connoiſſance du Pays. Lancaſter ne fit pas difficulté lui-même de pénétrer à quelques milles dans les terres. Il trouva les champs cultivés, & des beſtiaux en fort grand nombre ; mais nulle induſtrie pour chercher des mines, quoiqu'en apparence les montagnes ne doivent pas être ſans or, à ſi peu de diſtance de pluſieurs endroits où les Portugais en ont de fort riches. Il fut conduit par les Mores dans une eſpece de Ville, nommée *Paraygone*, où les maiſons ſont de fort belles pierres, mais ſans aucune liaiſon de chaux ou de ciment. Les Habitans ont l'art de les rendre fort polies, en les frottant contre d'autres pierres beaucoup plus dures, & de les joindre ſi parfaitement qu'elles ne paroiſſent compoſer qu'une ſeule maſſe. Dans la même Ville, Lancaſter fut abordé par une femme Portugaiſe, qui s'y étoit retirée, pour fuir ſon mari qui étoit un des Facteurs de Zanjibar. Les Mores ſembloient l'avoir priſe ſous leur protection. Elle verſa des larmes en parlant au Capitaine Anglois ; & quoiqu'il ne pût entendre parfaitement ſes plaintes, il comprit qu'elle lui demandoit en grace d'être reçue ſur ſon bord. L'impatience qu'il eut d'être aſſez inſtruit, pour juger ſi elle méritoit ſes ſer-

Les Anglois délivrent une femme Portugaiſe.

LANCASTER 1591.

vices, lui fit renvoyer au Vaisseau deux de ses gens, qui amenerent l'Interprete Portugais. Elle parut charmée de voir un homme de sa Nation, sans en avoir rien à redouter. Son malheur consistoit à se trouver la femme d'un homme voluptueux, dont le goût s'exerçoit indifféremment sur la premiere Indienne qui picquoit ses desirs. Elle avoit souffert ce déréglement pendant plus de six mois; mais, suivant le témoignage qu'elle rendoit d'elle-même, elle avoit cru pouvoir chercher de la consolation dans les complaisances de quelques Mores qui l'avoient dédommagée de l'indifférence de son mari. La jalousie n'en avoit pas été moins vive dans un cœur qu'elle ne possédoit plus. Elle avoit été forcée, pour en éviter des effets sanglans, de fuir avec un More, dont elle avoit reconnu la probité. Le Roi de Zanjibar avoit favorisé sa fuite. Elle attendoit l'arrivée de quelque Flotte Portugaise pour demander justice à l'Amiral; & dans l'impatience du retardement, elle vouloit devoir sa liberté aux Anglois. Lancaster comprit qu'elle avoit eu pour un More quelque foiblesse dont son mari l'avoit voulu punir. Il ne refusa point de la recevoir sur son Vaisseau; mais il lui demanda si elle ne desiroit cette

Avanture de cette femme.

faveur que pour elle-même. L'Interprete, qui avoit rendu jusqu'alors cet entretien, sans pénétrer au-delà des apparences, ouvrit les yeux à cette question. Non-seulement il assura le Capitaine que ses conjectures étoient justes, mais il le supplia pour l'honneur de sa Nation, de ne pas recevoir une misérable qui avoit été capable d'un si infâme libertinage. Lancaster ignoroit la langue Portugaise. Il n'employoit avec l'Interprete qu'un langage mêlé d'Anglois & d'Espagnol, qui pouvoit à peine lui faire exprimer la moitié de ses idées. Mais lorsqu'il crut reconnoître à ses instances qu'il étoit mal disposé pour cette malheureuse femme, il s'efforça de la consoler par ses signes & par les marques de compassion qu'il fit éclater dans ses yeux. Enfin l'ayant conduite à bord, sans écarter un More d'assez belle taille, qui ne cessa point de la suivre, il déclara brusquement à l'Interprete qu'il étoit résolu de la secourir. Outre la pitié qui l'intéressoit pour elle, il comprit qu'à mesure qu'il se feroit mieux entendre de cette femme, il pourroit se la rendre utile par l'ascendant qu'elle paroissoit conserver sur son More, & que de l'un ou de l'autre il tireroit divers avantages dans les occasions de voir

LANCASTER 1591.

Motifs de Lancaster pour la secourir.

LANCASTER. 1591.

des Portugais ou des Indiens. Le More la ſuivit juſqu'au Vaiſſeau, où elle s'étoit laiſſée conduire avec joie. Elle paroiſſoit s'attendre à l'y voir monter avec elle; mais après quelques diſcours que les Anglois ne purent entendre, il tourna le dos au rivage. Elle parut ſupporter ſon départ avec beaucoup de tranquillité. L'Interprete charmé de la voir renoncer à cette indigne inclination, ne balança plus à lui rendre toutes ſortes de ſervices.

Lettre du Mari à Lancaſter.

On eſt embarraſſé dans cette narration à deviner ce qui pouvoit arrêter ſi long-tems Lancaſter ſur la Côte de Zanjibar. Cependant il ſe diſpoſoit à lever l'ancre, lorſqu'une Barque ſortie du Port, lui apporta une lettre, dont il eut peine à comprendre le ſens, avec le ſecours même de ſon Interprete. Elle étoit du Mari de la Portugaiſe, qui étoit déja informé de la réſolution de ſa femme, & qui s'étendoit beaucoup ſur le ſujet de leurs plaintes mutuelles. Mais il finiſſoit d'une maniere plus intelligible, en priant le Capitaine de lui faire préſent de quelques bouteilles de vin de l'Europe, d'une certaine quantité d'huile, & de deux ou trois livres de poudre. Cette grace parut ſi légere aux Anglois pour un homme qui ſembloit

leur abandonner sa femme, que Lancaster lui envoya le double de ce qu'il demandoit. Mais il retint un des Négres de la Barque, qui en s'ouvrant à l'Interprete Portugais avoit paru connoître diverses contrées de l'Inde, où il se vantoit d'avoir fait plusieurs voyages. On apprit de lui qu'il étoit entré depuis peu dans le Port de Zanjibar une Barque de trente tonneaux, que les Mores appellent *Junko*, venue de Goa, avec sa cargaison de poivre pour le Comptoir Portugais. Lancaster en quittant cette Côte, renvoya au Roi le Prêtre & quelques Mores, qui lui avoient servi d'ôtages jusqu'au jour de son départ.

LANCASTER. 1591.

1592. Les Anglois remettent à la voile. Leur dessein.

Il remit à la voile le 15 de Février, dans le dessein de gagner le Cap de Comorin, mais d'éviter les Vaisseaux qui revenoient, dans cette saison, de Ceylan, de Saint-Thomas, de Bengale, de Pegu, de Malaca, de Moluques, de la Chine & du Japon. Les courans l'éloignerent beaucoup de ses vûes, en le poussant jusqu'à l'entrée de la mer Rouge. Il reprit à l'Est lorsqu'il se fut apperçu de son erreur; mais il fut encore repoussé vers le Nord, à quatre-vingt lieues de l'Isle de *Socstora*. Cependant les provisions ne lui manquerent point, parce qu'il trouva toujours quantité de

LANCASTER. 1592.

Dauphins, de Bonites, & de Poiſſons volans. Se voyant ſi loin hors de ſa courſe, & la ſaiſon étoit ſi avancée, il ſe déterminoit à relâcher dans quelque Port de la Mer Rouge, ou à Socotora, lorſque le vent devint tout d'un coup ſi favorable, qu'il fut porté directement vers le Cap de Comorin. Avant que de le doubler, il ſe propoſa de toucher à quelqu'une des Iſles *Mamales*, qui ſont au douziéme degré de latitude du Nord, & qui fourniſſent des proviſions. Mais il les manqua par la faute de ſon Pilote. La veille du jour qu'il eſpéroit d'y arriver, le vent tourna au Sud-Oueſt, ce qui lui fit changer ſa courſe; &, le voyant tourner de plus en plus au Sud, il craignit de ne pouvoir doubler le Cap, & d'être jetté avec beaucoup de danger ſur la Côte de l'Inde, parce que la ſaiſon de l'hyver & les Mouſons (*a*) d'Oueſt, qui durent ſur cette Côte juſqu'au mois d'Août, étoient déja arrivés. Cependant il paſſa heureuſement le Cap, au mois de Mai.

Ils arrivent au Cap de Comorin.

Ils le doublent.

Il ne paroît pas que le Capitaina Lancaſter ſe fût propoſé d'autre but que de traverſer ces mers, pour en porter la connoiſſance en Angleterre, ou peut-

(*a*) Mot Arabe dans ſon origine, qui ſignifie le cours du vent.

être pour s'atribuer la gloire d'être le premier Anglois qui les eût parcourues. Du moins l'Auteur de la Relation ne lui suppose nulle part aucune intention déterminée. Après avoir doublé le Cap de Comorin, il dirigea ses voiles vers les Isles de *Nicobar*, qui sont au Nord & Sud de la partie occidentale de Sumatra, à sept degrés de latitude du Nord. Avec un vent des plus favorables, il y arriva le sixiéme jour; mais pour n'avoir pas bien observé l'Etoile du Sud, il tomba le 1 de Juin au Sud de ces Isles, à la vûe de celles de (*a*) *Gomez-Pulo*. Ayant continué sa course au Nord-Est de celle-ci, il fut surpris pour un calme qui dura deux ou trois jours, & pendant lequel il ne suivit que les courans jusqu'à deux lieues de la Côte de Sumatra. L'hyver commençoit, & de jour en jour le tems devenoit plus incommode. Il tourna vers les Isles *Pinacu*, où il arriva au commencement de Juin. Le lieu qu'il choisit pour jetter l'ancre, fut une grande Rade au sixiéme degré trente minutes du Nord, à cinq lieues de la Côte de Malaca. Ce fut là qu'il résolut de passer l'hyver, & de débarquer ses gens, qui étoient presque tous malades. Il lui en mourut vingt-six; de-

LANCASTER. 1592.

Isles de Nicobar.

Gomez Fulo.

Pulo Pinacu.

Mort d'un grand nombre d'Anglois.

(*a*) Ce nom signifie *Oiseau-bœuf*.

LANCASTER. 1592. ſorte qu'en partant de l'Iſle, ſon Equipage ſe réduiſoit à trente-trois hommes, dont il n'y en avoit pas vingt-deux qui fuſſent propres au travail. Les rafraichiſſemens qu'ils trouverent dans un lieu ſi deſert, ne furent point capables de les rétablir : c'étoient des huîtres & d'autres coquillages, avec une petite quantité de poiſſons qu'ils ne pêchoient point ſans peine. L'Iſle d'ailleurs eſt aſſez agréable par le grand nombre d'arbres dont elle eſt couverte. Ils ſont d'une hauteur prodigieuſe, & ſi droits qu'il n'y en a preſque point qui ne pût ſervir de mât.

A la fin de l'hyver, c'eſt-à-dire vers celle du mois d'Août, les Anglois partirent, après avoir employé une partie du tems à radouber leur Vaiſſeau. Ils vouloient chercher un lieu plus commode pour ſe remettre des fatigues mêmes de leur repos. Ils traverſerent juſqu'à la Côte de Malaca ; & le jour ſuivant ils mouillerent dans une Baye, ſur un fond de ſix braſſes, à deux lieues du rivage. Le Capitaine accompagné de ſon Lieutenant & de quelques autres, prit terre dans la Chaloupe. Ils découvrirent les traces de quelques Habitans ; & voyant des feux allumés, ils s'en approcherent avec beaucoup d'aſſuran-

Côte de Malaca.

LANCASTER. 1592.

ce; mais ils n'apperçurent aucune création animée, à la reserve d'une espece d'oiseaux de mer qui s'appelle (*a*) *Oxbird*, & qui est fort privée. Ils en tuerent huit douzaines. Etant retournés le soir au Vaisseau, ils virent le lendemain un Canot chargé de seize Indiens nuds, qui tournerent quelque tems autour d'eux, mais sans vouloir s'approcher. Cependant le Lieutenant du Vaisseau les suivit jusqu'à terre dans la Chaloupe; & s'étant mêlé sans crainte avec eux, il les engagea par ses caresses à lui promettre des vivres. Le jour suivant, Lancaster découvrit trois Bâtimens de soixante ou soixante-dix tonneaux, à l'un desquels il donna la chasse avec sa seule Chaloupe. Il le prit enfin; & trouvant par le témoignage d'un Boulanger Portugais, qui étoit à bord, que la cargaison appartenoit à des Jésuites établis dans cette contrée, il s'en mit en possession; mais il cessa de poursuivre les deux autres, en apprenant qu'ils étoient à quelques Marchands de Pegu. Le Portugais lui dit qu'à peu de distance il y avoit une Ville nommée *Martaban*, qui étoit le principal Port de la grande Ville de Pegu. C'étoit l'avertir que ce lieu n'étoit pas sûr pour des An-

Vaisseaux pris aux Jésuites.

Martabam, Port du Royaume de Pegu.

(*a*) Pulo en Indien signifie Isle.

LANCASTER. 1592.

glois, & leur crainte augmenta la nuit ſuivante, lorſqu'ils ſe furent apperçus que les Matelots Indiens s'étoient dérobés dans leurs Canots. Cependant Lancaſter fit tranſporter leur cargaiſon ſur ſon Vaiſſeau, & paſſa le reſte du jour dans la même Baye. Il vit le ſoir un autre Bâtiment de Pegu, chargé de poivre; mais loin de l'arrêter, il affecta de faire toutes ſortes de civilités aux Matelots.

Pulo Sambilam.

Les Anglois ayant trouvé ſur leur priſe de quoi rétablir un peu leurs forces, ne penſerent qu'à continuer leur navigation. Ils mirent à la voile au commencement de Septembre, pour gagner les Détroits; & ſans être trop ſûrs de leur courſe, ils arriverent aux Iſles de *Sambilam*, à quarante-cinq lieues au Nord de la Ville de Malaca. C'eſt un lieu où paſſent néceſſairement tous les Vaiſſeaux Portugais, qui vont de Goa & de Saint-Thomas aux Moluques, à la Chine & au Japon. Auſſi Lancaſter ne s'en approcha-t-il point ſans précautions. Après avoir croiſé pendant cinq jours aux environs des Iſles, il découvrit un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux, qui paroiſſoit fort chargé, mais auſſi mal pourvû d'armes que de Matelots. Il ne balança point à l'attaquer;

taquer ; & la facilité qu'il eut à le prendre, justifia l'opinion qu'il s'en étoit formée. C'étoit un Portugais chargé de riz pour Malaca. Il venoit de Nagopatan, Port de l'Inde vis-à-vis Ceylan. Les Portugais, accoutumés à voyager sans obstacles dans ces Mers, négligeoient alors toutes sortes de précautions pour leur défense. Lancaster fit passer l'Equipage sur son bord, & le remplaça par sept Anglois, pour garder sa prise pendant la nuit. Le lendemain, s'étant accommodé de tout ce qui pouvoit convenir à ses besoins, il remit les Portugais dans leur Vaisseau, à la réserve du Pilote qu'il garda avec quatre Mores, & les fit échouer sur le rivage. Dans les ténebres, il arriva un autre Bâtiment Portugais, de quatre cens tonneaux, qui jetta l'ancre inconsidérement à fort peu de distance de la prise. Les Anglois l'ayant découvert attendoient le jour, dans l'espérance de s'en saisir aussi facilement. Mais il les apperçut de son côté ; & levant l'ancre aussi-tôt, il s'éloigna si promptement, que l'Edouard, appesanti comme il étoit par quantité de réparations informes, ne put faire assez de diligence pour le joindre.

LANCASTER. 1592.

Prise d'un Vaisseau Portugais.

Rencontre d'un autre Vaisseau Portugais.

L'ancrage est si bon à trois ou quatre

LANCASTER. 1592.

lieues des Isles, qu'après avoir croisé pendant tout le jour, Lancaster revenoit mouiller au même lieu pendant la nuit. Le 6 d'Octobre, entre onze heures & minuit, il y arriva un Vaisseau de Malaca, d'environ sept cens tonneaux, qui jetta l'ancre si proche des Anglois, qu'ils entendoient le bruit des voix & de la manœuvre. A toutes sortes de hazards ils se disposerent à l'attaquer; & lorsqu'ils se furent mis en état de le commander par leur artillerie, ils y envoyerent leur Chaloupe avec dix hommes, pour avertir le Capitaine du péril auquel il étoit exposé, s'il balançoit à se rendre. La frayeur produisit tout l'effet que Lancaster en avoit espéré. Le Capitaine s'offrit à passer sur le bord Anglois. Il y confirma ce qu'il avoit promis en quittant le sien; mais ayant reconnu que si l'artillerie Angloise étoit capable de le couler à fond, il n'y avoit point assez de monde sur le Vaisseau pour lui donner d'autres craintes, il demanda la liberté de retourner à son Bâtiment, sous prétexte que ses gens feroient difficulté de se rendre sans combat, s'ils n'en recevoient l'ordre de sa bouche. Lancaster y consentit d'autant plus facilement, qu'à la distance où il étoit, le Bâtiment Portugais ne

Vaisseau de Malaca.

Artifice du Capitaine.

pouvoit lui échapper. Cependant aussitôt que le Capitaine fut retourné à son bord, les Portugais au nombre de plus de deux cens cinquante, tant hommes que femmes & enfans, profiterent du reste de la nuit pour descendre dans deux grandes Chaloupes, avec ce qu'ils avoient apparemment de plus précieux, & gagnerent heureusement le rivage. Ils avoient eu soin de lier les dix Anglois qui avoient reconduit le Capitaine; de sorte qu'à la pointe du jour, lorsque Lancaster inquiet de leur retardement, pensoit à faire jouer son artillerie, il les apperçut qui l'appelloient à leur secours par des signes. Il ne restoit plus à bord qu'un vieux Portugais, si malade qu'il n'avoit pû suivre les autres, & qui s'empressa néanmoins, après leur fuite, de délier les Anglois, pour se faire auprès d'eux un mérite de ce service. Lancaster trouva sur le Vaisseau quinze pieces de canon de fonte, trois cens barils de divers vins, des Merceries de toutes les sortes, telles que des chapeaux, des bas de laine d'Espagne, des velours, des taffetas, du riz, des glaces de Venise; de fausses pierreries, que les Portugais emploient à tromper les Indiens; des cartes à jouer, & trois ou quatre balles de papier de

LANCASTER.
1592.

Butin des Anglois.

LANCASTER. 1592. France. Il n'y reſtoit ni or, ni argent, par les ſoins que les Fugitifs avoient eu d'emporter leurs plus précieuſes richeſſes. L'Edouard ne pouvant contenir un butin ſi conſidérable, on ſe contenta de ce qui pouvoit ſervir aux commodités de la navigation, ou à ſe concilier les Indiens par des préſens; & pour ne ſe pas rendre trop odieux, ſi l'on ſubmergeoit le reſte, on prit le parti d'abandonner le Vaiſſeau ſur ſes ancres.

Cependant Lancaſter comprit que ſes Expéditions ne pourroient être ignorées long-tems dans les Etabliſſemens Portugais, & qu'il avoit à redouter les forces de Malaca; ſon Vaiſſeau d'ailleurs avoit beſoin d'être calfeutré, & les Iſles voiſines ne fourniſſent point de poix. Il alla mouiller dans une Baye du Royaume de *Junſaloom*, entre Malaca & Pegu. Le Portugais de la derniere priſe, dont on avoit rétabli la ſanté à force de ſoins & de bons traitemens, parloit la langue Malayenne. Il offrit lui-même de s'employer à faire trouver de la poix. On s'en procura deux ou trois quintaux ſur la Côte. Lancaſter ſe ſervit auſſi de ce Vieillard pour échanger quelques marchandiſes avec le Roi du Pays, contre de l'ambre gris & des cornes de Rhinoceros, que les Indiens

Les Anglois vont à Junſaloom.

nomment *Abath.* Il obtint deux ou trois de ces cornes, avec une assez grosse quantité d'ambre gris, dont le commerce est réservé au Roi seul. Mais ce Prince fit saisir tout d'un coup le Portugais, & quelques Anglois dont il étoit accompagné, avec toutes leurs marchandises. On ignore quelles eussent été ses résolutions, si le Vieillard Portugais n'eût trouvé l'art de le tromper, en lui disant que les Anglois avoient sur leurs Vaisseaux quantité d'armes dorées, de cuirasses & de hallebardes. La passion qu'il avoit pour tous ces instrumens de guerre, lui fit relâcher ses Prisonniers, dans l'espérance de leur voir apporter ce qu'ils lui promettoient.

LANCASTER. 1592.

Ils s'en sauvent difficilement.

Lancaster s'éloigna aussi-tôt de cette Côte; & passant par Sumatra, il se rendit, suivant son premier dessein, aux Isles de Nicobar. Les Habitans s'empresserent de lui apporter toutes sortes de rafraîchissemens dans leurs Canots. Ils lui vendirent aussi de fort beaux calicots, qu'ils avoient retirés des débris de deux Vaisseaux Portugais qui avoient fait naufrage depuis peu sur leurs Côtes. Les bestiaux, la volaille & le poisson se trouvent en abondance aux Isles de Nicobar.

Ils reviennent aux Isles de Nicobar.

Le 21 de Novembre, les Anglois

LANCASTER 1592.

partirent pour l'Isle de Ceylan, où ils arriverent le 3 de Décembre. Ils mouillerent d'abord au Sud de l'Isle sur six toises de fond ; mais ils y perdirent leur ancre, au milieu d'une infinité de petits rocs qu'ils n'avoient point apperçus. Cette disgrace leur fit prendre au Sud-Ouest de l'Isle, vers un lieu que les Portugais avoient nommé *Puntagallo*, dans le dessein d'y attendre les Vaisseaux de Bengale & de Pegu, dont ils espéroient d'enlever quelques-uns au passage. Ils sçavoient d'ailleurs, par les récits du Vieillard Portugais, que la Flotte de *Tanaseri*, grande Baye du Royaume de Siam, au Sud de Martaban, devoit passer par le même lieu dans l'espace de quatorze jours, avec des marchandises pour les Caraques, qui partent ordinairement de Cochin pour le Portugal vers le milieu du mois de Janvier. Les Vaisseaux de Bengale apportent des étoffes & des toiles précieuses, avec de grosses provisions de riz, & font ce voyage deux fois l'année. Ceux de Pegu joignent à des marchandises de la même nature, des rubans, des diamans, des perles & d'autres pierres précieuses. Ceux de Tanaseri portent principalement du riz & du vin de Nipar, qui est d'une force & d'une chaleur extraordinaire.

Ils se rendent à Ceylan.

Espérances des Anglois.

LANCASTER. 1592.

Ce qui les fait manquer.

Ce grand projet manqua par deux accidens, qui découragerent extrémement les Anglois. Il ne leur restoit qu'une ancre, dont ils pussent faire usage; ils la perdirent, en mouillant encore sur un mauvais fond, devant Puntagallo. Lancaster, qui n'avoit jamais sçû ménager sa santé, fut attaqué d'une maladie dangereuse. L'Equipage allarmé de ces deux malheurs, ne parla plus que de retourner en Angleterre. En vain le Lieutenant, prêtant sa voix au Capitaine languissant, leur représenta toutes les espérances ausquelles ils vouloient renoncer. La crainte, plus forte que l'honneur & l'intérêt, leur fit beaucoup mieux sentir à quels dangers ils alloient être exposés, en perdant un Chef dont le courage & l'intelligence étoient leur unique ressource. Les deux ancres qu'ils avoient encore étoient démontées; il falloit des commodités qu'ils n'avoient pas, pour les mettre en état de servir. D'ailleurs, quelle apparence de trouver toujours des Ennemis aussi faciles à vaincre que ceux qu'ils avoient rencontrés? Les Marchands Portugais étoient mal armés; mais c'étoient des Flottes entieres qu'on attendoit de Tanaseri, de Bengale & de Pegu. Avec si peu de monde, que pré- Embarras de

LANCASTER. tendre contre des Ennemis si nombreux? sans compter que la poudre commençoit à diminuer, & que le Vaisseau même s'affoiblissoit sensiblement. Pour grossir toutes ces terreurs, il arriva que dix hommes, chargés d'apporter de l'eau sur la Chaloupe, entrerent avec trop peu de précautions dans une Riviere, qui est six lieues au-dessous de Puntagallo. Ils y furent découverts par quelques Habitans, qui s'approcherent bientôt en plus grand nombre sur les deux rives, & qui leur tirerent quantité de fleches. Loin de pouvoir se retirer, ils étoient menacés d'être ajustés de plus près, en regagnant la mer, parce que les deux bords de la Riviere se rapprochoient beaucoup au-dessous du lieu jusqu'où ils s'étoient avancés. Cependant comme il leur étoit impossible de se soutenir dans la même situation jusqu'à la nuit, ils continuerent de remonter au milieu du Canal vers une petite Isle qui pouvoit les mettre à couvert. Ils y aborderent sans peine; mais quoique de l'un & de l'autre côté ils fussent hors de la portée des fleches, rien ne les assuroit que l'envie ne prendroit point aux Mores de les forcer dans cette retraite. Tout le jour se passa dans la crainte. A l'entrée de la nuit, la Lune

1592.

quelques Matelots dans une riviere.

se trouva si claire, que dans le doute s'ils n'étoient point encore attendus sur les bords, ils laisserent passer le tems du reflux ; de sorte que l'obscurité venant ensuite les favoriser, ils eurent à combattre la marée pour sortir de la Riviere avant le jour. Tous leurs efforts ne purent les faire avancer si vite, que les Mores n'eurent pas le tems de leur tuer quatre hommes à coups de fleches. Ils se vangerent en tuant un beaucoup plus grand nombre de ces Barbares ; mais n'ayant point apporté assez de poudre pour leur inspirer long-tems de la crainte, ils remarquerent que les Mores s'appercevoient de l'épuisement de leurs munitions ; & que pour les railler de leur embarras, ils les couchoient en joue avec leurs arcs, comme on le fait pour tirer un fusil. *Baker*, Lieutenant du Vaisseau, s'étoit chargé indiscrettement de cette malheureuse commission. Ainsi les Anglois se virent menacés de perdre tout à la fois leur Capitaine & leur Lieutenant.

LANCASTER. 1592.

Le 8 de Décembre, Lancaster, forcé jusques dans son lit par les instances de tous ses gens, consentit enfin à mettre à la voile pour le Cap de Bonne-Espérance. On passa aux Isles Maldives, où l'occasion n'auroit pas manqué de faire

Les Anglois retournent vers l'Europe.

LANCASTER. 1592.

quelque nouveau butin, si le desir de retourner en Europe ne fût devenu l'unique passion de tout l'Equipage. Cependant on avoit besoin d'eau, & cette nécessité fit prendre le parti à Lancaster, qui commençoit à se rétablir, de descendre à Montereis, petit Port, dont la Ville n'étoit composée que d'environ quinze maisons. Il se trouva si bien d'y avoir passé trois jours, que ses gens, par l'attachement qu'ils avoient pour lui, furent les premiers à le presser de s'y arrêter quelques jours de plus. Il y vint dans cet intervalle un Commis du Comptoir Portugais, à cheval, avec un domestique de sa Nation, & deux Mores qui le suivoient à pied. Etant tombé entre les mains des Anglois, il confessa au Capitaine que sur le bruit qui étoit allé au Comptoir, de l'arrivée d'un Vaisseau Européen à Montereis, les Facteurs n'ayant pas eu le moindre soupçon que ce pût être un autre qu'un Portugais, avoit été surpris de n'en recevoir directement aucune nouvelle, & l'envoyoient pour sçavoir les raisons de ce silence. Lancaster comprit qu'il ne falloit point attendre d'autres éclaircissemens d'un homme si intéressé à le tromper : mais en le traitant fort civilement, il lui déclara que s'il ne vouloit

Montereis, Port des Maldives.

Les Anglois y profitent de la rançon d'un Commis.

pas être associé sur le Vaisseau Anglois LANCASTER.
à quelques autres personnes de sa Nation, pour retourner en Portugal par la voie de l'Angleterre, il devoit composer de bonne grace pour sa rançon. Cette proposition lui parut juste. Il ne se défendit que sur sa pauvreté, & sur sa qualité de simple Commis, dont il n'étoit même revêtu que depuis quelques mois, & qui ne le mettoit point encore en état d'offrir plus de cinquante ducats. Lancaster se contenta d'en exiger cent. Il lui laissa même son cheval, qui étoit d'une beauté admirable, mais dont il ne jugea point à propos d'embarasser son Vaisseau ; & n'ayant plus d'utilité à tirer de la Dame Portugaise, ni du Vieillard de *Sambilam*, il prit aussi cette occasion de s'en défaire, après leur avoir fait quelques présens.

1592.

Il continua de voguer avec des vents assez favorable jusqu'à l'Isle de Madagascar ou de Saint-Laurent, qu'il laissa au 26e degré de latitude. Entre cette Isle & l'Afrique il trouva un prodigieux nombre de Bonites & d'Albicores. Ce dernier poisson est fort gros & si facile à prendre, que Lancaster, dont la santé étoit fort bien rétablie, se faisant un amusement de cette pêche, en prenoit assez, dans l'espace de deux ou trois

1593.

Grand nombre de Bonites & d'Albicores.

heures, pour nourrir pendant tout un jour quarante perſonnes. Il continua pendant cinq ou ſix ſemaines de ſe procurer ce rafraîchiſſement qui ſuppléoit à quantité de beſoins. Au mois de Février 1593, il tomba dans la Baye d'*Agoa*, cent lieues au Nord du Cap de Bonne-Eſpérance. Mais les vents étant devenus contraires, il fut un mois ou cinq ſemaines ſans le pouvoir doubler. Dans le cours du mois de Mars, il fit voile vers Sainte-Helene, où il arriva le 3 d'Avril. L'abondance des proviſions qu'il y trouva, l'y retint pendant dix-neufs jours. Quelques Matelots étant deſcendus au rivage, s'approcherent d'une maiſon proche de la Chapelle. Ils y trouverent un Anglois nommé Jean *Segas*, de *Bury*, dans le Comté de Suffolk, qui avoit appartenu à l'Equipage du Royal Marchand, & qu'une maladie dangereuſe dont il étoit atteint au retour de ce Vaiſſeau, c'eſt-à-dire dix-huit mois auparavant, avoit forcé de demeurer à Sainte-Helene pour y rétablir ſa ſanté. Il ſe portoit mieux qu'il n'avoit fait de ſa vie. Mais dans la joie exceſſive qu'il eut de revoir ſes compagnons, il perdit tout d'un coup la raiſon; & n'ayant pris aucun repos pendant huit jours, il mourut de la violen-

Lancaſter arrive à Sainte-Helene.

ce de ce transport. L'air est si bon à Sainte-Helene, que deux Matelots de Lancaster, dont l'un souffroit beaucoup du scorbut, & l'autre étoit atteint d'un flux depuis neuf mois, furent guéris presqu'aussi-tôt. L'Isle produit toutes sortes d'excellens fruits, & n'est pas moins abondante en bestiaux & en gibier. LANCASTER. 1593.

L'intention de Lancaster étoit d'aller à Fernanbuck au Brésil, pour joindre à la gloire qu'il avoit eu de visiter les Indes Orientales, celle d'avoir touché à quelque partie de l'Amérique. Il y avoit fait consentir ses Matelots à force d'instances & de promesses. Mais étant partis dans cette vûe le 12 d'Avril, il s'apperçut dès le lendemain que ses voiles ne pouvoient plus soutenir une si longue navigation. Les Matelots, après avoir travaillé inutilement à les réparer, recommencerent hautement leurs murmures. On revint à la ferme résolution de retourner directement en Angleterre; & pendant six semaines, les voiles y furent tournées jusqu'à 8 degrés au Nord de la Ligne. Mais la longueur de cette course qui avoit été retardée par des vents contraires & par plusieurs calmes, épuisa la plus grande partie des provisions. La crainte d'en-

Il veut aller au Brésil.

Raisons qui le font retourner en Angleterre.

LANCASTER. 1593. manquer tout-à-fait, fit naître d'autres idées. Lancaſter apprenant d'un Matelot, qui avoit fait le voyage de la *Trinidada* avec le *Docteur Chidly*, que les proviſions étoient en abondance dans cette Iſle, ſe détermina, de l'avis de tous ſes gens, à gagner cet aſile. Mais il ne connoiſſoit point aſſez les courans pour regler ſa navigation. Malgré toute l'attention du Pilote, le Vaiſſeau fut porté au commencement de Juin vers le Golfe de Paria. On fut obligé d'y paſſer huit jours, ſans pouvoir ſurmonter la force des courans pour en ſortir; & ce ne fut qu'en s'approchant de la terre à l'Oueſt, & ſuivant le rivage, où cet obſtacle ne ſe faiſoit point ſentir, qu'on parvint à rentrer en mer vers le Nord. D'ailleurs on fut aidé par un vent de terre, qui ſoufloit régulierement toutes les nuits. En ſortant du Golfe, on rencontra deux Barques d'Indiens, dont la plûpart étoient armés d'arcs & de fleches, mais qui n'étant que ſeize ou dix-ſept, ne parurent pas fort redoutables aux Anglois. Cependant, loin de marquer de la frayeur à la vûe du Vaiſſeau, ils s'en approcherent fierement; & leurs ſignes firent entendre qu'ils ſouhaitoient d'être reçus à bord. Lancaſter ne jugea point qu'il y

Il eſt jetté au Golfe de Paria.

Indiens qu'il rencontre.

eût de sûreté à les recevoir en si grand nombre. Mais ayant fait paroître sur les ponts une partie de ses gens avec leurs fusils, il souffrit qu'ils attachassent leurs Barques au pied du Vaisseau, & que leur Chef y montât avec trois autres. Quoiqu'il lui fût impossible de rien entendre à leur langage, il comprit par leur hardiesse & par leurs signes, qu'ils ne voyoient point des Européens pour la premiere fois, & qu'ils en avoient été bien traités. Il leur présenta des instrumens de fer, pour reconnoître à la maniere dont ils les recevroient, s'ils avoient à lui proposer quelque commerce. Ils montroient leurs mains vuides & leurs Côtes, pour faire entendre apparemment qu'ils n'avoient rien avec eux, mais qu'à terre ils ne manquoient point de marchandises. Leur douceur tenta Lancaster d'en faire l'essai, d'autant plus qu'ils paroissoient si gras & si robustes, qu'on pouvoit s'imaginer que les provisions n'étoient ni rares ni mauvaises parmi eux. Cependant quelques Matelots, qui n'avoient pas fait difficulté de descendre dans les Barques, tandis que les Chefs étoient à bord, n'y trouverent que des racines & du poisson sec. Cette montre de leurs richesses dégoûta aussi-tôt les Anglois. Lan-

LANCASTER. 1593. Il communique avec eux

caster présenta au Chef & à ses trois Indiens quelques verres de vin de Nipar, qu'ils avallerent avidement. Mais il fut surpris qu'après avoir bu, celui qui paroissoit le Chef, s'approcha du bord du Vaisseau, & qu'en faisant quelques signes pour faire approuver son dessein aux Anglois, il invita par un langage fort doux deux personnes de sa Barque à monter avec lui. Lancaster ne s'y étant point opposé, on reconnut que les deux personnes qu'il appelloit, étoient deux femmes Indiennes, nues jusqu'à la ceinture comme les hommes, mais les cheveux tressés & le sein fort bien fait. Cette remarque fit juger que tout ce qu'il y avoit de personnes sans armes dans les deux Barques, étoient du même sexe; & Lancaster par un mouvement de galanterie y fit descendre son Lieutenant pour les inviter toutes à monter à bord. De six qu'elles étoient encore, trois monterent sans crainte. Les autres, qui étoient assises au fond de leur Barque, ne firent pas même de mouvement pour se lever. Lancaster leur fit porter quelques rafraîchissemens qu'elles accepterent. Mais celles qui étoient dans le Vaisseau, parurent fort sensibles à toutes les civilités qu'elles y reçurent; & les Indiens

furent encore plus ſatisfaits de les voir ſi bien traités. Comme le vin manquoit beaucoup moins aux Anglois que l'eau, on leur en donna quelques flacons, & diverſes bagatelles qui furent reçues avec des tranſports de joie. Enfin le Chef en rentrant dans ſa Barque, parut regretter beaucoup que des amis ſi civils & ſi généreux refuſaſſent de le ſuivre. Mais les ſecours qu'on pouvoit en attendre, étoient une reſſource qui reſtoit toujours à tenter ſur la Côte. La proviſion la plus eſſentielle, c'eſt-à-dire celle de biſcuit, commençoit à manquer. Quatre jours après, on tomba ſur l'Iſle de Mona, dont on n'oſa d'abord s'approcher trop ouvertement. On fut apperçu néanmoins de quelques Barques Indiennes qui apporterent des rafraîchiſſemens, mais d'une nature à n'être acceptés que dans l'extrémité du beſoin. Lancaſter n'auroit pas penſé à relâcher dans cette Iſle, s'il n'y eût été forcé par une voie d'eau qui demandoit des réparations preſſantes. Il entra dans une petite Baye où la Providence ſembloit l'avoir conduit; car il y trouva un Bâtiment François, de Caën en Normandie, commandé par un Gentilhomme qui ſe nommoit M. *de Barbotieres*. La ſituation des Anglois toucha ce généreux

LANCASTER. 1593.

Il relâche dans l'Iſle de Mona.

Services qu'il reçoit de M. de Barbotieres.

LANCASTER. 1593.

Capitaine. Il leur vendit une ancre, du biſcuit & quelques autres alimens dont il étoit fort bien pourvû. Outre le prix accordé, Lancaſter ſe crut obligé par reconnoiſſance à lui faire préſent de quelques tonneaux de ſon vin de Nipar.

Les Anglois s'étoient remis à la voile, ſans que l'Auteur nous apprenne quel étoit leur deſſein, lorſqu'un furieux orage formé vers le Nord, les jetta au Sud de Saint-Domingue. Ils ſouffrirent pendant pluſieurs jours tout ce que la Mer a de plus redoutable; & la derniere nuit ils n'éviterent le naufrage que par un miracle du Ciel, ſur la côte d'une Iſle nommée *Savona*, qui eſt environnée de rocs & de bas-fonds. Après s'en être délivrés avec autant de peine que de danger, ils dirigerent leur courſe vers l'Oueſt de Saint-Domingue; & doublant le Cap de *Fiberon*, ils paſſerent l'ancien Canal entre cette Iſle & celle de Cuba, pour gagner le Cap de Floride. A la hauteur de ce dernier Cap ils eurent le bonheur de rencontrer encore le Vaiſſeau de Caen; mais le Capitaine n'étoit plus en état de leur accorder des vivres. Etant ſortis du Canal de Bahama, ils réſolurent de prendre vers le Banc de Terre-Neuve, ſans que dans toutes ces courſes l'Auteur

Il eſt jetté vers l'Iſle de Cuba, enſuite aux Bermudes.

prenne soin d'expliquer qu'elles étoient leurs vûes. Ils avancerent à la hauteur de 36 degrés, & vers l'Est jusqu'aux Isles Bermudes, où le vent étant devenu contraire à leurs espérances, ils s'arrêterent deux ou trois jours.

LANCASTER. 1593.

Il faut supposer nécessairement dans une narration dont la fidélité n'est pas suspecte, que Lancaster & tous ses gens s'étoient abandonnés comme au hazard sans aucune connoissance d'une Mer qu'ils voyoient pour la premiere fois; & qu'ignorant même la situation des Isles qu'ils avoient traversées, la crainte les empêchoit d'y chercher les secours dont ils avoient un besoin si pressant. Ils n'étoient point à la fin de leur course. A peine eurent-ils quitté les Bermudes le 17 de Septembre, qu'il s'eleva un furieux vent du Nord, qui ne fit qu'augmenter continuellement l'espace de ving-quatre heures. Non-seulement il emporta leurs voiles qui étoient ferlées, mais il jetta six pieds d'eau dans le Bâtiment. Tandis qu'ils étoient occupés d'un si dangereux embarras, un coup du même vent leur enleva leur mât de misene. La tempête cessa, mais le vent demeura contraire. Leurs provisions étoient tellement épuisées, qu'ils furent réduits à manger des cuirs qu'ils

Tempête qui le met en danger.

LANCASTER. 1593.

avoient à bord. Ils s'efforcerent de gagner la Dominique ou quelqu'autre Isle voisine; mais avant qu'ils y pussent arriver, le vent leur manqua. Ils rabbatirent tout d'un coup sur les Isles *Nueblas*, où ils trouverent des crabes de terre & de l'eau fraîche. Ce sort leur parut si heureux, après l'excès de leur misere, qu'ils demeurerent à terre pendant dix-huit jours. Vers le tems de la pleine lune, ils apperçurent quantité de tortues qui viennent alors sur le rivage. Non-seulement ils en mangerent avec avidité, mais ils en firent sécher un grand nombre au feu pour leur servir de provision. Qui s'attendroit ensuite de leur voir prendre la résolution de retourner à l'Isle de Mona ! Tel fut néanmoins le résultat de leur Conseil, à la reserve de cinq Matelots qui refuserent absolument de les suivre, & qui aimerent mieux demeurer sur un rivage, alors desert, où la fortune leur amena quelque tems après un autre Vaisseau de leur Nation.

Il relâche aux Isles Nueblas.

Lancaster arriva le 15 de Novembre à Mona. Les secours qu'il y avoit trouvés dans la petite Baye l'y reconduisirent avec les mêmes espérances. Il y rencontra un vieil Indien, accompagné de ses trois fils, qui le reconnurent

Il retourne à l'Isle de Mona.

La confiance fut égale de part & d'autre Les Anglois ne balancerent point à descendre sur le rivage ; & se livrant à leurs guides, ils s'employerent pendant trois jours à la chasse. Mais quelle fut leur surprise, au retour, de ne pas retrouver leur Vaisseau dans la Baye ! Le Charpentier, & six autres Anglois du Bâtiment, qui étoient demeurés à le garder, avoient coupé le cable, & s'étoient abandonnés aux flots. L'Auteur ne dit point si ce fut par accident, ou par une trahison préméditée. Lancaster crut ses malheurs au comble. Il se trouvoit avec vingt-deux hommes, qui composoient le reste de ses gens, dans une Isle où la terre suffisoit à peine pour nourrir ses Habitans. Avec des fatigues incroyables, il n'avoit tué dans l'espace de trois jours qu'un petit nombre d'oiseaux de différentes especes, sans avoir rencontré la moindre bête à quatre pieds. Les Insulaires mêmes étoient si peu rassurés contre ses desseins par la familiarité qu'ils lui voyoient avec le Vieillard & ses trois fils, que lorsqu'il s'étoit présenté dans leurs habitations, ils avoient pris la fuite vers les Montagnes. D'ailleurs il ne s'étoit pourvû de poudre, lui & ses gens, que pour une chasse de quelques jours. Le présent &

LANCASTER. 1593.

Il est abandonné de ses propres gens.

LANCASTER. 1593.

l'avenir lui offroient des images si funestes, que rien ne sembloit pouvoir le garantir des derniers effets du desespoir. Il passa vingt-neuf jours dans cette situation. Ses alimens furent des coquillages d'une mauvaise espece, la seule qui se trouvoit sur les Côtes. Il auroit peu servi de pénétrer dans les Montagnes à la suite des Sauvages; patce que les racines & les serpens dont ils se nourrissoient ordinairement, ne faisoient pas juger que des lieux presqu'inaccessibles, où la frayeur les avoit poussés, leur fournissent une meilleure nourriture. Un jour qu'ils étoient à la pêche, vers l'extrémité occidentale de l'Isle, ils découvrirent un Vaisseau; & de grands feux qu'ils allumerent aussi-tôt, l'attirerent sur la Côte. C'étoit un Bâtiment François de Dieppe, qui se nommoit la *Louise*. Lancaster qui n'avoit alors avec lui qu'onze de ses Compagnons, avec le Vieillard Indien & ses trois fils, raconta sa triste avanture au Capitaine François, & demanda d'être reçu à bord. Il obtint cette grace pour lui & les quatorze hommes qui étoient actuellement à sa suite; mais la qualité du Vaisseau ne permettoit pas d'augmenter sa charge à l'infini. Il ne restoit que sept Anglois à transporter, car il en

Son desespoir.

Il est secouru par un Vaisseau François.

étoit mort quatre dans l'Isle. Lancaster mit en délibération s'il devoit abandonner les quatre Indiens, qui lui avoient rendu de si importans services, & qui demandoient instamment à le suivre. Dans cette incertitude il arriva le soir un second Vaisseau Dieppois, qui consentit à se charger des autres. Mais ils ne parurent point dans tout le cours de la nuit, ni le jour suivant. On alluma des feux, on tira inutilement plusieurs coups de canon. Enfin les deux Vaisseaux, qui étoient appellés par leurs propres besoins, partirent avec les Anglois qui s'étoient présentés. Ils arriverent au Nord de l'Isle de S. Domingue, où ils s'arrêterent jusqu'au mois d'Avril de l'année suivante. Un Vaisseau de Newhaven, qui relâcha au même lieu dans cet intervalle, leur apprit le sort des sept Anglois de Mona. Deux s'étoient tués malheureusement en allant sur les Montagnes à la chasse des oiseaux. Les Espagnols, venus de Saint-Domingue sur l'avis qu'ils avoient reçu de ceux qui avoient deserté avec l'Edouard, en avoient massacré trois; & les deux autres venoient sur le Vaisseau de Newhaven, qui avoit touché à l'Isle de Mona.

LANCASTER. 1593.

Son retour à Saint-Domingue.

Lancaster, que son courage rendoit

LANCASTER. 1593.

ſupérieur à l'infortune, partit de Saint-Domingue avec ſon Lieutenant, ſur un troiſiéme Vaiſſeau de Dieppe, commandé par le Capitaine *la Nouë*, & laiſſa le reſte de ſes Compagnons ſur la Louiſe & le Newhaven. Il débarqua heureuſement à Dieppe le 19 de Mai; & paſſant auſſi tôt la Manche, il arriva dans ſa patrie le 24 du même mois. Il avoit employé trois ans ſix ſemaines & deux jours, dans un voyage où les Portugais mettent la moitié moins. Sa principale faute étoit d'avoir manqué la ſaiſon ordinaire du départ; ce qui l'avoit expoſé à ſe voir long-tems le jouet des flots, & la victime des juſtes craintes qu'il avoit conçues de la cruauté des Eſpagnols.

Il arrive à Dieppe ſur un Vaiſſeau François & de-là en Angleterre.

Remarque de Baker.

Baker ajoûte, pour finir ſa Relation, qu'il avoit appris aux Indes Orientales, de certains Portugais que les Anglois avoient faits Priſonniers, qu'un Vaiſſeau de leur Nation avoit pouſſé nouvellement les découvertes au long des Côtes de la Chine, juſqu'au 55 degré de latitude, ſans avoir ceſſé de trouver la Mer ouverte vers le Nord; ce qui donna aux Anglois de grandes eſpérances de découvrir un paſſage au Nord-Eſt, ou au Nord-Oueſt.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Second Voyage des Anglois vers les Indes en 1591, *qui se termine malheureusement aux Côtes d'Afrique.*

RAYNOLDS. 1591.

TAndis que Lancaster combattoit tous les Elémens pour pénétrer dans les Indes Orientales, une Société de Marchands moins hardis, mais disposés à profiter de ses découvertes, équipoit à Londres un Vaisseau nommé le *Nightingale*, ou le *Rossignol*, avec une Pinace de quarante tonneaux, pour exécuter la même entreprise sur ses traces. Ils avoient obtenu de la Reine Elisabeth, en (*a*) 1588, des Lettres Patentes, qui leur accordoient le Privilége du Commerce au long des Côtes d'Afrique, depuis la Riviere du Senegal jusqu'à celle de Gambra inclusivement. Mais excités par de plus hautes espérances, ils ne regardoient plus le Commerce d'Afrique que comme un voile, pour déguiser le véritable but

Lettres Patentes pour le commerce d'Afrique.

(*a*) On doit juger par cette date, qu'il s'étoit fait au moins deux autres Voyages aux Côtes d'Afrique jusqu'en 1591; mais il ne s'est conservé aucune trace du premier.

RAYNOLDS. de leur navigation, qui étoit les riches Contrées des grandes Indes.

1591. Cependant on voit par les Lettres de la Reine, que respectant encore les anciennes prétentions des Portugais, on se bornoit en apparence aux lieux dont on étoit comme en possession. Les Places nommées pour le Commerce étoient :

Places nommées pour le commerce.

La *Riviere du Senegal*, où l'on se promettoit de trouver des cuirs, des gommes, des dents d'éléphans, du poivre, des plumes d'autruches, de l'ambre gris, & une petite quantité d'or.

Beségulache, ou *Barzaguiche*, Ville près du Cap Verd, à vingt-huit lieues de la Riviere du Senegal; des cuirs & des dents d'éléphans.

Refiska viego, Ville à quatre lieues de Besegulache; des cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Palmerin, Ville à deux lieues de Rufisko; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Portodali, Ville à cinq lieues de Palmerin; de petits cuirs, des dents d'éléphans, de l'ambre gris, & une petite quantité d'or. Cette Ville étoit dangereuse par le grand nombre de Portugais qui s'y étoient établis, ou qui ne manquoient pas de s'y rencontrer.

Kandimal, Ville à une lieue de Portodali ; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans. RAYNOLDS. 1591.

Palmeran, Ville à trois lieues de *Kandimal* ; petits cuirs & dents d'éléphans.

Joala, Ville à ſix lieues de Palmeran ; cuirs, cire, dents d'éléphans, riz, & une petite quantité d'or. Lieu dangereux par le grand nombre d'Eſpagnols & de Portugais.

La *Riviere de Gambra* ; or, riz, cire ; cuirs, dents d'éléphans.

Commerce des François de Dieppe en Afrique.

Les François de Dieppe commerçoient aux mêmes lieux depuis plus de trente (*a*) ans, & n'y envoyoient pas, chaque année, moins de quatre ou cinq Vaiſſeaux. Ils remontoient ordinairement la Riviere du Senegal dans deux Barques, tandis que leurs Chaloupes alloient à Portodali, & dans cinq ou ſix autres Villes. L'avantage particulier de leur Nation eſt d'avoir acquis l'amitié des Négres, & d'en être auſſi bien reçûs que s'ils étoient nés dans le Pays. Pluſieurs de ces Barbares font ſouvent le voyage de France ; & comme ils ont la liberté d'en revenir, il ſe forme de ce commerce un lien encore plus étroit.

(*a*) On trouvera dans la ſuite des éclairciſſemens plus juſtes.

RAYNOLDS. 1591. Depuis que les Anglois ont fréquenté la même Côte, les Vaisseaux François se tiennent à Rufisko viejo, & souffrent que ceux d'Angleterre fréquentent Portodali. Ils ne s'approchent point de la Riviere de Gambra, ou *Rïo d'oro*, parce que les Portugais sont extrémement jaloux de cette possession, & qu'ils s'efforcent d'en cacher les avantages. Une Barque Françoise étant une fois entrée dans cette Riviere, y fut surprise & enlevée par deux Galeres Portugaises.

Au second Voyage de (*a*) la Compagnie Angloise, quarante-deux Anglois furent tués ou pris, & la plus grande partie de leurs biens confisqués, à Portodali & à Joala, par la trahison des Portugais & d'un Roi Négre; & l'on verra dans le Voyage suivant, que le Capitaine *Thomas Dassel* n'auroit pas échappé plus heureusement à celle de *Pedro Consalve*, Officier de Dom Antoine Roi de Portugal, si la conspiration n'eût été découverte.

Depuis le côté du Nord de la Riviere du Senegal, jusqu'aux environs de Palmerin, toute la Côte est soumise au même Roi Négre, qui se nommoit alors

(*a*) Cette mention d'un second Voyage confirme la note précédente.

RAYNOLDS. 1591.

Malek-Zamba. Sa résidence étoit dans les terres, à deux journées de Rufisko.

§. II.

Départ de Raynolds.

CE fut le 12 de Novembre 1591, que Richard *Raynolds* (*a*) Capitaine du *Nightingale*, pour la Compagnie d'Afrique, & Thomas *Dassel*, Commandant de la Pinace, arriverent, près du Cap Verd, à la petite Isle qui se nomme *la Liberté*. Ils y apprirent que les Portugais, ou les Espagnols, car ces deux Nations étoient alors réunies sous le même Roi, se trouvoient en grand nombre à Portodali & à Joala. C'étoit assez pour interrompre les principales vûes des Anglois. Cependant la paix étant rétablie entre l'Espagne & l'Angleterre, ils se flatterent que leurs nouveaux alliés accepteroient des propositions de commerce dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Dassel se chargea de cette entreprise avec sa Pinace, tandis que la Chaloupe du Nightingale iroit se présenter aux Négres de la Côte.

Il fait des propositions de commerce aux Négres d'Afrique.

Raynolds ne fit pas difficulté de se mettre lui-même dans la Chaloupe. Vis-

(*a*) Ce Capitaine a publié lui-même la Relation de son Voyage, qui nous a été conservée dans Hackluyt.

RAYNOLDS. 1591.

à-vis de l'Isle où il avoit jetté l'ancre, on trouve une Ville, ou une Habitation de Négres, nommée *Besegulache*, dont le Gouverneur est en possession de lever quelques droits pour l'ancrage. Il vint au-devant de la Chaloupe Angloise, avec un grand nombre de canots; & n'y voyant point de Portugais, il en témoigna beaucoup de satisfaction au Capitaine. Il l'exhorta même à ne pas se mêler avec cette Nation, mais à suivre l'exemple des François, qui étoient toujours bien reçus, lui dit-il, parce qu'ils paroissoient être sans liaison avec les Portugais. Raynolds, pour se concilier l'affection des Négres, leur offrit divers rafraîchissemens de l'Europe, & fit en particulier quelques présens au Gouverneur. Ensuite, ayant reçu, à sa priere, & donné quelques ôtages, il ne balança point à descendre avec lui sur le rivage. La guerre étoit alors allumée entre ce Gouverneur & celui d'une Province voisine; mais en faveur de l'arrivée des Anglois, dont l'un & l'autre devoit partager les avantages, ils firent une treve d'une certaine durée. Raynolds fut conduit fort civilement à l'habitation du Gouverneur de Besegulache. Il y fut traité à la maniere des Négres; & le soir il retourna fort satisfait

Il est conduit à Besegulache.

ſur ſon bord. Le jour ſuivant, il y vit arriver encore le Gouverneur, qui le pria d'envoyer ſa Chaloupe au rivage avec du fer & d'autres marchandiſes, en l'aſſurant qu'il pouvoit aller de ſon côté à Rufiſco avec le Vaiſſeau. Il obſerva que le Gouverneur avoit été ſuivi juſqu'à ſon canot par un certain nombre de Négres armés; ce qui ne lui cauſa point d'inquiétude, parce qu'il ſçavoit qu'en faveur de la treve, quantité de Négres de la Province voiſine étoient venus pour voir le Vaiſſeau, & que cette précaution lui parut juſte. La plûpart des Négres, qui s'approchoient du Gouverneur, ſe mettoient à genoux devant lui, & lui baiſoient le dos de la main.

RAYNOLDS. 1591.

Exercice du commerce.

Comme il n'y avoit point de Vaiſſeau François à Rufiſco, Raynolds ne fit pas difficulté de s'avancer dans la rade. Il fit avertir de ſon arrivée le Chef de cette Ville, qui lui envoya ſes Interpretes, pour ſe faire payer les droits de l'ancrage, & lui accorder la permiſſion du Commerce. Les échanges commencerent auſſi-tôt. On donna du fer & d'autres marchandiſes de peu de valeur, pour des cuirs & des dents d'éléphans. Dans toutes ces occaſions, les Négres furent ſi doux & ſi traitables, que Raynolds ne balança point à pénétrer juſ-

RAYNOLDS. 1591.

Civilité d'un jeune Seigneur Négre.

qu'à la Ville de Rufisco, qui est à trois ou quatre milles dans les terres. Il y fut reçû avec toutes sortes de caresses & fort bien traité par le Gouverneur. Un jeune Seigneur Négre, nommé *Konde Amar-Pattay*, lui présenta un bœuf & quelques chevreaux, en l'assurant que le Roi apprendroit volontiers l'arrivée d'un Vaisseau de Blancs ; c'est le nom que les Négres donnent aux Européens, & particulierement aux Anglois.

Ce jeune homme venoit tous les jours au bord de la Mer avec un petit cortége de gens à cheval, & ne cessa point de faire des civilités aux Anglois. Le 5 de Decembre, il se rendit à bord avec son train, qui s'étonna beaucoup d'une hardiesse dont on n'avoit gueres vû d'exemple. Il dit à Raynolds qu'un Courier qu'il avoit envoyé au Roi étoit arrivé, avec des témoignages de la joie de ce Prince, qui voyoit volontiers les Anglois dans ses Etats, & qui étoit disposé à leur accorder toutes sortes de facilités pour le Commerce ; que le Vaisseau de Raynolds étant le premier de la Nation Angloise qui fût arrivé sur cette Côte, il étoit juste qu'il y fût bien reçu ; & que ceux qui y viendroient à l'avenir, y seroient toujours vûs du même œil. Zonde joignit à ce compliment de vives ins-

tances, pour engager le Capitaine à retourner au rivage, où il ſouhaitoit de ſerrer l'amitié par une nouvelle conférence. Raynolds y conſentit; mais ce ne fut qu'après avoir donné à bord une fête très galante au Prince Négre. Il l'auroit même ſalué de toute ſon artillerie, ſi Zonde ne l'eût prié d'arrêter ſes Canonniers, dans l'admiration mêlée de frayeur que lui inſpiroit la ſeule vûe de ces terribles machines.

RAYNOLDS. 1591.

La nuit du 13 de Decembre, Raynolds leva l'ancre & ſe rendit le 14 à Portodali. Cette Ville eſt d'un autre Pays, dont le Roi nommé *Malek Amar*, étoit fils de *Malek Zamba*, Roi du Pays voiſin, & tenoit ſa Cour à une lieue & demie du Port. Auſſi tôt que les Anglois furent entrés, le Gouverneur, proche parent de ce Monarque, vint à bord, pour y recevoir les droits établis, & donner la permiſſion du Commerce. Il demanda s'il n'y avoit aucun Portugais dans le Vaiſſeau, en ſe plaignant beaucoup des infidélités de cette Nation, & particuliérement de celles d'un certain *Franceſco Coſta*, Officier du Roi Dom Antoine, qui avoit ſouvent trompé le Roi Malek-Amar par de fauſſes promeſſes. Il ajouta que les Eſpagnols & les Portugais avoient une mortelle aver-

Les Anglois vont à Portodali.

Haine des Négres con-

RAYNOLDS. 1591.

tre les Espagnols & les Portugais.

ſion pour les Anglois : que *Pedro Gonzalez*, Officier Portugais, qui étoit venu à Portodali ſur un Vaiſſeau Anglois, commandé par *Richard Helley de Darmouth*, avoit annoncé au Peuple de cette Côte que Raynolds & ſes gens étoient des fugitifs d'Angleterre, prêts d'arriver en Afrique pour exercer leurs pillages & leurs cruautés ſur les Négres & les Portugais, & que Thomas Daſſel avoit maſſacré Coſta dans un Vaiſſeau ſur lequel il venoit de la part de Dom Antoine, avec de riches préſens pour Malek-Amar : que ſur ces odieuſes accuſations Gonzalez avoit demandé que les Anglois & toutes leurs marchandiſes fuſſent ſaiſis à l'arrivée de leur Vaiſſeau ; mais que Malek-Amar avoit rejetté cette demande avec indignation, parce que l'expérience lui avoit appris quelle étoit la bonne-foi des Portugais : enfin, que ce Prince avoit un regret extrême de la captivité & du meurtre de certains Anglois, dont il ne falloit accuſer que les Portugais & les Eſpagnols, qui avoient ſoulevé ſes Peuples par des impoſtures.

Les Anglois ſont trahis par les Portugais.

Raynolds rendit graces au Gouverneur de ſes favorables intentions, & ne manqua pas de l'aſſurer que pour la fidélité dans les promeſſes il trouveroit toujours beaucoup de différence entre les An-

glois & leurs accuſateurs. Il paya les droits ſans aucune conteſtation ſur la ſomme. Portodali étant le principal lieu du Commerce, il déclara au Gouverneur qu'il ſe propoſoit d'aller faire ſa cour à Malek-Amar, & lui offrir quelques préſens qu'il avoit apportés d'Angleterre. Les Facteurs du Vaiſſeau avoient pris cette réſolution de concert, dans la double vûe de faire honneur à leur patrie, & de confirmer les Négres dans de ſi favorables diſpoſitions. RAYNOLDS. 1591.

Pendant que Raynolds traitoit avec les Rois, la Pinace s'étoit rendue à *Joala*, dans les Etats de *Jokoel Lamiokeric*, où Daſſel avoit lié quelque commerce avec les Eſpagnols & les Portugais. Il y avoit trouvé, ſuivant les avis du Gouverneur de Portodali, Pedro Gonzalez avec d'autres Marchands Anglois, auſquels il ſervoit de guide ſur le Vaiſſeau de Richard Kelly. On ne ſçauroit douter ici, que par un article de la paix avec l'Eſpagne, il ne fût ſtipulé entre les deux Couronnes, que les Anglois n'iroient point en Afrique, ſans avoir un Portugais à bord; & que ce fut la violation de cet article qui porta bientôt l'Eſpagne à ne rien épargner pour la ruine de leur Commerce. Il doit paroître étrange que l'Hiſtoire d'Angleterre n'offre au-

Convention avec le Portugal.

RAYNOLDS. 1591.

Intrigue embarrassante pour les Anglois.

cune trace de cette convention ; mais outre que les Espagnols y rappellerent souvent les Anglois, l'occasion que j'ai de faire ici cette remarque renaîtra dans plusieurs autres endroits des Relations suivantes, qui ne peuvent être soupçonnées d'erreur sur un point qui n'est pas fort honorable à l'Angleterre. Ainsi Kely même, qui étoit dans les termes du Traité, devoit prendre Raynolds & ses gens, quoiqu'Anglois comme lui, sinon pour autant de Pyrates, du moins pour des rivaux incommodes, qui venoient partager sans droit les avantages de son commerce, & trouver moins étrange que Gonzalez cherchât si ardemment à leur nuire. De l'autre côté, Raynolds qui se trouvoit employé par une Compagnie autorisée de la Reine Elisabeth, & qui sçavoit sans doute que la Cour d'Angleterre vouloit secouer le joug du Traité, se plaignit avec raison de n'y pas trouver assez de facilité de la part des Espagnols & des Portugais. Mais si ses plaintes étoient justes, en prenant la regle de justice du zele qu'il avoit pour l'exécution des ordres de la Reine & pour les intérêts de sa Compagnie ; on sçut qu'il y avoit de l'exagération & même de la fausseté dans les reproches qu'il faisoit aux Sujets de la Couronne

RAYNOLDS. 1591.

d'Espagne, puisqu'ils avoient alors un Traité, c'est à dire, des raisons beaucoup plus justes en elles-mêmes, pour soutenir leur conduite. Sans un éclaircissement si nécessaire, on trouveroit beaucoup d'obscurité dans le reste de cette Relation.

Perfidie d'un Portugais nommé Gonzalez.

Gonzalez n'ayant pû faire réussir ses desseins à Portodali, résolut, avec le consentement des Anglois mêmes qu'il avoit accompagnés, de perdre à Joala, Dassel & ses Compagnons, ou du moins de se saisir d'eux & de leur Pinace. Il avoit déja fait entrer dans son projet les principaux Négres, lorsque Dassel en fut informé par un Domestique Anglois de Kelly, à qui l'on n'avoit pû cacher cette conspiration. Il se hâta de quitter la Ville, pour remonter dans sa Pinace; & le hasard fit qu'en se rendant au rivage avec ses gens, il rencontra trois Portugais qu'il força de le suivre à bord. Là, s'étant plaint amérement de la trahison de Gonzalez, que ses Prisonniers mêmes ne purent désavouer, il en renvoya deux à terre; & retenant le troisiéme, qui se nommoit *Villa-nova*, il déclara aux deux autres que pour obtenir la liberté de leur Compagnon, il falloit qu'ils trouvassent moyen, le jour suivant, de lui amener Pedro Gonzalez

RAYNOLDS. 1591.

dans sa Pinace. Le pouvoir ou la volonté leur manqua pour cette entreprise. Mais Dassel apprit le même jour que dans le chagrin de voir son artifice éventé, Gonzalez avoit eu le crédit de faire partir à cheval tous les Portugais de la Ville de Joala, pour se saisir de Raynolds, qu'il croyoit encore à terre dans celle de Portodali. Cette nouvelle l'allarma d'autant plus, qu'il connoissoit l'inconstance des Négres, à qui les liqueurs fortes font changer aisément de résolution. Il partit aussi-tôt pour rejoindre son Collegue, & se fortifier par leur union contre toutes sortes de surprises. A peine l'eut-il rejoint, qu'il fut informé par les avis d'un de ses gens, qui avoit été arrêté à Joala avec les marchandises qu'il avoit à terre, que Gonzalez étoit allé lui-même à Portodali pour se faire rendre Villa-nova. Raynolds se croyant assez fort pour braver ses Ennemis, prit le parti de rentrer dans la Rade & de descendre avec une bonne escorte. Il demanda une conférence, avec les principaux Négres, à laquelle quelques Espagnols assisterent.

Les Négres veulent qu'il soit puni de mort.

Après une longue discussion, les Négres persuadés de la trahison de Gonzalez, déclarerent qu'il méritoit la mort, ou quelque châtiment qui servît d'exem-

RAYNOLDS. 1591.

ple. Les Portugais mêmes, qui ne se trouvoient pas les plus forts, reconnurent la justice de cette Sentence. Mais Raynolds & tous les Anglois demanderent sa grace. Cependant il fut conduit à bord de la Pinace, & présenté à Dassel, pour lui faire de justes soumissions. Les Espagnols, qu'il avoit offensés par quelques expressions libres contre la Cour d'Espagne, furent les plus ardens à l'humilier par leurs reproches; & sans le secours des Anglois, peut-être auroit-il reçu quelque traitement plus dur des Négres ou des Espagnols. Villa-nova fut rendu; mais Gonzalez, après avoir demandé pardon à Dassel, lui protesta qu'il n'avoit rien fait que par des ordres particuliers de son Roi, qu'il avoit reçûs à Darmouth avant que de s'embarquer: que ce Prince étoit fort irrité de voir exercer aux Anglois le Commerce de Guinée sans être accompagnés d'un Portugais; & que François de Costa, alors Agent du Portugal à Londres, l'avoit chargé particuliérement d'arrêter en Guinée Dassel & toutes ses marchandises.

Les Anglois demandent grace pour lui.

Raynolds, pour se garantir d'une nouvelle insulte, se détermina, de l'avis de ses gens, à garder Gonzalez à bord jusqu'au départ du Vaisseau Anglois qui

Ils le gardent à bord.

RAYNOLDS. 1591.

l'avoit amené ; & faisant valoir le droit de sa commission, il exigea du Capitaine Kelly, qu'après avoir terminé ses affaires, il partiroit immédiatement avec ce dangereux Emissaire du Portugal. Les Négres applaudirent à cette résolution ; & la haute faveur qu'ils marquerent pour les Anglois, força les Espagnols & les Portugais à dissimuler leur jalousie. En effet, la Nation de Malek-Amar se trouvoit bien mieux du commerce de France & d'Angleterre que de celui du Portugal. Les Vaisseaux Anglois & François leur apportoient depuis long-tems du fer, de bonnes étoffes de laine, & d'autres marchandises utiles ; au lieu que les Portugais accoutumés dans l'origine à ne leur fournir que des bagatelles, prétendoient soutenir cet usage & s'attachoient continuellement à les tromper.

Reynolds se défie des Negres.

Dès le commencement de ces démêlés, Malek-Amar avoit envoyé à Raynolds, son Secretaire & trois chevaux, pour le conduire à sa Cour : mais quoiqu'on lui eût offert en même tems des Otages, les Facteurs lui représenterent qu'il étoit dangereux de s'éloigner du Vaisseau dans une conjoncture qui demandoit sa présence. Il ne laissa point de remettre au Secretaire du Roi les pré-

sens qu'il avoit destinés pour ce Prince ; & deux Anglois qui entendoient quelque chose au langage des Négres, furent nommés pour l'accompagner à son retour. Amar n'apprit point sans indignation que des Etrangers qui exerçoient un commerce utile à ses Etats, eussent été outragés presqu'à ses yeux. Il fit déclarer par une proclamation publique, que ceux qui entreprendroient de nuire aux Anglois dans toute l'étendue de son domaine, soit Espagnols, Portugais ou Négres, seroient punis rigoureusement, avec ordre à ses Sujets de secourir & de défendre une Nation qu'il vouloit protéger. En général les Négres de cette Côte sont de meilleure foi que les Européens, & seroient même plus constans dans leurs promesses, si les liqueurs de l'Europe n'altéroient trop facilement leur raison, & ne corrompoient la bonté naturelle de leur caractere.

Leur bonne foi.

Avanture d'un Portugais qui épouse la fille d'un Roi Négre.

Les Espagnols & les Portugais n'ont aucun trafic sur la Riviere du Senegal ; mais on ignore par quelle avanture il s'en trouvoit un, nommé *Ganigoge*, qui demeuroit depuis long-tems sur le bord de cette Riviere, & qui avoit épousé la fille d'un Roi Négre. Il affectoit d'avoir oublié la langue & les usages de sa patrie, jusqu'à demeurer sans répondre

RAYNOLDS. 1591.

lorsqn'on lui parloit Portugais. Il ne portoit point d'autre habillement que celui du Pays ; & dans toutes ses actions, il s'efforçoit d'imiter ceux dont il avoit embrassé la vie & les usages. La curiosité porta Raynolds à chercher l'occasion de le voir ; mais il se donna des mouvemens d'autant plus inutiles, que Ganigoge ayant appris son dessein affecta de l'éviter. Il y a beaucoup d'apparence que la honte de sa situation y contribuoit autant que le goût de la singularité.

Lieux où les Portugais & les Espagnols exercent le commerce.

Du côté de *Portodali* & de *Joala*, qui sont les principaux lieux de cette Région pour le commerce, & vers *Kantor* & *Kassan* sur la Riviere de Gambra, les Négres se sont accoutumés à souffrir des Portugais & des Espagnols ; mais c'est depuis que ces deux Nations achettent des François & des Anglois le fer & les autres marchandises que ceux-ci transportent en Guinée, & qu'elles les présentent pour échange au lieu des anciennes bagatelles dont les Habitans de ce Canton sont entierement rebutés. Le commerce de cette Riviere est fort riche. Quoique les Portugais en soient si jaloux qu'ils employent toutes leurs forces à se le conserver, il n'est pas permis indifféremment à tous les Particu-

liers de leur Nation de l'exercer dans le Pays. Les Gouverneurs de Mina & des autres Places qui ſont au long de cette Côte, ont fixé des bornes au-delà deſquelles un ſimple Négociant ne peut remonter ſous peine de mort. Pour eux, ils envoyent dans divers tems de l'année leurs propres Barques, juſqu'à certains lieux où elles trouvent de riches amas d'or. Le Portugal n'a fait élever des Châteaux & des Forts que ſur la Côte des Pays qui produiſent ce précieux métal. Les Sujets de cette Couronne ſont ainſi parvenus à s'y rendre ſi abſolument les maîtres, qu'en paix comme en guerre, les autres Nations ne peuvent s'en approcher pour le commerce de l'or, ſans ſe déclarer leurs ennemis.

RAYNOLDS. 1591.

Ils ne ſont point reçus aux autres lieux.

Dans les autres lieux où ils n'ont point de Forts, ils ne ſont reçus, comme les autres Marchands étrangers, qu'avec la permiſſion des Négres qui ont même établi des droits dont aucune Nation n'eſt diſpenſée. S'il s'y trouve des Portugais, la plûpart ſont des criminels, bannis ou fugitifs, qui s'y ſont retirés comme dans un azile. Raynolds aſſure que toute l'eſpece humaine n'a point de ſcélérats ſi lâches & ſi dangereux.

CHAPITRE XVIII.

Voyage du Chevalier Jean Burrough en 1592, pour ouvrir les Indes Orientales aux Anglois.

BURROUGH.

1592.

Ressentiment de la Reine Elisabeth.

A Juger des impressions que les plaintes de Raynolds firent sur la Reine Elisabeth par les mesures qu'elle prit aussi-tôt pour sa vengeance, il paroît qu'elle ressentit fort vivement l'insulte qu'il avoit reçue en Guinée, ou plûtôt les obstacles qui l'avoient empêché de pousser plus loin son voyage. Elle fit équiper à son retour une Flotte de quinze Vaisseaux; c'est-à-dire, pour en donner une idée plus juste, qu'elle joignit deux de ses Vaisseaux de guerre, le *Garland* & le *Foresight* à douze ou treize Marchands qui n'avoient attendu que l'arrivée de Raynolds pour se mettre en mer sur ses informations. Tandis qu'on étoit occupé de ces préparatifs, Sire Walter *Raleigh*, nommé pour commander la Flotte, monta sur le Garland, & se rendit à l'Ouest de l'Angleterre, sous prétexte d'y rassembler mille choses nécessaires à son voyage. Le vent devint si contraire à son retour, que la saison

Départ d'une Flotte Angloise.

s'étant fort avancée, la Reine lui écrivit, non-seulement pour le rappeller, mais pour donner, à sa place, la conduite de la Flotte aux Chevaliers Burrough & Martin Frobisher. Cette lettre fut confiée à Frobisher, qui la remit à Raleigh le 7 de Mai. Celui-ci jugeant qu'il ne pouvoit perdre son emploi sans quelque tache pour son honneur, ou du moins sans nuire aux intérêts de quantité d'amis, qui lui avoient avancé des sommes considérables, feignit que la Cour lui laissoit le choix de quitter la Dignité de Vice-Amiral ou de la conserver; & montant sur la Flotte en cette qualité, il mit aussi-tôt à la voile.

Burrough commande la Flotte, & prend des informations.

Deux ou trois jours après, il rencontra quelques Vaisseaux Espagnols. La paix durant encore en Europe, il en aborda un qui appartenoit au Gouverneur de Calais, sur lequel il trouva un Gentilhomme Anglois, nommé Nevil Davies, qui avoit souffert pendant douze ans une rude captivité dans les cachots de l'Inquisition. Il apprit de lui, que l'accès des deux Indes seroit également difficile cette année; parce que le Roi d'Espagne informé de l'armement qui s'étoit fait en Angleterre, avoit envoyé ordre dans les Ports à tous les

BURROUGH. 1592. Vaiſſeaux Eſpagnols & Portugais de remettre leur départ à l'année ſuivante. Raleigh n'en fut pas plus refroidi pour ſon entrepriſe. Mais une tempête qui le ſurprit à la hauteur du Cap de Finiſtere, ayant diſperſé ſes Vaiſſeaux & ſubmergé la plûpart des Barques & des Pinaces, il eut beſoin d'un eſpace aſſez long pour raſſembler les débris de ſa Flotte. Ce fut dans cet intervalle qu'il fut informé par quelques Barques Eſpagnoles, que l'Amiral d'Eſpagne l'attendoit au Sud de ce Royaume pour obſerver ſa navigation, & pour aſſurer celle d'une Flotte qui devoit partir inceſſamment des Iſles Açores. Il forma ſur cette nouvelle un Plan fort hardi : ce fut de diviſer la ſienne en deux parties, & d'en laiſſer une ſous le commandement de Frobisher, pour amuſer l'Amiral Eſpagnol ; tandis qu'avec l'autre il iroit lui-même au devant des Caraques, qui étoient les Vaiſſeaux qu'on attendoit des Açores.

Il eſt difficile à comprendre comment deux Nations qui n'avoient encore aucun démêlé en Europe, étoient toujours diſpoſées à ſe traiter en ennemis à la moindre concurrence de navigation & de commerce. Avant que la Flotte Angloiſe fût diviſée, Raleigh rencontra

fur la Côte d'Efpagne un Vaiffeau Baf- BURROUGH. 1592.
que de fix cens tonneaux, nommé le *Santa Clara*, qui fut pris après quelque réfiftance. Il étoit frété de toutes fortes de petits inftrumens de fer, tels que des cloux, des crochets, des fers à cheval, des ferrures, des verrouils, des focs de charrue, &c. pour la fomme de fix ou fept mille livres fterling. Il fut envoyé droit en Angleterre; après quoi la Flotte s'approchant du Cap Saint Vincent, le Chevalier Burrough, Vice-Amiral de la feconde divifion, découvrit un autre Bâtiment auquel il donna longtems la chaffe, & dont il fe faifit enfin vers les Côtes méridionales. C'étoit un Flybot, dont le Capitaine lui apprit que le Roi d'Efpagne avoit équippé une grande Flotte à Cadis & à San-Lucar. C'étoit effectivement le bruit public en Efpagne; mais la véritable deftination de cette Armée navale étoit de s'oppofer au Chevalier Raleigh, dont on croyoit que le deffein étoit de faire voile en Amérique, & fur-tout de favorifer l'arrivée des Caraques Orientales qu'on attendoit à chaque moment. Enfuite la Cour d'Efpagne s'étant perfuadé que fi Raleigh alloit en Amérique, les Ifles Açores & les Caraques feroient à couvert, elle avoit ordonné à Dom

Burrough fe fépare avec fon Efcadre.

BURROUGH. 1592.

Alphonse de Bacan, son Amiral, de poursuivre & d'attaquer les Anglois de quelque côté qu'ils pussent tourner leurs voiles. L'événement montra bientôt que c'étoit la vérité; car à peine Burrough eut-il pris le Flybot, que pensant rejoindre sa Flotte, il apperçut vers la haute mer celle d'Espagne, qui s'étendoit pour lui couper le passage. Mais comme il montoit un excellent voilier, il évita par la fuite un péril si pressant.

Il évite un grand peril.

Cependant il lui fut impossible de se rapprocher de ses Compagnons sur une Côte si bien gardée. Dans l'incertitude du lieu où il pourroit les rencontrer, il prit, suivant le projet de Raleigh, vers les Isles Açores, où le vent l'ayant bientôt conduit à la vûe de Saint-Michel, il observa de si près *Villa Franca*, qu'il distingua jusqu'aux Vaisseaux qui étoient à l'ancre dans le Port. Plusieurs petites Caravelles, qui s'y rendoient sans défiance, tomberent entre ses mains; mais il n'en put tirer aucune information.

Il arrive aux Isles de Flores.

En arrivant à *Flores* le 21 de Juin, il s'approcha du Rivage dans sa Chaloupe, accompagné seulement de trois ou quatre de ses Officiers. Les Habitans de Santa Cruz parurent aussi-tôt bien

bien armés pour s'oppoſer à ſa deſcente. Burrough qui n'avoit aucun deſſein ſur cette Ville, arbora un drapeau blanc. On lui répondit par le même ſigne. Alors les témoignages de paix & d'amitié commencerent de part & d'autre. On ſe donna mutuellement des Otages. Les Anglois eurent la liberté de ſe pourvoir d'eau fraîche & de toutes lés proviſions que l'Iſle produit, avec celle de deſcendre à leur gré ſur le rivage. Ils y apprirent qu'on n'attendoit cette année aucune Flotte de l'Oueſt; mais que trois jours avant leur arrivée, on avoit vû paſſer une Caraque pour Lisbonne, & qu'elle étoit ſuivie de quatre autres qui n'avoient point encore paru. A cette nouvelle, Burrough ſe hâta de remonter à bord; & ſans autres forces que ſon Vaiſſeau, accompagné d'une Barque de Briſtol d'environ ſoixante tonneaux, qui s'étoit jointe à lui dans cette mer, il alla au devant des Caraques à toutes voiles. Bien-tôt il en découvrit une, à laquelle deux autres Vaiſſeaux Anglois donnoient déja la chaſſe; mais un calme qui ſurvint vers le ſoir arrêta tout d'un coup ſes pourſuites. Dans le chagrin d'un ſi cruel obſtacle, il deſcendit dans ſa Chaloupe, & fit trois milles pour la reconnoître de près avec le

BURROUGH. 1592.

BURROUGH 1592.

secours des rames. Etant retourné à son Vaisseau, il se disposa pour l'attaque du lendemain. Mais une violente tempête, qui s'éleva pendant la nuit, les força tous de lever l'ancre. La confusion qui accompagne ces accidens, n'empêcha point Burrough d'observer toujours la Caraque. Le tems s'étant remis au matin, il l'apperçut près du rivage, & les Portugais empressés à transporter à terre tout ce qu'ils pouvoient décharger Lorsqu'ils virent approcher les Anglois, ils mirent le feu à leur Bâtiment; & se retranchant à la portée du fusil, ils demeurerent dans cette situation, au nombre d'environ quatre cens hommes pour tenir l'ennemi écarté du rivage jusqu'à ce que la Caraque fût consumée.

Il attaque une Caraque & force les Espagnols.

Burrough, après avoir fait toutes ces observations, ne balança point à mettre à terre cent cinquante de ses hommes, dont une partie se jetta dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils dissiperent aisément quelques Compagnies qui étoient demeurées à la garde du rivage; & marchant avec résolution vers le retranchement, ils ne s'en approcherent que pour être témoins de la retraite des Espagnols. Tout ce que le feu avoit épargné devint la recompense du

Vainqueur ; mais il étoit échappé peu de richesses à l'ardeur des flammes. Entre quelques Prisonniers, il se trouva un Portugais, nommé Vincent Fonseca, Trésorier de la Caraque, & deux Etrangers, l'un Allemand, & l'autre Hollandois, qu'il fallut menacer de la torture pour leur faire confesser la vérité. Ils avouerent enfin que dans l'espace d'environ quinze jours, il devoit arriver dans la même Isle trois Caraques beaucoup plus grandes ; qu'il en étoit parti cinq de Goa, le *Buen Giesu*, la *Madre de Dios*, le *Saint-Bernard*, le *Saint-Christophe*, & la *Santa-Cruz*, qui étoit celle que les Anglois venoient de forcer : que cette Flotte avoit reçu l'ordre exprès de ne pas toucher à Sainte-Helene, où toutes les Caraques des Indes Orientales ne manquoient point de passer pour s'y rafraîchir ; & de s'arrêter plutôt à Angola, mais le moins qu'il seroit possible, parce qu'on n'ignoroit pas que les Anglois se disposoient à pousser leur navigation du côté de l'Est : enfin que le dernier rendez-vous des cinq Caraques étoit dans l'Isle de Flores, où les mêmes ordres les obligeoient d'attendre une puissante Flotte qui devoit y venir d'Espagne pour les escorter jusqu'à Lisbonne.

BURROUGH.

1592.

Information qu'il tir. des prisonniers.

BURROUGH.

1592.

Les Anglois vont au-devant de plusieurs riches Caraques.

Cette explication suffisoit au Vice-Amiral Burrough pour régler ses résolutions. Les deux Vaisseaux Anglois qui avoient chassé la Caraque, s'étoient joints à lui. La Barque de Bristol, un Vaisseau de la Flotte de Raleigh, qui arriva le même jour, & deux autres Bàtimens nouvellement arrivés de l'Amérique sous la conduite des Capitaines Newport & Tomson, lui formoient une Escadre assez bien composée. Il assembla tous les Capitaines, pour leur proposer d'aller sous ses ordres au devant des Caraques. Ils y consentirent. *Sir Robert Crofs*, qui les joignit le lendemain avec *Foresight*, Vaisseau de guerre de Raleigh, applaudit au projet. Ils partirent ensemble ; & s'arrêtant à six ou sept lieues à l'Ouest de Flores, ils se répandirent du Nord au Sud, chaque Vaisseau à deux lieues de l'autre ; de sorte que n'occupant pas moins de deux degrés dans leur ligne, ils se flatterent de découvrir tout ce qui se présenteroit sur la Mer dans un si long espace.

Ils rencontrent la Madre de Dios.

Ils demeurerent dans cette situation depuis le 29 de Juin jusqu'au 3 d'Août, que *Tomson*, Capitaine du *Dainty*, apperçut la Caraque la *Madre de Dios*, une des plus monstrueuses masses que le Portugal eût sur mer. Le Dainty, qui

étoit excellent voilier, eut bien-tôt pris l'avance ſur le reſte de l'Eſcadre Angloiſe, & commença l'attaque par quelques volées de canon, qui incommoderent beaucoup les Portugais. Burrough arriva pour le ſeconder, avec le Capitaine *Newport.* Le combat continua quelque tems à la portée du mouſquet, juſqu'à l'arrivée de *Sir Robert Croſs*, que Burrough conſulta ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Croſs jugea que ſi l'on ne ſe hâtoit point d'aborder la Caraque, elle gagneroit infailliblement le Rivage, & s'y brûleroit comme la premiere. Sur cet avis, on jetta auſſi-tôt le grapin. Mais les Portugais ſe défendant avec beaucoup de valeur, le Vaiſſeau de Burrough reçut un coup ſous l'eau qui faillit de le faire couler à fond. Dans un danger ſi preſſant, il pria Croſs de ſe retirer afin qu'il pût auſſi faire ſa retraite. Ils tenoient ſi fortement tous deux à la Caraque, qu'ils ne parvinrent à ſe dégager qu'après beaucoup d'efforts.

Tandis que Burrough s'occupoit aux réparations de ſon Bâtiment, Croſs, qui voyoit la Caraque s'approcher de l'Iſle, repréſenta vivement à ſes Compagnons que ſi l'on ne retournoit ſur le champ à l'abordage, il falloit renoncer

BURROUGH

1592.

La Caraque est attaquée & prise par les Anglois.

à l'eſpérance de la prendre. Il eut des objections à vaincre & des craintes à combattre ; mais à la fin les exhortations rendirent le courage à ceux qui l'avoient perdu. Il s'approcha le premier, lorſque la Caraque commençoit à toucher au Rivage. Tous les autres, animés par ſon exemple, fondirent avec la même furie ſur cette vaſte machine. Ils y entrerent de toutes parts ; & les Portugais perdirent tant de monde par le ſeul feu de la mouſqueterie, qu'ils ſe laſſerent de leur réſiſtance.

Burrough, qui avoit quitté ſon Vaiſſeau pour paſſer ſur le *Foreſight*, commença par faire deſarmer tous les Priſonniers. Enſuite jettant les yeux à loiſir ſur ſa conquête, il admira le plus grand Bâtiment qu'il eût jamais vû. Son attention fut troublée par le ſpectacle d'une infinité de bleſſés & de mourans, qui ſe traînoient ſur les ponts, & qui imploroient la pitié des Vainqueurs. Il fit appeller tous les Chirurgiens de l'Eſcadre Angloiſe, & les chargea de diſtribuer leurs ſoins entre un ſi grand nombre de malheureux.

Mendoza Amiral des Caraques.

L'Amiral des Caraques qui montoit la Madre de Dios, étoit Dom Ferdinand de Mendoza, deſcendu des Mendozas d'Eſpagne, mais établis en Por-

tugal où il s'étoit marié. Son âge étoit fort avancé, & sa fortune répondoit mal à son mérite; car avec l'avantage de la naissance, il étoit bien fait, d'une phisionomie agréable, & partagé fort heureusement de toutes les qualités de l'esprit. Dans plusieurs occasions où l'Espagne l'avoit employé contre les Mores, il avoit été deux fois prisonnier, & racheté deux fois par le Roi son maître. En revenant des Indes, dans un autre voyage, où il commandoit encore les Caraques, celle qu'il montoit avoit été jettée proche de Sofala sur des sables où elle s'étoit perdue; & quoiqu'il se fût sauvé de la fureur des flots, il n'avoit pû éviter les mains des Mores, qui lui avoient fait souffrir un long & pénible esclavage. Le Roi d'Espagne le considéroit beaucoup, & cherchoit l'occasion de lui faire rétablir sa fortune. Il le nomma pour conduire, avec la qualité d'Amiral, la Flotte des Indes Orientales, qu'il auroit ramenée avec le même titre, si le Vice-Roi de Goa, qui revenoit en Portugal, & qui s'étoit embarqué dans le Bon-Jesus, n'eût pris le commandement général en vertu de sa dignité. Burrough plaignant les malheurs d'un homme de ce rang & de ce mérite, lui rendit la

BURROUGH.

1592.

Son mérite & ses avantu-res.

BURROUGH.

1592.

liberté avec la plus grande partie de ſes gens, & lui fournit toutes les commodités néceſſaires pour retourner dans ſa patrie.

De quelle utilité la Caraque fut aux Anglois.

Tous les Anglois de l'Eſcadre ſembloient s'attendre au pillage de la Caraque; mais Burrough qui vouloit rendre ſa conquête plus utile, déclara qu'il en prenoit poſſeſſion au nom de la Reine. Enſuite, ſur la revûe générale qu'il fit de ce riche butin, il aſſura tout le monde qu'il y auroit de quoi recompenſer les Soldats, & ſatisfaire aux prétentions des Marchands. L'Auteur obſerve ici que la priſe de ce Bâtiment fit pénétrer les Anglois dans tous les ſecrets du commerce des Indes, que le Portugal s'étoit toujours efforcé de cacher avec tant de ſoin; & que les conjectures qu'ils avoient formées ſur toutes les Relations précédentes, furent changées en véritables lumieres, accompagnées d'une parfaite certitude.

Etat de la Caraque & ſa deſcription.

La Caraque étoit d'environ dix-huit cens tonneaux, dont neuf cens conſiſtoient en richeſſes de toutes ſortes de genre. Le reſte avoit été abandonné pour l'artillerie, qui étoit compoſée de trente-deux groſſes pieces de fonte; pour les Paſſagers, qui étoient au nombre de ſix ou ſept cens; & pour les vi-

vres, dont on doit s'imaginer la quantité par celle des Paſſagers & par la longueur de la navigation. La liſte des marchandiſes, qui fut publiée à Londres le 15 Septembre 1592, eſt un monument fort curieux de l'infortune des Portugais. Il n'y a point de tréſors ni de commodités connues dans les Indes Orientales, qui ne faſſent un article conſidérable. Toute la cargaiſon fut eſtimée, ſans aucune exagération, à deux cens mille livres ſterling. Après l'avoir fait diſtribuer ſur les dix Bâtimens de ſon Eſcadre, Burrough envoya la Caraque à Londres, en recommandant, pour la ſatisfaction de la Poſtérité, qu'on en tirât ſoigneuſement le plan & toutes les dimenſions. Sa longueur depuis le *cap* juſqu'à l'*arriere* étoit de cent ſoixante-ſix pieds. La plus grande largeur, au ſecond des trois ponts, quarante-ſix pieds dix pouces. En partant de Cochin, elle prenoit trente-un pieds d'eau; mais le voyage l'ayant beaucoup affoiblie, elle n'en prenoit plus que vingt-ſix à ſon arrivée à Darmouth. La quille avoit cent pieds de long; le grand mât cent vingt pieds, & dix de tour dans ſa principale groſſeur, &c. Enfin par le plan qui s'en conſerve encore, il paroît que nous n'avons

BURROUGH.

1592.

BURROUGH 1592.

Regret que cette perte causе à l'Espagne.

aujourd'hui, ni pour la guerre ni pour le commerce, aucun Bâtiment qui en approche. Le Roi d'Eſpagne regreta ſi amérement la *Santa-Cruz* & la *Madre de Dios*, que ſans écouter les excuſes de ſon Amiral Dom Alphonſe de Bacan, il le punit de ſa négligence par la perte de ſon emploi. Les trois autres Caraques furent redevables de leur conſervation à la tempête qui diſperſa l'Eſcadre Angloiſe, & qui les fit arriver heureuſement à Tercere.

Mais le même hazard fit tomber entre les mains du Capitaine White, à la hauteur de 36 degrés, deux Bâtimens Eſpagnols, dont la hardieſſe à déployer le pavillon d'Eſpagne lui avoit fait craindre d'abord que ce ne fût deux Vaiſſeaux de guerre. Cependant, comme il ſe trouvoit à la portée du canon, la crainte de ne pouvoir les éviter par la fuite, & l'envie de faire du moins acheter la victoire, lui fit prendre la

Autre combat entre les Anglois & les Eſpagnols.

réſolution de les attaquer. Ils ſe mirent en ordre de bataille, à la longueur d'un cable l'un de l'autre. On ſe canonna pendant cinq heures avec toute la furie poſſible. L'Anglois reçut dans cette eſpace trente-deux boulets, tant dans ſes mâts & ſes voiles, que dans le corps du Navire, & plus de cinq cens balles

de mousquets ou d'arquebuses. Enfin, jugeant par leur lenteur à s'approcher, qu'ils devoient être moins redoutables par le nombre des hommes que par la quantité de l'artillerie, il se détermina tout d'un coup à l'abordage. Les grapins furent jettés sur le plus gros, qui étoit un Vaisseau Basque; il se passa près d'une heure avant que White pût s'ouvrir le passage à la faveur de sa mousqueterie. Mais une partie de ses gens étant montés à bord, les Espagnols demanderent quartier, & le Capitaine Anglois fit cesser le carnage. L'autre Vaisseau avoit paru s'éloigner, pendant un combat si serré; mais c'étoit pour prendre l'avantage du vent, & venir aborder de son côté les Anglois, qu'il auroit mis entre deux feux. Il arriva trop tard, & son dessein ne servit qu'à hâter sa prise. White déja maître du Basque, sur lequel un petit nombre de ses gens suffisoient pour garder des Ennemis qu'il avoit fait desarmer, fit face à ceux qui revenoient sur lui avec le vent, & leur lâcha une bordée qui les mit dans le dernier desordre. Ils baisserent aussi-tôt leurs voiles, pour se rendre sans résistance; & les Anglois furent obligés de leur prêter la main contre l'eau qui commençoit à

BURROUGH. 1592.

Prise des Anglois.

BURROUGH. 1592. les inonder par plusieurs voies. Leur nombre, sur les deux Vaisseaux, étoit fort inférieur à celui des Anglois ; mais les maladies leur ayant enlevé une partie de leurs gens, ils n'avoient pas laissé de conserver toute la fierté qui convenoit à leur premiere force ; & les deux Capitaines confesserent que dans l'espérance de prendre le Vaisseau Anglois, ils avoient déliberé entr'eux, dès le commencement du combat, s'ils le conduiroient à Lisbonne ou à San-Lucar.

White les fit venir tous deux sur son bord ; & se contentant de faire passer à leur place deux Officiers Anglois, avec quelques Soldats, dans le nombre qu'il crut suffire pour assurer ses prises, il comptoit de faire continuer la manœuvre aux Matelots Espagnols, jusqu'en Angleterre, où il vouloit retourner directement. Mais il fut surpris d'entendre qu'on avoit fait jurer aux Matelots d'Espagne de ne pas mettre la main aux voiles pour le service des Anglois, & que liés par ce serment, ils protestoient que la mort même ne les forceroit pas de le violer. D'un autre côté, la prudence ne lui permettant point de faire passer tant de Prisonniers dans son bord, pour leur substituer une partie de ses gens, il fut obligé de recourir aux deux

Capitaines Eſpagnols, & de ſe remettre ſur eux du ſoin de faire agir leurs Matelots. Ainſi la religion de leur ſerment fut ménagée, mais à la faveur néanmoins d'une eſpece d'équivoque; car en recevant les ordres de la bouche de leurs Capitaines, ils ne travailloient pas moins pour le ſervice de l'Angleterre.

BURROUGH, 1592.

Cargaiſon des deux priſes.

Les deux priſes étoient chargées de quatre cens caiſſes de vif-argent, ſcellées des armes de Caſtille & de Léon, & de cent muids de vin. Elles portoient auſſi une autre ſorte de richeſſes, qui ne pouvoit ſervir beaucoup à la fortune des Anglois; c'étoit un prodigieux nombre de Chapelets, d'Agnus, de Médailles, & dix balles de Miſſels & de Breviaires. L'Auteur ajoute que chaque quintal de vif-argent faiſoit perdre au Roi d'Eſpagne un quintal d'argent ſolide, qui lui en devoir revenir des Mines de Pérou, dont les Chefs ont apparemment avec lui cette convention. Il eſt fâcheux qu'elle ne ſoit pas mieux expliquée. A l'égard des Chapelets & des Agnus, &c. on conçoit que ſi le nombre étoit de deux millions ſoixante-douze mille, comme l'Auteur ne fait pas difficulté de l'aſſurer, & qu'il les faille compter à deux réaux piece, cette per-

Dépouilles Eccleſiaſtiques.

BURROUGH. 1592.

te étoit encore fort considérable pour le Roi d'Espagne. Enfin, sans compter, dit-il, les Breviaires & les Missels, cette prise montoit à plus de septante mille livres sterling. Il nous apprend aussi, sur le récit des deux Capitaines Espagnols, que les Chapelets, &c. étoient pour les Provinces de la nouvelle Espagne, de Jucatan, de Guatimala, de Honduras, & pour les Philippines. Le prix de deux réaux n'est point une supposition, car il étoit taxé sur les caisses qui contenoient ces instrumens de piété.

§. II.

Prise de plusieurs Vaisseaux Portugais, & de la Caraque Las cinque Llagas, *en 1593.*

CUMBERLAND. II. Voyage 1593.

Réflexions sur l'etat présent des Anglois.

SI l'on considere avec l'Auteur de cet Ouvrage, les malheurs de l'Espagne & du Portugal dans la conduite de leurs Flottes d'Orient, & les avantages que l'Angleterre tiroit de ses pyrateries, comme autant de degrés qui devoient bien-tôt assurer aux Anglois l'entrée des Mers Orientales, on ne trouvera rien dans ce détail qui n'appartienne au sujet. La Relation de *Stephens* & le voyage de *Lancaster* n'avoient point encore produit d'autre effet pour le Commerce de l'Angleterre aux grandes

Indes, que de faire équiper tous les ans à Londres quantité de Vaisseaux, qui avoient pris inutilement cette route; mais les obstables qui les en avoient éloignés se trouvoient compensés par les richesses qu'ils avoient enlevées aux Portugais. Cet affoiblissement du principal Ennemi qui leur disputoit les droits du Commerce, devoit servir à lui en ouvrir insensiblement les voies; sans compter qu'elle en tiroit actuellement un profit si réel, que si le marché eût dépendu de son choix, elle auroit volontiers renoncé, dit un Auteur Anglois, à l'avantage de former des Etablissemens dans les Indes, pourvû qu'elle eût conservé celui de prendre les Caraques & les riches Vaisseaux Portugais, dont le pillage valoit bien tous les profits du Commerce.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Dans le cours de l'année 1593, le Comte de Cumberland, ce même Seigneur qui avoit déja fait gloire du nom de Corsaire, mit en mer de son propre bien & de celui de ses amis, trois Vaisseaux de la même grandeur, de la même force, & pourvûs de la même quantité d'hommes & de vivres. Officiers, Soldats & Matelots, le nombre d'hommes montoit à cent quarante sur chaque Bâtiment. Les noms étoient le *Royal*

Flotte du Comte de Cumberland, & son départ.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Exchange, Amiral ; le *Mayflower*, commandé par le Capitaine *Anthony* ; & le *Samson*, par le Capitaine *Downton*, Historien du Voyage.

Ils ne partirent qu'au commencement de l'année suivante, avec tant de secret dans leur dessein, qu'en mettant à la voile, les Chefs seuls en étoient informés. Ils dirigerent leur course vers la Côte d'Espagne ; mais s'étant avancés jusqu'au 43 degré, ils se séparerent le 24 d'Avril, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, avec ordre de l'Amiral, qui demeuroit au centre, de retourner vers lui la nuit suivante. Cette manœuvre supposoit quelque vûe d'importance. Cependant elle fut continuée pendant trois jours, sans autre effet que de se rejoindre chaque nuit. Mais, le 27, Anthony, Capitaine du Mayflower, parut accompagné d'une Pinace de vingt-huit tonneaux, chargée de seize personnes & de vins de Galice. Il s'en étoit rendu maître sans combat ; & s'étant contenté d'y faire passer quelques Soldats pour assurer sa prise, il avoit remis à la visiter après avoir rejoint l'Amiral. Il y a beaucoup d'apparence que la curiosité du Comte de Cumberland regardoit le dessein dont il faisoit encore mystere. Il interrogea successivement les seize Prison-

Prises des Anglois.

niers. C'étoient des Portugais, partis de Viane en Portugal, pour Angola dans l'Afrique. Ce qu'il apprit d'eux ne l'ayant point satisfait, il étoit tenté de les renvoyer libres, après avoir accommodé ses trois Vaisseaux d'une partie de leurs vins. Ses gens lui représenterent qu'il devoit garder du moins un Portugais sur chaque Bâtiment; non que la plûpart des Anglois n'entendissent assez cette Langue, mais pour les occasions où le besoin qu'ils pouvoient avoir de quelques rafraîchissemens dans les Colonies Portugaises ne trouvoit pas toujours beaucoup de faveur dans la bouche d'un Anglois. Ainsi l'Amiral ne se rendit à cette proposition que pour entrer dans des vûes d'une médiocre importance.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Cependant à peine les trois Portugais, qui furent choisis, se virent-ils condamnés à la soumission pour des Maîtres étrangers, que pensant à rendre leur servitude plus douce, ils découvrirent mille choses que les menaces n'avoient pû leur arracher. Celui qui étoit tombé dans l'Amiral, apprit au Comte qu'on attendoit incessamment à Lisbonne une grande & riche Caraque, nommés *las cinque Llagas*, ou *les cinq Playes*, sans autre escorte que deux Vaisseaux de guerre qui l'attendoient aux Isles

Information qu'ils tirent des prisonniers.

CUMBERLAND. II. Voyage 1593.

Açores. On jugea, par la satisfaction que le Comte fit éclater, que l'espérance de rencontrer ce Bâtiment étoit le but mystérieux de son voyage. Il déclara qu'ayant reçu le même avis à Londres, il n'avoit armé que dans cette espérance ; & que depuis qu'il étoit en Mer, ses recherches n'avoient été que pour s'en procurer la confirmation. Trois Caravelles Portugaises, qu'il prit encore le jour suivant, semblerent moins le réjouir que l'importuner, parce que ces petites expéditions retardoient ses desirs. Il arriva le 2 de Juin à la vûe de S. Michel. Le lendemain il envoya sa petite Pinace, qui étoit de vingt-quatre tonneaux, avec une Caravelle Portugaise qu'il avoit conservée pour les usages de sa Flotte, vers les Isles voisines, & sur-tout vers celle de Tercere, dans la vûe de ne laisser rien échaper à ses observations. Il leur donna ordre de le joindre à 12 lieues de Fyal, Ouest-Sud-Ouest, mais leur course fut inutile ; elles ne pûrent retrouver la Flotte au tems marqué, & lorsque leur présence auroit été nécessaire.

Ils arrivent aux Açores.

L'Amiral dispersa ses trois Vaisseaux, suivant la méthode qu'il avoit observée sur les Côtes d'Espagne. Enfin, le 13 on apperçut la grande Caraque *las cin-*

Ils découvrent la Caraque las Llagas.

que Llaguas. Le Mayflower & le Samſon furent près d'elle avant la nuit, & commencerent à lui lâcher chacun leur bordée. Enſuite tournant pour obſerver ſes forces, ils examinerent ſoigneuſement le côté le plus favorable pour l'aborder pendant la nuit. Elle diſpoſoit pendant ce tems-là ſon artillerie. L'Amiral arriva malheureuſement avec trop peu de précaution, & reçut ſa premiere décharge, qui l'incommoda beaucoup. Tandis qu'il remédioit au deſordre, le Mayflower & le Samſon continuerent de faire jouer leurs batteries, juſqu'au retonr de l'Amiral, qui ne reparut qu'à minuit. Auſſi-tôt on propoſa d'aller droit à l'abordage; mais le Capitaine Cave repréſenta fortement qu'il valoit mieux attendre le matin; & qu'alors chaque Vaiſſeau, après avoir fait de concert ſes trois décharges, s'approcheroit chacun de ſon côté pour attacher le grapin. Ce conſeil fut approuvé; mais, au matin, divers retardemens firent encore ſuſpendre l'attaque juſqu'à dix heures.

CUMBERLAND. II. Voyage.

1593.

Premiere ttaque.

Il paroît par le détail de ce combat, qu'en arrivant aux Iſles, le Comte de Cumberland s'étoit dérobé ſoigneuſement à la vûe des Portugais, ſans quoi l'on ne concevroit pas que les deux Vaiſſeaux de guerre qui étoient à Ter-

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593. Seconde attaque.

cere fussent demeurés dans l'inaction. L'Amiral aborda le premier au centre de la Caraque. Le Mayflower la prit à l'*arriere*, du côté de *bas.bord*; mais le brave Anthony, qui en étoit Capitaine, fut tué à la premiere approche ; ce qui jetta tant de confusion parmi ses gens, que le Vaisseau, heurtant contre la poupe de la Caraque, fut mis par cet accident hors d'état de combattre. Ce fut du moins le prétexte qu'ils employerent pour se justifier. Le Samson aborda par l'*avant*; mais n'ayant point assez de place, son *arriere* se trouva contre le *flanc* de l'Amiral, & son *avant* contre l'*avant* de la Caraque.

Difficultés du combat.

Dès les premiers coups, M. Cave, Capitaine de l'Amiral, fut blessé tout à la fois aux deux jambes ; & n'ayant pû se remettre en état de faire ses fonctions, il n'y eut personne qui eût la hardiesse de prendre sa place. Le Samson se rapprocha du *flanc* de la Caraque ; mais il eut dans le même instant six hommes tués ; & ne voyant point dans l'Amiral toute l'ardeur qui devoit leur servir d'exemple, les autres jugerent à propos de se retirer, sans que rien fût capable de les faire retourner à l'assaut. Cependant quelques Soldats de l'Amiral se comporterent fort bien, & sembloient

n'avoir beſoin que d'un Chef pour ſuccéder aux fonctions du Capitaine Cave. L'Auteur aſſure que leur Vaiſſeau, malgré l'atteinte qu'il avoit reçue la veille, ne manquoit de rien pour le combat. Mais les Portugais, remarquant ſans peine que la vigueur de leurs Ennemis ſe relâchoit, ſe placerent avantageuſement, & firent des barricades qui les mirent à couvert du feu de la mouſqueterie. Ils lancerent en même tems ſur les Anglois des feux d'artifice ſi bien compoſés, que pluſieurs en furent brûlés, ſans pouvoir s'en garantir, & que l'embarras de les éteindre fit perdre aux autres la vûe & le ſoin du combat. Les balles & les dards qu'ils faiſoient pleuvoir en même tems, acheverent d'ôter le courage aux Anglois. Ils ſe retirerent en deſordre ; & leur reſſource fut de recommencer à quelque diſtance le jeu de leur artillerie.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Belle défenſe des Portugais.

Mais les mêmes feux qui leur avoient été ſi funeſtes, le devinrent bien plus aux auteurs de cette terrible invention. Les Artificiers dans le trouble du combat négligerent apparemment leur propre ſûreté. Cette explication eſt plus vraiſemblable que celle de l'Auteur, qui attribue leur infortune à l'artillerie du Samſon : car on ne conçoit pas qu'un

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

ſeul boulet, comme il l'aſſure, pût enflammer un Bâtiment de la groſſeur qu'il donne à la Caraque. De quelque maniere qu'on doive expliquer cet événement, bientôt le feu devint plus actif que tous les ſoins, & plus fort que tous les remedes. Il gagna toutes les parties de la Caraque; & la multitude de paſſagers qu'elle avoit à bord rendant le deſordre plus affreux, les Anglois qui étoient témoins d'un ſi triſte ſpectacle, furent touchés de la plus vive compaſſion. Ils conçurent que dans le grand nombre de perſonnes qu'ils voyoient ſauter dans la Mer, en tendant les bras vers eux avec des cris lamentables, ils devoient apporter quelque diſcernement à les ſecourir. Ce fut un malheur extrême que la Pinace & la Caravelle ne fuſſent point encore arrivées. Les Chaloupes ne pouvoient ſuffire à tant de miſérables; & l'ordre des Capitaines étant de faire quelque diſtinction des perſonnes, la difficulté même de ce choix cauſa la perte d'une infinité d'honnêtes gens. La Chaloupe du Samſon tira des flots deux Gentilshommes d'une haute diſtinction, dont l'un qui étoit fort âgé, ſe nommoit *Nunno Velo Pereyra*. Il avoit été Gouverneur de Mozambique & de Sofala; & le Vaiſſeau ſur

Le feu prend à la Caraque.

Déplorable ſort des Portugais.

Malheurs de Velo Pereyra.

lequel il étoit parti pour retourner en Portugal ayant fait naufrage près du Cap de Bonne-Espérance, il avoit regagné par terre Mozambique, où il s'étoit embarqué sur la Caraque. L'autre, nommé *Bras Carrero*, avoit été Capitaine d'une Caraque qui avoit péri aussi sur les Côtes d'Afrique; & la même fortune l'attendoit sur celle où il étoit remonté. La Chaloupe du Samson sauva trois autres personnes d'un rang moins considérable. L'Amiral & le Mayflower rendirent le même service à deux femmes & à plusieurs hommes de différentes conditions. Mais tandis qu'on s'empressoit à secourir les autres, le feu ayant gagné les poudres fit sauter la Caraque en mille pieces, avec un fracas épouventable.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Ce malheur arriva le 14 de Juin 1593, à six lieues au Sud de Fyal & de Pico. Le petit nombre de Portugais qui furent sauvés raconterent que la raison qui les avoit empêché de se rendre, étoit que la Caraque & toute sa cargaison appartenoit au Roi. Le Capitaine qui avoit fondé l'espérance de sa fortune sur les récompenses ausquelles il s'attendoit, & qui aspiroit même à la Vice Royauté des Indes, avoit mieux aimé périr que de survivre à ses ambitieux projets. La

Raisonnemens sur la perte de la Caraque.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Caraque étoit d'ailleurs en fort bon état, & capable de défenſe comme le meilleur Vaiſſeau de guerre. Elle avoit augmenté ſon artillerie à Mozambique, de celle de deux autres Caraques qui s'étoient briſées ſucceſſivement ſur cette Côte. Cependant les maladies qui s'étoient répandues dans l'Equipage, à Angola, où l'air eſt toujours fort mauvais, avoient réduit le nombre des Blancs à cent cinquante perſonnes. Mais celui des Négres montoit preſqu'au double. Comme on ne manque point dans ces triſtes accidens de groſſir tout ce qui peut inſpirer de la compaſſion, les Portugais peignirent avec les plus vives couleurs l'infortune de trois Dames, qui balançant entre la néceſſité de périr par le feu ou de ſe précipiter dans la Mer, avoient imploré par leurs cris des ſecours qu'elles ne devoient attendre de perſonne; & ſurpriſes enfin par les flammes, avoient été ſuffoquées & brûlées à la vûe d'une infinité de gens que leur propre péril rendoit comme inſenſibles au deſaſtre d'autrui. Tous les Priſonniers qu'on retira de l'eau furent mis à terre dans l'Iſle de Fyal, à la réſerve de *Velo Pereyra* & *Bras Carrero*, qui furent conduits en Angleterre, & de quelques Négres d'une belle taille que l'Amiral garda pour ſon ſervice.

Trois Dames ſuffoquées.

Quoi-

Quoique l'attaque des Anglois n'eût pas blessé les regles de la guerre, & qu'eux-mêmes, ils eussent payé leur entreprise assez cher, l'Auteur ajoûte qu'après avoir causé inutilement la perte de tant de malheureux, ils ne devoient pas s'attendre aux faveurs du Ciel dans le reste de leur voyage. Cette réflexion est d'un Chrétien plus que d'un homme de Mer. Mais il est vrai qu'ayant continué de croiser jusqu'à la fin du mois, ils rencontrerent le premier jour de Juin un autre Vaisseau Espagnol d'une si prodigieuse grosseur, qu'ils le prirent d'abord pour le *Saint-Philippe*, Amiral d'Espagne. C'étoit encore une Caraque. Après l'avoir saluée de quelques volées de canon, ils la firent presser de se rendre. Mais la voyant disposée au combat, & la mort ou les blessures d'une partie de leurs Officiers ne leur donnant pas beaucoup de confiance à l'abordage, ils prirent le parti de se borner aux menaces. Le desordre de leurs trois Bâtimens leur fit perdre aussi la pensée d'aller plus loin. Ils s'arrêterent quelque tems aux environs de Flores & de Cuervo, pour attendre les Vaisseaux des Indes Occidentales. Cette ressource n'eut pas un succès plus heureux. Enfin les vivres commençant à leur manquer, & n'en pou-

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Les Anglois rencontrent une autre Caraque.

Ils la manquent.

Leur retour.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

vant espérer des Isles que par des voies qu'ils n'étoient plus en état de tenter, ils tournerent leurs voiles vers Plymouth, où ils arriverent le 28 du mois d'Août.

CHAPITRE XIX.

Voyage infortuné du Capitaine Benjamin Wood vers les Indes Orientales en 1596.

WOOD. 1596.

MAlgré tant de pertes que les Anglois avoient causées à l'Espagne & au Portugal, il falloit que ces deux Puissances réunies leur parussent bien redoutables, puisque s'amusant à les braver sur des Mers ouvertes à tous les Vaisseaux de l'Europe, ils différoient encore à les chercher dans celle des Indes, c'est-à-dire dans le lieu même qui excitoit leur jalousie & leur convoitise. Cependant il s'échappoit par intervalle quelques Marchands de Londres, qui s'exposoient à tous les risques d'une si dangereuse entreprise. En 1596, trois Vaisseaux, le *Bear*, le *Bearwhelp*, & le *Benjamin*, équipés aux frais de Sire *Robert Dudley*, partirent sous le commandement du Capitaine *Benjamin Wood*. Les deux autres Capitaines étoient *Ri-*

Départ de trois Vaisseaux.

char Aliot & *Thomas Bromfield*. Dans le deſſein de pénétrer juſqu'à la Chine, ils avoient obtenu des Lettres de la Reine Eliſabeth pour l'Empereur de cette vaſte Région ; mais la fortune ſeconda ſi mal leur courage, qu'ils périrent miſérablement dans le cours de leur navigation. Les ſeules lumieres qu'on ait pû ſe procurer ſur leur ſort, viennent d'une lettre au Roi d'Eſpagne, & à ſon Conſeil des Indes, écrite par le Licentié *Alcazar de Villa Sennar*, Auditeur de la Cour Royale de Saint-Domingue, Juge de la Commiſſion à Porto-Ricco, & Capitaine général de la nouvelle Andalouſie. Cette lettre datée le 2 Octobre, fut interceptée dans ſon paſſage en Europe, & trouvée par *Purchas* entre les papiers de Hackluyt. Elle ne contient aucun éclairciſſement ſur le cours même du voyage, ni ſur les accidens qui conduiſirent à l'Oueſt des Vaiſſeaux qui avoient fait voile aux Indes Orientales, ni ſur la nature des maladies qui avoient réduit l'Equipage à quatre Matelots. Elle raconte ſeulement ce qui s'étoit paſſé lorſque ces quatre hommes avoient abordé au Port d'*Utias*.

WOOD. 1596.

Eclairciſſement ſur leur ſort.

Les trois Vaiſſeaux Anglois ayant rencontré, ſans qu'il paroiſſe en quel lieu, un Bâtiment Portugais qui revenoit de

Vol qu'ils font aux Portugais, maladie qu'ils en reçoivent.

WOOD. 1596.

Goa, s'en étoient saisis sans résistance. Ils y avoient trouvé un diamant d'une grosseur extraordinaire, qui étoit destiné pour le Roi d'Espagne ; de l'argent monnoyé, pour la paye d'une Garnison frontiere ; une grande quantité d'or & d'argent en poudre & en lingots ; des pierreries & d'autres marchandises précieuses, qu'ils avoient transportées soigneusement sur leurs propres bords. Mais en leur abandonnant leurs richesses, les Portugais luur avoient communiqué une fatale maladie, qui les avoit tous emportés successivement, à la réserve de quatre hommes ; *Richard*, *David*, *Thomas* & *Georges*. Ces quatre malheureux ne suffisant pas pour la conduite du moindre de leurs Vaisseaux, avoient pris le parti de se mettre dans une Chaloupe, avec des vivres & les plus précieuses dépouilles des Portugais. Ils ignoroient eux-mêmes dans quelle Mer ils avoient exécuté cette résolution. Mais après avoir été longtems le jouet des flots, ils avoient été jettés dans la petite Isle d'*Utias* à trois lieues de Porto-Ricco. Alcazar confesse que n'ayant pû tirer d'autres éclaircissemens des Matelots Anglois, il ne peut rien ajouter à ce préambule ; mais il rend compte au Roi de ce qui s'étoit

passé à ses yeux & sous son autorité. Wool. 1596.

Les quatre Anglois entrerent dans la riviere d'Utias ; & , sans sçavoir dans quel lieu du monde ils étoient, le mauvais état de leur Chaloupe les fit penser d'abord à décharger leurs richesses sur le rivage. Cette précaution étoit si nécessaire, que la Chaloupe s'abîma presqu'aussi-tôt dans la Riviere. Ils apperçurent un Pêcheur avec une petite Barque , dont ils se saisirent ; & comme les provisions leur manquoient, ils s'en servirent pour envoyer George à Porto-Ricco. Dom Rodrigue de Fuentes étoit alors sur le rivage avec cinq autres Espagnols. George, qui ne put éviter leur rencontre , fut obligé de leur apprendre son aventure , & le lieu où il avoit laissé ses Compagnons. Ils s'y rendirent aussi-tôt, dans une grande Barque, avec la précaution de faire garder George au rivage, & de prendre une Lettre de lui , par laquelle il conseilloit à ses Compagnons de se rendre volontairement. Dom Fuentes trouva bientôt les 3 Anglois, & les trésors qu'ils avoient sauvés.

Les quatre Anglois entrent dans la riviere d'Utias.

Il partagea leur argent avec les cinq Espagnols qui l'accompagnoient ; mais il eut l'art de cacher les pierreries , l'or & d'autres choses précieuses, à l'exception de quelques balles de soie , & d'une

Cruelle friponnerie d'un Espagnol.

WOOD. certaine quantité de lingots d'argent, 1596. qu'ils résolurent de faire paroître, pour donner quelque couleur au récit de leur histoire. Les Espagnols passerent quelques jours à Utias dans une grande familiarité avec les Anglois; mais souhaitant à la fin d'ensevelir le secret de leur aventure, ils prirent le parti de les tuer. Richard & Daniel périrent ainsi par leurs mains. Thomas, plus heureux, trouva le moyen de fuir dans les Montagnes. Fuentes, étant retourné à Porto-Ricco, empoisonna Georges, & fit partir quelques Brigands pour le délivrer de Thomas. Ils le manquerent.

Etat d'un Anglois dans une Isle deserte.

Ce malheureux fugitif se lassant bientôt de vivre dans une Isle deserte, eut la herdiesse de se livrer aux flots sur un simple tronc d'arbre, & vint se présenter ainsi devant Porto-Ricco, à la surprise extrême de tous ceux qui le virent arriver. S'étant fait connoître pour un Anglois, il porta ses plaintes au Juge de la Commission, mais il le trouva prévenu. Fuentes n'avoit pas manqué de donner un tour favorable à son aventure. Il avoit raconté au Gouverneur, qu'ayant découvert dans l'Isle d'Utias quatre Anglois qui avoient refusé de se rendre, il en avoit tué trois, & qu'il leur avoit trouvé quelques marchandi-

ſes dont il s'étoit ſaiſi. Ses complices avoient atteſté ſon récit avec ſerment. Cependant les accuſations de l'Anglois, & la naïveté de ſes plaintes, parurent capables de balancer leur témoignage. Ils furent arrêtés; & leurs contradictions ſervirent encore à les rendre ſuſpects. Fuentes, quoique gardé par deux Soldats, trouva le moyen de rompre ſes chaînes; il ſe retira ſur la riviere de *Toa*, qui n'eſt qu'à deux lieues de Porto-Ricco; & ſoutenu par le crédit de ſa famille, il demeura conſtamment dans cette retraite, preſqu'à la vûe de la Ville. WOOD. 1596.

Le crime de Don Fuentes ſe découvre.

Cependant la crainte du châtiment délia la langue à ſes Compagnons. Ils confeſſerent ce qui leur étoit arrivé dès le premier moment. La mort des Anglois ne paſſa point pour un crime; parce que la guerre étant rallumée entre l'Eſpagne & l'Angleterre, le crédit de la famille de Fuentes les fit regarder comme des Ennemis tués dans une juſte attaque. Mais leurs tréſors venant d'un Vaiſſeau Portugais, devoient retourner au Tréſor Royal, & cette prétention devint l'unique matiere du procès. Fuentes acheva de ſe mettre à couvert, en reſtituant une partie de l'argent qu'il s'étoit attribué, & faiſant uſage du reſte

Il ſe met à couvert du châtiment.

Wood.

1596.

pour corrompre un de ses principaux Juges. Mais il protesta toujours contre la déclaration du Matelot, qui nommoit entre ses dépouilles le gros diamant destiné pour le Roi, plusieurs autres pierreries, & quantité de poudre ou de lingots d'or. Dans cet intervalle, un de ses principaux complices trouva le moyen de s'échapper aussi de sa prison, & se sauva dans l'Eglise Cathédrale, d'où la Justice séculiere entreprit de le tirer. Cette difficulté fit la matiere d'un nouveau procès, qui traîna fort en longueur; ce qui n'empêcha point que les Prisonniers, pour n'avoir pû restituer, à l'exemple de Fuentes, ce qu'ils reconnoissoient avoir pris au préjudice du Roi, ne fussent condamnés à mort. Mais on ignore quel fut le dénouement des deux procès.

Autres circonstances du même fait.

Alcazar écrivit en Espagne, pour informer de cette affaire la Cour & le Conseil des Indes; sa Lettre, comme je l'ai fait observer, fut prise avec le Vaisseau qui l'apportoit. Mais le Juge de Porto-Ricco ajoûtoit à son récit quelques circonstances qui ne regardent pas moins l'Angleterre, & qu'on seroit tenté de rapporter au Voyage du Capitaine Lancaster, si la date des années pouvoit s'accorder. Il étoit arrivé depuis

deux mois, dit Alcazar, un Vaisseau Anglois dans un lieu voisin de Porto-Ricco, qui, après y avoir passé quelques jours sans avoir été découvert par les Espagnols, avoit remis de même à la voile. Mais plusieurs Matelots avoient refusé de remonter à bord. Ils étoient restés sur le rivage, d'où ils avoient député deux d'entre eux à Porto-Ricco, pour offrir leurs services aux Espagnols, en faisant représenter qu'ils devoient être traités civilement, puisque leurs offres étoient volontaires. Il ne paroît point en effet que le Gouverneur de Porto-Ricco les voulût punir comme des Pyrates, ni qu'il les regardât comme des Prisonniers de guerre; mais la plûpart étant hérétiques, il n'avoit reçu au service du Roi d'Espagne que ceux qui faisoient profession de la Religion Romaine; & la difficulté tomboit sur les autres, qui étoient au nombre de sept. Alcazar demandoit au Conseil des Indes quelle conduite on devoit tenir à l'égard des sept Protestans, qu'on ne pouvoit traiter en Ennemis, & que leur Religion néanmoins rendoit trop odieux & trop suspects pour les recevoir au nombre des Sujets de l'Espagne. Il n'expliquoit ni les raisons qui les avoient portés à quitter leur Vaisseau, ni le

WOOD. 1596.

WOOD. 1596. nom & les vûes de leur Capitaine. Mais ce récit s'accorde parfaitement avec ce qu'on a lû dans la Relation de Lancaster. La Réponse du Conseil des Indes à cette partie de la Lettre d'Alcazar, auroit été plus curieuse que celle qui regarde Fuentes & les immunités Ecclésiastiques.

CHAPITRE XX.

Voyage du Pilote Davis aux Indes Orientales en 1598, *sur un Vaisseau Hollandois.*

DAVIS 1598. LES Anglois ont regardé la Relation de *Davis* comme une des principales clefs qui leur ayent ouvert l'entrée des Indes Orientales, par les nouvelles lumieres qu'elle répandit en Angleterre, & par l'effet qu'elles eurent pour y réveiller l'espérance & les desirs. Davis avoit accepté, pour servir sa patrie, la qualité de Pilote sur un Vaisseau Hollandois, qui partoit pour les Indes avec une Commission du Comte *Maurice*. A son retour, il se hâta d'envoyer de Midelbourg en Zélande les Mémoires de son Voyage à Robert, Comte d'Essex, avec une Lettre datée le premier d'Août

Mémoires de ce voyage, adressés au Comte d'Essex.

1599, que *Purchas* a ſoigneuſement conſervée. Il proteſte au Comte d'Eſſex, que ſes Mémoires ne contiennent que ce qu'il a vû de ſes propres yeux; mais il lui promet que dans les entretiens qu'il ſe flatte d'avoir bien-tôt avec lui, il lui communiquera les informations qu'il s'eſt procurées, non-ſeulement ſur les forces & le commerce des Portugais dans les Indes Orientales, mais ſur le commerce des Nations de l'Inde entr'elles; qu'à l'égard des poſſeſſions du Portugal, il commenceroit par *Sofala*, qui eſt le premier Etabliſſement des Portugais au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance; qu'il continueroit de ſuite par *Mozambique*, *Ormuz*, *Diu*, *Goa*, *Coulan*, *Onor*, *Mangalor*, *Cochin*, *Columbo*, *Negapatan*, *Porto-Grande* dans le Royaume de Bengale, *Malaca*, *Macao* dans la Province de Canton à la Chine, & les Iſles *Moluques*. Il obſerve, pour le Commerce, qu'ils trafiquent à *Monomotapa*, à *Melinde*, à *Aden*, à *Cambaye*, ſur les Côtes de *Coromandel*, de *Balagnaia* & d'*Orixa*: que le Commerce de *Cuzarate* eſt fort conſidérable: que toutes ces Nations ont des Négocians à *Achin*, Ville de l'Iſle de *Sumatra*: qu'il y a auſſi des Arabes, & une Nation

DAVIS.

1598.

Détail de Davis.

DAVIS. 1598.

nommée *Rumos* (*a*), venue, dit-il, de la Mer rouge, qui exerce le Commerce à Achin depuis plusieurs siecles : qu'il y vient même des Chinois, qui l'ont traité fort civilement. Pour conclusion, il fait remarquer que les Portugais s'étoient efforcés jusqu'alors de dérober toutes ces connoissances aux autres Nations de l'Europe.

Alphabet de la langue d'Achin.

Davis avoit fait entrer dans sa Lettre un alphabet de la Langue d'Achin, avec différens mots de la même Langue, en observant qu'elle s'écrit de gauche à droite, suivant l'usage des Hébreux. Il y parle aussi des Monnoies du Pays, dont il envoyoit quelques pieces au Comte d'Essex ; entr'autres, une piece d'or, nommée *Mas*, qui valoit environ neuf sols & demi d'Angleterre. Les autres étoient de plomb. Celle qu'il nomme *Kamas*, devoit être d'une valeur bien mince, puisqu'il en falloit seize cens pour faire un mas.

(*a*) Il faut entendre sous ce nom les Habitans de l'Egypte, qui ont fait partie de l'Empire Romain, comme l'Asie Mineure & d'autres Provinces, est appellée *Rum* par les Orientaux. Delà vient aussi que les Turcs sont nommés Rums ; & non pas, comme Purchas l'a cru, de ce qu'ils sont en possession de Constantinople qui a été nommée la nouvelle Rome ; car le nom de Rum leur étoit donné comme à toutes ces Provinces avant qu'ils fussent maîtres de Constantinople.

La Relation de Davis eſt quelquefois obſcure ; mais elle doit être conſidérée comme l'extrait d'un long Journal, qui n'exiſte plus, & qui avoit été compoſé ſans doute à la hâte. On n'oſe louer ſes latitudes ; car il ſemble que la plûpart ayant été priſes à bord, il y a peu de fond à faire ſur leur juſteſſe, à la reſerve néanmoins de deux ou trois, où l'on remarque qu'il n'a rien négligé. Il doit paroître fort étrange qu'il ne donne aucune obſervation ſur Achin, quoique ce fût le principal objet de ſon Voyage, & qu'il y eût demeuré ſi longtems.

DAVIS. 1598.

Le *Lion* & la *Lionne*, deux Vaiſſeaux Hollandois, le premier de quatre cens tonneaux avec cent vingt-trois hommes à bord, l'autre de deux cens cinquante tonneaux avec cent hommes, partirent de Fleſſingue le 15 de Mars 1598. On doute ſi les Chefs de l'entrepriſe avoient quelque vûe déterminée pour le terme de leur navigation ; mais c'étoient trois riches Marchands de Middelbourg, *Mushrom*, *Clark* & *Monaſs*, qui s'étoient propoſés d'augmenter leur fortune par un nouveau Commerce, & qui avoient confié le principal Commandement de leur Flotte au Capitaine *Cornelius Houteman*, après l'avoir mu-

Départ de deux Vaiſſeaux Hollandois.

DAVIS. 1598.

ni, contre toutes sortes de hazards, d'une Commission du Comte Maurice de Nassau.

Route de la Flotte.

Le 22, ils mouillerent à Torbay, sur la Côte Méridionale d'Angleterre, d'où ils remirent à la voile le 7 d'Avril; & dès le 20 ils arriverent à la vûe de Porto-Santo. Le 23 ils se trouverent à la hauteur de Palma, & le 30 à celle des Isles du Cap-Verd. Le premier de Mai ils relâcherent à Saint Nicolas, une de ces Isles, au 16 degré 16 minutes de latitude du Nord. Ils s'y arrêterent jusqu'au sept, pour renouveller leurs provisions. De-là se livrant à la fortune, qui les conduisoit, ils s'avancerent jusqu'au 7e degré de latitude du Sud, presqu'à la vûe des Côtes du Brésil. Mais les vents étant devenus si variables qu'il leur fut impossible de doubler le Cap Saint Augustin, ils prirent au Nord vers la petite Isle *Fernando Laronha*, au quatriéme degré de latitude du Sud. Ils y arriverent le quinze de Juin; & l'ancre fut jettée au Nord de l'Isle, sur un fond de dix-huit brasses.

Isle de Fernando Laronha, délicieux séjour.

Cette Isle est d'une fertilité extrême. Il s'y trouve de l'eau excellente, avec une grande abondance de Vaches, de Chevres, de Porcs, de Poules, de Bled de Guinée, de Melons, d'Oiseaux de

mer & de Poiſſon de toute eſpece. Il n'y avoit pour Habitans que douze Négres, huit hommes & quatre femmes, que les Portugais y avoient laiſſés pour cultiver la terre. Depuis trois ans, aucun Vaiſſeau n'y avoit abordé. Davis repréſente le ſort de ces douze Solitaires, au milieu de la paix & de l'abondance, comme un état digne d'envie, s'ils avoient été capables d'en connoître & d'en ſentir les avantages Les Matelots Hollandois n'y furent pas inſenſibles, puiſqu'ils ne s'ennuyerent point de les goûter pendant près d'un mois & demi. Ils partirent le 26 d'Août avec un vent Nord-Eſt, & le dernier jour du mois ils doublerent le Cap S. Auguſtin. Le 10 de Septembre, ils paſſerent des lieux dont ils avoient fort appréhendé le danger. Ce ſont les bancs d'*Abrolhes*, qui ſont fort loin dans la mer, vis-à-vis les Côtes du Bréſil, à 21 degrés de latitude du Sud.

DAVIS. 1598.

Baye de Saldanna.

Ils n'eurent point de plaintes à faire du tems, juſqu'à la Baye de Saldanna, où ils tomberent le 11 de Décembre. Cette Baye eſt dix lieues au-deſſous du Cap de Bonne-Eſpérance. Il n'y avoit point alors de lieu ſur la même Côte où les rafraîchiſſemens s'offriſſent avec plus de facilité & d'abondance. Il s'y

DAVIS. 1598.

Habitans & animaux de cette Baye.

trouve trois bonnes Rivieres. Le Commerce y étoit si avantageux avec les Habitans, que pour quelques clous, & pour un morceau de fer, qui ne valoit pas deux sols, on obtenoit d'eux un Mouton gras ou même un Bœuf. Davis remarque que les Bœufs y ont entre les épaules une masse de chair, comme les Chameaux l'ont sur le dos. Au lieu de laine, les Moutons ont une espece de crin; & leur queue est si épaisse & si grasse, qu'elle pese jusqu'à douze ou quatorze livres.

La couleur des Habitans est olivâtre, mais plus foncée que celle des Brésilliens. Ils ont les cheveux noirs & frisés, comme les Négres d'Angola; mais ils ne sont pas circoncis. Leur visage est peint de diverses couleurs. Ils sont nuds, excepté vers la ceinture, où ils se couvrent d'une peau fort courte. Leur chaussure est une sorte de sandales, qui ne s'élevent point au-dessus du pied. La plûpart sont robustes, actifs & extrémement prompts à la course. Leur langage est mal articulé. Pour armes, ils ne connoissent que les dards. Ils sont sujets du grand Empereur de Monomotapa; mais, dans l'éloignement où ils sont de sa Cour, avec si peu de liaison dans la forme du Gouvernement, leur

dépendance n'eſt pas fort gênante. Leur ſenſibilité eſt extrême pour les injures. Quelques-uns d'entr'eux ayant été maltraités par les Hollandois, ils s'abſenterent tous pendant trois jours, qu'ils employerent à répandre l'allarme, par des feux allumés dans toutes leurs Montagnes. Le quatriéme jour, ils revinrent avec quantité de beſtiaux; mais tandis que les Hollandois étoient occupés à les marchander, ils fondirent ſur eux avec tant de furie, qu'ils en tuerent treize. Le Capitaine Houteman ne ſe crut point obligé de riſquer ſa vie pour vanger ſes Matelots. Il leur envoya du Vaiſſeau, des épées, des piques & des mouſquets, dont ils ne ſe trouverent pas plus diſpoſés à faire uſage. Un grand Dogue qu'ils avoient avec eux, & qu'ils voulurent lâcher ſur les Sauvages, fit le rétif à ſon tour, comme s'il eût craint de faire honte à ſes Maîtres, en marquant plus de courage. Il ne reſtoit qu'à lever l'ancre après cette fâcheuſe aventure.

DAVIS. 1598.

Démêlé des Hollandois avec les Négres.

On partit le 27; & le dernier jour du mois, on doubla le Cap de Bonne-Eſpérance. Le 6 de Décembre, on doubla celui *das Agulhas*, qui forme la pointe la plus Méridionale d'Afrique. Il eſt à 35 degrés de latitude du Sud, & l'Aiguille aimantée n'y reçoit aucune va-

DAVIS. 1598.

Isle de Madagascar.

riation. Le 6 de Janvier 1599, on decouvrit l'Isle de Madagascar, au-dessous du Cap *Romano*; mais n'ayant pû le doubler, on employa tout le reste du mois à gagner la Baye de Saint-Augustin, vers le Sud-Ouest de l'Isle; & l'on y jetta l'ancre le 3 de Février, à 33 degrés 50 minutes.

On y relâche.

A l'arrivée des Vaisseaux Hollandois, quantité d'Insulaires se firent voir sur le rivage; mais ils disparurent au premier mouvement qu'on fit pour débarquer. Leur effroi venoit de quelques insultes qu'ils avoient reçues peu de mois auparavant d'un Capitaine de Vaisseau, qui avoit fait lier un Négre à un poteau, & qui l'avoit tué à coups de fusil dans cette situation. Cependant après avoir refusé de s'approcher pendant sept jours, les caresses qu'on employa pour les gagner commencerent à faire plus d'impression sur eux. Ils amenerent quelques Vaches, que les Hollandois acheterent;

Caractere des habitans

mais ils se retirerent aussi-tôt. Ces Peuples ont le corps bien fait & robuste. Ils sont nuds. Leur couleur est celle du charbon le plus noir. Leur langage a des sons fort doux & fort agréables. Ils ont pour armes des demi-piques, garnies de fer, qu'ils entretiennent fort luisant. Le Pays est fertile. Il produit par-

ticulierement beaucoup de tamarins, & une ſorte de pois qui croît ſur de grands arbres, & dont les coſſes ont deux pieds de long. C'eſt une nourriture ſaine & de fort bon goût. L'Iſle a des Caméleons en grand nombre.

On arrive aux Iſles de Comorre, & l'on y eſt bien reçu.

Pendant plus d'un mois qu'on paſſa dans cette Baye, il fut ſi difficile de s'y procurer de la viande, ſoit par le commerce des Habitans ou par la chaſſe, que les Hollandois en partirent affamés, après l'avoir nommé la Baye des Faméliques. Ils mirent à la voile le 14 de Mars. Le 29, ils arriverent aux Iſles de Comorre, qui ſont au nombre de cinq; *Mayotta*, *Auſuame*, *Magliaglio*, *San-Chriſtophoro* & *Spirito-Santo*. Leur poſition eſt entre douze & treize degrés de latitude du Sud. Houteman choiſit celle de Mayotta, pour y aborder le 30, près d'une Ville dont les Habitans s'empreſſerent beaucoup de venir au-devant de lui & de lui apporter des proviſions. Ils l'inviterent à deſcendre ſur le rivage. Le Roi de l'Iſle vint l'y recevoir, avec un cortége fort galant, & trois timbales qui marchoient devant lui. Il étoit vêtu d'une longue robbe de ſoie brodée; & toute ſa ſuite ne portoit pas des habits moins riches, de la forme à peu près de ceux des Turcs. Après avoir fait une

DAVIS.
1598.

reception fort gracieuſe au Capitaine Hollandois, Ce Prince lui donna une Lettre de recommandation pour la Reine d'Auſuame; car cette Iſle étoit alors ſans Roi.

Reine d'Auſuame & ſon Iſle.

La Flotte mouilla le 19 au Port (a) d'Auſuame, devant la Ville de *Demos*, dont les ruines annoncent ſon ancienne force & ſon ancienne grandeur. Ce qui reſte, forme encore une fort belle Ville. Toutes les maiſons ſont bâties de belles pierres, liées avec du ciment. La plus grande partie des murs eſt abbatue; mais les endroits qui ſubſiſtent ſont d'une épaiſſeur extraordinaire. La Reine ne fit point l'honneur aux Hollandois de les admettre à l'Audience, quoiqu'elle la donne publiquement à ſes Sujets. Ils ne purent même trouver l'occaſion de la voir; mais elle les fit traiter avec beaucoup de politeſſe & d'amitié. Les Habitans des Iſles de Comorre ſont noirs; leurs cheveux ſont doux comme ceux des Indiens. Leur Religion eſt le Mahométiſme. Il n'y a point de Nation voiſine qui ſoit auſſi guerriere, ni mieux armée. Ils ont l'épée, le poignard, des arcs, des fleches, des lances, des dards & des boucliers. Leurs Iſles ſont agréa-

Caractere des habitans des Iſles de Comorre.

(a) D'autres écrivent *Auſuame*, *Auzoane*, & *Anjuan*. Les Anglois par corruption appellent cette Iſle *Joanna*.

bles & fertiles. Elles produisent du riz, des vaches, des moutons & des chevres; beaucoup de volaille, des cocos, des oranges, des citrons, & d'autres sortes de fruits. L'Auteur ne put être informé des autres richesses du Pays, quoiqu'il y trouvât des Marchands de l'Arabie & de l'Inde. Mais il remarqua que le Peuple etoit passionné pour le fer, les armes & le papier.

Isles de Maldives.

Houteman fit lever l'ancre le 28. On traversa les Isles de *Mascarenhas*, sans craindre le danger des sables de *Almirante ;* & la navigation n'ayant pas cessé d'être favorable, on tomba le 23 de de Mai à la vûe des Isles *Maldives*. Ces Isles sont si basses & si couvertes de cocos, que la perspective n'offre que de la verdure. Ayant jetté l'ancre à quelque distance, on vit passer quantiré de Barques Indiennes, que rien ne put engager à s'approcher. Le Capitaine prit enfin le parti d'en faire arrêter une. Elle étoit fermée comme nos Bateaux couverts, & l'on y trouva un Gentilhomme Indien avec sa femme. Il étoit vêtu d'une toile très-fine, à la maniere des Turcs. Il portoit aux doigts plusieurs bagues précieuses. Sa physionomie étoit douce, sa contenance modeste, & son langage gracieux. Le Ca-

Homme de qualité de cette Isle, que les Hollandois prennent avec sa femme.

DAVIS. 1599.

pitaine ne pouvant douter, ſur cette peinture, que ce ne fût un homme de qualité, paſſa dans ſa Barque, pour faire quelques civilités à ſon épouſe. Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint la liberté de la voir. Elle ſe découvrit enfin le viſage, ſans ſe lever, & ſans prononcer une parole. Houteman moins reſpectueux pour ſes bijoux, ouvrit une caiſſe, dans laquelle il trouva quelques diamans & de l'ambre gris. L'Auteur ignore ce qui fut enlevé à la Dame Indienne; mais elle parut peu ſenſible à cette perte; & ſon mari laiſſa voir encore moins d'altération ſur ſon viſage. Il étoit noir & d'une taille médiocre. Davis ne put diſtinguer le nombre des Iſles, mais il apprit qu'on en compte onze (*a*) mille.

Le 27, les Hollandois virent arriver à bord un Vieillard qui parloit un peu la Langue Portugaiſe. Il ſembloit que la ſeule curioſité l'amenât; mais après avoir reçu quelques préſens, dont l'eſpérance avoit été ſon premier motif, il offrit ſes ſervices au Capitaine pour lui ſervir de Pilote au-travers des Iſles. Il conduiſit la Flotte par le véri-

(*a*) C'eſt ſans doute une erreur ou une exagération; mais il eſt vrai que le nombre des petites Iſles eſt fort grand.

table Canal, qui ſe nomme proprement *Maldivia*, à 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord. Là, Davis reconnut que l'Aiguille avoit 17 degrés Oueſt de variation. Il étoit fort dangereux de manquer ce Canal, & ſans ceſſe il y paſſe un grand nombre de Vaiſſeaux Indiens.

DAVIS. 1599.

Canal des Maldives.

La Flotte Hollandoiſe tomba le 3 de Juin ſur la Côte de l'Inde, au 8e degré 40 minutes de latitude du Nord. Après avoir rangé quelque tems le rivage, elle doubla le Cap de Comorin, d'où elle tourna droit vers Sumatra. Le 13, elle en découvrit les Côtes, au 5e degré 48 minutes de latitude; &, le 21, elle mouilla l'ancre au Port d'Achin, ſur un fond de douze braſſes.

Les Hollandois arrivent à Achin.

Les Hollandois trouverent dans le Port d'Achin quelques Barques d'Arabie & de Pegu, qui venoient chercher du poivre; mais ils y virent avec moins de ſatisfaction trois ou quatre petits Bâtimens Portugais, dont l'arrivée récente leur parut de fort mauvais augure. Cette petite Flotte étoit commandée par *Dom Alphonſe Vincent*, qui étoit parti de Malaca ſur le bruit de leur Voyage, pour s'efforcer d'interrompre leur Commerce. Cependant les Habitans du lieu s'empreſſerent de les rece-

DAVIS. 1599.

voir civilement. Les Officiers du Roi vinrent mesurer leurs Vaisseaux, & prendre le compte des hommes & de l'artillerie. Houteman fit partir avec eux deux de ses gens, avec les présens qu'il destinoit pour le Roi. C'étoit un miroir, un verre à boire, & un bracelet de corail. Ce Prince renvoya les deux Députés, vêtus à la mode du Pays, avec des assurances de paix & d'amitié.

Premiere audience que les Hollandois ont du Roi.

Cependant le lendemain, à minuit, le Roi fit demander aux Hollandois leur Capitaine, en leur envoyant un de ses Officiers pour otage. Houteman ne résista point à cette proposition. Il se présenta au Roi, qui le reçut avec beaucoup de douceur, & qui lui promit une liberté entiere pour son Commerce. Il joignit à cette promesse une faveur extraordinaire dans cette Cour. C'est le présent d'une sorte de Poignard qui n'a ni garde, ni pommeau; mais dont la poignée est d'un métal précieux, orné de pierreries. La Loi condamne à mort ceux qui osent le porter sans l'avoir reçu du Roi. Celui qui est honoré de ce noble présent, a le droit de prendre toutes sortes de vivres & de provisions sans rien payer, & de traiter tout le monde en Esclave. Houteman rapporta

porta de la Ville un essai de poivre, & se loua beaucoup des bontés du Roi. Mais il apprit au petit nombre d'Anglois qu'il avoit à bord, que ce Prince lui avoit demandé s'il étoit de leur Nation, & qu'apprenant qu'il n'en étoit point, il s'étoit emporté à quelques discours peu favorables pour l'Angleterre, jusqu'à dire qu'il auroit voulu pour mille pieces d'or que le Capitaine n'eût point amené un seul Anglois. Quelques jours après, les Facteurs de la Flotte descendirent à terre avec leurs marchandises, & se rendirent dans une maison que le Roi leur avoit fait préparer.

DAVIS.

1599.

Exercice du commerce.

Pendant que le Commerce s'exerçoit mutuellement avec beaucoup de tranquillité & de bonne foi, le Capitaine continua de paroître assidument à la Cour, & d'y recevoir du Roi les mêmes caresses. Un jour ce Prince lui déclara que les Portugais n'épargnoient rien pour le perdre dans son esprit; mais lui promettant de ne pas lui ôter son amitié, il lui donna pour gage de sa parole une bourse remplie d'or. Dans cette occasion, il lui demanda encore s'il étoit vrai qu'il fût Anglois, comme les Portugais l'en avoient assuré. Houteman protesta qu'il ne l'étoit point:

DAVIS.

1599.

Mauvaise opinion que le Roi d'Achin avoit des Anglois.

mais étant pressé d'avouer du moins s'il n'avoit pas quelques Anglois sur sa Flotte, il répondit, pour éluder cette question, que s'il en avoit quelques-uns, c'étoient des Anglois qui avoient reçu leur éducation en Hollande. Le Roi lui dit qu'il avoit entendu parler de l'Angleterre, mais qu'il ne connoissoit point la Hollande ; & pour comble de mortification, raconte l'Auteur, il ajoûta que malgré la haine qu'on lui avoit inspirée contre les Anglois, il souhaitoit de voir quelqu'un de cette Nation. Cet entretien finit par une proposition fort étrange, que le Roi fit au Capitaine ; il lui demanda son assistance contre le Roi de *Jahor*, avec lequel il étoit en guerre, en lui promettant pour ce service son entiere cargaison de poivre. Houteman, incertain de ce qu'il devoit répondre, se réduisit à des protestations générales de zèle & d'attachement.

Il se passa quelques jours, au bout desquels le Roi parut mécontent qu'après la déclaration qu'il avoit faite au Capitaine, aucun Anglois ne se fût encore présenté devant lui. En effet, Davis & Tomkins, les deux seuls Anglois qui fussent sur la Flotte, y avoient été retenus jusqu'alors, sous prétexte que

les premiers discours du Roi devoient donner quelque défiance pour leur sûreté. Mais Houteman s'étant apperçu que la Cour se refroidissoit pour lui, jusqu'à le soupçonner de vouloir partir secrettement, pour se délivrer de l'engagement où il étoit entré avec le Roi, se hâta de conduire Davis au Palais.

Davis est demandé par le Roi.

A la vérité, ce Prince mit beaucoup de réserve & de froideur dans son premier accueil. Il parloit assez bien la Langue Portugaise, qui étoit familiere à Davis. La conversation dura quelque tems sans s'échauffer beaucoup ; mais Davis ayant rappellé toutes les forces de son esprit pour la rendre agréable & intéressante, elle fit tant d'impression sur le Roi, qu'après l'avoir prolongée plus d'une heure, il fit appeller son *Scha Bandar*, qui revêtit Davis par son ordre d'une robe de toile des Indes, lui ceignit la tête d'un linge roulé, & lui mit une écharpe brodée d'or. On lui offrit ensuite des rafraîchissemens, & le Roi lui fit l'honneur de boire un verre d'eau-de-vie à sa santé. La vaisselle étoit d'or ou de porcelaine ; mais il fallut manger à terre & sans serviettes, suivant l'usage du Pays. La conversation continua sur l'Angleterre, sur la Reine & son Ministre, & particulierement sur

Faveurs qu'il reçoit de ce Prince.

Davis. 1599.

la guerre des Anglois contre l'Efpagne ; dont le Roi marqua d'autant plus de furprife & d'admiration, que jufqu'alors il avoit regardé le Roi d'Efpagne comme le Monarque abfolu de toute l'Europe.

Le lendemain Davis reçut une nouvelle invitation pour retourner à la Cour. On le fit monter fur un éléphant ; & quelques Officiers nommés par le Roi, lui firent voir la Ville & les cours du Palais fur cette monture. Cette promenade fut fuivie d'un feftin où l'on but & l'on mangea exceffivement. Le même jour, il rencontra un Marchand Chinois qui parloit fort bien la Langue Efpagnole, & de qui il tira diverfes informations d'importance. La Ville eft remplie de Négocians étrangers, de la Chine, de l'Arabie, de Guzarate, de Bengale, de Pegu, & d'un grand nombre de Portugais. Chaque Nation a fon quartier. Mais le Capitaine Hollandois ne goûta point cette liaifon de Davis avec un Chinois, & lui ordonna de retourner à bord.

Marchands étrangers établis à Achin.

Houteman s'étoit déterminé, de l'avis de fon Confeil, à donner au Roi le fecours qu'il avoit demandé contre fes Ennemis ; avec la réfolution néanmoins de ne pas trop s'engager dans une

DAVIS.

1599.

guerre qui touchoit ſi peu les Hollandois, & d'attendre même que ce Prince renouvellât ſes inſtances. Le premier de Septembre, il vit arriver à bord un Officier qui le preſſa de diſpoſer ſes gens & ſon artillerie, pour aller battre la Ville de Jahor. Mais on ne s'imagineroit pas que ce projet n'étoit qu'un artifice; & qu'après avoir traité ſi favorablement les Hollandois, le Roi d'Achin ne penſoit qu'à les faire égorger. L'Auteur n'explique point ce qui avoit été capable d'altérer ſubitement les diſpoſitions de la Cour; mais il laiſſe entrevoir que la Flotte de Hollande, s'étant bornée au commerce, ſans avoir donné le moindre ſujet de mécontentement aux Indiens, on ne peut attribuer ce changement qu'aux pratiques ſecrettes des Portugais.

Artifice du Roi d'Achin.

Les Officiers du Roi, pour mieux déguiſer leur trahiſon, firent ſortir de la riviere tous les Bâtimens & les Pares du Pays, chargés de Soldats armés, qui devoient ſervir comme de guides aux deux Vaiſſeaux de Hollande. Dans le mouvement de ces préparatifs, le Secretaire du Roi & le Scha Bandar ſe rendirent ſur les deux bords Hollandois avec un cortége de Soldats bien armés, ſous prétexte d'y traiter l'Equipage

DAVIS.

1599.

Trahison contre les Hollandois.

avant que de partir pour la guerre. Ils y avoient fait porter en effet toutes sortes de rafraîchissemens ; mais sur-tout une liqueur du Pays, qui, par le mélange d'une certaine semence, a la force de troubler presque tout d'un coup l'imagination, jusqu'à faire voir les objets tout différens de ce qu'ils sont en eux-mêmes, & qui devient un poison mortel lorsqu'elle est prise avec excès. Malgré la confiance établie sur tant de témoignages de paix & d'amitié, une juste prudence fit prendre aux Hollandois la précaution de s'armer. Cependant leurs soupçons ne tombant point sur la liqueur, ils en burent avidement. Lorsqu'elle eut commencé à produire son effet, les Indiens, sur un signal qu'ils se donnerent des deux Vaisseaux, tirerent leurs armes, & firent main-basse sur tout ce qui étoit autour d'eux. Le Capitaine Hollandois, & plusieurs autres furent tués dans cette attaque imprévûe. Tout le reste auroit eu le même sort, si la grandeur du péril n'eût dissipé les vapeurs de l'yvresse, dans ceux du moins qui avoient bû avec plus de ménagement. Davis & Tomkins furent du nombre, avec un François qui étoit aussi de la Flotte. Ils exciterent les autres par les reproches de l'honneur, &

Massacre des Hollandois.

1599.

par la conſidération du danger. Les Indiens ſurpris de leur voir reprendre leur ſang froid & leurs forces, n'entreprirent point de réſiſter, & firent voir au contraire par leur fuite, que la lâcheté accompagne toujours la trahiſon. Ceux qui ne purent gagner leurs Barques furent tués ſur les ponts, ou précipités dans l'eau. Le Secretaire & le Scha Bandar périrent des premiers. Davis ayant fait couper auſſi-tôt les cables de ſon Vaiſſeau, s'approcha de l'autre, où les Hollandois avoient été beaucoup plus maltraités; & faiſant jouer auſſi-tôt ſon artillerie, il jetta tant de conſternation parmi les Indiens qui oſoient encore attaquer ou ſe défendre, qu'ils ſe jetterent tous dans les flots, ſans que les Soldats armés qu'ils avoient dans leurs Pares, euſſent la hardieſſe de s'avancer pour les ſecourir. Ce fut une conſolation pour les Hollandois de voir leurs ennemis fuir à la nage, & la plûpart périr en fuyant, des coups de mouſquets qu'on leur tiroit des deux bords. Un Indien, qui s'étoit caché dans le tumulte, ſortit tout d'un coup de ſa retraite, pour ſe jetter apparemment dans les flots; & rencontrant Tomkins, il le bleſſa dangereuſement : mais tandis qu'ils luttoient enſemble, Davis, qui

Ils ſe ſauvent du péril.

DAVIS. ſurvint, tua le perfide d'un coup d'épée.

1599. Le Roi d'Achin s'étoit cru ſi sûr du ſuccès de ſa trahiſon, qu'il étoit venu ſur le rivage pour jouir du ſpectacle. Sa fureur fut égale à ſa honte en voyant fuir ſes gens, & ſes eſpérances renverſées. Il fit couper la tête ſur le champ à tous les Hollandois qui étoient à terre, n'en exceptant que huit, qui furent réſervés pour l'eſclavage en faveur de leur jeuneſſe & de leur taille. Toutes les marchandiſes qui avoient été tranſportées à terre ; celles que les Facteurs avoient achetées des Habitans, & qu'on n'avoit point encore eu le tems de charger ſur les deux Vaiſſeaux ; la Pinace & une Chaloupe, qui étoient au rivage ſans Matelots pour les garder, tomberent entre les mains des Ennemis. Il périt dans cette occaſion ſoixante-huit Hollandois, en y comprenant le Capitaine & ceux qui reçurent la mort à terre par l'ordre du Roi. Les deux Vaiſſeaux ſortirent auſſi-tôt du Port, moins par la crainte des Indiens, qui n'oſerent s'en approcher, que par celle des Portugais, qui avoient obſervé tranquillement juſqu'alors quel ſeroit le ſuccès de leurs intrigues. Ils ne firent aucun mouvement pour troubler la retraite

LeRoi d'Achin fait couper la tête à pluſieurs Hollandois.

des Hollandois ; aſſez contens ſans doute de leur avoir cauſé tant d'inquiétude, & de leur avoir ôté l'eſpérance de pouvoir retourner dans cette Cour. DAVIS. 1599.

Houteman, pendant le ſéjour qu'il y avoit fait, n'avoit pas laiſſé de charger cent quarante tonneaux de poivre ; ce qui confirme encore que les diſpoſitions du Roi avoient d'abord été favorables, & qu'elles n'avoient changé que par les mauvaiſes impreſſions dont on l'avoit rempli. Dans le peu de jours que Davis avoit paſſé parmi les Indiens, il s'étoit attaché à connoître le Pays. L'Iſle de Sumatra eſt riche & fertile. Elle produit quantité d'excellens fruits, & du bois excellent pour la conſtruction des Vaiſſeaux ; mais elle n'a pas d'autre grain que le riz, dont les Habitans font leur pain. Il s'y trouve des mines d'or & de cuivre, des baumes précieux, des gommes, des rubis, des ſaphirs, quantité d'indigo, & d'autres biens d'un grand prix. Le poivre y eſt en ſi grande abondance, qu'il fournit tous les ans à la cargaiſon de vingt Vaiſſeaux, & qu'on en tireroit beaucoup davantage, ſi l'induſtrie des Habitans répondoit à la fertilité du Pays. Il croît, comme le houblon, d'une racine qui ſe plante, & qui s'éleve à l'appui d'une longue

Cargaiſon des Hollandois.

Productions de l'Iſle de Sumatra.

Davis. 1599.

perche, autour de laquelle il s'entortille. Le fruit pend en grappes de trois pouces de longueur, & d'un pouce de grosseur. Chaque grappe porte environ quarante grains. Outre les minéraux & les végétaux, l'Isle de Sumatra est remplie d'animaux utiles, tels que le cheval, le bœuf, la chevre, le porc, l'élephant, & le bufle, qui est employé à labourer la terre. L'air d'ailleurs y est sain & tempéré. Une douce rosée & des pluies fécondes y sont des présens réguliers de la nature.

Etat de cette Isle & sa division.

L'Isle est divisée en quatre Royaumes, *Achin*, *Pidor*, *Manankabo*, & *Aru*. Les trois derniers sont tributaires d'Achin; mais le Roi d'Aru, soutenu de celui de *Jahor*, avoit secoué le joug de la soumission. Davis n'entendit parler que de cinq Villes principales, *Achin*, *Pidor*, *Pasem* ou *Pisam*, *Daja*, & *Manankabo*. La situation d'Achin est dans un bois, dont la Ville est si couverte, qu'on ne l'apperçoit qu'en y entrant. Elle est fort grande, mais sans ordre & sans uniformité. Les maisons y sont bâties sur des piliers de huit ou neuf pieds de haut; les murs & les toits ne sont que de bois, revêtu de nattes. Le nombre des Habitans est si grand, que les principales rues & les marchés paroif-

Situation d'Achin.

ſent tous les jours autant de foires. On ſe plaint du Port, dont l'entrée n'a pas plus de ſix braſſes de fond; quoiqu'on trouve enſuite vis-à-vis du Château un fort beau baſſin, où les Vaiſſeaux peuvent être à l'ancre ſur dix-huit braſſes. Ce Château eſt une des plus étranges Forteréſſes du monde. Il conſiſte dans une terre-plain flanqué de murs, ſans aucune autre fortification.

Fortune du Roi d'Achin.

Le Roi d'Achin ſe nommoit *Sultan Aladin*. On ne lui donnoit pas moins de cent ans. Sa ſanté paroiſſoit encore admirable, mais il étoit d'une groſſeur exceſſive. Dans ſon origine il avoit exercé le métier de Pêcheur. Sa valeur & ſa conduite l'avoient élevé par degrés, ſous le regne précédent, à la dignité d'Amiral; & ſes ſervices, dans une guerre importante, le rendirent ſi cher au Roi, que ce Prince lui fit épouſer une de ſes plus proches parentes. L'héritage de la Couronne devoit tomber ſur une Princeſſe, fille unique du Roi. Elle fut mariée au Roi de Jahor, de qui elle eut un Fils, qui fut envoyé à Achin pour y être élevé par ſon grand-pere maternel. Après la mort de ce vieux Monarque, l'Amiral qui commandoit alors toutes les forces de l'Etat par mer

DAVIS. 1599.

& par terre, prit le jeune Prince ſous ſa protection. La nobleſſe ayant entrepris de s'y oppoſer, il fit donner la mort à mille des principaux Seigneurs, à la place deſquels il ſubſtitua des gens de la plus baſſe extraction. Alors ſon ambition ne connut plus de bornes. Il maſſacra l'Héritier du Trône, & ſe fit proclamer Roi par le droit de ſa femme. Depuis plus de vingt ans, il étoit en guerre contre le Roi de Jahor, pour ſoutenir ſon uſurpation.

Son Palais & ſon faſte.

Son Palais eſt ſitué à un demi-mille de la Ville, ſur le bord de la Riviere. Il eſt bâti comme les autres maiſons, mais il s'éleve beaucoup plus. On traverſe trois grandes cours, pour arriver à l'appartement du Roi. Ce Prince reçoit ſes ſujets ſans en être vû. Il les voit, leur parle, & reçoit leurs plaintes ou leurs prieres; mais il leur accorde rarement la faveur de le voir à découvert. Les murs du Palais ſont couverts de nattes. Cependant on les tend quelquefois de drap d'or, ou de velours, ou de damas. Le Roi, & tous ceux qui paroiſſent devant lui, ſont aſſis à terre les jambes croiſées, comme nos Tailleurs. Il porte quatre poignards enrichis de diamans, deux par-devant & deux par-derriere, & un cimetere appuyé ſur le

genou. Environ quarante femmes, qui ſont continuellement derriere lui, s'occupent, les unes à le rafraîchir avec des éventails, d'autres à lui eſſuyer le viſage avec des mouchoirs, d'autres à lui préſenter de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs, d'autres à chanter des chanſons fort agréables. DAVIS. 1599.

La paſſion dominante du Roi étoit de boire & de manger. Il paſſoit à table les jours & les nuits; & lorſqu'il avoit l'eſtomac rempli, il prenoit du betel. (*a*) Cette drogue qui eſt fort en uſage dans les Indes Orientales, excite beaucoup à cracher & renouvelle vivement l'appétit. Dans la même vûe, il alloit ſe baigner ſouvent dans la Riviere, où il avoit fait préparer un lieu particulier pour ſon uſage. Le betel ſert auſſi à rendre les dents noires, & c'eſt une beauté parmi les Indiens.

Paſſions de ce Prince.

Betel & ſon uſage.

Une marque de reſpect à laquelle on eſt obligé en s'approchant du Roi, c'eſt de ſe mettre les jambes & les pieds nuds, en ôtant ſes bas & ſes ſandales à la porte de la chambre. On s'avance enſuite les bras levés, & les mains jointes au-

Cérémonies d'Achin.

(*a*) La maniere d'accommoder cette drogue eſt de prendre des feuilles de Betel dont on envelloppe un morceau de noix d'Areka, l'ayant ſaupoudré auparavant de poudre de chaux de coquille, & on le mâche enſuite.

DAVIS. 1599.

dessus de la tête, en baissant le corps, & prononçant le mot *doulat*; après quoi l'on s'assied, les jambes croisées, sans aucune autre cérémonie. Les plaisirs du Roi consistent, avec ceux de la table, à vivre au milieu de ses femmes & à voir des combats de cocqs. A son exemple, ses sujets font leurs délices des mêmes amusemens.

Gouvernement.

L'Etat est gouverné par cinq principaux Ministres, avec leurs Officiers inférieurs, ausquels sont joints le Secretaire & quatre *Scha Bandars*. L'autorité du Roi est si despotique, qu'il est le maître absolu de la vie & des biens de ses Sujets. Les châtimens ordinaires de sa justice, sont de faire couper les pieds & les mains aux Criminels, ou de les bannir dans une Isle nommée *Polouay*. Ceux qu'il condamne à mort sont empalés, ou déchirés par les éléphans. Outre les Prisonniers qui sont enfermés dans des cachots, il y en a toujours un grand nombre qui jouissent de la liberté de marcher dans la Ville avec les fers aux mains.

Femmes du Pays.

Les femmes du Roi sont presque l'unique Conseil de ce Prince. D'un grand nombre de belles Indiennes qui portent ce titre, il y en a trois ausquelles il est lié par des cérémonies de Religion, &

toutes les autres ne ſont que des Concubines. Elles ſont gardées dans des lieux où les yeux des hommes ne pénetrent jamais. Outre celles qu'il a le pouvoir de choiſir dans ſes propres Etats, les Marchands Arabes lui amenent des Eſclaves de tous les Pays où s'étend leur commerce. Ainſi toutes les Nations de l'Orient ſervent à l'entretien de ſon incontinence, & les ſommes qu'il y emploie ne ſont pas une des moindres dépenſes de l'Etat. La modeſtie & la ſoumiſſion ſont des vertus ſi néceſſaires pour celles qui ont une fois l'honneur de lui plaire, qu'une faute légere eſt quelquefois punie de mort; ainſi ce qui ſembleroit devoir ſervir à les rendre plus libres & plus indépendantes, ne fait qu'augmenter leur ſervitude. Une Eſclave ne peut être reçue parmi les Concubines du Roi, ſi elle a été expoſée en vente à d'autres yeux que les ſiens, & le Marchand qui oſeroit la préſenter ſeroit puni de mort. Bien moins peut-elle aſpirer à la qualité de Reine, ou de femme avec les cérémonies de la Loi. On comptoit entre les actions tyranniques du Sultan Aladin, de s'être fait amener par un Seigneur de ſa Cour une belle Eſclave dont on lui avoit vanté les charmes. Il prit pour elle un vi-

DAVIS. 1599.

Eſclaves concubines.

DAXIS.

1599.

ve paſſion, quoiqu'elle eût ſervi pendant quelques années aux plaiſirs d'un autre ; & le regret de ne l'avoir pas eu dans ſa fleur alluma ſi furieuſement ſa jalouſie, qu'il fit donner la mort à celui qui s'en étoit privé pour lui plaire. Enſuite le dégoût ayant ſuivi de près cette brutale paſſion, il fit mourir auſſi l'Eſclave, pour la punir de l'aſcendant qu'elle avoit pris ſur lui.

Leurs occupations, & ſort de leurs enfans.

L'occupation des femmes, dans leur retraite, eſt d'apprendre le chant, la danſe, & d'autres exercices qui peuvent les rendre agréables à leur Tyran. Leurs enfans ſont élevés loin d'elles, ſans avoir jamais l'occaſion de revoir leur mere ; & le ſeul avantage qu'ils tirent de leur naiſſance, eſt d'être employés dans les occaſions les plus périlleuſes de la guerre, parce qu'on leur ſuppoſe plus de zele & de fidélité pour la gloire ou l'intérêt du Roi. Les filles ſont mariées aux principaux Seigneurs du Royaume. Ces deux uſages ne regardent néanmoins que les enfans des Concubines ; car ceux qui naiſſent des trois femmes du Roi étant deſtinées ſuivant l'ordre de leur naiſſance à l'héritage de la Couronne, ſont élevés avec plus de diſtinction ; & les filles de ces trois mariages épouſent ordinairement les Rois ou les Princes voiſins.

Le Sultan Aladin, dans les remors, ou du moins dans les allarmes de ſon uſurpation, entretenoit dans ſes Ports cent Galeres, dont quelques-unes pouvoient porter juſqu'à quatre cens hommes; mais ſans pont, ſans artillerie, & peu différentes de nos Barques plates. Leurs rames ont la forme d'une pelle, d'environ quatre pieds de longueur; elles ſont ſi légeres, qu'on ne s'en ſert qu'avec la main, ſans les appuyer ſur le bord de la Galere. C'étoit avec cette Flotte que le Roi d'Achin tenoit ſes Voiſins & ſes Tributaires dans la crainte & la ſoumiſſion. Son Amiral étoit une femme, parce qu'il ne trouvoit pas d'homme à qui il oſât donner ſa confiance. Ses principales forces de terre conſiſtoient dans ſes éléphans. Les armes du Pays ſont l'arc, les fleches, les javelines, l'épée & le bouclier. L'artillerie du Roi étoit nombreuſe, & la plûpart des pieces étoient de fonte; mais elles étoient ſans affût; de ſorte que ſe tirant à terre, elles produiſent peu d'effet lorſqu'elles ne ſont pas ſur quelque endroit élevé, tel que j'ai repréſenté le Château, ou la Plate-forme du Port.

DAVIS. 1599.

Force du Roi d'Achin.

La Religion du Royaume d'Achin eſt le Mahométiſme. On y éleve les enfans avec ſoin, & les Ecoles y ſont en grand

Religion de l'Iſle de Sumatra.

DAVIS. 1599.

nombre. Davis assure qu'Achin a son Archevêque & d'autres dignités Ecclésiastiques. Mais c'est un nom qu'il emprunte apparemment de la Religion Chrétienne, pour signifier le Chef des Prêtres Musulmans. Il parle aussi d'un Prophete, qui jouissoit alors d'une gloire & d'une distinction extraordinaire, parce qu'on lui attribuoit tous les dons du Ciel.

Richesses des Tombeaux des Rois.

Dans le lieu destiné à la sepulture des Rois, chaque tombeau est orné de deux masses d'or (*a*), l'une à la tête, l'autre aux pieds, qui doivent peser ensemble au moins cinq cens livres. Elles sont travaillées assez curieusement. Davis se procura la vûe de deux de ces masses, qu'on préparoit d'avance pour le tombeau du Roi régnant. Elles pesoient le double des autres, c'est-à-dire mille livres, & les diamans y étoient prodi-

(*a*) Ce fait se trouve confirmé dans l'Ouvrage intitulé, *l'Asie Portugaise*. L'Auteur raconte qu'en 1521, Georges de Britto ayant abordé sur la Côte d'Achin, avec un Flotte de six Vaisseaux & de trois cens hommes, fut informé par un Portugais ingrat, que le Roi d'Achin avoit reçu favorablement après un naufrage, qu'il y avoit une grande quantité d'or aux Tombeaux des Rois du Pays. Après avoir fini quelques affaires, Britto chercha querelle au Roi, & debarqua deux cens hommes pour piller les Tombeaux; mais le Roi venant au secours avec mille hommes & six éléphans, tua une partie des Portugais, & força le reste de remettre à la voile. *Voyez* Faria y Sousa, Asie Portugaise, Tome premier, page 244.

gués. Davis n'épargna rien pour ſe faire conduire au lieu des ſépultures ; mais il ne put obtenir que ſa curioſité fût ſatisfaite.

DAVIS. 1599.

Le peuple d'Achin eſt entierement livré au commerce. Il entend fort bien les affaires, & les enfans s'y forment dès leurs premieres années. La Ville ne manque point d'Artiſans. Il s'y trouve un grand nombre d'Orfévres, de Fondeurs, de Tiſſerands, de Tailleurs, de Chapeliers, de Potiers, de Diſtillateurs d'Arrak, c'eſt-à-dire d'une ſorte d'eau-de-vie qui eſt faite de riz ; de Couteliers & de Serruriers. Chaque famille a ſa ſépulture particuliere. L'uſage eſt de placer la tête du Mort vers la Mecque. Deux pierres, qui ſont aux deux extrémités du tombeau, contiennent des inſcriptions, en forme d'épitaphes, & des figures d'un travail curieux.

Arts connus & exercés à Achin.

Achin eſt ſans ceſſe rempli de Marchands étrangers, de la Chine, de Bengale, de Pegu, de Java, de Coromandel, de Guzarate, d'Arabie, &c. Les Habitans prétendent que c'eſt dans cette Ville que Salomon envoyoit ſes Flottes, & que le nom d'Ophir s'eſt changé, par la longueur du tems, en celui d'Achin. Ils donnent celui de *Rums* aux Egyptiens qui viennent commercer chez

On croit que Samatra étoit l'Ophir de Salomon.

DAVIS. 1599.

eux ; & depuis le tems de Salomon, ils assurent que c'est ce Peuple qui a toujours continué la même navigation.

Mesures & poids d'Achin.

Les Marchands d'Achin vendent leur poivre avec une mesure qu'ils appellent (a) *Bahar*, & qui contient trois cens soixante de nos livres. Cette mesure se vend trois livres sterling quatre schellins. Leur poids s'appelle *Catt*; il revient à vingt & une de nos onces. Leur once est plus forte que la nôtre, dans la proportion de seize à dix. Le poids dont ils se servent pour les pierres précieuses s'appelle *Mass*. Il en faut dix & trois quarts pour faire une once.

Cérémonies religieuses.

Quoique le Royaume d'Achin fasse profession du Mahométisme, la Religion de ces Peuples est mêlée d'un reste d'opinions Judaïques, qui les rendent esclaves d'un grand nombre de superstitions. Une fois l'année, le Roi accompagné de sa Noblesse, se rend à la Mosquée, pour voir si le Messie n'est point arrivé. Cette céremonie s'observa pendant le séjour de Davis à la Cour. Le cortége Royal étoit composé de quarante éléphans, parés d'étoffes d'or &

(a) M. Dumas, ancien Gouverneur de Pondichery, aussi estimable par ses lumieres que par son caractere, m'a dit que le Bahar de la Côte de Coromandel pese quatre cens quatre-vingt livres Françoises.

de ſoie. Chaque Seigneur montoit le ſien. Mais il y en avoit un beaucoup plus richement orné que tous les autres, & chargé d'un petit Château d'or maſſif, dans lequel on devoit ramener le Meſſie, s'il étoit arrivé. Le Roi étoit auſſi dans un Château. Une partie des Seigneurs avoient des boucliers d'or; d'autres de grands croiſſans d'argent, des enſeignes, des timbales, des trompettes & d'autres inſtrumens de muſique; c'eſt-à-dire, qu'avec le Maître il y avoit ſur chaque éléphant des Officiers ſubalternes qui ſervoient à cette pompe. La Proceſſion prit une marche grave & fort lente. Enfin lorſqu'elle fut à la Moſquée, on y fit de grandes recherches pour trouver le Meſſie, avec quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes; après quoi le Roi deſcendant de ſon éléphant, retourna au Palais ſur celui qui étoit deſtiné pour le Meſſie. Le reſte du jour fut employé à toutes ſortes d'amuſemens.

DAVIS. 1599.

C'étoit le premier de Septembre que les Hollandois avoient eſſuyé l'attaque des Troupes d'Achin. Après s'être arrêtés un jour entier à l'embouchure de la Riviere, ils allerent mouiller l'ancre devant la Ville de *Pidor*, pour y attendre une Pinace, qu'ils y avoient en-

Les Hollandois ſont pourſuivis par les Galeres d'Achin.

DAVIS. 1599.

voyée prendre du riz. Elle ne reparut poînt; mais ils se virent poursuivis le lendemain par onze Galeres d'Achin, sur lesquelles ils soupçonnerent les Portugais de s'être joints aux Indiens, Ils en coulerent deux à fond, & le reste prit la fuite. Le même jour ils virent arriver un François nommé le *Fort*, qui étoit au nombre des huit Prisonniers que le Roi d'Achin avoit retenus. Il étoit chargé, par l'ordre de ce Prince, de reprocher aux Hollandois l'imprudence qu'ils avoient eue de s'enyvrer, & la fureur qui les avoit portés dans leur yvresse à massacrer un grand nombre de ses Sujets. Le Roi d'Achin demandoit une satîsfaction proportionnée à l'offense; & reglant lui-même les articles, il vouloit que les Hollandois lui donnassent le meilleur de leurs deux Vaisseaux. A cette condition il promettoit de rendre les Prisonniers, & de ne pas pousser plus loin sa vengeance. En faisant partir le Fort, il s'étoit engagé à le combler de biens & d'honneurs s'il réussissoit dans sa commission. Les Hollandois étoient fort éloignés d'un tel accommodement, puisqu'ils se croyoient en droit d'exiger eux-mêmes des satisfactions & des excuses. Mais comme ils manquoient d'eau, ils gagnerent les Isles

de *Botum*, vers la Côte de *Gueda*, où ils renouvellerent leurs provisions. La latitude de ces Isles est de 6 degrés 50 minutes.

DAVIS.

1599.

Isles de Botum.

Méthode des Hollandois pour se choisir des Chefs.

La Flotte avoit apporté de Hollande trois Lettres qui portoient pour superscription, *A. B. C.* L'ordre de la Compagnie de Flessingue étoit de les ouvrir par degrés, à mesure que les circonstances en feroient une loi. La Lettre *A.* nommoit pour successeur du Capitaine *Cornelius Houteman*, *Thomas Quymans*, qui avoit été tué dans l'action d'Achin. On ouvrit ensuite la Lettre *B.* qui nommoit après celui-ci, ce même le *Fort*, que le Roi d'Achin avoit chargé de sa commission; il fut reçu pour commander la Flotte: & la troisiéme Lettre ne fut point ouverte.

Malgré l'abbatement de l'Equipage, ce nouveau Chef resolut de retourner au Port d'Achin, dans l'espérance de sauver les sept autres Prisonniers, d'un esclavage dont il avoit commencé à sentir la rigueur. Il arriva le 6 d'Octobre à la vûe de la Ville. Pendant cinq ou six jours qu'il demeura sur ses ancres, il ne vit sortir aucun Bâtiment de la Baye. Enfin, rompant toutes mesures, il y entra le 12, sans être arrêté par l'approche de douze Galeres qui sor-

DAVIS.

1593.

Ils battent les Galeres d'Achin.

toient pour le chercher. Il fondit sur la premiere, en la saluant d'une volée d'artillerie ; mais le tems devint si calme, que n'ayant pû l'aborder, il eut le chagrin de la voir échaper à force de rames. Les autres encore plus effrayées chercherent aussi leur salut dans la fuite. Cependant le rivage paroissoit si couvert de Troupes, que, dans le petit nombre auquel ses gens étoient réduits, le Fort ne jugea pas à propos de risquer inutilement le reste de ses forces. Il tourna ses voiles le 18, vers *Tanassarin*, Ville fort marchande ; & le 25 il jetta l'ancre entre les Isles, qui remplissent la Baye, onze degrés 20 minutes du Nord. Le vent devint si contraire que n'ayant pû s'approcher de la Ville, qui étoit encore à plus de vingt lieues vers le fond de la Baye, & manquant d'eau & de vivres, il tourna vers les Isles Nicobar au quatre-vingtiéme degré de latitude du Nord. Il y arriva le 12 de Novembre, dans un état qui lui fit regarder la vûe du rivage comme un bienfait du Ciel.

Ville de Tanassarin.

Isles Nicobar & leurs productions.

Ces Isles produisant en abondance toutes sortes de fruits & de volaille, la Flotte n'y manqua point de rafraîchissemens. Elle y trouva même quelques amas d'ambre gris, qu'elle se procura

cura par des échanges fort avantageux. DAVIS. 1599.

Le séjour des Isles Nicobar parut si agréable aux Hollandois, & la Rade si commode pour leurs Vaisseaux, qu'ils y passerent près d'un mois dans un profond repos. Les Habitans sont pauvres, & ne vivent gueres que de poisson, de volaille & de fruits, sans prendre la peine de cultiver la terre pour en tirer d'autres biens qui leur manquent. Aussi n'ont-ils point de riz. Les Hollandois qui ne purent se passer long-tems de pain, partirent le 6 de Décembre, pour en aller chercher dans l'Isle de Ceylan. Mais la fortune leur en offrit presqu'en sortant du Port. Ils prirent un Vaisseau de Négapatan, Ville de la Côte de Coromandel, sur lequel ils trouverent autant de riz qu'il en falloit pour leur provision. Ce Bâtiment, qui étoit chargé pour Achin, portoit plus de soixante passagers de divers Pays de l'Inde. Le Fort apprit d'eux qu'à Mategalou & Trinquanamale, Villes d'un grand commerce dans l'Isle de Ceylan, il pourroit charger ses Vaisseaux de canelle, de poivre & de girofle; que cette Isle portoit d'ailleurs quantité de perles & de pierres précieuses avec toutes sortes de provisions, & que le Roi haïssoit mortellement les Portugais. Les Indiens

Les Hollandois prennent un Vaisseau Indien.

DAVIS. 1599.

ajoûterent qu'au mois de Janvier, il passoit par l'Isle de Ceylan plus de cent Vaisseaux chargés d'épices, d'étoffes & de porcelaine de la Chine, de toiles, de pierres précieuses & d'autres richesses. Le Fort animé par de si belles espérances, n'épargna rien pour gagner cette Isle fortunée : mais il fut arrêté par les vents contraires : & n'ayant point de penchant à faire le métier de Pyrate, il résolut de retourner en Europe.

Ils prennent le parti de retourner en Europe.

Après avoir gardé pendant seize jours le Vaisseau de Négapatan, il se fit payer par le Capitaine une forte rançon pour son Bâtiment & pour le reste de la cargaison qu'il lui laissoit ; ce qui n'empêcha point que les Matelots, sans discipline, & sans respect pour ses ordres, ne pillassent ensuite tout ce qui restoit d'argent & de marchandises aux Indiens. Le Fort avoit retenu douze Prisonniers de divers Pays, qu'il se proposoit de conduire en Europe, dans le dessein d'en tirer de nouvelles lumieres sur le commerce. Ils assurerent Davis, qui commençoit à parler leur Langue, que leur Vaisseau portoit un grand nombre de pierres précieuses, & qu'elles avoient été cachées sous le bois de la charpente. Mais il étoit alors trop tard pour profiter de cet avis.

Davis.

1600.

Accident qui leur arrive.

La Flotte eut toujours le vent favorable en repassant les Mers de l'Inde & d'Afrique. Cependant une si belle navigation fut troublée par un accident plus terrible que la tempête. Le 1[er] de Mars, les alimens qui avoient été préparés pour les Officiers & pour la plus grande partie de l'Equipage, se trouverent empoisonnés. Un Matelot qui en avoit gouté par hazard, fut infecté si subitement, qu'il mourut sans pouvoir être sauvé par aucun secours. La dose du poison devoit être extrémement forte, puisque le Chirurgien du Vaisseau en tira une cuillerée d'un seul poisson qui avoit été mis à part pour les principaux Officiers. Davis observe que cette perfidie est familiere aux Indiens, & les Historiens Portugais ont fait plusieurs fois la même remarque. Cependant la source du crime demeura inconnue ; & parmi plusieurs Prisonniers qui étoient à bord, le soupçon ne put tomber sur personne. Un Matelot Hollandois ayant accusé sans preuve deux Indiens de Pegu, qu'il avoit vû s'entretenir souvent à l'écart, ces malheureux s'en plaignirent avec tant de larmes, que le Capitaine se crut obligé pour leur consolation de déclarer qu'il les croyoit innocens. Cette justification ne leur parut

Les Indiens les avoient empoisonnés.

DAVIS. 1600.

pas ſuffiſante. Ils demanderent que leur accuſateur fût puni ; & ne trouvant pas le Capitaine diſpoſé à les écouter, leurs menaces firênt craindre qu'ils ne fuſſent capables de ſe vanger par leurs propres mains. On ne les avoit pas traités juſqu'alors en Eſclaves ; & n'étant que cinq ou ſix ſur chaque Vaiſſeau, ils y avoient vêcu ſi librement, que dans le commerce continuel qu'ils avoient avec l'équipage, la plûpart ſe faiſoient déja fort bien entendre. Mais le Fort appréhendant quelque tranſport furieux de la part des deux accuſés, prit le parti de leur faire lier les mains, ſans leur ôter la liberté de ſe promener dans le Vaiſſeau. La rage qu'ils conçurent de cette ignominie les porta tous deux à ſe précipiter dans les flots.

Les Hollandois relâchent à Sainte-Helene.

On arriva le 12 de Mars vers le Cap de Bonne-Eſpérance, où l'on eſſuya une furieuſe tempête, qui fut la premiere dans un ſi long voyage. Cependant le 26, on doubla heureuſement le Cap ; & le 13 d'Avril on mouilla dans l'Iſle de Sainte-Helene. Les rochers & les montagnes que cette Iſle préſente à meſure qu'on s'en approche, ne promettent pas l'abondance des proviſions qu'on y trouve. Elle eſt au 16e degré du Sud. L'eau, les fruits & le poiſſon

n'y manquent jamais. Elle porte aussi quantité de chevres & d'autres animaux utiles à la vie ; mais il est extrêmement difficile d'en approcher. Tandis que les Hollandois cherchoient dans la douceur de l'air & dans l'excellence des rafraîchissemens un remede contre les maladies dont ils avoient commencé à se ressentir, ils virent aborder à deux portées de fusil de leur Flotte une Caravelle Portugaise qui paroissoit fort en desordre, & qui n'avoit pas une seule piece montée. Ils l'attaquerent à coups de canon ; & pendant la nuit suivante ils lui envoyerent plus de deux cens boulets. Elle fut environ sept ou huit heures à s'appareiller : mais vers minuit elle fit jouer son artillerie à son tour ; & cette représaille fut si brusque, que les deux Vaisseaux Hollandois, percés chacun de plusieurs coups, prirent le parti de lever l'ancre au matin. Ils gagnerent l'Isle de l'Ascension à 8 degrés du Sud. Cette Isle n'a ni eau, ni bois, ni la moindre apparence de commodité pour les vivres. C'est un rocher stérile de 5 ou 6 lieues de largeur, que la Flotte, dans le triste état où le scorbut réduisoit la plûpart des Matelots, fut obligée d'abandonner le jour même de son arrivée, pour se rendre à l'Isle *Fernan-*

DAVIS. 1600.

Ils combattent une Caravelle Portugaise.

DAVIS. 1600.

Isles de l'Ascension & de Loronha.

do Loronha, où elle étoit sûre de trouver l'abondance. Elle y passa deux mois & demi. Les Hollandois en partirent le 6 de Mai, pour retourner en Europe; & sans avoir presque rien à souffrir des vents, ils arriverent le 29 de Juillet à Midelbourg.

LATITUDES.

	deg.	min.	
Isle Saint-Nicolas . .	16	16	N.
Isle Fernando Loronha .	4	00	S.
Baye de Saldanna . .	34	00	
Cap das Agulias . . .	35	00	
Baye de Saint-Augustin .	23	50	
Canal de Maldivia . .	4	15	
Variat. 17 Ouest.			
Isle ou Pulo Botum . .	6	50	
Tanassarin	11	20	
Isle Nicobar	8	00	
Isle Sainte-Helene . .	16	00	S.
Isle de l'Ascension . .	8	00	





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

Aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Capitaine James Lancaster en 1601.



LANCASTER. 1601.

Nouvelles idées des Anglois & leurs preparatifs.

Il étoit tems pour les Anglois de recueillir le fruit de tant de dépenses extraordinaires & de périlleuses entreprises. La Relation de *Davis*, qui fut publiée immédiatement après son retour, ne

LANCASTER. 1601.

laiſſant plus de lumieres à deſirer, & devenant un nouveau motif pour les mettre en uſage, il ſe forma auſſi-tôt une puiſſante Société de Marchands ſous le nom de *Compagnie des Indes Orientales*, avec tous les avantages qu'elle pouvoit eſpérer de la protection de la Cour, & de l'expérience de ſes propres Chefs. Elle donna ce titre à Lancaſter & à Davis. Le premier, qui avoit fait le voyage de l'Inde en 1591, avec les circonſtances qu'on a vûes dans ſa propre Relation, fut choiſi pour premier Capitaine, ou pour Amiral de la Flotte qu'on ſe hâta de faire équiper. Davis encore rempli des idées qu'il venoit de publier, & ſur leſquelles on fondoit les principales eſpérances de l'entrepriſe, fut nommé premier Pilote. La Reine accorda des Lettres Patentes qui ouvroient ſans exception le commerce des Indes Orientales à la Compagnie; & les Négocians dont elle étoit compoſée, firent un fond de 70000 livres ſterling, pour l'équipement des Vaiſſeaux & pour l'achat des marchandiſes.

Lettres Patentes accordées à la Compagnie des Indes Orientales.

La Flotte conſiſtoit en quatre gros Bâtimens, *le Dragon* de ſix cens tonneaux & de deux cens deux hommes, commandés immédiatement par *Lan-*

caster; l'*Hector* de trois cens tonneaux & cent huit hommes, par le Capitaine *Jean Middleton*; l'*Ascension* de deux cens soixante tonneaux & trente-deux hommes, par *William Brand*; la *Susanne* de deux cens cinquante tonneaux & quatre-vingt quatre hommes, par *Jean Hayward*. Chaque Vaisseau eut trois Facteurs, qui devoient remplacer successivement chaque Capitaine en cas de mort. On joignit à cette Flotte un Bâtiment de cent trente tonneaux, nommé le *Guest*, pour le transport des vivres. Toute la cargaison, en y comprenant des provisions pour vingt mois, ne montoit qu'à la valeur de 27000 livres sterling; mais le reste du fonds avoit été employé à l'armement des Vaisseaux & des Soldats. Comme les grandes actions demandent une autorité absolue dans les Chefs, la Reine revêtit Lancaster de toute la sienne, sans en excepter le droit de vie & de mort.

LANCASTER. 1601.

Flotte de quatre Vaisseaux.

Il partit de Woolwich le 13 de Février 1601. Mais faute de vent il fut arrêté si long-tems dans la Tamise & aux Dunes, qu'il ne put arriver que vers Pâques à Darmouth, où il employa cinq ou six jours à prendre du biscuit & d'autres provisions. Il remit à la voile le 18 d'Avril jusqu'à Tolbay, où l'on convint d'u-

LANCASTER. 1601.

Projet de navigation.

ne méthode de navigation, & de divers rendez-vous, dans la ſuppoſition des tempêtes qui pouvoient ſéparer les Vaiſſeaux. Les principaux lieux furent les Calmes de Canane, la Baye de Saldanna, ſi l'on ne parvenoit point à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, le Cap *S. Roman* dans l'Iſle de Madagaſcar, l'Iſle de *Cirne* ou *Diego Rodrigues*, & *Sumatra*, qui étoit le terme.

Route de la Flote.

Le 22 d'Avril, on partit d'un fort bon vent pour les Iſles Canaries; & le 5 de Mai au matin on eut la vûe de celle d'*Allegranza*, qui eſt la plus Septentrionale. Mais ayant pris entre *Forte-Ventura* & la grande Canarie, on fut arrêté au Sud de celle-ci par un calme, qui vient ordinairement de la hauteur des terres au long de cette Côte. Le 7 de Mai un vent Nord-Eſt vint lever cet obſtacle, & l'on avança Sud-Oueſt par Sud & Sud-Sud-Oueſt, juſqu'au vingt-uniéme degré & demi. Depuis le vingtiéme juſqu'à l'onziéme, on porta preſque toujours au Sud, & l'on changea peu juſqu'au huitiéme, parce que le vent ſouffla toujours du Nord ou du Nord-Eſt.

A cette latitude, les calmes & les vents contraires devinrent ſucceſſivement fort incommodes. C'eſt le propre des Côtes de Guinée dans cette ſaiſon.

Les tonneres, les éclairs, les ouragans, y causent des révolutions effrayantes. Aussi-tôt que ces accidens se font pressentir par quelque altération dans l'air ou dans le Ciel, on se hâte de baisser toutes les voiles; mais il arrive souvent, malgré la vigilance des Pilotes, que le mal est plus prompt que tous les soins. Depuis le 20 de Mai jusqu'au 21 de Juin, la Flotte fut arrêtée par un calme si profond, ou repoussée par des vents si contraires, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir au second degré du Nord. Elle y découvrit un Vaisseau, dont elle se saisit, après lui avoir donné longtems la chasse. Il appartenoit à quelques Particuliers de Viane en Portugal. Etant parti de Lisbonne avec deux Caraques & trois Gallions, il en avoit été séparé par la tempête. Sa cargaison consistoit en 146 muids de vin, 150 barils d'huile, & 55 de plusieurs sortes de liqueurs. Ce secours imprévû fut distribué sur la Flotte avec une parfaite égalité.

LANCASTER. 1601.

Elle prend un Vaisseau Portugais.

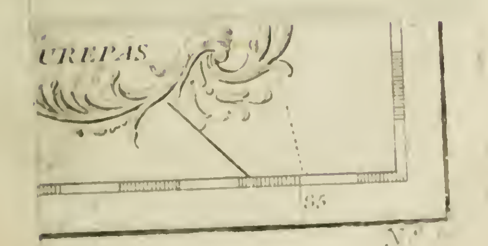
Elle passa la Ligne le dernier jour de Juin avec un vent Sud-Est, & Davis observa comment on perdoit par degrés la vûe de l'Etoile du Nord. Ensuite portant au Sud-Sud-Ouest avec un vent Sud-Est, il doubla le Cap Saint-Augustin à la distance de vingt-six heures en

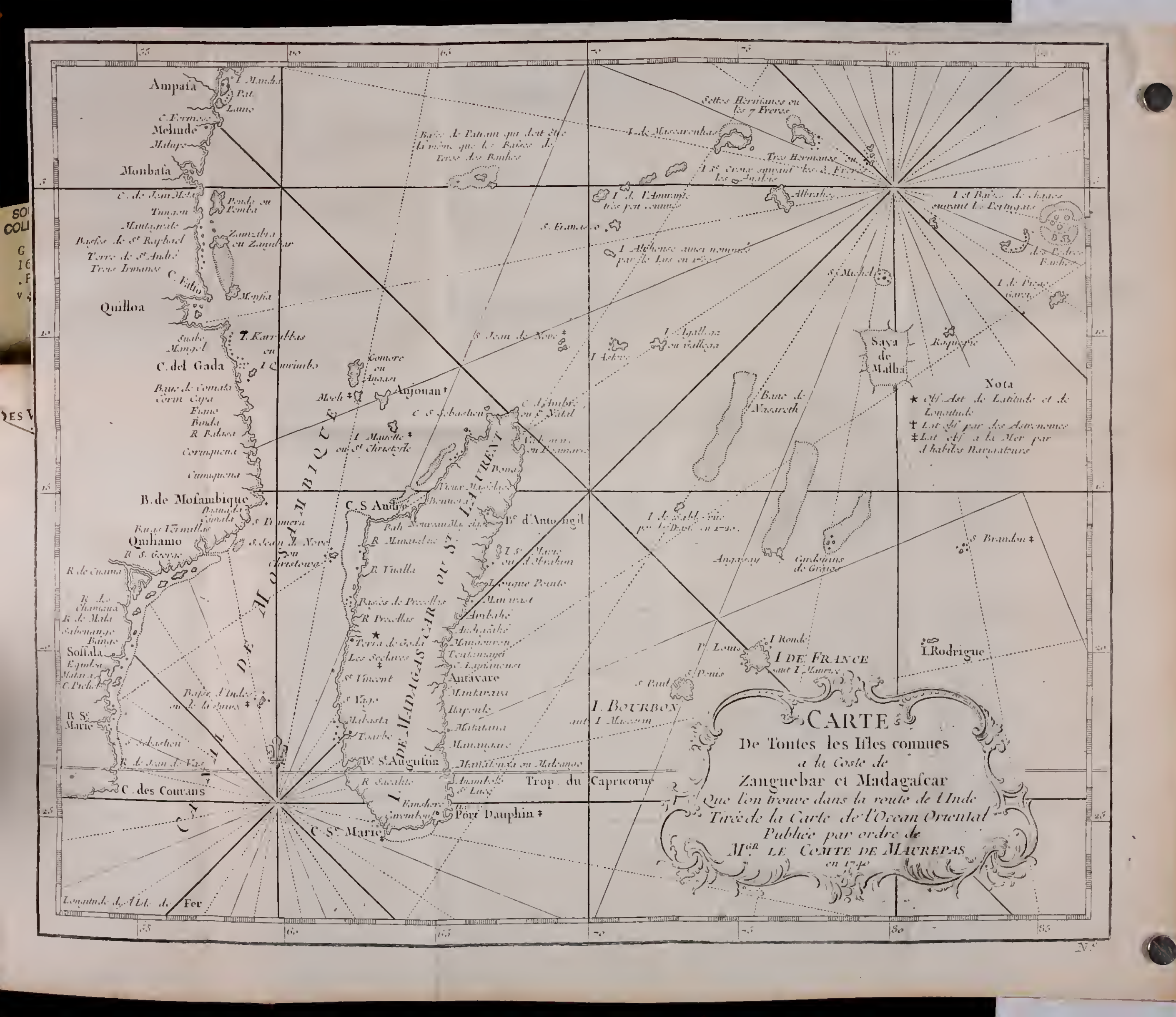
LANCASTER. 1601.

mer. Le 20 de Juillet, il se trouva poussé à 19 degré 40 minutes de latitude du Sud ; & de jour en jour le vent s'élargissoit vers l'Est. Ce fut-là qu'il résolut de décharger le Bâtiment de transport, sur lequel on avoit embarqué toutes les provisions qui n'avoient pû trouver place dans les quatre Vaisseaux ; après quoi l'ayant dépouillé de ses voiles & de ses mâts, & s'étant accommodé de tout le bois propre au chauffage, il l'abadonna aux vents & aux flots. Le 24 il passa le tropique du Capricorne avec un vent Nord-Est par Nord ; & la navigation fut continuée Est-Sud-Est. Pour être parti d'Angleterre cinq ou six semaines trop tard, on avoit été si long-tems sous la Ligne, que les maladies avoient commencé à se répandre dans chaque bord. Lancaster, à qui son ancienne expérience faisoit redouter ce terrible obstacle, donna ordre à ses trois Capitaines de relâcher à la Baye de Saldanna, ou dans l'Isle de Sainte-Helene, pour y prendre le tems de se rafraîchir.

Maladies qui se répandent sur la Flotte.

Cependant ils ne se trouverent le premier d'Août, qu'à 30 degrés du Sud ; mais ils eurent le bonheur d'y voir lever un vent Sud-Ouest qui soulagea beaucoup les Equipages. Le scorbu


UREPAS


CARTE
De Toutes les Isles connues
a la Coste de
Zanguebar et Madagascar
Que l'on trouve dans la route de l'Inde
Tirée de la Carte de l'Ocean Oriental
Publiée par ordre de
Mgr le Comte de Maurepas
en 1740
Ampasa
Melinde
Monbasa
Quilloa
C. del Gada
B. de Mosambique
Quiliamo
Soffala
C. des Courans
Anjouan
C. S. André
Bs. d'Antongil
Antavare
Bs. St. Augustin
Port Dauphin
C. Ste. Marie
I. de Madagascar ou St. Laurent
Canal de Mosambique
Trop. du Capricorne
I. Bourbon
ou I. Mascarin
I. de France
ou I. Maurice
I. Ronde
I. Rodrigue
Saya de Malha
Banc de Nasareth
Cargados de Garajos
S. Brandon
Nota
★ Obs. Ast. de Latitude et de Longitude
Longitude de l'Isle de Fer
N.°

commençoit à faire un ravage si affreux, qu'à peine se trouvoit-il assez de Matelots en bonne santé pour fournir à la manœuvre. Le même vent dura jusqu'à deux cens cinquante lieues du Cap de Bonne-Espérance. Ensuite changeant à l'Est, il y demeura constamment pendant 12 ou 15 jours; de sorte que ceux qui avoient commencé à se rétablir, devinrent beaucoup plus malades ; sans parler de la disette d'eau qui augmenta de jour en jour jusqu'à forcer les Facteurs, dans l'épuisement absolu de tous les Matelots, de mettre la main à la voile, & de faire les plus vils exercices du Vaisseau. Enfin le vent etant devenu moins contraire, toute la Flotte arriva le 9 de Septembre à la Baye de Saldanna. Lancaster y jetta l'ancre le premier, pour se hâter d'envoyer sa Chaloupe avec une partie de ses gens au-devant des trois autres Vaisseaux dont les Matelots n'étoient plus capables de se remuer. Ceux de l'Amiral avoient conservé plus de force, & devoient leur santé au jus de limon, dont il avoit apporté d'Angleterre un grand nombre de bouteilles. Il leur en avoit fait avaller tous les matins une cuillerée à jeun, en leur défendant de prendre la moindre nourriture jusqu'à

LANCASTER. 1601.

Elle arrive à la Baye de Saldanna.

Regime contre le scorbut.

LANCASTER. 1601.

midi. Ce régime les avoit garantis presque tous du mal, quoique son Equipage fût plus nombreux du double que tous les autres ; & l'on est persuadé qu'avec un préservatif si simple il y auroit peu de Matelots attaqués du scorbut, s'ils pouvoient se réduire au biscuit, & se priver de chair salée.

L'industrie de Lancaster fit bientôt régner sur la Flotte toutes sortes de rafraîchissemens. Il descendit lui-même à terre pour chercher les Sauvages. Avec des cloux, des couteaux & de petits morceaux de fer, il se procura des bœufs & des moutons en abondance. Sans entendre le langage des Négres, il trouva le moyen de leur faire comprendre ses besoins, en imitant le cri des animaux qu'il demandoit. Mais étant résolu de ne se remettre en mer, qu'après avoir rétabli la santé de tous ses gens, il fit apporter les voiles à terre pour en faire des tentes, qui devinrent comme l'Hôpital de la Flotte. Il les fit environner d'un retranchement contre les attaques imprévûes des Négres ; & tandis que ceux qui se portoient bien, s'occuperent à la chasse, ou à commercer avec les Sauvages, il prit un soin paternel de ses malades.

Les Anglois se rétablissent.

Ses précautions s'étendirent particu-

Leurs pré-

liérement ſur la méthode du Commerce. Il ſçavoit par le récit de Davis avec combien de facilité les Négres ſe livroient à leurs défiances, & ce qu'il en avoit coûté aux Hollandois dans le Voyage précedent, pour les avoir allarmés mal-à-propos. Le remede qu'il y apporta fut de donner à cinq ou ſix de ſes gens la commiſſion de traiter pour les beſtiaux, & de défendre à tous les autres, ſous de rigoureuſes peines, d'approcher des Négres dans le tems du marché. Cependant, pour tenir auſſi ces Barbares en reſpect, il donna ordre que pendant la vente, & dans toutes les occaſions où l'on ſouffriroit qu'ils s'approchaſſent, il n'y eût jamais moins de trente Anglois ſous les armes. Ces deux Réglemens furent obſervés avec tant de ſoin, que pendant tout le ſéjour qu'il fit dans la Baye, ſes gens n'oſerent attaquer un Négre ſans ſa permiſſion, ni les Négres s'approcher des Tentes & des Chaloupes ſans y être appellés par ſon ordre. Auſſi conſerva-t-on la paix avec eux juſqu'au dernier moment. Douze jours après l'arrivée de la Flotte, on s'étoit déja procuré mille moutons & quarante-deux bœufs. Il n'auroit pas été plus difficile d'en obtenir davantage, ſi l'on en avoit eu be-

LANCASTER. 1601.

cautions contre les Négres.

Reglement de Lancaſter.

LANCASTRE. 1601.

foin dans le même tems. Lancaster n'en ayant acheté un si grand nombre que pour les engraisser dans un Parc, autour de lui, il se passa quelques semaines sans qu'il parût en desirer d'autres. Mais lorsqu'il recommença les signes pour se faire amener quelques bœufs de plus, les Négres lui montrerent de la main ceux qu'il avoit encore dans le Parc, en lui faisant entendre qu'ils pénétroient son dessein, qui étoit sans doute de s'établir dans leur Pays. Telle fut du moins l'explication qu'il crut devoir donner à ce signe, & à l'obstination qui les empêcha de revenir. Leurs bœufs sont aussi gros que ceux d'Angleterre. Les moutons sont beaucoup plus gras, & d'un goût plus fin que ceux des Dunes d'Essex, dont on vante la bonté. La couleur des Habitans de cette Côte est fort bazannée, sans être noire. Ils sont communément de fort belle taille, agilles dans tous leurs mouvemens, & très-légers à la course. Leur langage est si guttural & si mal articulé, que pendant sept semaines que la Flotte passa dans leur Baye, aucun Anglois ne put en distinguer une seule syllabe. Cependant ils répetent assez facilement les mots des Langues de l'Europe.

Défiance des Négres.

Leur langage.

L'air & les alimens du Pays furent si

ſalutaires aux Malades, qu'à la réſerve de quatre ou cinq, ils recouvrerent tous leurs forces. On en comptoit néanmoins, à leur arrivée, cent cinquante-quatre qui étoient à peine en état de ſe remuer. La joie qu'ils reſſentirent de leur guériſon, & la nouvelle vigueur qu'ils reprenoient dans un climat ſi chaud, les fit tomber dans un déréglement qui faillit de ruiner toutes les précautions de l'Amiral. Les Convaleſcens, moins aſſujettis à ſes loix, avoient la liberté de ſe promener & de ſe faire des amuſemens convenables à leur ſituation. Ils en abuſerent pour attirer quelques femmes Sauvages, qui ne firent pas payer trop cher la complaiſance qu'elles eurent pour eux. Mais les Négres s'en apperçurent ; & les marques de leur mécontentement firent juger à l'Amiral que ſes gens les avoient offenſés dans quelque occaſion qu'il ignoroit. Il n'en fut informé qu'après avoir levé l'ancre. Quoique cette raiſon n'eût pas contribué à ſon départ, il ne fut pas fâché que ſes réſolutions ſe fuſſent accordées avec un ſi juſte ſujet d'abandonner leur Côte.

Facilité des femmes ſauvages.

Le 24 d'Octobre, après avoir renouvellé ſa proviſion d'eau & de bois, il fit publier l'ordre de retourner à bord,

LANCASTER. pour mettre à la voile au premier vent.
1601. Dès la nuit ſuivante il ſortit de la Baye, en côtoyant une petite Iſle qui eſt l'entrée, & qui fourniroit ſeule des rafraîchiſſemens à la Flotte la plus nombreuſe, tant il s'y trouve de veaux marins & de *Pengouins*. Au-deſſus de la Baye, on trouve une montagne fort haute, dont le ſommet eſt ſi plat qu'on lui a donné le nom de *Table*. Il n'y a point d'endroit ſur toute cette Côte qui puiſſe être ſi facilement diſtingué, car on l'apperçoit de dix-ſept ou dix-huit lieues en mer.

Le Dimanche 1er de Novembre, la Flotte doubla le Cap de Bonne-Eſpérance avec un bon vent Oueſt-Nord-Oueſt. Le 26, elle tomba vers la pointe de l'Iſle de Madagaſcar, un peu à l'Eſt du Cap S. Sebaſtien. Elle ne trouva pas moins de vingt braſſes d'eau à cinq ou ſix milles du Rivage. La variation de l'Aiguille étoit d'environ 16 degrés. Cette obſervation eſt d'un grand uſage dans les Voyages à l'Eſt & à l'Oueſt, mais ſur-tout dans celui des Indes Orientales.

Obſervation importante.

Depuis le 26 de Novembre juſqu'au 15 de Decembre, on s'efforça toujours de porter à l'Eſt, pour gagner l'Iſle de *Cirne*, qui porte dans quelques cartes le

nom de Diego Rodrigues. Mais depuis qu'on fut arrivé à la vûe de Madagascar, le vent ne cessa point d'être Est, ou Est-Sud-Est, ou Est-Nord-Est; de sorte qu'il fut impossible de tenir cette route. D'un autre côté, comme il auroit été dangereux de lutter perpétuellement contre le vent, dans l'espérance de le voir changer, parce que le scorbut recommençoit ses ravages, on prit la résolution de relâcher dans la Baye d'Antongile, pour se délivrer de cette fâcheuse maladie avec le secours des oranges & des limons.

LANCASTER. 1601.

Baye d'Antongile.

On découvrît le 17 la partie méridionale de l'Isle de Sainte-Marie, & le jour suivant on jetta l'ancre entre cette Isle & celle de Madagascar. Les Chaloupes qui furent envoyées à Sainte-Marie en rapporterent une fort bonne provision de limons & d'oranges; mais à peine furent-elles revenues, qu'une furieuse tempête enlevant les quatre Vaisseaux de dessus leurs ancres, les agita pendant seize heures avec la derniere violence. Cependant ils n'eurent pas de peine à se rejoindre lorsque le vent fut appaisé. L'Isle de Sainte-Marie est une terre haute & couverte de bois. Ses Habitans sont noirs; mais ils ont le visage agréable & la taille fort haute.

Isle de Sainte-Marie; ses habitans & ses productions.

LANCASTER. 1601.

Leurs cheveux ſont friſés, & le ſoin qu'ils prennent de leurs toupets leur rend le front ſemblable à celui des femmes de l'Europe. Ils ſont nuds, excepté vers le milieu du corps. Leur caractere eſt fort humain, quoiqu'ils paroiſſent vifs & courageux. Ils ſe nourriſſent de riz & de poiſſon; mais comme ils étoient à la veille de leur moiſſon, & que leurs proviſions étoient épuiſées, on ne put obtenir du riz d'eux, qu'en fort petite quantité. Ils ont de l'eau fraîche en pluſieurs endroits de l'Iſle. Les chevres y ſont en abondance, & les Habitans en aiment le lait; mais à la vûe de la Flotte, ils eurent ſoin d'écarter leurs chevres & leurs autres beſtiaux, ſans que les offres des Anglois fuſſent capables de les faire conſentir aux échanges ordinaires. Il auroit été dangereux d'y employer la force. Ainſi voyant peu d'avantage à tirer d'eux, l'Amiral ſe hâta de gagner la Baye d'*Antongile*; d'autant plus qu'étant à la fin de la bonne ſaiſon, les vents d'Eſt & les maladies de ſes gens lui faiſoient craindre beaucoup d'embarras.

Les Anglois entrent dans la Baye d'Antongile.

Il entra dans la Baye le 25 de Décembre. Les quatre Vaiſſeaux y jetterent l'ancre ſur huit braſſes de fond, entre une petite Iſle & la Côte, qui

ſorme en cet endroit une Rade ſûre & commode. Quelques Anglois étant deſcendus dans l'Iſle y trouverent ſur les rocs une inſcription en langage Hollandois, qui leur apprit que deux mois auparavant, quelques Bâtimens de cette Nation avoient perdu dans la Baye, environ deux cens hommes, par diverſes maladies. Cet avis portoit encore que les Hollandois avoient trouvé beaudoup de ſecours dans l'humanité des Habitans.

L[A]NCASTER. 1601.

Inſcription qu'ils trouvent ſur des rocs.

Il ne ſe paſſa pas deux jours ſans qu'on vît paroître pluſieurs Négres; & ſur la foi de l'Inſcription, l'Amiral fit avancer quelques-uns de ſes gens pour les recevoir. On comprit par leurs ſignes que les Vaiſſeaux Hollandois étoient au nombre de cinq, & qu'ils avoient acheté la plus grande partie des proviſions du Pays. Cependant ils apporterent du riz, des poules, des oranges, des limons, & d'autres fruits, mais en petite quantité; & paroiſſant fort exercés au commerce, ils les mirent à fort haut prix. Le marché étoit ſur les bords d'une grande Riviere : les Anglois y étoient venus dans leurs Chaloupes; mais ils n'avoient fait deſcendre que leurs Marchands, & les autres étoient demeurés à vingt ou trente pas du ri-

Commerce avec les Négres.

LANCASTER. 1601.

vage, armés & prêts à recevoir ou à défendre leurs Compagnons dans le besoin. Il se passa plusieurs jours, sans qu'on pût s'accorder pour le prix des marchandises. L'adresse des Sauvages consiste à faire avantageusement leur premier marché, parce qu'ensuite ils ne donnent jamais la même chose à plus bas prix, quoique sous divers prétextes ils trouvent souvent l'occasion de le hausser; & s'il arrive que plusieurs Européens achettent à la fois, c'est toujours celui qui offre le plus, qui devient la regle de tous les autres. L'Amiral ayant pénétré l'artifice des Négres, trouva le moyen de s'en défendre, en faisant faire une mesure pour le riz, qui étoit son principal besoin, & réglant combien de grains de verre on donneroit pour cette quantité. Il fit de même un réglement pour les oranges & les limons; &, d'un air ferme, il déclara qu'il ne vouloit point de trafic autrement. Après quelques marques d'incertitude, les Négres y consentirent, & le commerce se fit de bonne-foi dans ces termes. Les Anglois acheterent ainsi quinze tonneaux de riz, cinquante boisseaux de pois, un grand nombre d'oranges & de limons, huit bœufs & quantité de poules.

Pendant le séjour qu'ils firent dans

cette Baye, ils construisirent une Pinace de dix-huit tonneaux, dont ils avoient apporté tous les matériaux d'Angleterre. Les arbres du Pays leur fournirent encore des planches pour la revêtir d'un double fond. Elle devoit servir dans l'Inde, à précéder la Flotte lorsqu'elle approcheroit de quelque Port. Mais tous ces avantages n'approcherent point des pertes que les Anglois essuyerent dans la Baye d'Antongile. Soit que l'air y fût pernicieux à leur tempérament; soit qu'ils ne s'y fussent point assez ménagés dans l'usage des alimens, qu'ils trouvoient en abondance, ou que l'eau ne fût pas aussi saine qu'ils se l'étoient figuré, la plûpart furent attaqués d'un flux qui devint mortel pour un grand nombre. Le Chirurgien, le Ministre, le Contre-Maître & dix Matelots, moururent en peu de jours dans le Vaisseau de l'Amiral. Les trois autres Bâtimens ne perdirent pas moins de monde. Un accident encore plus triste fit périr le Capitaine & le Contre-Maître de l'Ascension. Ils s'étoient mis dans leur Chaloupe pour accompagner quelques morts à la sépulture; & comme c'est l'usage en mer de tirer quelques pieces d'artillerie à l'enterrement des Officiers, un Canonnier mit le feu aux

LANCASTER. 1601.

Les Anglois construisent une Pinace.

Accident fâcheux dans la Baye d'Antongile.

LANCASTER. 1601.

siennes sans avoir fait attention qu'elles étoient chargées à boulet. Le Capitaine eut la tête emportée, & le Contre-Maître fut coupé en deux par le milieu du corps : étrange coup du hazard, qui les fit descendre au tombeau en y conduisant les autres. La maladie qui attaqua la Flotte, venoit apparemment de la mauvaise qualité des eaux du Pays. On étoit en hyver. Les pluies continuelles avoient grossi les Rivieres & chargé l'eau d'un limon fort mal sain. On remarqua aussi qu'il étoit dangereux sur cette Côte de se tenir l'estomac nud, comme il arrive aux Matelots lorsqu'ils sont échauffés par le travail.

Isle de Roquepiz & ses agrémens.

L'Amiral ayant quitté la Baye d'Antongile le six de Mars, se trouva le 16 à la vûe de l'Isle *Roquepiz*, vers le 10e degré 30 minutes du Sud. Il y envoya sa Chaloupe pour chercher une Rade commode; mais la profondeur extraordinaire de l'eau lui faisant trouver peu de sûreté sur ses ancres, il côtoya l'Isle sans s'y arrêter. En observant la terre, il trouva la perspective si agréable, qu'il regretta que la difficulté d'y jetter l'ancre, ne permît point d'en faire un lieu de rafraîchissement. Il s'en exhaloit une odeur aussi douce que si l'Isle entiere n'eût été qu'un jardin de fleurs.

Les

Les cocotiers & quantité d'autres arbres couvroient la campagne jusqu'au bord du rivage. Les oiseaux de toute espece y étoient en si grand nombre, que venant voltiger au-dessus des Vaisseaux, les Matelots en tuerent plusieurs avec leurs crocs & leurs rames. Pendant tout le voyage ils n'en avoient point encore trouvé de si gras ni d'un goût si délicieux. LANCASTER. 1601.

Le 30 de Mars, ils tomberent vers le 6e degré du Sud, sur une chaîne de rocs qu'ils découvroient clairement à moins de cinq brasses. Ce danger leur causa d'autant plus d'effroi qu'il n'avoit pas été prévû; mais s'étant avancés avec beaucoup de précaution, ils trouverent bien-tôt huit brasses, & la crainte s'évanouit à mesure qu'ils s'avançoient à l'Est. Un Matelot apperçut du haut de son mât une Isle vers le Sud-Est à cinq ou six lieues de distance. La disposition de la terre qui étoit fort basse, la fit prendre pour *Candu*, quoique par estimation les Pilotes ne se crussent point si avancés à l'Est. Treize ou quatorze lieues plus loin, on tomba sur une nouvelle chaîne de rocs. On en trouva d'autres encore à douze lieues de-là vers le Sud; de sorte qu'en examinant bien tous les rapports de cette chaîne, on

Dangereuses chaînes de rocs.

LANCASTER. ne douta point que la Flotte n'en fût
1602. environnée dans un eſpace qui n'avoit pas moins de cinquante braſſes de fond. Le danger parut d'autant plus grand qu'on ne voyoit aucune voie pour l'éviter. Cependant, après deux jours d'inquiétude, pendant leſquels la Pinace alloit en ſondant ſans ceſſe à la tête des quatre Vaiſſeaux, on trouva une ſortie vers le Nord ſur ſix braſſes d'eau à ſix degrés 3 minutes. Lancaſter ſe crut ſi heureux d'être délivré de ce péril, qu'il fit éclater ſa joie par une fête publique.

La navigation fut lente & les vents fort variables juſqu'au 9 de Mai, qu'on eut à quatre heures après midi la vûe des Isles *Nicobar*. On porta droit au Nord du Canal, où l'on mouilla dès le même jour. Mais le vent ayant changé au Sud-Oueſt, on fut forcé de lever l'ancre, & de gagner le côté du Sud, où l'on ſe mit à couvert ſous une petite Isle qui eſt contre le rivage. On trouva dans ce lieu moins de rafraîchiſſemens qu'on ne s'en étoit promis. Cependant les Inſulaires s'approcherent de la Flotte dans de long canots, dont chacun pouvoit contenir plus de 20 hommes. Ils apporterent des gommes qu'ils vendirent aux Anglois pour de l'ambre; car

On ſe rafraîchit aux Iſles Nicobar.

tous ces Peuples du Levant ne cherchent qu'à tromper. Ils avoient aussi des poules & des noix de cocos ; mais ils les firent si cher, qu'on en prit fort peu. Comme l'on ne se croyoit plus fort éloignés du terme, l'inquiétude étoit médiocre pour les provisions. L'Amiral ne pensa qu'à réparer un peu ses Vaisseaux, & qu'à disposer son artillerie à tout événement.

LANCASTER 1602.

Après y avoir employé dix jours, il partit le 20 de Mai pour faire voile droit à Sumatra. Mais la force des courans & le vent Sud-Sud-Ouest lui préparoient de nouveaux obstacles. Pendant que tout l'art de ses Matelots s'employoit à les vaincre, un de ses Vaisseaux courut le dernier danger par deux voies d'eau qui s'y firent subitement. Il se vit forcé de relâcher dans l'Isle de *Sombrero*, à dix ou douze lieues au Nord de Nicobar. En mouillant sur la Côte qui est parsemée de rochers, il perdit une de ses ancres. Cependant il fut consolé de toutes ces disgraces par les secours qu'il tira des Habitans de l'Isle. Ils sont si doux & si timides, qu'ils furent quelque tems sans oser prendre confiance aux signes qu'on leur fit pour les rassurer. Mais lorsque cette premiere crainte fut dissipée, ils ne refuserent aucun

Isle de Sombrero, & ses habitans.

LANCASTER. 1602.

ſervice à la Flotte. Ils ſont nuds, à l'exception d'une piece de toile qui leur ſert de ceinture, & de laquelle il ſe détache une autre piece qui leur paſſe entre les jambes. Leur couleur eſt fort noire ; mais ils la relevent par diverſes peintures dont ils ont le viſage bigarré. L'Amiral n'ayant pas fait difficulté de pénétrer dans leur Isle avec une bonne eſcorte, vit quelques-uns de leurs Prêtres qui étoient couverts d'habits, mais ſi ſerrés ſur leur corps, qu'il y paroiſſoient couſus. Ils avoient deux cornes ſur la tête, le viſage peint de verd & de jaune, & par-derriere une queue qui pendoit juſqu'à terre ; ce qui les rendoit fort ſemblables à nos images du Diable. L'Isle eſt remplie d'arbres qui par leur hauteur & leurs autres proportions pourroient ſervir de mâts aux plus grands Vaiſſeaux. Les Anglois découvrirent ſur le ſable du rivage une petite plante qui croît aſſez pour devenir un arbre, mais qui ſe retire dans la terre lorſqu'on y touche, & qui s'y enfonce aſſez pour n'en être arrachée qu'avec effort. Lorſqu'on l'en a tirée, on trouve avec admiration que ſa racine eſt un ver qui diminue à meſure que la plante s'éleve, & qui prend par degrés la conſiſtence du bois. L'Au-

Affreuſe figure de leurs Prêtres.

Plante ſinguliere.

teur ajoute que cette transformation est un des plus étranges phénomenes qu'il ait vûs dans tous ses voyages ; & le reste n'est pas moins merveilleux, car si l'on arrache la plante dans sa jeunesse, elle acquiert en séchant la dureté d'une pierre jusqu'à devenir tout-à-fait semblable au corail blanc ; de sorte que le ver se change succcessivement en deux natures essentiellement différentes. Il ne paroît pas que la vérité de cette observation puisse être suspecte, puisque les Anglois de la Flotte prirent plusieurs de ces plantes, & les rapporterent en Angleterre.

LANCASTER. 1602.

A la distance où la Flotte Angloise étoit de Sumatra, elle n'avoit besoin que d'un vent favorable, pour gagner en peu de tems le Port d'Achin. Elle remit à la voile le 29 de Mai ; & découvrant les Côtes de l'Isle le 2 de Juin, elle mouilla le 6, dans la Rade, à deux milles de la Capitale. Il s'y trouvoit dixhuit ou vingt Bâtimens de divers Pays, tels que *Bengale*, *Calecut*, *Guzarate*, *Pegu* & *Patane*. A la vûe de quatre Vaisseaux Européens, deux Hollandois qui avoient été retenus l'année précédente, & qui avoient appris dans cet intervalle la Langue & les usages du Pays, se hâterent de venir à bord, &

Arrivée des Anglois au Port d'Achin.

LANCASTER 1602. n'y apporterent que d'heureuſes nouvelles. Ils avoient été traités par le Roi beaucoup plus favorablement qu'ils ne l'avoient eſpéré. Ce Prince ſouhaitoit de voir des Etrangers dans ſes Ports. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue, depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées ſur l'Eſpagne, & les Anglois devoient s'attendre à toutes ſortes d'avantages pour leur Etabliſſement & pour leur Commerce.

Dès le même jour, l'Amiral fit deſcendre le Capitaine Middleton, accompagné de cinq ou ſix Officiers de la Flotte, pour informer le Roi que l'Amiral d'Angleterre, chargé d'une Lettre de ſa glorieuſe Reine au puiſſant Roi d'Achin & de Sumatra, demandoit la liberté d'entrer dans ſa Ville, & l'honneur de faire une étroite alliance avec lui. Middleton devoit obtenir un ſauf-conduit pour tous les Anglois de la Flotte, ou convenir de recevoir & de donner des otages, ſuivant les Loix établies dans toutes les Nations.

Ils ſont bien reçus du Roi. Il fut reçu du Roi avec de grands témoignages de joie & d'amitié. Non-ſeulement ſes demandes furent accordées; mais après lui avoir fait quantité de queſtions, ce Prince ordonna qu'on lui

LANCASTER. 1602.

fervît des rafraîchiffemens, & lui fit préfent, à fon départ, d'une robbe & d'un turban brochés d'or. Il le chargea de dire à l'Amiral qu'après les fatigues d'un fi long voyage, il devoit prendre un jour pour fe repofer à bord; mais que le jour fuivant il étoit libre de venir à l'Audience, & qu'il pouvoit compter d'être auffi tranquille dans fes Etats qu'au centre de l'Angleterre : que s'il doutoit néamoins de fa parole royale, on lui donneroit des otages, & toutes les sûretés qu'il pourroit defirer.

L'Amiral attendit trois jours pour fe rendre au rivage. Il y defcendit avec une efcorte de trente hommes. Les Hollandois s'y trouverent pour le recevoir, & le conduifirent à la maifon qu'ils avoient dans la Ville, parce qu'il n'en voulut point accepter d'autre avant que d'avoir vû le Roi. Il lui vint auffitôt un Seigneur de la Cour, pour le faluer de la part de ce Prince, & lui demander la Lettre de la Reine. Mais l'Amiral refufa de la remettre, en s'excufant fur l'ufage de l'Europe, qui oblige un Ambaffadeur de rendre fes Lettres au Prince même à qui elles font adreffées. Le Seigneur Indien demanda là-deffus à voir la fufcription, qu'il lut à haute voix, & dont il tira une copie.

Difficultés pour la lettre de la Cour d'Angleterre.

LANCASTER. 1602.

Il prit auſſi par écrit le nom de la Reine, & ſa curioſité s'attacha particuliérement à obſerver le Sceau. Enſuite, renouvellant ſes civilités à l'Amiral, il l'aſſura que le Roi ſon Maître recevroit avec joie les éclairciſſemens qu'il alloit lui porter.

Accueil fait aux Anglois.

En effet, le Roi n'eut pas plutôt reçu la réponſe qu'il attendoit, que donnant divers ordres à ſes Officiers, il fit partir ſix grands éléphans, avec quantité de trompettes & de tymbales, & un cortége fort nombreux, pour aller au-devant de l'Amiral. Le moindre des éléphans avoit treize ou quatorze pieds de hauteur, & portoit ſur le dos un petit château, de la forme d'un caroſſe, couvert de velours cramoiſi. Au milieu du château, on avoit placé un grand baſſin d'or, couvert d'un drap de ſoie fort richement travaillé, ſous lequel on mit la Lettre de la Reine. L'Amiral monta ſur un autre éléphant. Une partie de ſa ſuite fut invitée à monter auſſi ſur les autres, & le reſte le ſuivit à pied. Mais lorſque le cortége fut arrivé à la Cour, un Seigneur pria l'Amiral d'arrêter, pour ſe donner le tems de prendre les ordres du Roi. Il revint preſqu'auſſi-tôt, en apportant la permiſſion d'entrer.

L'Amiral ſe préſenta devant le Roi

d'un air ferme & modeste. Il lui décla- LANCASTER.
ra qu'il étoit envoyé par la très-puissan- 1602.
te Reine d'Angleterre, pour le féliciter Cérémonie
de sa grandeur, & lui proposer un Trai- de l'audience.
té de paix & d'amitié. Sa harangue devoit être plus longue; mais le Roi l'interrompit, pour lui dire qu'il le croyoit fatigué du long voyage qu'il venoit de finir heureusement, & qu'il le prioit d'accepter des rafraîchissemens. Il ajouta qu'il pouvoit compter d'être traité favorablement à sa Cour, par considération pour la Reine sa Maîtresse, dont le mérite & la gloire s'étoient répandus jusqu'aux Indes. L'Amiral comprit que le Roi s'ennuyoit de lui entendre parler une Langue étrangere. Il lui présenta la Lettre de la Reine, que ce Prince reçut avidement, & qu'il remit à quelques Seigneurs Indiens qui étoient derriere lui. Les présens furent apportés. C'étoit un bassin d'argent, avec une fontaine, du poids de deux cens cinq onces; une grande couppe de même métal; un riche miroir; un bonnet orné de plumes; quelques belles épées avec leurs ceinturons, & plusieurs éventails. Toutes ces richesses furent reçues par des Seigneurs de la Cour; mais le Roi prit entre ses mains un éventail; & l'ayant considéré avec plaisir, il le

LANCASTER 1602. remit à une de ses femmes, pour en faire aussi tôt l'essai. Les Anglois crurent s'appercevoir que de tous ces divers présens, c'étoit celui qui lui plaisoit le plus.

Alors on proposa au Général Anglois de s'asseoir à terre, suivant l'usage du Pays. Il le fit, à l'imitation du Roi & de toute sa Cour. On servit aussitôt un grand festin, dans des plats d'or, ou d'un autre métal fort estimé aux Indes, qui est un mêlange d'or & de cuivre, & qu'on nomme *Tombak*. Pendant ce repas, le Roi qui étoit assis un peu plus loin, sur une estrade élevée de deux ou trois pieds, but plusieurs fois à la santé de l'Amiral. Sa liqueur favorite étoit l'*Arrack*, espece d'eau-de-vie dont j'ai déja expliqué la composition. L'Amiral la trouva si forte, qu'il se fit donner de l'eau pure, avec la permission du Roi.

Tombak, métal Indien.

Arrack, liqueur.

Après un grand nombre de cérémonies, le Roi donna ordre qu'on fît entrer les Danseuses; & ses propres femmes commencerent à jouer des airs de danse sur divers instrumens. Elles étoient richement vêtues, & parées de bracelets & de pierreries. C'étoit une faveur extraordinaire pour l'Amiral; car le Roi n'accorde la vûe de ses femmes qu'à

Chanteuses & Danseuses

ceux qu'il honore d'une considération distinguée. Il lui fit ensuite présent d'une robbe de calico, brodée en or, d'une belle écharpe de Turquie, & de deux *Cresses*, qui sont une espece de poignards, dont un Seigneur arme sur le champ celui que le Roi distingue par cette faveur. L'Amiral fut ainsi congédié, avec de nouvelles caresses, & la permission de se choisir dans la Ville une maison de son goût. Mais il ne jugea point à propos d'accepter cette offre; & retournant à bord, il laissa au Roi le tems de faire ses réflexions sur la Lettre de la Reine.

LANCASTER. 1602.

Seconde audience & ses effets pour le commerce.

Dans la seconde Audience qu'il eut de ce Prince, il s'expliqua fort au long sur l'objet de son voyage. Les réponses avoient été préparées comme les demandes. Le Roi protesta que si les sentimens de la Reine étoient aussi sinceres qu'elle l'en assuroit dans sa Lettre, elle trouveroit un retour fidele dans les siens: que pour le Traité d'alliance qu'elle lui proposoit, il y consentoit avec joie; enfin, qu'à l'égard du Commerce, il avoit déja donné ordre à deux de ses principaux Officiers d'en conférer avec l'Amiral, & d'entrer sans exception dans toutes les intentions de la Reine. Cette réponse fut suivie d'un

LANCASTER. 1602.

nouveau festin. Le jour suivant, l'Amiral envoya demander aux deux Seigneurs que le Roi lui avoit nommés, quel tems ils avoient choisi pour la Conférence. L'un étoit le grand Pontife du Royaume, homme d'esprit & d'honneur, qui méritoit l'estime que le Roi & toute la Nation avoient pour lui. L'autre étoit un des Chefs de la Noblesse, personnage fort grave, mais moins propre aux affaires que le Prélat.

Commissaires Indiens & leurs conférences.

On prit un jour pour s'assembler. La Conférence se tint en Langue Arabe, que le Prélat & le Seigneur Indien entendoient parfaitement. L'Amiral se servit pour Interprete, d'un Juif qu'il avoit amené d'Angleterre, & qui parloit fort bien cette Langue. Sa premiere proposition regarda la liberté du Commerce pour les Marchands Anglois. Le Prélat, sans répondre directement, lui demanda quels motifs il avoit à faire valoir pour engager le Roi à lui accorder cette grace. L'Amiral saisissant volontiers cette idée, allégua d'abord les offres d'amitié de sa Reine, le mérite éclatant de cette Princesse, son courage & ses forces pour résister au Roi d'Espagne, qu'elle regardoit comme l'Ennemi commun de l'Angleterre & des

Rois de l'Inde ; la considération extrême qu'elle s'étoit acquise dans toute l'Europe, & qui avoit déja porté l'Empereur de Turquie à rechercher son alliance. Il s'étendit ensuite sur les raisons tirées en général des avantages mêmes du Commerce. Le Roi ne pouvoit ignorer que c'étoit pour tous les Princes une source continuelle de richesses & de prospérités : que la puissance d'un Etat croissant à mesure que les Sujets devenoient plus riches, il n'y avoit que le Commerce qui pût augmenter leurs biens & leurs commodités ; & que pour rendre le Commerce florissant, il falloit recevoir & traiter favorablement les Etrangers : qu'à l'égard d'Achin en particulier, la situation du Port étoit admirable pour le Commerce de Bengale, de Java, des Moluques & de la Chine : que l'espérance d'y vendre leurs marchandises y ameneroit bientôt tous les Négocians de ces diverses Régions : qu'en peu de tems le Roi d'Achin verroit croître ses forces, & diminuer celles des Espagnols & des Portugais : que s'il avoit besoin d'Ouvriers & d'Artistes, il pouvoit s'assurer d'en recevoir d'Angleterre, à la seule condition de leur faire recueillir quelque fruit de leur voyage, & de leur laisser la liberté de retourner

LANCASTER 1602. dans leur patrie, lorſqu'il ſeroit ſatisfait de leurs ſervices : qu'il trouveroit de même toutes ſortes de commodités & de ſecours dans les Etats de la Reine, qui conſentiroit volontiers à toutes ſes propoſitions, lorſqu'elles n'auroient rien de contraire à ſon honneur, aux loix de ſon Royaume, & à ſes Traités avec les Princes Chrétiens.

Demandes de l'Amiral Anglois.

L'Amiral demanda de plus, que le Roi fit défendre à tous ſes Sujets par une proclamation publique, de cauſer le moindre trouble aux Anglois dans leurs uſages & dans le cours des affaires. Cet article fut accordé ſur le champ, avec ſi peu de réſerve, que malgré les Loix du Pays qui ne permettent point aux Habitans de ſortir pendant la nuit, il fut permis aux Anglois d'aller nuit & jour ſans aucun obſtacle ; aſſujettis ſeulement, lorſqu'ils ſeroient rencontrés par la Juſtice après une certaine heure, à ſe voir conduire chez leur Amiral, entre les mains duquel ils ſeroient remis.

En finiſſant la conférence, les deux Commiſſaires Indiens demanderent par écrit à l'Amiral un Mémoire des raiſons qu'il leur avoit expoſées & des priviléges qu'il demandoit au nom de la Reine. Ils lui promirent d'en faire

leur rapport au Roi dès le même jour, & que la réponſe de ce Prince ne ſeroit pas long-tems différée. Quelques jours ſe paſſerent. L'Amiral fut invité à voir un combat de cocqs, qui faiſoit un des principaux amuſemens du Roi. Il prit cette occaſion pour le ſupplier par ſon Interprete de ne pas faire traîner les affaires en longueur. Cinq ou ſix jours après il reçut de ſa propre main un Traité auquel il ne manquoit rien pour la forme. Tous les articles du Mémoire avoient été copiés fort proprement par un Secretaire. Le Roi les avoit revêtus de ſon autorité & de ſon ſeing. En les remettant à l'Amiral, il y joignit un compliment fort civil, & de nouveaux témoignages de ſatisfaction & d'amitié. Il ſeroit inutile de faire entrer ici la traduction de cette piece. Elle contenoit en ſubſtance, 1°. que les Anglois jouiroient dans le Royaume d'Achin d'une entiere liberté pour leurs perſonnes, leurs biens & leur commerce. 2°. Qu'ils ſeroient exempts des Droits d'entrée & de ſortie.. 3°. Que s'il arrivoit à leurs Flottes quelque accident qui les mît en danger, ils ſeroient ſecourus, eux & leurs marchandiſes, par les Vaiſſeaux du Pays. 4°. Qu'en cas de mort, ils auroient la liberté de diſpoſer de leurs

Traité confirmé par le Roi d'Achin.

LANCASTER. biens & de leurs effets par un Testament. 5°. Qu'ils exerceroient la Justice, suivant leurs Usages, sur les Criminels de leur Nation. 6°. Qu'on recevroit leurs plaintes, & qu'on leur accorderoit satisfaction, lorsqu'ils seroient offensés par les Habitans du Pays. 7°. Qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandises. 8°. Enfin, qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conscience.

1602.

Exercice du commerce & ses difficultés.

Les Facteurs Anglois commencerent aussi-tôt à rassembler du poivre pour la cargaison: mais la stérilité de l'année précédente l'avoit rendu fort rare. Ayant appris de quelques Habitans qu'il s'en trouvoit davantage dans un Port nommé *Priaman*, à cent cinquante lieues d'Achin, vers le Sud de l'Isle, ils y envoyerent la Suzane, un de leurs moindres Vaisseaux, commandé par le Capitaine Middleton. Ils avoient trouvé beaucoup à rabattre aux promesses de Davis, leur premier Pilote, qui les avoit assurés en partant de Londres, que le quintal de poivre ne leur reviendroit qu'à quatre réaux d'Espagne. Ils le payoient presque vingt. Cette erreur jetta l'Amiral dans un grand embarras. Ses marchandises & les sommes qu'il avoit apportées ne paroissant pas suffire

pour rendre sa cargaison complette, il considéroit combien il lui seroit difficile de conserver à sa Nation une certaine estime qui est le fondement du Commerce, & quel desagrément ce seroit pour lui de retourner presqu'à vuide. D'un autre côté, il avoit à combattre les intrigues d'un Ambassadeur Portugais, qui étoit depuis quelque tems à la Cour d'Achin, & qui n'y demeuroit vraisemblablement que pour observer ses démarches. Ce n'est pas qu'il y fût regardé de fort bon œil. Il avoit demandé au Roi dans sa derniere Audience, la permission non-seulement d'établir un Comptoir de sa Nation, mais encore de bâtir un Fort à l'entrée du Port, sous prétexte que la Ville étant fort sujette aux incendies, les Portugais auroient besoin d'une retraite pour y mettre leurs marchandises à couvert. Le Roi pénétrant son artifice, lui avoit répondu : « Votre Maître pense-t-il à » marier une de ses filles avec mon fils, » lorsqu'il marque tant d'inquiétude » pour la conservation de ma Ville » Capitale ? Dites-lui qu'il n'a pas be» soin pour cela d'un Fort, & que je » donnerai à ses gens pour leur Comp» toir une bonne maison à deux lieues » de ma Ville, où ils n'auront à crain-

LANCASTER. 1599.

Artifice des Portugais, qui leur réussit mal.

LANCASTER. 1602.

» dre ni le feu, ni leurs Ennemis, sous » ma protection ». L'Ambassadeur s'étoit retiré fort mécontent, & le Roi s'étoit fait un amusement du chagrin qu'il lui avoit causé par sa réponse.

Il arriva, quelque tems après, dans le Port, un Vaisseau Portugais chargé de riz. Il venoit de Bengale. Le Capitaine se logea chez l'Ambassadeur de sa Nation. Entre les gens de son Equipage, il y avoit plusieurs Indiens qui exerçoient aussi un commerce proportionné à leur état, suivant l'usage de ces Régions, où tout le monde se pique de la qualité de Marchand. Il s'en présenta un chez l'Amiral Anglois, avec des poules qu'il offroit à vendre. L'Amiral ne douta point que ce ne fût un espion des Portugais Il acheta ses poules, & les paya libéralement. Ensuite, prenant occasion de son trafic pour le faire parler, il lui marqua quelque regret de voir un homme d'une figure telle que la sienne, avili par un emploi qui lui convenoit si peu. L'Auteur, en rapportant cette conversation, prend soin d'avertir que le récit est précieux par sa fidélité.

Espion des Portugais, & ses entreprises.

L'Indien répondit : « Je sers ce Capitaine Portugais, sans sçavoir si je » suis libre ou esclave, quoique je sois

» né de condition libre : car il y a ſi long-tems que je le ſers, qu'il s'eſt accoutumé à me regarder comme un bien qui eſt à lui ; & les gens de cette Nation ſont ſi puiſſans, qu'on ne peut rien leur diſputer. LANCASTER. 1602.

« Si tu connois le prix de la liberté, » lui dit l'Amiral, il eſt certain que tu » parois digne de l'obtenir. Que fe- » rois-tu pour quelqu'un qui te l'offri- » roit, & qui t'épargneroit la peine d'a- » voir là-deſſus des diſputes avec ton » Maître ? « Ma liberté, repliqua l'In- » dien, me ſeroit plus chere que ma » vie, & j'expoſerois hardiment ma vie » pour celui qui me donneroit la liber- » té. Mettez-moi là-deſſus à l'épreuve, » & vous verrez que je vous tiendrai » parole.

L'Amiral Anglois pénetre les vûes de l'Eſpion.

« Eh bien, reprit l'Amiral, tu me fais » naître l'envie d'éprouver effective- » ment ſi tu parles de bonne foi. J'ai » une queſtion à te faire. Que dit l'Am- » baſſadeur Portugais de moi & de ma » Flotte, & quelles ſont ici ſes vûes ?

« Il vous obſerve continuellement, » répondit l'Indien, ſans que vous puiſ- » ſiez vous appercevoir qu'il vous re- » garde. Il a pour eſpion autour de vo- » tre Flotte, un Chinois, qui s'eſt fami- » liariſé avec vos gens. Il a fait tirer le

LANCASTER 1602.

» plan de tous vos Vaiſſeaux. Il connoît » non-ſeulement leur forme & leur » groſſeur, mais le nombre & le calibre » de votre artillerie juſqu'à la moindre » piece. Il ſçait combien vous avez de » Matelots, ceux qui ſe portent bien & » ceux qui ſont infirmes. Il trouve que » vos Vaiſſeaux ſont forts & bien équi- » pés; mais il eſt perſuadé qu'ayant un » grand nombre de Malades, vous n'ê- » tes point à couvert d'une ſurpriſe, ou » même d'une attaque ouverte par des » forces médiocres; & dans cette idée, » il doit envoyer ſes plans à Malaca, » pour engager le Gouverneur à vous » cauſer de l'embarras à votre départ.

Réponſe qu'il lui fait.

» L'Amiral lui dit, en affectant de » rire: Ton Ambaſſadeur n'eſt pas ſi ridi- » cule que tu le repréſentes; car il ſçait » aſſez que je crains peu les forces de ſa » Nation dans cette Mer. Il veut te faire » croire, à toi & à ceux qui l'écoutent, » que les Portugais ſont auſſi redouta- » bles qu'ils ſouhaiteroient de l'être. » Va, ſois tranquille pour ma Flotte. » Mais viens m'apprendre néanmoins » dans quelques jours ſi l'Ambaſſadeur » a fait partir ſes plans; & quoique je » m'en embarraſſe fort peu, je te pro- » mets la liberté, pour recompenſer tes » bonnes intentions.

L'Indien partit fort ſatisfait. Cette occaſion parut ſi ſinguliere à l'Amiral, que ne balançant point à la ſaiſir, il ſe promit de faire tourner la trahiſon contre ceux qui avoient voulu l'employer. Son eſpérance ne fut pas trompée. Tout ce que l'Ambaſſadeur faiſoit pendant le jour, lui étoit rapporté le ſoir ou le jour ſuivant. L'Indien étoit un Traître exercé, hardi, ſubtil, capable de tromper également & l'Ambaſſadeur Portugais, & les Anglois de la ſuite de l'Amiral; le premier, en le repaiſſant de fauſſes nouvelles, pour leſquelles il étoit récompenſé; ceux-ci, en feignant de ne venir ſi ſouvent dans leur Comptoir que pour les entretenir dans la diſpoſition d'acheter ſes poules, & les conjurant même de garder le ſilence ſur un commerce par lequel il ſembloit craindre de déplaire à ſes Maîtres. L'Amiral étoit le ſeul avec lequel il fît un rôle ſincere; encore affectoit-il de lui parler d'un air ſimple, attendant toujours qu'il fût interrogé, comme s'il n'eût fait que répondre à ſes queſtions. Ce détail étoit néceſſaire, non-ſeulement pour expliquer comment l'Amiral ſe défendit contre les mauvais offices des Portugais, mais encore pour faire connoître le caractere des Indiens, qui eſt naturelle-

LANCASTER.
1602.

Perfidie des Indiens.

LANCASTER. ment artificieux & trompeur.

1602. Le Roi faisoit appeller souvent l'Amiral pour s'entretenir ou pour boire avec lui. Un jour il lui parla d'un Ambassadeur que le Roi de Siam lui avoit envoyé, pour lui proposer la conquête de Malaca. L'Isle de Sumatra est capable d'armer un grand nombre de Galeres, quand le tems ne lui manque point pour ses préparatifs; & le Roi de Siam faisoit demander à celui d'Achin quelles forces il vouloit joindre aux siennes. L'Amiral ne manqua point de seconder les dispositions qu'il voyoit à ce Prince pour déclarer la guerre aux Espagnols. Il lui représenta la hauteur avec laquelle ils se conduisoient au milieu de sa Cour, & le droit qu'ils s'attribuoient de mettre tous les Rois Indiens dans leur dépendance. Il les traita d'Ennemis publics de la liberté & du Commerce. Enfin, n'épargnant rien pour rendre le change à leur Ambassadeur, il ne fit pas difficulté d'assurer qu'il n'étoit qu'un Espion chargé d'approfondir les forces & les secrets de la Cour d'Achin. Le Roi surpris de ce discours, voulut sçavoir quel en étoit le fondement. Alors s'ouvrant sur tout ce qu'il avoit appris de son Indien, il en conclut que les Espions de l'Ambassadeur n'observoient

Les Anglois rendent un fort mauvais office aux Portugais.

pas moins le Roi que les Anglois. Quoique cette preuve n'eût point la force d'une démonſtration, elle ſuffiſoit pour aigrir un Prince ſoupçonneux. Il répondit qu'il connoiſſoit les Eſpagnols pour ſes ennemis, & qu'il leur rendoit leur haine au double; mais qu'il appréhendoit peu les forces qu'ils avoient à Malaca. L'Amiral, ſatisfait de le voir irrité, réſolut d'employer une ruſe innocente, pour ſoutenir tout à la fois ſa réputation & ſe garantir des périls qui menaçoient la Flotte Angloiſe à ſon départ. Il dit au Roi que ce qui l'inquiettoit dans les deſſeins de l'Ambaſſadeur Portugais n'étoit pas la crainte d'être attaqué par les Vaiſſeaux de Malaca, mais celle au contraire de ne les pas rencontrer dans ſa courſe, parce qu'infailliblement les plans & les avis qu'ils devoient recevoir de leur Ambaſſadeur ou plutôt de leur Eſpion, leur ôteroient la hardieſſe de venir à ſa rencontre: que dans le deſir de les rencontrer, & dans la certitude de les battre, il prioit ſa Majeſté de faire arrêter deux domeſtiques de l'Ambaſſadeur, qui devoient partir dans trois jours avec ſes avis & ſes plans. Outre l'effet qu'il paroiſſoit deſirer, il fit entendre encore au Roi, qu'en ſe ſaiſiſſant des Meſſagers de l'Am-

LANCASTER.

1602.

Artifice de leur Amiral.

LANCASTER 1602.

baſſadeur, il ne manqueroit point de tirer quelques nouvelles lumieres de leur bouche ou de leurs Lettres.

Deux Portugais arrêtés avec leurs papiers.

Cette contremine fut pouſſée avec tant de ſoin & d'adreſſe, que l'Amiral informé par ſon Eſpion du départ des deux Meſſagers, en apprit au Roi le tems & les circonſtances. Ils s'étoient rendus dans un Port, à vingt-cinq lieues d'Achin; & payant leur paſſage ſur le premier Vaiſſeau qui mit à la voile, ils s'y embarquerent en qualité de Marchands étrangers. Mais, ſur l'ordre ſecret du Roi, une Frégate, qui fut envoyée après eux, arrêta leur Bâtiment preſqu'à la ſortie du Port. Les Officiers d'Achin feignirent de vouloir examiner ſi les marchandiſes avoient ſatisfait aux droits du Prince. Ils découvrirent les deux Portugais en montant à bord. Ils affecterent de la ſurpriſe, & leur demanderent qui ils étoient, d'où ils étoient venus, quel étoit leur deſſein & le motif de leur voyage. Toutes ces queſtions les ayant troublés, en vain répondirent-ils qu'ils venoient d'Achin & qu'ils appartenoient à l'Ambaſſadeur Portugais. On feignit de reconnoître à leur trouble qu'ils étoient des ſcélérats, qui prenoient la fuite après avoir volé leur Maître. Le principal Officier ſe ſaiſit d'eux

LANCASTER.

1602.

d'eux, & se chargea de les remettre à l'Ambassadeur. Mais sous prétexte de vérifier leur vol, on leur enleva leurs plans & leurs Lettres. Ils furent en effet renvoyés à l'Ambassadeur, sur une nouvelle réfléxion de l'Amiral, qui crut cette voie plus sûre pour déguiser son artifice, & qui trouva le moyen de la faire goûter au Roi.

Chagrin des Portugais; ils veulent quitter Achin, leur départ est retardé.

Quelque jugement que l'Ambassadeur pût porter de cette avanture, il n'eut aucun prétexte pour faire éclater ses plaintes, sur-tout lorsqu'en lui présentant ses deux domestiques avec tous leurs effets, on affecta de faire valoir le service qu'on lui avoit rendu. Il se dispensa même de reclamer ses plans & ses Lettres; ce qui fit juger à l'Amiral qu'ayant quelque soupçon de la vérité, il ne vouloit pas s'exposer à des railleries plus humiliantes que l'outrage. L'Auteur ne nous apprend point ce que contenoient ses Lettres. Mais le chagrin de voir manquer son projet par cette voie, lui fit prendre la résolution de partir lui même, pour suppléer apparemment à l'interception de ses Messagers. L'Amiral qui fut informé de ce nouveau dessein, résolut encore d'en arrêter l'exécution. Il représenta au Roi que la saison l'obligeant de se remettre

LANCASTER 1602.

en mer avec ſa Flotte, il alloit perdre tout le fruit de leur ruſe commune, ſi l'Ambaſſadeur partoit avant lui. Il le preſſa de faire naître quelque raiſon, qui ſuſpendît ſeulement le départ des Portugais pendant dix jours. Cette propoſition n'étoit pas ſans difficulté; parce que le reſſentiment de l'Ambaſſadeur lui ayant fait abreger les formalités, il avoit déja pris congé du Roi & fait ſes adieux à toute la Cour. Cependant l'envie d'obliger l'Amiral, ou, ſi l'on veut, la paſſion de nuire aux Portugais, en lui donnant l'occaſion de les battre, ſur laquelle il ne ceſſoit pas de tenir le même langage, porta ce Prince à ſuppoſer quelques ſujets de plaintes contre les Matelots de l'Ambaſſadeur. Avant que cette accuſation fût éclaircie, les Anglois eurent le temps de mettre ordre à leurs affaires.

Départ des Anglois.

Il ne reſtoit à l'Amiral qu'à prendre congé du Roi; parce que dans l'embarras où je l'ai repréſenté pour ſa cargaiſon, il s'étoit déterminé à laiſſer derriere lui quelques-uns de ſes principaux Facteurs, ſous prétexte que le poivre étant ſi rare ils prendroient ſoin d'en ramaſſer juſqu'au retour de la Flotte. D'ailleurs, de ſes quatre Vaiſſeaux, il n'y avoit que l'Aſcenſion qui ne fût

point aſſez chargé pour quitter le Port avec honneur. Un Bâtiment Hollandois qui étoit arrivé depuis peu, ſous le Commandement du Capitaine *Spilberge*, & que la rareté ou la cherté du poivre avoit mis, comme les Anglois, dans la néceſſité de partir ſans achever ſa cargaiſon, s'offrit à les accompagner. L'Amiral accepta ſi volontiers cette offre, que pour l'affermir dans ſa réſolution, il lui céda la huitiéme partie de ſes marchandiſes. Enfin la veille de ſon départ il préſenta au Roi Meſſieurs *Starkey* & *Styles*, deux honnêtes Facteurs qu'il laiſſoit ſous la protection de ce Prince; & s'étant confirmé dans l'opinion de ſa bonne foi par les nouveaux témoignages qu'il en reçut, il mit à la voile le 11 de Septembre.

LANCASTER 1602.

Bravade des Portugais.

On a ſçu dans la ſuite que le Roi ſoutenant la diſſimulation, continua de retarder l'Ambaſſadeur Portugais, malgré l'empreſſement qu'il avoit de partir. Un jour, embarraſſé de ſes inſtances, il lui dit qu'il s'étonnoit de lui voir cette ardeur pour ſe mettre en mer, tandis que les Anglois, qui ne pouvoient être fort éloignés, l'attendoient peut-être à ſon paſſage, & ne pouvoient manquer avec des forces ſupérieures, de lui faire courir un grand danger. L'Ambaſſa-

LANCASTER. 1602.

deur répondit qu'il les craignoit peu; parce que sa Frégate étoit si legere, que s'il pouvoit gagner le devant sur eux, seulement de sa longueur, il les défioit avec tous leurs efforts de pouvoir jamais la joindre. Eh bien, lui dit le Roi, je vous laisse donc partir d'autant plus volontiers, que je n'aurai rien à craindre pour votre sûreté. En effet il lui en accorda la liberté; mais il y avoit déja vingt-quatre jours que les Anglois avoient mis à la voile. Ils n'avoient pû recevoir une marque plus signalée des favorables dispositions du Roi d'Achin; car la Frégate Portugaise étoit si bonne, qu'en partant même quelques jours après eux, elle eût été capable de se rendre à Malaca, avant qu'ils eussent gagné les Détroits, & de faire sortir par conséquent de ce Port toutes les forces des Portugais pour leur couper le passage; au lieu que personne n'y étant informé de leur approche, ils relâcherent tranquillement à vingt-cinq lieues de la Ville sans qu'elle en eût la moindre connoissance.

Les Anglois s'arrêtent près de Malaca.

Le 3 d'Octobre, étant entrés dans les Détroits de Malaca, ils découvrirent un Vaisseau vers l'entrée de la nuit. L'ordre fut donné aussi-tôt pour s'assurer de cette proie. Ils se séparerent l'un

de l'autre à la diſtance d'un mille, dans la crainte qu'elle ne profitât des ténebres pour trouver un paſſage. Elle tomba près de l'*Hector*, qui la ſalua bruſquement d'une volée de canon. Les autres Vaiſſeaux s'étant raſſemblés autour d'elle, on continua quelque temps le feu de l'artillerie : mais la crainte de la couler à fond fit prendre le parti d'interrompre le combat juſqu'au jour. A peine commençoit-il à paroître, que le Capitaine ſe mit dans ſa Chaloupe avec quelques gens de ſon bord, & vint ſe rendre volontairement. Il étoit parti de Saint-Thomas, dans la Baye de Bengale, pour tranſporter des marchandiſes & quantité de Paſſagers à Malaca. Il avoit à bord plus de ſix cens perſonnes des deux ſexes & de toutes ſortes de conditions. Son Port étoit de neuf cens tonneaux. L'Amiral fit paſſer ſur ſa Flotte ce qu'il avoit de plus précieux. C'étoient de riches étoffes, de la porcelaine, des perles & d'autres pierreries. Le riz & toutes les marchandiſes groſſieres, furent négligées. Il fallut beaucoup de fermeté, & les plus rigoureuſes ordonnances, pour empêcher le pillage. L'Amiral laiſſa ſa priſe ſur ſes ancres, ſans avoir fait la moindre inſulte aux Paſſagers.

LANCASTER.

1602.

Ils prennent un Vaiſſeau.

LANCASTER. 1602.

Un butin si riche le mettant en état, non-seulement de rendre sa cargaison complette au Port d'Achin, mais de faire honneur à la Nation Angloise en y reparoissant avec les fruits de sa victoire, il ne balança point à prendre la résolution d'y retourner. Son espérance étoit encore de rencontrer l'Ambassadeur Portugais, & de lui faire payer fort cher toutes les marques qu'il avoit reçues de sa haine. Il fut privé de cette derniere satisfaction. Mais le vent lui fut si favorable qu'il rentra le vingt-quatre d'Octobre dans le Port d'Achin.

Ils retournent à Achin

Les deux Facteurs Anglois, agréablement surpris de son retour, se présenterent sur le rivage pour le recevoir. Il y descendit sans attendre la permission du Roi, sur-tout lorsqu'il eut appris avec combien de bonté ce Prince n'avoit pas cessé de protéger le Comptoir, & de favoriser les Facteurs. Dans l'abondance des richesses qu'il venoit d'acquérir par les armes, il se crut obligé de lui faire un présent considérable. Cette galanterie fut reçue avec tant de reconnoissance, qu'après avoir beaucoup loué la valeur des Anglois, le Roi offrit à l'Amiral le choix de tout ce qui pouvoit lui plaire dans ses Etats. La seule faveur qui pût flater des Mar-

chands, étoit de pouvoir amaſſer beaucoup de poivre, de canelle & de girofle. Mais il étoit ſi vrai que l'année avoit été ſtérile, qu'en joignant à tout ce que la Flotte avoit emporté, ce que les Facteurs avoient recueilli depuis ſon départ, on ne put faire une cargaiſon complette. L'Amiral réſolut de ſe rendre à Bantam dans l'Iſle de Java, où il avoit appris que ces marchandiſes étoient en abondance & à meilleur marché. Il communiqua ſon deſſein au Roi, qui ne put le déſavouer. Dans une longue conférence qu'il eut avec lui, ce Prince lui remit une Lettre en Arabe pour la Reine d'Angleterre, avec un riche préſent. On en peut conclure que le premier départ de l'Amiral avoit été ſimulé, & qu'il n'avoit fait voile vers Malaca que pour y chercher l'occaſion qu'il en avoit trouvée d'enlever quelque Bâtiment aux Portugais ; ſans quoi l'on ne concevroit point pourquoi la Lettre & les préſens auroient été remis à ſon retour. Le Roi d'Achin envoyoit à la Reine Eliſabeth trois pieces de drap d'or curieuſement travaillées, avec un gros rubis enchaſſé à la mode du Levant. Il fit préſent auſſi d'un fort beau rubis à l'Amiral. En recevant ſes derniers adieux, il lui demanda ſi l'on avoit en Angleterre les

LANCASTER. 1602.

Intelligence des Anglois & du Roi d'Achin contre les Portugais.

LANCASTER. 1602.

Le Roi fait chanter des Pseaumes aux Anglois.

Pseaumes du *Roi David.* « Oui, répondit l'Amiral ; & nous les chantons » tous les jours. « Je veux donc, reprit » le Roi, en chanter un pour la prospérité de votre voyage, avec ces » Nobles qui sont autour de moi ». Là-dessus, il entonna un Pseaume, & les Seigneurs de sa Cour le chanterent avec lui fort solemnellement. Après avoir fini, il fit connoître à l'Amiral qu'il lui feroit plaisir d'en chanter un, suivant l'usage de l'Angleterre, avec les gens de sa suite. Les Anglois du cortége, qui étoient au nombre de douze, se mirent aussi à chanter avec l'Amiral. Enfin les caresses & la bonne foi du Roi d'Achin se soutinrent si constamment, qu'on en peut tirer une confirmation pour le doute que j'ai marqué sur sa querelle avec les Hollandois.

L'Amiral partit d'Achin le neuf de Novembre. Deux jours après, il dépêcha l'*Ascension* en Angleterre, avec des Lettres ; & tournant le dos à ce Bâtiment, qui prit vers le Cap de Bonne-Espérance, il suivit les Côtes de Sumatra pour se rendre à *Bantam*. Dans sa course, il tomba pendant la nuit entre certaines Isles, qui lui causerent d'autant plus d'embarras qu'il s'y trouvoit engagé sans s'en être apperçu. Les bas-

fonds dont elles ſont environnées le mirent pluſieurs fois en danger. Ayant paſſé la Ligne pour la troiſiéme fois depuis ſon départ de l'Europe, il arriva au Port de *Priaman*, où la *Suſanne* avoit déja fait une partie de ſa cargaiſon. Le hazard fit qu'à ſon arrivée il s'y trouva du poivre pour l'achever. Comme il n'en croît point aux environs de ce Port, les Habitans en avoient fait venir une nouvelle proviſion d'un lieu plus éloigné dans les terres, qui ſe nomme *Manangcabo*. Mais le Canton de Priaman porte de la poudre d'or, qui ſe trouve mêlée dans le ſable de pluſieurs Rivieres. L'air y eſt d'ailleurs excellent, quoiqu'à moins de quinze minutes de la Ligne. L'Amiral ſe voyant offrir de quoi charger entierement la Suſanne, prit le parti de ſaiſir l'occaſion, & de renvoyer encore ce Bâtiment en Angleterre.

LANCASTER. 1602.

On étoit au 4 de Décembre, lorſqu'il remit à la voile pour Bantam. Il s'engagea le 15 dans les Détroits de la Sonde, où il mouilla l'ancre ſous une Iſle nommée *Pulo Panſa*, à trois lieues de cette Ville. Le lendemain étant entré dans la Rade de Bantam, il y fit connoître ſon arrivée par une décharge de ſon artillerie, telle que les Habitans n'en avoient jamais entendu. Le 17, il envoya le

LANCASTER. Capitaine Middleton dans une Chaloupe, pour déclarer au Roi qu'il étoit venu avec des Lettres de la Reine d'Angleterre, & qu'il lui demandoit la permission de descendre dans ses Etats pour les lui présenter. On répondit à Middleton que les Anglois seroient reçus volontiers ; & sans exiger d'autres explications, un Seigneur Indien se rendit à bord avec lui, pour inviter au nom du Roi l'Amiral à descendre librement. Le Roi étoit un enfant de dix ou onze ans, qui ne laissoit pas de gouverner, avec le secours d'un Conseil. L'impatience qu'il eut de voir les Anglois lui fit abreger les formalités de l'Audience ; & l'Amiral que son caractere rendoit supérieur à toutes sortes de craintes, ne fit pas difficulté de se laisser conduire sans précautions.

1602.

Il trouva le jeune Monarque assis dans un cabinet, dont la forme étoit ronde, avec seize ou dix-huit Seigneurs qui l'environnoient à quelque distance. Après une courte harangue, à laquelle ce Prince fit une réponse gracieuse, il lui présenta les Lettres de la Reine. Il avoit fait apporter divers présens, qu'il y joignit aussi tôt, & qui furent reçus avec les marques d'une vive satisfaction. Le Roi se les fit apporter successivement,

& prit long-temps plaisir à les considérer. Ensuite, assurant l'Amiral de son amitié & de sa protection, il le remit, pour l'explication des affaires, entre les mains d'un Seigneur de l'Assemblée, qui étoit le Chef de son Conseil. LANCASTER. 1602.

On fit passer l'Amiral dans un autre appartement, où sa conférence dura près de deux heures avec ce grave Indien. Elle finit par de nouvelles assurances de protection au nom du Roi, & par la permission d'acheter ou de vendre toutes sortes de marchandises dans les Etats de ce Prince. L'Amiral demanda la liberté de choisir une maison commode. Elle lui fut accordée, & dans l'espace de deux jours les Facteurs Anglois se trouverent en état de commencer leur vente. Mais un Seigneur de la Cour vint avertir l'Amiral que l'usage du Pays étoit de fournir le Roi avant ses sujets. Cette préférence parut d'autant plus juste aux Anglois, qu'on les assura que leurs marchandises seroient vendues plus cher à la Cour qu'aux Particuliers.

Lorsque le Roi fut satisfait, les Facteurs commencerent publiquement leur vente. La presse y fut si grande, qu'en moins de cinq semaines ils firent de quoi suppléer abondamment à la cargaison des deux Vaisseaux. Le poivre qu'ils

LANCASTER. 1603. avoient acquis dans cet intervalle, montoit déja à deux cens ſoixante-ſeize ſacs, chacun de ſoixante-deux livres de poids, au prix de cinq reaux & demi de huit, chaque réale revenant à quatre ſchellings & demi d'Angleterre. On n'y comprend point les droits de l'ancrage & de la Douanne; car par une convention particuliere avec le *Scha Bandar*, c'eſt-à-dire le principal Officier du Port, on devoit payer pour l'ancrage des deux Bâtimens quinze cens réaux de huit, & pour les droits de la Douanne une réale par ſac. Quoique les Habitans de l'Iſle de Java paſſent pour une Nation inquiette & livrée au vol, le commerce s'exerça fort paiſiblement. Sur une ou deux inſultes que les Anglois avoient reçues d'abord, l'Amiral fut autoriſé par le Roi à faire main-baſſe ſur tous ceux qui s'approcheroient de ſa maiſon pendant la nuit. Quelques exemples de ſévérité devinrent un frein pour les plus indociles; & l'on continua ſeulement de faire une garde exacte aux environs du Comptoir.

A meſure qu'on achetoit le poivre, l'Amiral avoit ordonné qu'il fût tranſporté à bord; de ſorte que le 10 de Février 1603, la cargaiſon fut achevée, & la Flotte prête à partir. Mais le Ca-

pitaine Middleton tomba malade ſur le Vaiſſeau qu'il commandoit. L'Amiral ayant établi pour regle que l'un ou l'autre ſeroit toujours à bord, ſe hâta d'y retourner. Il le trouva beaucoup plus mal qu'on ne le craignoit d'une attaque ſi récente. L'expérience qu'il avoit de la nature du climat, lui fit juger tout d'un coup qu'une fiévre violente, accompagnée d'une furieuſe oppreſſion de poitrine, ne laiſſeroit pas vivre longtems ſon Collegue. En effet Middleton, qui ſe croyoit encore autant de force que de courage, ne laiſſa pas de mourir le lendemain.

Il laiſſe trois Facteurs à Bantam.

Cette perte fut une nouvelle raiſon de hâter le départ. Cependant l'Amiral ne voulut point retourner en Europe, ſans s'être établi quelque relation aux Iſles Moluques. Il fit charger ſa Pinace qui étoit d'environ quarante tonneaux, d'une quantité de marchandiſes choiſies; & la confiant à douze de ſes Anglois, il l'envoya aux Moluques pour y jetter les fondemens du commerce juſqu'à ſon retour. Il laiſſa auſſi à Bantam trois Facteurs, auſquels il donna pour Chef M. *William Starkey*, avec la commiſſion de vendre les marchandiſes qui reſtoient à terre, & de tenir des épices pour une autre cargaiſon. En-

LANCASTER 1603.

suite il prit congé du Roi qui lui remit une Lettre pour la Reine d'Angleterre, & quelques belles pieces de Bezoar. Le présent qu'il reçut pour lui-même, fut un beau poignard de Java, avec quelques pierreries qu'il estima beaucoup moins que les distinctions dont elles furent accompagnées.

Présens du Roi.

La Flotte part de Java pour retourner en Europe.

Tous les Anglois de la Flotte s'étant retirés à bord le 20 de Février, les deux Vaisseaux saluerent l'Isle de Java d'une décharge de leur artillerie, & mirent sur le champ à la voile. Ils employerent les deux jours suivans à traverser le Sond. Le 24, ils perdirent la vûe des Isles; & dirigeant leur course au Sud-Ouest, ils se trouverent dès le 28 au 8e degré 40 minutes du Sud. Le Dimanche 13 de Mars, ils passerent la Tropique du Capricorne, en tenant toujours la même course. Le 14 d'Avril, se trouvant à trente-quatre degrés, ils jugerent qu'ils avoient l'Isle de Madagascar au Nord. Le 28, ils eurent à combattre une furieuse tempête, qui les força pendant vingt-quatre heures de s'abandonner aux flots, sans faire aucun usage de leurs voiles. Cependant ils ne reçurent aucun dommage qui ne pût être réparé par leurs soins, à la réserve de quelques voies d'eau, ausquelles il fal-

Tempête furieuse.

lut remédier par un travail continuel, pendant tout le reste du voyage. LANCASTER. 1603.

Mais la tranquillité qui suivit cette tempête, fut troublée trois jours après par un autre orage. Le battement des flots fut si violent contre la proue de l'Amiral, que l'ouvrage de fer s'étant détaché, le bec du Vaisseau fut emporté, & s'abîma sans ressource. L'effroi s'empara de tous les cœurs. Il ne se présentoit aucun remede aux Matelots les plus expérimentés. Le Vaisseau n'ayant plus la force de résister aux vents ni aux flots, étoit emporté, comme l'auroient été ses débris après un naufrage. Il s'approcha jusqu'à trois ou quatre lieues du Cap de Bonne-Espérance ; & bientôt un vent contraire le jetta presqu'au 40e degré du Sud, au milieu de la grêle & de la neige. Ce passage presque subit de la chaleur au froid fut un autre mal qui acheva d'accabler les Anglois.

Autre orage & ses effets.

Dans cette cruelle extrémité, l'*Hector* ménagea sa course avec tant d'art, qu'il ne s'éloigna point de l'Amiral. *Sander Cole*, qui avoit été nommé pour commander ce Vaisseau après la mort de Middleton, fit construire sur son bord une machine qu'il crut capable de remédier au malheur de son Collegue. Mais après quantité d'efforts, & lors-

Desespoir des gens de l'Amiral.

LANCASTER. 1603. qu'on croyoit avoir rendu l'ouvrage propre à sa destination, un furieux coup de mer fit quitter prise à ceux qui l'attachoient, & l'ensevelit aussi dans les flots. Tous les gens de l'Amiral, consternés de cette nouvelle disgrace, demanderent à passer sur l'Hector. Les plus hardis avoient perdu l'espérance, & se disposoient à changer de bord sans attendre l'ordre de leur Chef. Au milieu de cet abbattement public, l'Amiral prit une résolution qui n'a point d'exemple dans l'Histoire. Il assembla ses gens; & composant son visage à la joie, il les assura que par des moyens qu'il venoit d'imaginer, il ne desespéroit pas de sauver le Vaisseau. Ensuite étant entré dans sa chambre, il écrivit cette Lettre en Angleterre à la Compagnie qui l'avoit employé.

Exemple d'un courage héroïque.

MESSIEURS, vous apprendrez par le porteur de ma Lettre ce qui s'est passé dans le voyage que j'ai entrepris par vos ordres, les établissemens que j'ai faits pour votre commerce, & les autres évenemens qui méritent votre attention. Je vais employer tous mes efforts pour sauver mon Vaisseau & ses marchandises. Vous n'en douterez pas, quand vous sçaurez que je n'épargne dans ce dessein ni ma vie ni celle

des gens qui ſont ſous mes ordres. Je ne puis vous dire où vous devez envoyer un autre Vaiſſeau pour me ſecourir ; car je ſuis le jouet des flots & des vents. Adieu. Je prie le Ciel qu'il m'accorde le plaiſir de vous revoir avec quelque ſujet de ſatisfaction pour vous & pour moi.

Il data cette Lettre, *du retour des Indes Orientales en Europe* ; & pour ſe rendre utile en périſſant, il ajoûta ſur les lumieres qu'il croyoit s'être procurées, *que le paſſage aux Indes Orientales* étoit à 62 degrés & demi par Nord-Oueſt du côté de l'Amérique. Après quoi faiſant venir Sander Cole dans ſa Chaloupe, il lui donna ordre en ſecret de partir la nuit ſuivante pour l'Angleterre, & de remettre ſa Lettre à la Compagnie. Sa penſée étoit que le courage pourroit renaître à ſes gens, lorſqu'ils auroient perdu la reſſource de l'Hector, ou du moins que ce qu'ils ſeroient forcés de faire pour conſerver leur vie, ſerviroit peut être à la conſervation des marchandiſes.

L'Amiral trouve heureuſement de la réſiſtance à ſes ordres.

Sander Cole feignit de céder à ſes volontés ; mais il lui étoit trop attaché pour l'abandonner dans ſon infortune. L'Amiral le voyant le lendemain preſqu'à la même diſtance, dit à l'Auteur

LANCASTER. 1603. même de cette Relation: « Ces gens-là » n'ont aucun égard pour mes ordres ». On étoit fort éloigné ſur ſon bord d'entendre le ſens de cette plainte. Cependant l'eſpérance qu'il avoit donnée la veille, ſervit du moins à réveiller ſes gens pour le travail. Le fer lui manquant, ou la commodité de le forger, il avoit concerté pendant toute la nuit avec le Charpentier du Vaiſſeau, un moyen d'y ſuppléer par des entrelaſſemens de cordes & de ſolives. Cet expédient ſuppoſoit à la vérité que la Mer deviendroit plus tranquille; mais quelle apparence auſſi qu'une tempête, qui avoit duré plus de quinze jours, pût être fort éloignée de ſa fin ! En effet, dès le jour ſuivant la Mer prit une face moins terrible; & l'ouvrage fut pouſſé ſi vivement, qu'il fut bientôt en état de ſervir au ſoulagement du Vaiſſeau. On ne put douter par la hauteur où l'on étoit, qu'on n'eût doublé le Cap de Bonne-Eſpérance. Malgré l'éloignement de l'Iſle de Sainte-Helene, ce fut le lieu qu'on crut devoir chercher pour aſile. Le 5 de Juin, on paſſa le Tropique du Capricorne; & le 16 au matin, on découvrit heureuſement l'Iſle où l'on brûloit d'arriver.

Il eſt délivré du péril.

La joie fut ſi exceſſive dans les deux

Vaiſſeaux, qu'oubliant tous les maux paſſés, Capitaines & Matelots ne ſongerent qu'à célébrer leur délivrance par des fêtes, juſqu'à perdre l'idée du péril qu'ils devoient encore appréhender dans le Port. La vûe d'une petite Chapelle, que les Portugais avoient bâtie depuis long-tems ſur le rivage, fit croire au Pilote de l'Hector qu'il pouvoit s'en approcher ſans précaution. Il toucha contre un rocher qui le mit dans la néceſſité de recevoir de l'Amiral une partie des ſervices qu'il lui avoit rendus. Cependant ils jetterent l'ancre tous deux dans le même lieu, ſur douze braſſes de fond. Perſonne ne ſe préſentant à terre, ils ſe hâterent d'y deſcendre. Divers écrits, qu'ils trouverent ſur les rocs du rivage, leur apprirent que les Caraques des Indes Portugaiſes n'étoient parties que depuis huit jours.

Ils courent un nouveau danger en abordant à Sainte-Helene.

Quoique le défaut de proviſions ne fût pas la plus preſſante néceſſité des Anglois, tant de fatigues les firent penſer d'abord à ſe procurer des rafraîchiſſemens. L'eau ne manque point à Sainte-Helene, & l'on y trouvoit auſſi des fruits de toute eſpece que la terre produiſoit naturellement. Mais, dans un tems où l'Iſle étoit encore deſerte, il n'y avoit point d'autres vivres à eſpérer,

LANCASTER. 1603.

Méthode de l'Amiral pour se procurer des vivres.

que la chair des animaux sauvages. Si les chevres y étoient en abondance, il falloit des peines infinies pour les tuer dans les bois & les montagnes. L'Amiral se fit une méthode pour cette chasse. Il plaça au milieu de l'Isle quatre Tireurs fort habiles, accompagnés chacun de quatre hommes pour faire lever le gibier, & pour le recueillir. Vingt autres hommes alloient tous les soirs au rendez-vous, & rapportoient à bord tout ce qui avoit été tué pendant le jour. En peu de tems, les deux Vaisseaux furent abondamment pourvûs. Le reste de l'Equipage s'occupoit d'un autre côté à les radouber. Tous les malades se rétablirent ; & le nombre n'en pouvoit être médiocre, après une navigation qui avoit duré trois mois.

Hermite Portugais à Sainte-Helene.

Les Chasseurs trouverent dans les bois un Hermite Portugais, qu'ils prirent d'abord pour une bête farouche, parce qu'ils le surprirent étendu sur l'herbe. Ils faillirent de le tuer dans cette situation. C'étoit un vieillard d'environ soixante-dix ans, qui vivoit depuis plusieurs années dans la solitude, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait au milieu des flots. Son Vaisseau ayant péri par un naufrage, il se croyoit redevable de sa vie au secours du Ciel, qui l'a-

voit conduit à la faveur d'une planche sur le rivage de Sainte-Helene. Il y étoit arrivé depuis ce tems-là cent Vaisseaux de differentes nations, qui lui avoient offert de le prendre à bord. Mais, dans la résolution de mourir fidele à sa promesse, il n'avoit accepté que les matériaux nécessaires pour se bâtir une cabane au milieu des bois. Il y vivoit des simples productions de la nature, sans avoir jamais pris la peine d'allumer du feu pour cuire ses alimens. C'étoient des figues qui faisoient sa principale nourriture, avec du lait de quelques chevres qu'il avoit apprivoisées. Son embompoint étoit admirable, sa santé ferme & vigoureuse. Il n'avoit point d'autre marque de vieillesse que la blancheur de sa barbe, qui lui tomboit jusqu'à la ceinture. Ses cheveux avoient été de la même couleur; mais il les avoit perdus depuis deux ans; & sa tête étoit si nue jusqu'au menton, qu'elle paroissoit avoir toujours été sans chevelure. Les Anglois lui firent la même offre qu'il avoit constamment rejettée. Il les remercia sans affectation; & l'unique présent qu'il consentit à recevoir, fut celui de deux jeunes chevres qu'ils avoient surprises & arrêtées vivantes.

LANCASTER. 1603.

Après un mois de séjour dans l'Isle

LANCASTER. 1603. de Sainte-Helene, l'Amiral crut ſa Flotte en état d'achever le voyage, ſans relâcher ſur aucune Côte. Il partit le 5 Juillet, en tournant ſes voiles au Nord-Oueſt. Le 13 il paſſa près l'Isle de l'*Aſcenſion*, dont la vûe ne le tenta point de changer ſon projet. Elle eſt abſolument ſtérile, & ſans eau. La Mer y eſt profonde, & la Côte ſi eſcarpée, que dans les tems les plus tranquilles, l'accès en eſt fort difficile aux Vaiſſeaux. L'Amiral continua ſa navigation avec un vent Sud & Sud-Eſt, juſqu'au 19, qu'il paſſa la Ligne. Le 24 il étoit à ſix degrés du Nord; &, ſuivant le calcul des Pilotes, à cent cinquante lieues des Côtes de Guinée. Enſuite portant Nord par Oueſt & Nord juſqu'au 29, il eut la vûe de l'Isle de *Fuego*. Mais il y fut ſurpris d'un calme qui dura cinq jours entiers. Envain s'efforça-t-il de paſſer à l'Eſt de cette Isle. Le vent ne recommença que pour changer au Nord-Eſt, de ſorte qu'il fut obligé de porter Oueſt & Nord-Oueſt.

Départ de Sainte-Helede.

L'Aſcenſion, Iſle deſerte

Iſle de Fuego.

Le 7 d'Août 1603, il étoit à ſeize degrés, & le 12 il paſſa le Tropique du Cancer, à vingt-huit degrés & demi, en portant directement au Nord. Le vent redevint Oueſt, & ne changea point juſqu'au 29, que la Flotte eut la

vûe de l'Isle Sainte-Marie. Le 7 de Septembre on ne se crut gueres à plus de quarante lieues de Lands'End. On commença joyeusement à faire usage de la sonde, & l'on eut dès le lendemain la vûe des Côtes d'Angleterre. L'onze du même mois, on arriva heureusement aux Dunes.

LANCASTES. 1603.

Isle Sainte-Marie.

La Flotte arrive aux Dunes.

Variation.

Le 21 Novembre 1601, un peu à l'Est du Cap Saint-Sebastien dans l'Isle de Madagascar, la variation de l'Eguille fut de 16 d. 00.

Latitudes.

Isle de Roquepiz, 10 degrés 30 sec.
Isle de l'Ascension, 8 degrés.

LETTRE

De la Reine ELISABETH au Roi d'ACHIN.

Lettre au Roi d'Achin.

ELISABETH (a), *par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, d'Irlande, &c. Protectrice de la Foi & de la Religion Chrétienne, au grand & puissant*

(a) Outre les raisons historiques qui obligent de placer ici cette Lettre & la suivante, on trouvera que le style mérite quelque attention, sans parler de l'adresse avec laquelle Elisabeth tâche de rendre les Espagnols & les Portugais odieux au Roi d'Achin.

LANCASTER. 1603. *Roi d'Achin, &c. dans l'Isle de Sumatra, notre frere bien aimé, salut & prospérité.*

Le Dieu éternel & tout puissant, par sa sagesse & sa providence divine, a tellement disposé ses bénédictions & les bons ouvrages de sa création pour l'usage & la nourriture du genre humain, que malgré la diversité & l'éloignement des lieux où les hommes prennent naissance, l'inspiration de ce Créateur bienfaisant les disperse dans toutes les parties de l'Univers, afin non-seulement qu'ils reconnoissent la multitude infinie de ses merveilleuses productions qui se trouvent répandues de telle maniere, qu'un pays abonde souvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils puissent former ensemble le lien de l'amitié, qui est une chose toute divine.

C'est par ces considérations, noble & puissant Roi, & tout à la fois par la haute idée que nous avons de votre générosité & de votre justice à l'égard des Etrangers qui vont commercer dans vos Etats en satisfaisant aux justes droits de votre Couronne, que nous sommes portés à nous rendre aux desirs de plusieurs de nos Sujets, qui se proposent de visiter votre Royaume dans de bonnes & louables intentions, malgré les dangers & les fatigues indispensables d'un voyage qui est le plus long qu'on puisse entreprendre au monde. Si l'exécution

xécution de leur dessein est approuvé de votre Hautesse avec autant de bonté & de faveur que nous le desirons, & qu'il convient à un si puissant Prince, nous vous promettons que loin d'avoir jamais sujet de vous en repentir, vous en aurez un très-réel & très-juste de vous en réjouir. Nos promesses seront fideles, parce que leur conduite sera prudente & sincere; & nous espérons qu'étant satisfait d'eux, vous souhaiterez vous-même que leur entreprise devienne le fondement d'une amitié constante entre nous, & d'un commerce avantageux entre nos Sujets. Votre Hautesse peut s'assurer d'être bien fournie de marchandises, & mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Espagnols & les Portugais nos ennemis, qui sont jusqu'à présent les seuls Peuples de l'Europe qui ayent fréquenté les Royaumes de l'Orient, sans vouloir souffrir que les autres fissent le même voyage, se qualifiant dans leurs écrits de Seigneurs & Monarques absolus des Etats & des Provinces qui vous appartiennent. Car nous avons reconnu par le témoignage de plusieurs de nos Sujets & par d'autres preuves incontestables, que vous êtes légitime possesseur & héritier d'un grand Royaume qui vous est venu de votre Pere & de vos Ancêtres, & que non seulement vous avez glorieusement défendu vos possessions contre ces avi-

LANCASTER. 1603.

LANCASTER 1603. *des usurpateurs, mais que vous leur avez porté justement la guerre dans les Pays dont ils se sont rendus les maîtres. C'est ainsi qu'à leur honte extrême & à la gloire de vos invincibles armes, vos Soldats les ont attaqués* (a) *à Malaca l'an 1575 de la Redemption humaine, sous la conduite du vaillant* Ragamekoten, *votre Général.*

S'il plaît donc à votre Hautesse d'honorer de sa faveur & de recevoir sous sa protection Royale ceux d'entre nos Sujets qui partent chargés de notre Lettre dans une si douce espérance; le Chef de cette Flotte de quatre Vaisseaux a reçu ordre de nous, sous

(*a*) L'avantage que le Roi d'Achin avoit remporté dans cette occasion, pouvoit faire la matiere d'un compliment; mais si l'on en croit Faria, il est ici poussé un peu trop loin. Cet Historien rapporte que dans l'année dont parle la Reine, la Flotte d'Achin, forte de 40 Galeres & d'environ cent autres Bâtimens, vint mettre le siege devant Malaca. Tristan Vas de Vegas, qui commandoit dans cette Place, fit monter trois braves Capitaines, Jean *Pereyra*, Bernardin *de Sylva*, & Ferdinand *de Pallares*, chacun sur un Vaisseau avec la meilleure partie de la Garnison. Mais ils furent battus si entierement, qu'ils périrent tous trois dans l'action, & qu'il ne se sauva que cinq hommes de leur suite. A peine restoit-il 150 Portugais dans Malaca pour se défendre, la plûpart âgés, malades & sans munitions. Un etat si triste les tint dans le silence & dans l'inaction. Mais cette langueur qui venoit de leur desespoir, produisit un effet des plus étranges. La Flotte d'Achin s'imaginant qu'ils étoient occupés de quelque stratagême qui ne tarderoit point à paroître, fut saisie d'une terreur panique qui la fit retourner dans ses Ports. *Asie Portugaise*, vol. III. page page 331.

la permission de votre Hauteſſe, de laiſſer LANCASTER.
dans vos Etats un certain nombre de Fac- 1603.
teurs, & de leur procurer une maiſon de Comptoir, où ils puiſſent demeurer dans l'exercice du commerce juſqu'à l'arrivée d'une autre de nos Flottes, qui ſera le même voyage après le retour de celle ci. Ces Facteurs ont ordre auſſi d'apprendre le langage & les coutumes de vos ſujets, afin qu'ils puiſſent vivre & converſer plus doucement avec eux. Enfin, pour confirmer notre amitié & notre alliance, nous conſentons, ſous le bon plaiſir de votre Hauteſſe, qu'il ſe faſſe une Capitulation que nous autoriſons le Chef de cette Flotte à ſigner en notre nom; donnant notre parole Royale de l'exécuter entierement, auſſi-bien que tous les autres articles qu'il eſt chargé de communiquer à votre Hauteſſe. Nous deſirons donc qu'on l'écoute avec confiance, & que votre Hauteſſe accorde à lui & à nos autres Sujets qui l'accompagnent, toutes les faveurs qu'ils peuvent attendre de ſa bonté & de ſa juſtice. Nous répondrons dans le même dégré à tous ſes deſirs dans l'étendue de nos Etats & de notre puiſſance; & nous demandons pour témoignage de ſon conſentement Royal, qu'il lui plaiſe de nous faire une réponſe par le porteur de notre Lettre, n'ayant rien plus à cœur que de voir commencer heureuſement notre

LANCASTER. 1603.

alliance, & de la voir durer pendant un grand nombre d'années.

LETTRE
Du Roi d'ACHIN à la Reine ELISABETH (*a*).

Réponse à la lettre précédente.

GLOIRE soit rendue à Dieu qui s'est glorifié lui-même dans ses ouvrages, qui a établi les Rois & les Royaumes, & qui est exalté seul en pouvoir & en Majesté. Son nom ne peut être exprimé par les paroles de la bouche, ni connu par la force de l'imagination. Ce n'est point un vain fantôme, quoiqu'il ne puisse être representé par aucune comparaison, comme il ne peut être compris dans aucunes bornes. Sa bénédiction & sa paix sont supérieures à tout. Il a répandu ses bontés sur l'ouvrage de sa création. Il a été proclamé de bouche par son Prophete. Il l'est encore par ses écrits. (L'on supprime le reste des figures Orientales.)

Cette Lettre est à la Sultane qui regne sur les Royaumes d'Angleterre, de France, d'Irlande, de Hollande & de Frizeland. Que Dieu conserve son Royaume & son Empire dans une longue prospérité.

(*a*) Cette Lettre a été traduite de l'Arabe par William *Bedwel*, le seul Professeur que l'Angleterre eût alors dans cette Langue.

Et comme celui qui a obtenu cette Lettre du Roi du Royaume d'Achin (*a*)*, regnant avec un abſolu pouvoir, a répandu de vous un glorieux témoignage qui a été reçu avec joie de la bouche du Capitaine Jacques Lancaſter, Dieu veuille lui accorder longtems ſes bienfaits. Et comme vos Lettres parlent de recommandation, de priviléges & d'amitié, Dieu tout-puiſſant veuille avancer le ſuccès d'une ſi honorable alliance, & confirmer une ſi digne Ligue.* LANCASTE 1603.

*Et pour ce qui regarde le Sultan d'*Afrangiah (*b*)*, que vous nous déclarez pour votre ennemi & pour l'ennemi de votre Peuple, dans quelque lieu qu'il ſoit depuis le commencement juſqu'aujourd'hui; en vain s'éleve-t-il orgueilleuſement, & ſe donne-t-il pour le Roi du monde. Qu'a-t-il de plus que ſon orgueil? C'eſt un ſurcroit de joie pour moi, & une confirmation de notre alliance, qu'il ſoit notre ennemi commun dans ce monde & dans l'autre. En quelque lieu que nous puiſſions le rencontrer, nous lui ôterons la vie par un ſupplice public.*

Vous aſſurez de plus que vous deſirez

(*a*) Si c'eſt-là le véritable nom de ce Royaume, *Achen* en eſt une corruption.

(*b*) C'eſt un nom que les Arabes donnent en général a toute l'Europe, dont les Eſpagnols ſe donnoient alors pour les maitres.

LANCASTER 1603.

notre amitié & notre alliance. Que Dieu soit beni & remercié pour la grandeur de ses graces. Notre intention & notre desir sont qu'il vous plaise d'envoyer vos Sujets à notre Bandar (*a*), *pour exercer une honorable trafic ; & que quiconque viendra dans cette vûe de la part de votre Hautesse, soit admis à la même société & aux mêmes priviléges ; car aussi-tôt que le Capitaine Jacques Lancaster & sa Compagnie sont arrivés, nous leur avons permis de former une société libre, & nous les avons revêtus de la dignité convenable à leur entreprise. Nous leur avons accordé des priviléges ; nous les avons instruits des meilleures méthodes du commerce ; & pour leur faire connoître la fraternité & l'amitié que nous voulons entretenir avec vous dans ce monde, nous vous envoyons par les mains du Capitaine, suivant l'usage de la fameuse Ville* (*b*), *une bague d'or enrichie d'un rubis, & deux pieces d'étoffe tissues & brodées d'or, enfermées dans une boëte rouge de* Tzin (*c*). *Donné l'an de Mahomet* 1011 (*d*). *La paix soit avec nous.*

(*a*) Principal Officier du Port d'Achin.

(*b*) Il paroît incertain si le Roi parle de Londres ou d'Achin, ou peut être de la Mecque, d'où tous les Princes Musulmans font gloire de tirer la source de leurs usages.

(*c*) Bedwell prétend que c'est la Chine.

(*d*) Cette année de l'Hegire répond à 1602 de l'Ere Chrétienne.

CHAPITRE II.

Voyage du Capitaine Middleton en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales.

HENRI MIDDLETON.

1604.

Disposition des Anglois par rapport au commerce des Indes Orientales.

LE retour du Capitaine Lancaster mit comme le sceau à l'établissement de la Compagnie d'Angleterre. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, lorsqu'elle étoit également fondée sur l'autorité de leur Reine, & sur le consentement des Monarques Indiens, dont les Etats faisoient l'objet de leur commerce. Les priviléges de l'Espagne & du Portugal, fondés sur la donation du Saint Siége, ou sur le droit de possession, leur parurent également chimériques : les uns, parce que s'étant séparés de l'Eglise Romaine, ils ne reconnoissoient plus ses loix ; les autres, parce que ne pensant point à s'établir aux Indes par des usurpations & des conquêtes, ils se persuaderent, sur les simples principes de la nature, que tous les biens du monde sont proposés à l'honnête industrie des hommes, & doivent être la récompense du plus habile & du plus laborieux. Cependant comme ils ne s'attendoient point à faire goûter

HENRI MIDDLETON. 1605.

aiſément ces maximes aux Sujets de l'Eſpagne & du Portugal, ils prirent la réſolution de ſe tenir toujours ſur leurs gardes, moins pour attaquer que pour ſe défendre, comme il convient à des Négocians, qui cherchent leurs avantages ſans s'oppoſer à ceux d'autrui, & de rendre tous les Vaiſſeaux de la Compagnie également propres à la guerre & au commerce.

Récompenſe de Lancaſter.

Lancaſter avoit mérité par ſes longs travaux, non-ſeulement la dignité de Chevalier qu'il obtint de la Cour, mais encore le privilége de jouir déſormais de ſa réputation & de ſes richeſſes à la tête d'une Compagnie qui le reconnoiſſoit pour ſon fondateur. Elle choiſit pour commander ſa Flotte, *Henry Middleton*, proche parent de celui qui étoit mort à Bantam. Les Vaiſſeaux furent les mêmes qui avoient déja fait le voyage avec Lancaſter. Ils partirent de Graveſend le 25 de Mars 1604. Comme ils avoient differens ordres, & qu'ils ſe ſéparerent dans le cours de leur navigation, il nous eſt reſté deux Relations de ce Voyage; l'une écrite à bord de l'Amiral, qui ſe borne aux négociations de Middleton dans l'Iſle de Java, & aux Moluques; l'autre compoſée ſuivant les apparences, à bord de l'*Aſcenſion*,

La Compagnie choiſit Middleton pour commander ſa Flotte.

où l'on trouve des circonſtances qui ont un rapport plus général à toute la Flotte. Purchas nous a conſervé l'une & l'autre.

HENRI MIDDLETON.

1604.

Elle arrive à Bantam.

La premiere paſſe ſur tous les accidens de la route, en faiſant obſerver ſeulement qu'ils eurent moins de danger que de fatigue & d'ennui. Middleton arriva le 20 de Décembre dans la Rade de Bantam. Il y trouva pluſieurs Bâtimens Hollandois, qui le ſaluerent civilement de toute leur artillerie, & qui lui donnerent dès le lendemain un feſtin magnifique, avec tous ſes Officiers. Il ne les traita pas moins ſomptueuſement le dernier jour de l'année; & deſcendant à terre le jour ſuivant, il préſenta les Lettres du nouveau Roi d'Angleterre au jeune Monarque de Bantam, qui étoit encore ſous la tutelle de ſon Conſeil.

1605.

Middleton fait voile aux Moluques.

Après avoir reglé les affaires du Commerce, Middleton fit partir l'Hector pour l'Angleterre, avec les marchandiſes qui s'étoient trouvées prêtes à l'embarquement; & diverſes raiſons le preſſant de ſe rendre aux Moluques, il mit à la voile pour ces Iſles dès le ſeize de Janvier. Les vents ayant mal ſecondé ſon impatience, il n'arriva que le 7 de Février à *Veranula*. Les Habitans de ce

HENRI MIDDLETON 1605.

lieu, dans la haine mortelle qu'ils portoient aux Portugais, avoient appellé les Hollandois à leur ſecours, après leur avoir promis de ſe ſoumettre à leur Domination, s'ils les délivroient de leurs Ennemis. Quoique les Marchands de Hollande fuſſent peu diſpoſés à la guerre, ils n'avoient pu rejetter des offres ſi favorables à leur Commerce. En un mot, s'étant approchés du Château d'*Amboyne*, ils avoient ſommé les Portugais au nom du Prince d'Orange, de leur remettre cette Place avant la fin du jour. Le Château n'avoit pas laiſſé de ſoutenir pluſieurs attaques; mais s'étant rendu par compoſition, les Hollandois s'y étoient établis, & le premier uſage qu'ils y avoient fait de leur puiſſance, après en avoir chaſſé les Portugais, avoit été d'exiger des Habitans qu'ils n'entreroient dans aucun commerce avec les Anglois.

Guerre entre les Hollandois & les Portugais.

La guerre avoit continué entre les Hollandois & les Portugais; mais toujours moins en leur propre nom, que ſous celui des Nations Indiennes auſquelles ils prêtoient leur aſſiſtance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais pour celui de Tydor. Ils étoient dans la plus vive chaleur de ce différend, lorſque les An-

glois arrivant à Veranula, découvrirent entre *Pulocaſially* & *Tydor*, deux Galeres de Ternate qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & d'autres ſignes pour les engager à les attendre. En même tems il parut ſept Galeres de Tydor, qui ne faiſoient pas moins de diligence pour couper celle de Ternate, en s'efforçant de ſe mettre entr'elles & la terre. Middleton ignorant quel étoit leur deſſein, ſe préſenta ſur le pont, pour écouter le Roi de Ternate qui parut avec pluſieurs de ſes Nobles & trois Marchands Hollandois. Ce Prince implora ſon ſecours en Langue Portugaiſe, & pour ſa Galere & pour celle qui le ſuivoit. Il avoit à faire, lui dit-il, à des Ennemis cruels, qui abuſoient de l'avantage du nombre, & dont il n'eſpéroit aucun quartier. La ſeconde Galere avoit à bord pluſieurs Hollandois, qui couroient le même danger. Enfin le Roi de Ternate ne croyant pas les Anglois capables de ſe déterminer uniquement en ſa faveur, fit beaucoup valoir l'intérêt d'une Nation à laquelle il ſuppoſoit des liens plus étroits avec l'Angleterre. Middleton fit tirer auſſi-tôt quelques pieces de canon ſur les Galeres de Tydor : mais elles n'aborderent pas moins

HENRI MIDDLETON. 1605.

Les Anglois y prennent part.

HENRI MIDDLETON.

1605.

Plusieurs Hollandois massacrés à la vûe des Anglois.

Les Anglois accusent les Hollandois d'ingratitude.

la seconde de Ternate, où tout le monde fut passé au fil de l'épée, à la réserve de trois Marchands Hollandois, qui se jetterent à la nage, & qui furent reçus par les Chaloupes Angloises.

Le dessein de Middleton ayant été d'aller à Tydor, & sa jalousie d'ailleurs n'étant déja que trop allumée contre les Hollandois par les informations qu'il avoit reçues à Bantam, il ne paroîtra point surprenant qu'il eût marqué si peu d'ardeur à les secourir. Cependant le Roi de Ternate, & les trois Marchands qui l'accompagnoient, le supplierent, avec tant d'instances, de ne pas les abandonner à la fureur de leurs ennemis, qu'il leur accorda plus efficacement sa protection. L'Auteur avoue qu'ils l'acheterent à force de promesses, c'est-à-dire, en s'engageant à fournir aux Anglois des monts de girofle & de canelle; mais il ajoute qu'après le péril le service fut oublié. Il reproche même au Roi de Ternate une bassesse indigne de son rang. La frayeur l'ayant fait trembler de tous ses membres en passant sur la Flotte Angloise, Middleton, qui le crut tremblant de froid, lui mit sur les épaules une fort belle robbe de damas verd, galonnée d'or & doublée de velours. Le Monarque, trop oc-

cupé apparemment de ſes réflexions, oublia de la rendre, & l'emporta même ſans aucun remerciment. Il joignit à cette lâcheté une ingratitude beaucoup plus odieuſe, quoique l'Auteur en accuſe encore plus particulierement les Hollandois. Middleton s'étant rendu à Tydor, après les avoir ſauvés de leurs ennemis, apprit, avec étonnement, qu'ils avoient fait avertir le Roi de Tydor, par des voies indirectes, de ſe défier des Anglois, parce qu'on ne devoit attendre d'eux que des noirceurs & des trahiſons. Un récit de cette nature auroit à peine trouvé foi dans l'eſprit de Middleton, ſi quelques affaires l'ayant obligé d'envoyer trois de ſes gens au Commandant Hollandois, il n'eût appris d'eux qu'on le chargeoit à Ternate d'avoir pris parti pour les Portugais, & qu'on ne s'y ſouvenoit plus de l'important ſervice que la générosité & la pitié lui avoit fait rendre au Roi.

HENRI MIDDLETON. 1605.

L'Auteur n'ajoute à cette Relation du voyage de la Flotte aux Moluques, que deux Lettres traduites par *Bedwell*; l'une du Roi de Ternate, & l'autre du Roi de Tydor. Quoiqu'elles ne contiennent aucun fait hiſtorique, on en peut conclure que ni la faveur des Hollandois à Ternate, ni celle des Portu-

Lettres des Rois de Ternate & de Tydor.

HENRI MIDDLETON. 1605.

gais à Tydor, n'empêcherent point Middleton de fonder, dans ces deux Isles, des espérances considérables pour son commerce. C'est par cette raison sans doute, autant que par leur qualité de pieces originales, que Purchas les juge dignes d'être conservées précieusement.

LETTRE

Du Roi de Ternate au Roi d'Angleterre (a).

Je me souviens d'avoir entendu vanter votre réputation par le grand Capitaine François Drake, *qui passa dans ces Mers il y a trente ans sous le régne de mon pere. Il fut chargé par mon pere & mon prédécesseur, d'une bague pour la Reine d'Angleterre. Si François Drake vivoit encore, il pourroit vous informer de l'étroite amitié qui subsistoit alors entre la Reine & nous : car Drake agissoit au nom de la Reine; & mon pere, non-seulement en son propre nom, mais encore au nom de ses successeurs. Depuis le départ du Capitaine nous avons attendu impatiemment son retour. Mon pere a continué de vivre plusieurs années; & j'ai vécu après sa mort dans la même espérance, jusqu'à ce*

(a) J'ai conservé, comme le Traducteur Anglois, toute sa simplicité à cette Lettre.

que je ſuis devenu pere d'onze enfans. Dans les premiers tems on nous avoit aſſuré que les Anglois étoient une Nation fort méchante, qui venoit moins pour exercer paiſiblement le commerce, que pour s'emparer de nos Etats. Mais nous apprenons du Capitaine Middleton, porteur de cette Lettre, que c'étoit un faux rapport; & nous en avons beaucoup de joie. Après avoir long-tems attendu les Vaiſſeaux que le Capitaine Drake nous avoit fait eſpérer, il en eſt arrivé pluſieurs que nous avons pris d'abord pour des Anglois. Cependant ils étoient au Prince d'Hollande; & n'ayant plus aucune eſpérance d'être ſecourus par ceux d'Angleterre, nous nous ſommes vûs dans la néceſſité d'écrire au Capitaine de Hollande pour lui demander ſon aſſiſtance contre les Portugais nos anciens ennemis. Il s'eſt rendu à notre priere; & par la force de ſes armes il a chaſſé nos ennemis des Forts qu'ils avoient à Amboyne & à Tydor. Comme vous m'avez écrit une Lettre fort affectionnée par votre ſujet le Capitaine Henri Middleton, je vous proteſte qu'elle ne m'a pas cauſé peu de joie. Le Capitaine Henri Middleton m'a témoigné beaucoup d'envie d'établir ici un Comptoir. J'étois fort diſpoſé à lui accorder ſa demande. Mais le Capitaine des Hollandois ayant appris ſon deſſein, eſt venu me faire un re-

HENRI MIDDLETON.
1605.

HENRI MIDDLETON. 1605.

*proche d'avoir oublié la promesse que j'ai faite au Prince de Hollande, de ne permettre ici le commerce à aucune autre Nation que la sienne, s'il me secouroit assez puissamment pour chasser les Portugais. Ainsi je me suis trouvé obligé, contre mon inclination, de me rendre aux remontrances du Capitaine des Hollandois. J'en demande pardon à votre Hautesse; & je lui promets que si elle m'envoye d'autres Vaisseaux à l'avenir, ils seront bien reçus, quoique le Capitaine de Hollande me sollicite beaucoup de n'en recevoir aucun de votre Nation. Et pour marquer à votre Hautesse le desir que j'ai d'entretenir son amitié, je lui envoye un petit présent qui consiste dans un tonneau de girofle; car ce Pays est pauvre, & ne produit rien de meilleur. Plaise à votre Hautesse de le recevoir de bonne part. Si-*gné, *Ternata.*

LETTRE

Du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre.

CEt Ecrit du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre, est pour faire connoître à votre Hautesse que le Roi de Hollande a fait passer dans nos Mers une Flotte qui s'est jointe au Roi de Ternate notre ancien ennemi, & qu'étant venu nous attaquer ensemble, ils ont ravagé une partie

de nos Etats, avec la résolution de nous détruire nous & nos sujets. Apprenant aujourd'hui que votre Hautesse a cessé d'être en guerre avec le Roi d'Espagne, nous la prions de prendre pitié de nous, & de ne pas souffrir que nous soyons opprimés par les Rois de Hollande & de Ternate, à qui nous n'avons fait aucun mal, quoiqu'ils employent toutes sortes de moyens pour nous dépouiller de notre Couronne. Comme tous les grands Rois de la terre sont établis en puissance par le Ciel pour assister ceux qui sont injustement persécutés, je demande à votre Hautesse son secours contre mes ennemis, dans la confiance d'y trouver le secours dont j'ai besoin. S'il plaît à votre Hautesse d'envoyer ici une Flotte, je lui demande en grace que ce soit sous le commandement du Capitaine Henri Middleton ou de son frere, avec lesquels je suis lié d'amitié. Que Dieu augmente l'étendue de vos Royaumes, & qu'il accorde sa bénédiction à vous & à tous vos conseils. Signé, *Tydor.*

HENRI MIDDLETON. 1605.

LETTRE

Du Roi de Bantam au Roi d'Angleterre.

CEtte Lettre est écrite par votre ami le Roi de Bantam, à vous le Roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France & d'Irlande,

HENRI MIDDLETON, 1605.

avec une priere à Dieu tout-puissant, afin qu'il conserve pour votre santé, & qu'il vous agrandisse de plus en plus, vous & vos conseils. Votre Général Henri Middleton étant venu à ma Cour en bonne santé, j'ai appris de lui que votre Hautesse est parvenue à la Couronne d'Angleterre, & je m'en réjouis dans la sincérité de mon cœur. C'est à présent que Bantam & l'Angleterre ne seront qu'un. J'ai reçu aussi de votre Hautesse un présent dont je la remercie. Je lui envoie deux pierres de Bezoar, dont l'une pese quatorze mass, & l'autre trois. Que Dieu vous accorde sa protection. Signé, *Bantam.*

§ II.

Voyage du Capitaine Colthurst de Bantam à Banda.

Séparation de la Flotte Angloise à Bantam.

TAndis (*a*) que l'Amiral se rendit aux Molucques, l'*Ascension* partit de Bantam par ses ordres, pour faire voile à Banda; & les deux autres Vaisseaux de sa Flotte, l'*Hector* & la *Susanne*, ayant achevé promptement leur cargaison, retournerent en Europe.

Colthurst, Capitaine de l'Ascension,

(*a*) Thomas Clayborne, Auteur de cette Relation, étoit un des Facteurs du Vaisseau, & n'écrivoit rien sans le communiquer à ses Compagnons de voyage.

après avoir lutté quelques jours contre le vent, ne trouva point de parti plus sûr que de rejoindre son Amiral, avec lequel, continuant sa navigation jusqu'à la vûe d'Amboyne, il fut témoin du malheur des deux Galeres de Ternate. Mais ayant remis à la voile aussi-tôt vers son terme, il découvrit les Isles de Banda le vingt de Février; & dès le même jour il mouilla l'ancre à Nera, qui en est la principale Ville. On compte environ trente lieues de la partie méridionale d'Amboyne à Banda. La latitude de cette Isle est de quatre degrés quarante minutes. L'entrée du Port est du côté de l'Ouest. Elle est si étroite qu'elle ne peut être apperçue qu'à la distance d'un demi mille. A gauche, il se présente une montagne fort haute, qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt brasses d'eau; mais cette profondeur diminue par degrés jusqu'à cinq brasses, & ne change point ensuite jusqu'au Port. Vis-à-vis le Volcan sont deux petites Isles, nommées *Pulouay* & *Puluin*, qui retrecissent ainsi le Canal; mais elles en forment un autre du côté opposé; & l'on assura Colthurst que le passage n'en est pas moins sûr que le premier, quoiqu'il soit encore plus étroit;

HENRI MIDDLETON. 1605.

Situation de l'Isle de Banda.

Double entrée du Port.

HENRI MIDDLETON.

de forte que le choix en eſt fort indifférent pour l'entrée & pour la ſortie.

1605.

Séjour de Colthurſt à Néra.

L'Auteur s'étend fort peu ſur les motifs & les circonſtances de ſon ſéjour dans l'Iſle de Banda. Il y avoit été envoyé par Middleton pour y jetter les fondemens du commerce, & ſa commiſſion ne peut avoir été ſans ſuccès puiſqu'il y paſſa cinq mois entiers. Le caractere doux & ſociable des habitans contribua preſqu'autant à l'y retenir que le ſoin de ſa cargaiſon. Dans le deſſein qu'il avoit de recommencer plus d'une fois le voyage des Indes, il prit cette occaſion pour apprendre la Langue ; & quoiqu'il ſe confeſſe bien éloigné d'y avoir réuſſi parfaitement, il fit aſſez de progrès pour ſe croire en état de voyager deſormais ſans Interprete. Les Anglois de ſon bord ne trouverent point dans les femmes de Nera cette averſion pour leurs careſſes qu'ils avoient remarquée juſqu'alors dans les autres lieux qu'ils avoient viſités, ni dans les maris & les peres autant de délicateſſe ou de jalouſie qu'à Bantan, & dans l'Iſle de Sumatra. L'Auteur laiſſe entendre que, pour ſe faciliter l'étude de la Langue, Colthurſt forma des liaiſons fort étroites avec pluſieurs femmes Indiennes, ſans que perſonne lui fît un crime de ſes

Il apprend la langue du Pays.

galanteries. Mais il ne cache point qu'elles étoient beaucoup plus ſenſibles à l'intérêt qu'à la tendreſſe, & que la facilité des peres & des maris paroiſſoit venir de la même cauſe. Les vents contraires favoriſerent auſſi l'inclination de Colthurſt pour la Langue ou pour les femmes du Pays. Ils furent extrêmement variables depuis le milieu de Mars juſqu'au milieu d'Avril. Enſuite ils ſe fixerent, pendant quatre mois, entre l'Eſt & le Sud Oueſt. Les Habitans aſſuroient qu'ordinairement cela duroit cinq mois, que pendant cinq autres mois, ils n'étoient pas moins conſtans entre l'Oueſt & le Nord-Oueſt, & que les deux mois de reſte ſont ſujets à des variations continuelles. Dans l'abſence de la Lune, l'air eſt fort humide à Banda, & les pluyes très fréquentes. Quelques qualités qu'on veuille leur attribuer, il eſt certain, ſuivant l'obſervation de l'Auteur, qu'elles ſont capables de cauſer des maladies dangereuſes aux Européens. Les Anglois s'en reſſentirent. Mais comme l'Auteur avoue qu'ils ſe livrerent à toutes ſortes d'intempérances, il ſemble que, ſans accuſer la pluie, cette cauſe ſuffit ſeule pour expliquer la perte d'un grand nombre de Matelots Anglois, qui moururent preſque tous de la diſſenterie.

HENRI MIDDLETON. 1603.

Vents & climat de Banda.

Maladies des Anglois.

HENRI MIDDLETON 1605.

Ils quittent Banda.

Colthurſt partit enfin de Banda le 21 de Juillet. Le lendemain il tomba vers l'extrémité méridionale de *Burvo*. Quatre jours après, il commença à découvrir l'Iſle de *Deſolam*, au Sud de laquelle il s'approcha, en laiſſant de l'autre côté ſept petites Iſles. Il continua de côtoyer Deſolam à l'Oueſt juſqu'au ſixiéme degré dix minutes de latitude. Enſuite, ſans changer de vent & de courſe pendant dix-huit lieues, ils allerent tomber près des Bas-fonds, qui ſont à la pointe Sud-Oueſt de l'Isle Célebes. Ils ſe dégagerent heureuſement de ce dangereux paſſage, dont l'extrémité méridionale eſt au ſixiéme degré de latitude, & leur navigation fut continuée vers l'Oueſt.

Iſle Célebes.

Colthurſt revient à Bantam.

Il y retrouve deux Vaiſſeaux de la Flotte.

Le 16 d'Août ils arriverent dans la rade de Bantam, où ils furent ſurpris de retrouver l'Amiral. Colthurſt ayant amené de Banda une Indienne qui l'avoit ſuivi volontairement, les Officiers du Port lui firent un crime de cette liberté, qu'ils traiterent d'enlevement, & l'affaire fut portée devant le Roi. Mais ce jeune Prince, après avoir entendu l'Indienne, décida qu'on ne pouvoit l'empêcher de ſuivre ſon inclination. Elle avoit paru deſeſpérée de ſe voir éloignée, pendant quelques jours,

des Anglois, & sa joie ne fut pas moins vive lorsqu'elle leur fut rendue.

Henri Middleton.

1605.

Les trois Vaisseaux s'arrêterent encore jusqu'au 6 Octobre pour achever parfaitement leur cargaison. Colthurst, devenu fort cher aux Indiens depuis qu'il s'étoit mis en état de leur parler & de les entendre, fut vivement pressé de demeurer parmi eux. Leurs instances devinrent si fortes, que malgré les apparences d'amitié dont elles étoient couvertes, elles lui firent soupçonner des vûes plus profondes. Il s'imagina qu'ayant marqué de la curiosité pour approfondir leur gouvernement & leurs usages, il pouvoit leur avoir fait naître quelque défiance de ses intentions; ou du moins que leur politique étoit capable de leur faire souhaiter qu'il ne portât point en Europe trop d'éclaircissemens & de lumieres sur la situation & les propriétés de leur Pays. La crainte d'être arrêté malgré lui contribua autant que le succès de sa cargaison à lui faire lever l'ancre deux ou trois jours avant l'Amiral. Ils se rejoignirent le 15 de Novembre, au trente-uniéme degré quarante-huit minutes de latitude. Le même jour ils se trouverent, par la négligence des Pilotes, à moins de deux toises d'un rocher qui leur causa beau-

Soupçons de Colthurst.

Les Anglois partent de Bantam.

HENRI MIDDLETON. 1605.

coup de frayeur. Il n'étoit pas couvert d'une braſſe d'eau. Dans tout l'eſpace qu'il occupoit, l'eau paroiſſoit brune & bourbeuſe : mais autour des deux Vaiſſeaux, elle étoit auſſi noire & auſſi épaiſſe que ſi elle eût été mêlée de terre ; &, dans quelques endroits, elle ſembloit bouillonner. La variation de ce lieu eſt de trente-un degrés, en diminuant du Nord à l'Oueſt.

Le 16 de Décembre, aux premiers rayons du jour, la Flotte eut la vûe des Côtes d'Ethiopie, à la diſtance d'environ douze lieues. Le 26, ils arriverent au trente-quatriéme degré treize minutes de latitude, où l'impétuoſité du vent ſépara Colthurſt de l'Amiral. Il continua ſa navigation fort heureuſement ; & doublant de même le Cap de Bonne-Eſpérance, il prit la réſolution de relâcher dans la Baye de Saldanna, pour y attendre ſes Compagnons : mais ſa ſurpriſe fut égale à ſa joie, lorſqu'après y avoir apperçu deux Vaiſſeaux à l'ancre ſans avoir pû d'abord les reconnoître, il découvrit enfin que c'étoient l'Amiral & l'Hector.

La tempête les ſépare.

Ils ſe trouvent à la Baye de Saldanna.

Naufrage de la Suſanne.

Celui-ci, qui étoit parti de Bantam avec la Suſanne, il y avoit plus de ſix mois, avoit eſſuyé toutes les diſgraces de la Mer ; mais plus heureux néanmoins

moins que la Susanne : il l'avoit vûe périr, sans qu'il s'en fût sauvé un seul homme. Ensuite ayant continué d'être le jouet des vents, il avoit été jetté à quatre ou cinq lieues du Cap de Bonne-Espérance, avec dix hommes qui lui restoient de cinquante-trois. Ces dix malheureux, épuisés de maladie & de fatigue, ignoroient dans quel lieu du monde ils étoient, lorsqu'un bonheur presqu'incroyable leur avoit fait rencontrer l'Amiral à la hauteur du Cap. Ils étoient arrivés depuis deux jours dans la Baye de Saldanna, où l'extrémité de leurs besoins les avoit fait descendre aussitôt dans la petite Isle qui est à l'entrée de cette Baye. Les veaux marins, qui s'y trouvent en abondance, avoient été leur premier rafraîchissement. Colthurst, dont les provisions commençoient aussi à manquer, profita de celle qu'ils avoient déja faite d'un grand nombre de ces animaux.

HENRI MIDDLETON. 1605.

Extrémité de l'Hector.

On étoit au six de Janvier. L'Amiral délibera s'il devoit pénétrer avec sa Flotte réunie, jusqu'au fond de la Baye, ou remettre à la voile pour gagner l'Isle de Sainte-Helene. Sa pitié pour les malheureux restes de l'Hector lui fit prendre le premier de ces deux partis. Des dix hommes qui composoient encore ce

1606.

HENRI MIDDLETON. 1606.

triste Equipage, il en mourut deux dès les premiers jours. L'Amiral & Colthurst prirent chacun sur leur bord une partie des malades, & mirent à leur place un nombre suffisant d'autres Matelots. La facilité qu'ils trouvoient à lier commerce avec les Négres du Pays, leur procura bientôt des alimens & d'autres secours. Dans l'espace de dix jours, ceux qui paroissoient mourans à leur arrivée, furent assez rétablis pour demander eux-mêmes d'aller respirer un meilleur air à Sainte-Helene.

La Flotte se rétablit dans la Baye.

On leva l'ancre le 16 au matin. L'Amiral étant sorti le premier de la Baye, fut rejoint le jour suivant par l'Ascension : mais après avoir vû quelque tems l'Hector à leur suite, ils furent surpris de le voir disparoître. Ils passerent inutilement tout le jour à s'attendre. Cependant comme le vent n'avoit rien de redoutable, ils remirent à la voile sans inquiétude, jusqu'au 31 de Janvier. Se trouvant au seiziéme degré de latitude, ils conçurent qu'ils devoient être peu éloignés de Sainte-Helene. L'Amiral qui commençoit à s'allarmer pour l'Hector, jetta l'ancre à cette hauteur sur vingt-huit brasses de fond. Après y avoir passé le reste du jour & la nuit suivante, il continua d'avancer à petites voiles, jus-

Elle part pour l'Isle de Sainte-Helene.

Inquiétude de l'Amiral pour l'Hector.

qu'à une heure après midi, qu'il découvrit l'Isle de Sainte-Helene. Il en étoit à douze ou treize lieues. L'impatience qu'il avoit de revoir l'Hector, lui fit encore mouiller l'ancre jusqu'au lendemain. Il ne concevoit point ce qui avoit pû retarder sa course dans un tems si favorable. Enfin n'esperant plus rien de ses soins, il s'approcha du Nord de l'Isle, & vers midi il jetta l'ancre dans la Rade, sur dix-sept brasses de profondeur. | HENRI MIDDLETON. 1606.

L'Isle présente au Nord-Est une pointe de terre, & au Nord-Est par Est une montagne qui se termine en pointe, au sommet de laquelle on a planté une Croix. La Chapelle que les Portugais ont bâtie depuis long-tems, est dans une vallée remplie d'arbres, qui regarde le Sud-Est. L'autre pointe est au Sud-Ouest. C'est dans les bois qui sont au-dessus de cette derniere pointe qu'un Hermite Portugais faisoit sa demeure. L'Amiral qui l'avoit connu dans le voyage de Lancaster, ne put résister à la curiosité de le revoir. Il le retrouva dans sa cabane, mais si changé, que ne le croyant pas éloigné de sa fin, il lui proposa de venir recevoir sur la Flotte des secours qui pouvoient rétablir sa santé. Ses préventions contre la Religion des Anglois ne lui permirent point

HENRI MIDDLETON. 1606.

d'accepter cette offre. Dans l'état de langueur où ils le laisserent à leur départ, sa vie ne pouvoit être de longue durée.

L'Hector rejoint l'Amiral ; son retour en Europe.

Le 3 de Février, on découvrit vers le soir un Vaisseau qui s'approchoit au Sud de l'Isle, & qu'on reconnut enfin pour l'Hector. Le vent étant à l'Est, il eut beaucoup de peine à gagner la Rade. L'accident qui l'avoit arrêté étoit une voie d'eau, dont les Matelots ne s'étoient apperçus qu'après le départ, & qui l'avoit forcé de retourner à l'Isle de la Baye, où il avoit eu besoin de trois jours pour se mettre en état de supporter la navigation. Après avoir pris de nouveaux rafraîchissemens à Sainte-Helene, la Flotte en partit le 11 avec un vent Est-Nord-Est, & porta directement au Nord Ouest. A la reserve de plusieurs calmes, qui l'arrêterent quelquefois quatre jours entiers, elle fut si heureuse dans le reste de sa course, que sans avoir mouillé dans aucun Port, elle arriva aux Dunes le 6 de Mai.

Latitudes & Variations.

	deg.	min.
Rade de Saldanna	33	56
Pointe Sud-Ouest des Célébes	6	00
Roc sous l'eau	31	48

HENRI MIDDLETON. 1606.

	deg.	min.
Variation près du Roc . , . .	21	00
Nord-Oueſt de Sainte-Helene	16	00
Variation à Sainte-Helene . . .	7	45

§. III.

Supplément aux deux Relations précédentes.

EDMOND SCOT. 1602.

Edmond Scot, Facteur à Bantam, y écrit ſes obſervations.

LAncaſter, qui commandoit la Flotte Angloiſe dans le premier des deux Voyages, avoit laiſſé pour Facteur à Bantam, *Edmond Scot*, avec ordre de prendre adroitement toutes les informations qui pouvoient être utiles au commerce des Anglois. Scot étant revenu avec Middleton, ſon Mémoire ne fut point imprimé à Londres avec les deux Relations précédentes, parce que l'interêt de la Compagnie ne permettoit point encore de publier des lumieres dont elle vouloit recueillir tout le fruit. Mais Purchas n'a pas fait difficulté de l'inſérer dans ſon Recueil, comme une piece d'autant plus curieuſe, qu'elle contient l'origine & les circonſtances des différends qui s'éleverent aux Indes entre les Anglois & les Hollandois, & qui porterent un coup irréparable au commerce d'Angleterre.

Situation & qualité de l'Iſle de Java.

La *Grande Java*, où Bantam eſt ſitué, eſt une Iſle dont le centre eſt au neuviéme degré de latitude. Elle a cent

EDMOND SCOT.

1602.

quarante-ſix lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & nonante de largeur, du Sud au Nord. Son centre ne contient gueres que des montagnes, mais d'une hauteur médiocre, & qui n'empêche pas qu'en pluſieurs endroits elles ne ſoient habitées, du moins celles qui ne ſont pas éloignées de la Mer. Les autres ſervent de retraite à toutes ſortes de bêtes farouches, qui deſcendent ſouvent dans les plaines & juſques ſur le rivage, où elles dévorent toujours quelques Habitans. Vers les Côtes, la plus grande partie des terres eſt baſſe & marécageuſe. Les principales Villes pour le commerce, ont leur ſituation au Nord & au Nord-Eſt de l'Iſle. On nomme pour les plus célebres, *Chiringin*, *Bantam*, *Jacatra* & *Jortan* ou Greeſy. Les marais où elles ſont ſituées rendent l'air fort mal ſain, ſur-tout pour les Etrangers, & ne produiſent point d'autres marchandiſes précieuſes que le poivre. C'étoit à Bantan qu'il ſe raſſembloit de toutes les parties de l'Iſle. On y en apportoit même de divers autres pays; ce qui rendoit le marché fort ſupérieur à celui d'Achin, & ſans exception le plus conſidérable de toutes les contrées de l'Inde.

Deſcription de Bantam.

Bantam a dans ſa longueur environ

trois milles. Il eſt fort peuplé. Il s'y tient chaque jour trois marchés ; un le matin, & d'eux dans l'aprèſmidi. La preſſe y eſt fort grande, ſur-tout à celui du matin. Cependant il ne s'y vend aucune ſorte de beſtiaux, parce qu'il n'y en a point de privés dans l'Iſle. La nourriture commune eſt le riz, la volaille & le poiſſon. Les édifices de Bantam ſont de bois & de cannes, c'eſt-à-dire fort légers ; mais ornés, chez les Seigneurs, de ſculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat. On voit dans quelques maiſons une grande chambre de brique, dont le ſeul uſage eſt pour mettre les meubles à couvert dans le cas d'un incendie. Il coule dans la Ville quantité de petits ruiſſeaux. Le Port eſt ſûr & commode. Enfin ſi l'induſtrie ne manquoit point aux Habitans, on pourroit faire de Bantam une des plus belles Villes des Indes. Elle eſt environnée d'un mur de brique, qui eſt flanqué par intervalles de tours & de boulevards. Les Habitans aſſurent que cette muraille a été bâtie par les Chinois ; & ſi l'on en juge par ſes ruines, qu'on néglige de réparer, elle doit être fort ancienne.

EDMOND SCOT. 1602.

Les Chinois ont à l'extrémité de Bantam un quartier, qui porte le nom de Ville Chinoiſe. Elle n'eſt ſeparée de

Ville Chinoiſe près de Bantam.

EDMOND SCOT. 1602. l'autre que par une Riviere, qui coule de-là au Palais du Roi, d'où elle se répand dans la grande Ville. Cette Riviere est assez grande pour recevoir avec la marée, des Galeres & des Barques chargées. La Ville Chinoise est bâtie presqu'entierement de briques entremêlées de cannes qui se croisent. Les maisons sont quarrées, & plates au sommet. Mais aussi-tôt que les Anglois y eurent porté leur architecture, les plus riches Habitans s'empresserent de la suivre.

Le Roi de Bantam jouit d'un pouvoir absolu. Depuis la déposition & la mort de l'Empereur de *Damake*, il est regardé comme le plus puissant Roi de l'Isle. Ses Sujets sont d'une fierté extrême, quoique la plûpart soient fort pauvres. C'est la paresse qui cause leur indigence. Les Chinois plantent, cultivent & recueillent le poivre. Ils sement aussi le riz; & l'avantage qu'ils tirent de ces emplois sous des maîtres indolens, leur fait compter pour rien d'être regardés comme leurs esclaves. Un Javan pousse l'orgueil si loin, qu'il ne souffriroit pas que son égal fût assis d'un pouce plus haut que lui. Le caractere général de la Nation est la lâcheté & la vengeance. Quoique tous les naturels de

Lâcheté des Javans dans leur vengeance.

l'Isle soient grands & robustes, s'ils prennent querelle, ils emploient ordinairement toute leur adresse à saisir l'avantage du tems ou du lieu ; & fondant sur leur adversaire, ils l'assassinent sans lui laisser le moyen de se reconnoître. Leur Loi pour le meurtre est de payer une amende au Roi. N'ayant pas d'autre frein, les parens & les amis du mort ne manquent point de tuer aussi le meurtrier, tandis que le Roi s'afflige rarement d'une multiplication de crimes qui augmentent son revenu. L'arme ordinaire des Javans est un poignard qu'ils appellent *crise*, long d'environ deux pieds. La plûpart en empoisonnent le fer dans la trempe ; de sorte que de mille blessures, il n'y en a presque pas une qui ne soit mortelle. La poignée ou le manche de ce funeste instrument est de corne ou de bois, travaillé assez habilement pour representer la forme du Diable, à qui la plûpart des Javans rendent des adorations. A la guerre, ils sont armés de piques, de dards & de targettes.

EDMOND SCOT. 1602.

Leurs armes sont empoisonnées.

La Loi des mariages borne les hommes à trois femmes : mais cet usage est resserré par une autre Loi, qui oblige les hommes de naissance libre à donner à chacune de leurs femmes dix escla-

Leurs mariages & leurs habit..

EDMOND SCOT. 1602.

ves pour la ſervir. Auſſi la poligamie n'eſt-elle commune que parmi les Seigneurs & les plus riches Marchands, qui ont d'ailleurs la liberté d'uſer indifferemment de toutes les Eſclaves qu'ils donnent à leurs femmes. L'habit des perſonnes de diſtinction, eſt un turban ſur la tête, & une ſimple piece de calico autour des reins. Ils ont le reſte du corps entierement nud; quoique dans certaines occaſions ils portent une ſorte de robe ou de caſaque, qui eſt de velours ou de quelqu'autre étoffe de ſoie. Le Peuple a la tête couverte d'une tocque de velours, ou de taffetas. Autour des reins, ils ont en forme de ceinture un *pagne*, ou une piece de deux couleurs, large d'une aune, dont l'étoffe vient de *clyn*, où l'on en fabrique de pluſieurs ſortes. Ils ont dans l'Isle même de Java, l'invention d'une toile épaiſſe, de cotton ou de feuilles d'arbres; dont ils pourroient tirer beaucoup d'utilité; mais leur pareſſe fait qu'il s'en trouve fort peu. La vanité des hommes les fait aller ſouvent tête nue, pour montrer leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort épais & fort bouclés. Les femmes ſe donnent auſſi cette ſorte d'agrément; & leur chevelure étant beaucoup plus longue que celle des hommes, elles la por-

tent flottante, & nouée comme la queue des Chevaux l'est en Europe. Elles ont à la ceinture une piece d'étoffe comme les hommes, mais elles y joignent une sorte d'écharpe, qui leur passe sur l'épaule, & qui tombe négligemment par derriere.

EDMOND SCOT. 1602.

Leur Religion.

La Religion dans l'Isle de Java n'est gueres respectée que des Grands & des personnes riches. Ils fréquentent peu les Temples; mais ils entretiennent dans leurs maisons des Prêtres Mahométans. Ils honorent Jesus-Christ comme un Prophete, sous le nom Arabe de *Nabi-Isa*, qui signifie *le Prophete Jesus*. Le Peuple se borne a reconnoître un Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui est si bon qu'il ne peut causer aucun mal. Mais ils admettent aussi un Diable, qui est le principe de tout mal, & si porté à nuire, qu'ils se croient obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer son humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ses bienfaits.

Ils sont sans mœurs.

Les excès d'incontinence sont également communs à Bantam dans les deux sexes. Un homme riche se procure aisément les objets de l'amour d'un autre, en cherchant quelque prétexte pour lui prêter de l'argent; parce que la pauvreté, qui est commune à tous les Ha-

EDMOND SCOT. 1602.

Voleurs.

bitans, fait accepter les prêts avec avidité, & que la Loi autoriſe le Créancier à ſaiſir la femme & les enfans de ſon Débiteur. Le penchant au vol eſt un vice preſque général dans l'Iſle de Java. Les premiers Seigneurs n'en ſont pas plus exempts que le Peuple; & l'étude d'un Etranger doit être continuellement de veiller au ſoin de ſa bourſe & de ſon bagage. A l'arrivée des Anglois, on ne comptoit pas plus d'un ſiécle juſqu'au tems où les Chinois avoient apporté dans l'Iſle une partie de leurs goûts & de leurs uſages. Avant cette communication, les Javans étoient ſi barbares qu'à peine vivoient-ils en ſociété. Ils ont conſervé de leur ancienne barbarie une extrême averſion pour le travail. La plûpart paſſent le jour aſſis à terre, & les jambes croiſées à couper un petit bâton, ou à perfectionner le manche de leur criſe, ce qui les rend preſque tous fort bons Sculpteurs. Leur indolence & leur oiſiveté n'empêche pas qu'ils ne mangent prodigieuſement. Mais elle les réduit au riz, aux racines & à la pêche pour ſatisfaire leur gourmandiſe; tandis que la chaſſe, ou quelque travail pour la nourriture & l'entretien des beſtiaux, pourroit leur procurer de meilleurs alimens. Entre les fruits de la ter-

Pareſſeux.

Gourmands.

re, ils ont les feuilles d'un arbriſſeau qu'ils nomment *Betel*, & qui préparées avec la noix de (*a*) *Pinango*, forment une compoſition dont ils font leurs délices. La qualité en eſt fort chaude. Ils en mâchent continuellement pour s'échauffer l'eſtomac & ſe préſerver de la diſſenterie. Ils n'ont pas moins de paſſion pour le tabac & pour l'opium.

EDMOND SCOT. 1602.

Comme ils manquent de génie pour le Gouvernement & pour les affaires politiques, la plûpart des grands emplois ſont occupés à Bantam par des Indiens de *Clyn*, qui ne réuſſiſſent pas moins à s'enrichir qu'à s'élever aux honneurs Cependant les plus grandes richeſſes tombent entre les mains des Chinois, par l'extrême habileté qu'ils ont pour le commerce. Il n'y a point de fineſſe & de ruſes dont l'uſage ne leur ſoit familier. Ils ſont humbles, modeſtes, inſinuans, capables de ſouffrir toutes ſortes d'injures & de ſupporter toutes ſortes de travaux. Mais s'ils deviennent Javans, comme ils ſont quelquefois forcés pour éviter le ſupplice après avoir commis quelque crime, ils contractent alors toute la fierté & la pareſſe de ceux dont ils prennent l'habit, &

Sans génie pour la politique.

Leurs emplois & leurs richeſſes ſont la proie des Etrangers, ſur-tout des Chinois.

(*a*) Je ne change rien à l'Anglois; car nos Relations nomment cette noix *Areka*.

EDMOND SCOT.

1602.

Religion des Chinois de Java.

dont ils embraſſent les principes & les uſages. Il eſt difficile d'ailleurs de juger quelle eſt leur Religion. Ils ſont partagés en pluſieurs ſectes ; mais dans chaque parti, la plûpart ſont Athées. Ceux qui ſe diſtinguent le plus par leurs pratiques religieuſes, font profeſſion de croire qu'après la mort ils doivent paſſer dans d'autres corps, pour être riches & honorés s'ils ont bien vécu, & pour exercer les plus vils métiers, ou pour animer quelque bête mépriſable, s'ils ont irrité le Ciel par leurs crimes. Aux nouvelles Lunes, ils font divers ſacrifices par le feu, où toute la victime eſt conſumée. Leurs prieres ſont une eſpece de chant, accompagné du ſon d'une petite Cloche, qu'ils ſonnent enſuite de toutes leurs forces lorſqu'ils ſont à la fin de la cérémonie. Ce qu'ils brûlent néanmoins n'eſt ordinairement que du papier qu'ils taillent en diverſes figures ; car ils mangent les viandes qu'ils ont offertes au Ciel ; & l'holocauſte ne ſe fait parfaitement que dans les cas d'une néceſſité preſſante, où le Ciel leur paroît ſourd à leurs invocations. L'Auteur leur ayant demandé pluſieurs fois à qui ils les adreſſoient, ils répondirent toujours que c'étoit à Dieu. Mais les Mahométans prétendent que c'eſt le

Leurs ſacrifices.

Diable qu'ils invoquent, & que la honte les empêche d'en convenir. Plusieurs d'entr'eux sont fort versés dans l'Astronomie & dans la Chronologie. Ils n'observent point de Sabbath, ni d'autre jour privilégié. Seulement lorsqu'ils entreprennent quelqu'affaire difficile, ou qu'ils jettent les fondemens d'un édifice, ils célebrent leur entreprise par un jour de fête. L'usage, pour les Chinois riches, qui meurent à Bantam, est qu'on brûle leurs corps, & qu'on envoie leurs cendres à leurs amis de la Chine dans des urnes de porcelaine. Les cérémonies funebres consistent en fumigations de différentes sortes, ausquelles ils ne peuvent donner d'explication. Pour réponse à ceux qui en demandent, ils assurent que c'est l'usage de la Chine.

EDMOND S.OT. 1602.

Leur usage pour les morts.

Ils prennent beaucoup de plaisir aux spectacles; & quoiqu'ils chantent fort mal, ils aiment la musique avec passion. Leurs Comédies semblent faire partie de leur Culte religieux, car elles ne se représentent que dans les mêmes occasions où j'ai remarqué qu'ils consument toutes leurs victimes par le feu. Si le temps est mauvais, par exemple, au départ des Vaisseaux qu'ils envoient à la Chine, ou de ceux qu'ils en attendent, ils joignent la Comédie à l'holocauste

Leurs spectacles.

EDMOND SCOT.

1602.

pour ſolliciter les faveurs du Ciel. Leurs ſpectacles ſont publics. Ils élevent des théâtres au milieu des rues, & le divertiſſement dure quelquefois depuis midi jusqu'au jour ſuivant. Ils ont auſſi des Prophetes ou des Devins, qui dans l'agitation de l'eſprit qui les inſpire, courent ſouvent comme des furieux dans les rues & les places publiques, l'épée nue à la main, & menaçant de mort ceux qui manquent de reſpect pour leurs inſpirations. On s'adreſſe à eux pour ſçavoir le ſort des Vaiſſeaux qu'on met en Mer, & l'événement des affaires les plus intéreſſantes. Si le ſuccès ne répond point à leurs prédictions, ils ne manquent pas de rejetter le mal ſur le doute ou l'indévotion de ceux qui les conſultent.

Leurs Prophetes.

L'habit des Chinois de Bantam eſt une longue robe, avec une caſaque par-deſſus. Ils ſont les plus efféminés de tous les hommes, & les plus capables d'une action lâche & honteuſe. Le vol & l'infamie ne leur coûtent rien lorſqu'il eſt queſtion de s'enrichir. Ils ſont hauts & robuſtes, les yeux petits & noirs, ſans poil au viſage. Ils achettent des Eſclaves qui leur tiennent lieu de femmes; car ils n'ont pas la liberté d'en amener de la Chine. Lorſqu'ils y retournent, ils

Baſſeſſe de leur caracte re.

emmenent avec eux leurs enfans, & vendent les meres. S'ils meurent à Bantam, le Roi hérite de tous leurs biens.

EDMOND SCOT. 1602.

Histoire d'un Chinois.

On fit à Scot un récit qu'il a cru digne d'entrer dans son Mémoire. Un Chinois qui avoit passé plusieurs années à Bantam, & qui avoit acquis d'immenses richesses, se trouvoit pere d'un prodigieux nombre d'enfans. On lui en connoissoit soixante, qu'il avoit eus de vingt différentes meres. Il se disposoit a quitter Bantam pour retourner à la Chine, & ses femmes étoient déja vendues. Mais le Roi de Bantam apprit qu'au lieu d'emmener ses enfans, il cherchoit aussi à se défaire du plus grand nombre, & qu'il n'en destinoit que quatre au voyage. Sa conduite fut observée. Au premier enfant qu'il eut la dureté d'exposer en vente, un Javan chargé secrettement des ordres du Roi, se présenta pour l'acheter. D'autres acheterent successivement tout le reste. Enfin le Roi fit paroître le pere devant lui ; & feignant d'ignorer ses dispositions, il lui demanda, entre plusieurs questions sur son départ, s'il avoit déja fait partir ses enfans pour la Chine. Le Chinois confus du reproche auquel il s'attendoit, crut devoir saisir l'occasion qu'il avoit de l'éviter. Il répondit que

EDMOND SCOT. 1602.

toute sa famille étoit embarquée. Le Roi prenant une contenance furieuse, le traita d'imposteur, qui avoit sans doute des vûes pernicieuses à l'Etat dans lequel il s'étoit enrichi, puisqu'il osoit employer le mensonge pour déguiser sa conduite, & le fit charger de fers. En même temps, se faisant présenter une Requête au nom des cinquante-six enfans qui avoient été vendus pour l'esclavage, quoique nés dans une condition libre, il feignit de se réjouir pour l'interêt du Chinois que ce crime ne fût pas digne de mort: mais il lui fit déclarer que c'étoit une raison de se confirmer dans la défiance qu'il avoit de ses intentions; parce qu'un pere capable de vendre ses enfans sans y être forcé par l'indigence, ne pouvoit avoir que des vûes criminelles; & qu'un soupçon si juste le feroit retenir en prison, jusqu'à ce que le temps ou d'autres preuves servissent à l'éclaircissement de la vérité. Le Chinois offrit envain de reprendre ses enfans. On lui répondit qu'un pere capable de les vendre, le seroit peut-être de les tuer. Enfin comprenant qu'on en vouloit à ses richesses, il prit le parti d'offrir une somme considérable pour appaiser le Roi. Mais, soit que le chagrin de son avanture eût al-

téré sa santé, soit qu'on eût avancé la fin de ses jours par quelqu'autre voie, il mourut dans sa prison. Le Roi se mit en possession de tous ses biens, suivant le droit établi ; & pour justifier ses intentions, non-seulement il rendit la liberté aux enfans qu'il avoit fait acheter, mais après leur avoir accordé une portion de l'héritage, il les fit élever dans la Religion & les usages de sa Nation.

EDMOND SCOT. 1602.

L'Amiral Lancaster, en partant de Bantam le 21 de Février 1602, avoit laissé neuf Anglois dans cette Ville, sous le commandement de *William Stackey*. Il y avoit laissé aussi sa Pinace, sous les ordres de *Thomas Keith*, avec treize Matelots & un Facteur nommé *Tudde*, pour se rendre à Banda. Ce Bâtiment chargé de différentes marchandises, s'étoit hâté de mettre à la voile ; mais il avoit trouvé les vents si contraires, qu'après avoir lutté contre eux pendant deux mois, il avoit été forcé de retourner à Bantam. Ainsi les Anglois se trouverent au nombre de vingt-quatre, dans deux maisons que l'Amiral leur avoit procurées. Elles étoient si remplies de marchandises depuis le retour de la Pinace, qu'ils se virent obligés d'en mettre une petite partie chez

Ordres que Lancaster avoit laissés à son départ de Bantam.

EDMOND SCOT.

1602.

Querelle des Anglois avec les Javans.

les Hollandois qui s'étoient ouvert aussi l'entrée de l'Isle de Java, & qui avoient obtenu une maison à Bantam.

Avant le départ de Lancaster, il s'étoit élevé une querelle entre ses gens & quelques Indiens. Sa prudence l'avoit appaisée. Mais à peine eut-il levé l'ancre, & la Pinace eut-elle mis à la voile, que les Javans chercherent les moyens de se venger. Leur premier entreprise fut de mettre le feu pendant la nuit à la principale maison des Anglois, par le moyen de plusieurs fleches enflammées. Il n'y eut qu'une vigilance extrême & des soins continuels qui purent la garantir de sa ruine. Cependant le retour de la Pinace arrêta les plus téméraires. Mais leur ressentiment s'étant communiqué jusqu'à divers Seigneurs, il arriva malheureusement pour les Anglois, que le Protecteur que la Cour leur avoit nommé vint à mourir, & que celui qui fut substitué se trouva rempli des préventions que les mécontens s'étoient efforcés de répandre. *Stackey*, Chef du Comptoir, avoit commencé à bâtir un magasin de soixante douze pieds de long, & large de trente-six. Le nouveau Protecteur, sans faire connoître ouvertement sa haine, apporta tant d'obstacles à la continua-

tion de cet ouvrage, qu'il jetta les Anglois dans des dépenſes & des embarras preſqu'inſurmontables. Pour comble d'infortune, Stackey ſe figura mal-à-propos que ſes plus précieuſes marchandiſes avoient beſoin d'air, & les fit expoſer dans ſa cour avec trop peu de précaution; ce qui les altéra beaucoup en terniſſant leur couleur.

EDMOND SCOT. 1602.

Autres ſujets d'embarras.

Avec toutes ces diſgraces, les Anglois avoient à ſe défendre des mauvaiſes qualités du climat, qui ſe faiſoient déja ſentir à pluſieurs par des maladies fort dangereuſes; lorſqu'il arriva un malheur commun à toute la Ville, dont ils eurent particulierement à ſouffrir. Un Capitaine Chinois mécontent de la Cour, déchargea ſur Bantam quelques volées de canon qui y causerent un furieux incendie. Quantité de maiſons & de magaſins furent conſumés par les flammes. Le Comptoir des Hollandois, où Stackey avoit mis quelques marchandiſes, ne put être ſauvé par tous leurs ſoins. Il perdit de même une grande proviſion de poivre, qu'il avoit retiré dans une maiſon Chinoiſe. Mais ces deux pertes n'égaloient pas celle dont il fut menacé dans ſa propre maiſon. Le feu s'en approcha ſi furieuſement, que les barres de fer qui défen-

Incendie de Bantam.

EDMOND SCOT.

1602.

doient les fenêtres, en devinrent brûlantes, jusqu'à n'y pouvoir toucher avec la main. Cependant la diligence de ses gens arrêta le progrès des flammes. Mais son inquiétude fut encore plus vive pour se garantir des insultes & du pillage des Javans, qui l'environnoient nuit & jour.

1603.

Arrivée de neuf Vaisseaux Hollandois.

Dans le cours du mois d'Avril de l'année suivante, il arriva dans la Rade de Bantam neuf Vaisseaux Hollandois, commandés par *Wiborne Van Warwick.* Cette Flotte se divisa presqu'aussi-tôt. Deux des plus gros Bâtimens mirent à la voile pour la Chine; deux pour les Moluques, & trois pour Sortan. La Pinace Hollandoise fut envoyée au Port d'Achin, pour rappeller à Bantam quelques Vaisseaux qui étoient revenus de Ceylan, où ils étoient allés s'emparer d'un Fort Portugais, sous la conduite du Capitaine Spilberg. L'Amiral demeura seul avec son Vaisseau, pour les attendre. Pendant le séjour qu'il y fit, les Anglois eurent beaucoup à se louer de ses civilités, & du secours qu'il eut la générosité de leur accorder. Il leur devoit cette reconnoissance pour ceux qu'il avoit reçus du Chevalier *Richard Luson*, dans une tempête où il avoit été menacé du naufrage. Aussi n'épargna-

t-il rien pour s'acquitter, par les ſoins qu'il prit des Anglois malades, avec leſquels il partagea juſqu'à ſa proviſion de biſcuit & de vin. Ses diſcours ne furent pas moins reſpectueux pour la Cour d'Angleterre. Mais l'Auteur remarque que les Hollandois de ſon Equipage ne traiterent pas l'Angleterre, & la Reine même, avec tant de ménagemens. Ils s'efforcerent de rendre cette Princeſſe & ſa Nation odieuſe aux Javans, par des récits, où la vérité, ſuivant les termes de Scot, n'étoit pas moins bleſſée que la bienſéance.[f]

EDMOND SCOT.

1603.

Les maladies continuoient d'affoiblir de jour en jour les Anglois. Ils perdirent *Thomas Morgan*, leur ſecond Facteur. Stackey fut lui-même attaqué dangereuſement. Les Matelots qui étoient revenus de Banda avec la Pinace, ſe reſſentoient preſque tous du même mal. L'art des Chirurgiens de l'Europe ne ſuffiſoit pas pour des maladies qui leur étoient inconnues, & perſonne n'avoit la hardieſſe d'employer les remedes Indiens qu'ils connoiſſoient encore moins. *William Chaſe*, un des Facteurs de la Pinace, mourut dans des convulſions violentes, dont on ne put pénétrer la cauſe. Vers le même tems, quelques Officiers du Roi vinrent leur

EDMOND SCOT. 1603.

défendre de travailler davantage à leur édifice ; apparemment parce qu'ils n'avoient point encore fait de présent au nouveau Protecteur. Mais apprenant que cet Officier & le Scha Bandar ne jouissoient point d'une faveur assurée, ils porterent leurs plaintes à *Kay Tamongone Gobay*, Amiral, qui étoit par sa bonté le pere de tous les Etrangers. Il fut touché de leur situation. La voie qu'il prit pour les secourir fut de donner une grande Fête, à laquelle il invita les principaux Seigneurs de la Cour. Là, dans la chaleur du plaisir, il fit tourner l'entretien sur l'affaire des Anglois, en représentant combien il étoit honteux pour le Roi & pour toute la Nation de traiter avec si peu de bonne-foi des Marchands étrangers. Il protesta que si quelqu'un les empêchoit d'achever leur maison, il étoit resolu de leur abandonner la sienne, & de se loger plutôt dans une cabane que de violer sa promesse. Enfin ses discours firent tant d'impression sur l'Assemblée, que tout le monde s'engagea par serment à laisser finir leur ouvrage ; & l'édifice fut bientôt porté à sa perfection.

L'Amiral de Bantam favorise les Anglois.

Stackey craignant que l'arrivée des Hollandois, & l'attente de quelques autres Vaisseaux de la même Nation, n'augmentât

n'augmentât beaucoup le prix du poivre, en avoit acheté une quantité considérable ; mais comme ſon Magaſin n'étoit point encore fini, il avoit payé la marchandiſe avant qu'elle fût livrée. Les Hollandois commencerent bientôt leur cargaiſon. Dans l'empreſſement avec lequel ils achetoient tout ce qui leur étoit offert, il ſe crut obligé de retirer ce qu'il avoit acheté ; ſans quoi, peut-être auroit-il riſqué de perdre ſon poivre & ſon argent. Mais la même raiſon le mettant dans la néceſſité de prendre le poivre au haſard, il s'en trouva beaucoup d'une mauvaiſe qualité.

EDMOND SCOT. 1603.

Ils perdent ſur le poivre.

La maladie de Stackey ſembloit s'irriter par les remedes. Il tomba dans une langueur, qui finit le dernier jour de Juin par ſa mort. L'Amiral Hollandois, conſtant dans ſes généreux principes, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'il put s'imaginer. Le 4 de Juillet, quelques Javans mirent le feu au grand Marché qui étoit à l'Eſt de la Riviere, dans la vûe de piller les effets des Chinois. Cette infâme entrepriſe leur réuſſit ſi bien, que non-ſeulement les Chinois y perdirent des biens conſidérables, mais que les Anglois eurent beaucoup de part à leur perte. L'in-

Mort du Facteur Stackey.

EDMOND SCOT.

cendie recommença le 27, & ne causa pas moins de dommage.

1603.

Danger qui menace les Anglois.

Le 5 d'Août, à dix heures du soir, *Spilberg*, *Powlson*, & quelques autres Capitaines Hollandois vinrent avertir les Facteurs d'Angleterre, qu'ayant été le même jour à l'Audience du Protecteur, il leur avoit demandé si la Flotte de Hollande prendroit parti pour les Anglois dans les démêlés que les Javans pourroient avoir avec eux. Spilberg avoit répondu que les Hollandois étant les plus proches voisins de l'Angleterre, il étoit juste que les deux Nations s'entr'aidassent à repousser les violences. Le Protecteur n'avoit pas laissé d'insister sur le dessein qu'il avoit de mortifier les Anglois ; & faisant beaucoup de plaintes vagues, il l'avoit prié de ne pas s'offenser de ce qui devoit arriver. Un avis de cette importance obligea l'Auteur de cette Relation, qui étoit devenu le Chef du Comptoir, depuis que les Anglois avoient perdu Stackey, de se rendre aussi-tôt chez le Protecteur, & de lui faire un présent. Il fut reçu à l'Audience, & son présent fut accepté ; mais le Seigneur Javan dédaignant de répondre à ses plaintes, se contenta de lui dire qu'il le feroit avertir le lendemain de ses intentions.

Scot encore plus allarmé de cette conduite, eut recours à l'Amiral Hollandois, qui envoya ſur le champ ſon fils chez le Protecteur, pour lui demander des explications ſur les menaces qu'il faiſoit aux Anglois. Ils les déſavoua. Mais ayant fait appeller Scot le matin, il voulut ſçavoir de qui il avoit appris que ſon deſſein fût de nuire au Comptoir d'Angleterre. Scot ne balança point à lui dire qu'il l'avoit appris des Hollandois. C'eſt donc de quelques Eſclaves, répondit le Protecteur. Non, repliqua Scot; c'eſt de pluſieurs braves Capitaines. Le Javan parut ſe faire violence pour déguiſer ſa colere; mais il ajoûta : Si c'étoit quelque Chinois ou quelque Javan, je le ferois amener ſur le champ & poignarder à vos yeux. Après s'être un peu composé, il ſe plaignit avec plus de douceur de ce que les Anglois ne s'adreſſoient point à lui dans leurs affaires, & ſembloient donner toute leur confiance au Scha Bandar ou à l'Amiral. Scot s'excuſa ſur ſa qualité d'Etranger, qui ne lui permettoit pas de connoître encore tous ſes devoirs. Il promit qu'à l'avenir les Anglois n'épargneroient rien pour mériter ſes bonnes graces. Cet entretien finit par des proteſtations mutuelles d'amitié &

EDMOND SCOT. 1603.

Scot appaiſe le Protecteur.

Apparence trompeuſe.

EDMOND SCOT. 1603.

de bonne-foi ; mais il n'y entroit que de la diſſimulation de la part du Protecteur, qui ſongeoit à tirer de l'argent des Facteurs Anglois. Quelques jours après, on avertit Scot que le deſſein du Roi étoit de lui emprunter cinq mille réaux de huit. Il comprit que c'étoit un artifice pour l'engager à les offrir volontairement ; mais ſans s'informer d'où cet avis étoit venu, il prit le parti d'attendre que le Roi les lui fit demander ouvertement.

Malignité d'un Eſclave qui cauſe de l'embarras aux Anglois.

Spilberg ayant vendu ſes marchandiſes & chargé ſes Vaiſſeaux de poivre, mit à la voile pour retourner en Europe. L'Amiral Warwick fit remarquer aux Anglois que ce départ le rendoit beaucoup plus foible, & que ne pouvant attendre de lui le même ſecours, ils devoient ſe conduire avec beaucoup plus de précautions. Cependant ils furent forcés d'oublier ce conſeil. Le 17 d'Août, ayant mis à l'air quelques marchandiſes qui avoient beſoin de ce préſervatif, un Javan, eſclave d'un des principaux Seigneurs du Pays, y jetta quelques meches ſoufrées qu'ils n'éteignirent point ſans peine. Dans le premier reſſentiment de cette inſulte, ils le pourſuivirent, l'arrêterent, & le conduiſirent devant Kay Tamongone, Ami-

ral de Bantam, qui le fit auſſi-tôt charger de fers. Une heure après il s'aſſembla près de ſa priſon un grand nombre d'autres eſclaves qui entreprirent de le délivrer. Les gens de l'Amiral parurent avec leurs armes. On ſe battit avec chaleur ; mais les Eſclaves ayant été mis en fuite, l'Amiral fit conduire ſon priſonnier au Palais du Roi. Les Anglois balancerent s'ils devoient porter leurs plaintes juſqu'à la Cour. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y a gueres d'autre punition à Bantam que celle de mort ; parce que le deſir de la vengeance eſt ſi vif dans la Nation, qu'un Eſclave même regardant tout autre châtiment comme un outrage, ne manque point d'attenter enſuite à la vie de ſon Maître ou de ſon Juge. D'ailleurs le crime dont ils avoient à ſe plaindre, ſembloit expié par la priſon ; ou s'il étoit devenu capital par ſes ſuites, c'étoit l'Amiral que la pourſuite regardoit comme l'offenſe. Ils furent délivrés de ce doute par les ſollicitations du Maître de l'Eſclave, qui étoit un des Favoris du Roi, & qui ne fut pas long-tems ſans obtenir grace. Il étoit lui-même ami des Anglois ; de ſorte qu'à la fin ils s'unirent à lui pour ſauver le coupable.

EDMOND SCOT.

1603.

Effet ſingulier de la vengeance.

Dans tous ces différends ils n'étoient

EDMOND SCOT.

1603.

embarraſſés qu'à trouver la ſource des chagrins qu'on ne ceſſoit pas de leur ſuſciter ; car malgré la mauvaiſe opinion qu'ils avoient des Javans, ils ne pouvoient ſe figurer que de ſimples Eſclaves, avec leſquels ils n'avoient aucun démêlé, ſe portaſſent à ſouhaiter leur ruine, s'ils n'y étoient pouſſés par quelque reſſort ſecret. Leurs ſoupçons ne pouvoient tomber que ſur le Protecteur. Au milieu d'une nuit fort obſcure, tandis qu'ils étoient à chanter les Pſeaumes de l'Egliſe Anglicane, une troupe de voleurs vint briſer leurs fenêtres, & feroit entrée dans le magaſin, s'ils n'euſſent tiré quelques coups de fuſil pour les écarter. Scot n'ignorant point les diſcours injurieux de quelques Hollandois, auroit fait tomber ſur eux ſes défiances, s'il ne les avoit quelquefois vûs ſouffrir eux-mêmes de l'inſolence des Javans. Preſque dans le même tems ils eurent avec eux une querelle ſi violente, qu'elle aboutit de part & d'autre à la mort de pluſieurs perſonnes. A la vérité les Hollandois l'avoient fait naître par des excès de débauche que l'Auteur traite de ſcandaleux pour le nom Chrétien. Il ajoûte que le caractere des Matelots Hollandois, lorſqu'une fois ils ont pris terre

Les Anglois ſe défient du Protecteur.

Inſultes qu'ils reçoivent.

EDMOND SCOT.

1603.

dans quelque Port, est de ne plus connoître aucune regle de soumission, ni même de respect pour leurs Officiers. Quoi qu'il en soit, s'ils tuerent quelques Javans dans le tumulte, ils perdirent deux hommes qui furent poignardés de sang froid par les amis ou les parens des morts. Ils s'en plaignirent au Protecteur, en prétendant qu'il devoit mettre beaucoup de différence entre les fautes qui leur étoient échappées dans l'ivresse, & des assassinats prémédités. Il leur demanda quelles Loix ils reconnoissoient dans leurs voyages de commerce, c'est-à-dire s'ils en avoient entr'eux, ou s'ils se soumettoient à celles du Pays où ils étoient reçus. Leur réponse ayant été que sur Mer ils se gouvernoient par les Loix de leur propre Pays, & qu'à terre ils étoient sujets à celles du lieu de leur séjour : « Hé bien, » leur dit le Protecteur, voici les nôtres. Pour la mort d'un Esclave, on » paye vingt réaux de huit; pour celle » d'un homme libre cinquante; & cent » pour celle d'un Noble. Ainsi pour vos » deux hommes il vous reviendroit deux » fois 50 réaux; mais comme vous nous » avez tué trois Javans qui n'étoient » point Esclaves, c'est encore cinquan- » te réaux que vous nous devez, &

Les Hollandois s'attirent des querelles.

Plaisante réponse que leur fait le Protecteur.

EDMOND SCOT. » que nous voulons bien vous laisser à » compte «.

1603. Le 5 de Septembre, il arriva au Port de Bantam un *Jonc* de l'Isle de Lampon, qui est située dans les détroits du Sond. Les Habitans de cette Isle sont ennemis jurés de celle de Java, & particulierement de Bantam, quoiqu'il se trouve quantité de Javans qui s'associent à eux. Leur occupation continuelle est le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieusement dans les Villes & dans les maisons ; ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur résistent. Pendant plus d'un mois qu'ils passerent aux environs de Bantam, les Anglois furent troublés continuellement par les lamentations des Habitans. Un jour qu'ils étoient à dîner, ces perfides assassins entrerent dans une maison voisine du Comptoir, où ne trouvant qu'une femme, ils lui couperent la gorge ; mais les cris du mari qui arriva au même moment, les forcerent de prendre la fuite, sans qu'ils eussent le tems d'emporter la tête. En vain les Anglois se mirent à les poursuivre. Ils sont fort prompts à la course ; sans compter que leur ressemblance avec les Javans leur donne la facilité de se mêler dans la foule, & de se contrefaire avec tant

Assassins de l'Isle de Lampon.

d'adreſſe, que ſouvent ils reviennent, parmi les curieux, au lieu même d'où la crainte du châtiment vient de les chaſſer. Scot raconte que pluſieurs femmes de la Ville prirent cette occaſion pour ſe défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoute la raiſon qui portoit ces brigands à couper tant de têtes. Ils étoient gouvernés par un Roi qui leur donnoit une femme pour chaque tête d'Etranger qu'ils lui apportoient ; de ſorte, continue l'Auteur, qu'ils déterroient quelquefois les morts, pour tromper leur Roi par un faux préſent.

EDMOND SCOT. 1603.

Raiſon qui les porte à couper des têtes.

Les Anglois ne furent pas exempts de crainte. Ils s'apperçurent ſouvent que les Lampons rodoient pendant la nuit autour du Comptoir, & qu'ils en vouloient à leurs têtes ou à leurs marchandiſes. Les allarmes de Scot devinrent bien plus vives, ſur un avis ſecret qu'il reçut de quelques perſonnes de diſtinction, particulierement de l'Amiral dont l'amitié ne ſe refroidiſſoit pas pour les Anglois. Il fut averti que pluſieurs Seigneurs Javans, qui avoient plus de faſte que de bien, & qui tâchoient de ſuppléer par leurs brigandages à ce qui manquoit à leur fortune,

Les Anglois craignent les Lampons, & ſe muniſſent.

EDMOND SCOT.

1603.

avoient formé le deſſein de fondre pendant la nuit ſur le Comptoir, de faire main-baſſe ſur le petit nombre d'Anglois que les maladies avoient épargnés, de ſe ſaiſir de toutes leurs richeſſes que la renommée groſſiſſoit beaucoup, & de publier le lendemain que c'étoit l'ouvrage des Lampons. Scot ne trouva point d'autre reſſource que d'allumer chaque nuit autour du Comptoir quantité de feux, non-ſeulement pour inſpirer de la crainte aux plus hardis, mais pour ſe mettre en état de pouvoir les diſtinguer malgré leur couleur. D'un autre côté tous les Anglois eurent ordre de paſſer le tems de l'obſcurité ſous les armes, & les Trompettes de ſonner, lorſqu'ils verroient paroître quelque Indien. Les Lampons & les Javans, qui n'appréhendent rien tant que les armes à feu, ne purent douter qu'avec ces précautions les Anglois n'euſſent leurs fuſils prêts à les recevoir. La même garde fut continuée aſſez long-tems. Enfin par les meſures que l'on prit dans la Ville, il y eut un grand nombre de Lampons arrêtés, & punis du dernier ſupplice. Mais les reſtes de cette dangereuſe troupe ſe jetterent dans la Ville Chinoiſe. C'étoit un nouveau péril pour les Anglois qui avoient de gran-

des liaisons de commerce avec les Chinois & quantité de marchandises entre leurs mains. Ils entendirent du Comptoir les cris d'une infinité de maisons désolées par le pillage ou par la mort des Marchands. Ce bruit & ces inquiétudes perpétuelles firent sur eux tant d'impression, qu'en songe, dit l'Auteur, ils se figuroient être attaqués par les Javans ou les Lampons, & que malgré la profondeur de leur sommeil, après tant de veilles & de fatigues, ils se levoient tout endormis pour courir aux armes. La crainte du feu agissoit encore plus fortement sur leur imagination. Ils en avoient vû des exemples si terribles, & les circonstances en rendoient le souvenir si vif, qu'à la moindre allarme ils se croyoient environnés de flammes. « O feu ! s'écrie Scot dans » sa Relation, ton seul nom, dans quel- » que Langue qu'il eût été prononcé » près de moi, m'auroit tiré de la plus » profonde létargie ». Il fut obligé, dit-il, pour se garantir des tressaillemens mortels où ce mot le jettoit, de défendre à tous ses gens de le prononcer autour de lui, s'ils n'y étoient forcés par l'occasion. Au reste il assure que cette disposition étoit celle de tous les autres Anglois; & qu'aussi-tôt que les soins du

EDMOND SCOT.

1603.

Impressions extraordinaires de la crainte & du bruit.

EDMOND SCOT. 1603.

Gouvernement eurent diſſipé les ſujets de tant de craintes, tous les gens du Comptoir dormirent pendant pluſieurs jours d'un ſommeil ſi profond, que les tambours & les trompettes n'avoient point la force de les réveiller.

Pourquoi il regnoit tant de deſordre à Bantam.

Si l'on eſt ſurpris qu'une Ville, telle que l'Auteur a repréſenté Bantam, fût ſujette à des deſordres de cette nature, il faut conſidérer qu'elle avoit alors un Roi fort jeune, & que les Seigneurs du Conſeil, occupés de leurs intérêts, fermoient les yeux à tout ce qui n'intéreſſoit que le Peuple. Dans l'eſpace de trois mois la Ville eſſuya cinq incendies conſidérables, mais à l'Eſt de la riviere, c'eſt-à-dire dans un Quartier qui n'étoit habité que par la populace, ou par des Chinois que les Javans cherchoient à piller. Quoique le Comptoir des Anglois en fût fort voiſin, & que la flamme s'en fût plus d'une fois approchée, leur vigilance & la faveur du vent le garantit autant de fois de ſa ruine.

Hollandois aſſaſſinés.

A peine étoit-on revenu de ces allarmes, qu'il s'éleva de nouveaux différends entre les Naturels du pays & les Hollandois. La ſource en fut encore un excès de débauche, dans lequel ceux-ci inſulterent mal-à-propos quelques

Javans. Bientôt la vengeance éclata par des effets fort tragiques. Plusieurs Hollandois furent assassinés le soir, sans qu'on pût reconnoître les meurtriers. Le péril s'étendit jusqu'aux Anglois, par une raison qui n'est pas sans vraisemblance dans un Ecrivain même de cette Nation. Jusqu'alors ces deux Peuples avoient été confondus par les Javans sous le nom d'Anglois ; soit, comme l'assure Scot, que les Hollandois, à leur arrivée, eussent trouvé de l'avantage à prendre le nom de leurs voisins, soit que la ressemblance de leur habillement eût fait naître cette erreur. Souvent le Peuple de Bantam faisoit retentir ses plaintes contre les Anglois, quoiqu'il fût certain, dit l'Auteur, que ceux-ci n'ayant rien à se reprocher, elles ne pouvoient tomber que sur les Hollandois. Enfin craignant les mal-entendus à l'occasion de cette derniere querelle, les Chefs du Comptoir Anglois commencerent à chercher quelque marque pour se faire distinguer. On approchoit du 17 de Novembre, qui étoit la fête anniversaire du Couronnement de la Reine Elisabeth ; car on ignora pendant le reste de l'année à Bantam, & même une partie de l'année suivante, que l'Angleterre eût changé de Maître.

EDMOND SCOT.

1603.

Les Anglois fâchés d'être confondus avec les Hollandois.

Ce qu'ils font pour être distingués.

EDMOND SCOT. 1603.

Scot fit prendre aux Anglois des habits neufs de ſoie avec des écharpes de taffetas blanc & rouge. Il fit faire auſſi un nouveau Pavillon qui portoit une croix rouge ſur un fond blanc ; & pour différence entre les Maîtres & les valets, il fit border leur écharpe aux premiers, d'une frange d'or.

Fête des Anglois.

Le jour de la fête étant arrivé, ils arborerent l'étendart de Saint Georges au ſommet de leur maiſon. Enſuite ayant annoncé leur joie par quelques décharges de leur mouſqueterie, ils ſe rangerent en fort bel ordre ſur leur propre terrain, & firent pluſieurs marches au ſon des timbales & des trompettes. Le bruit attira auſſi-tôt le Scha Bandar & pluſieurs autres Seigneurs, qui s'informerent curieuſement du ſujet de cette réjouiſſance. Scot leur apprit que c'étoit la fête de ſa Reine, ou plûtôt le renouvellement d'une fête qui avoit été célébrée quarante-ſept fois, parce qu'il y avoit autant d'années que cette grande Princeſſe étoit ſur le Trône ; & que tous les Anglois, dans quelque lieu du monde qu'ils puſſent ſe trouver, ne manquoient point à ce devoir. Le Scha Bandar loua beaucoup une pratique qui marquoit dans un Peuple autant d'attachement que de reſpect pour ſon

EDMOND SCOT. 1603.

Souverain. Les Javans s'étant aſſemblés en grand nombre, ils demanderent pourquoi les Anglois de l'autre Comptoir ne témoignoient pas le même zele. On ſe hâta de leur répondre que ce n'étoient point des Anglois, mais des Hollandois, qui, loin d'être Sujets de la même Reine, n'étoient même gouvernés par aucun Roi; qu'il étoit aiſé de les diſtinguer, puiſque ſi l'on y vouloit faire attention, ils ne parloient pas le même langage, & que leurs uſages mêmes étoient aſſez différens. Scot n'oublia point de faire paroître ſes gens pendant l'aprèſmidi dans tous les Quartiers de la Ville, avec ordre de répéter les mêmes diſcours à ceux qui auroient la curioſité de les entendre. Leurs écharpes & leurs cocardes firent une figure brillante. Le Peuple apprit ainſi à diſtinguer les deux Nations; & Scot fort prévenu en faveur de la ſienne, ajoute avec complaiſance pour la ſupériorité qu'il paroît s'attribuer, que les enfans de Bantam s'écrioient en voyant paſſer les Anglois : *Oran Engaees bagh, oran Hollanda jahad*; les Anglois ſont bons, les Hollandois ne valent rien.

Diſcours qu'ils tiennent aux Javans.

L'Amiral Warwick partit dans cet intervalle pour Patama, dans le deſſein de ſe rendre enſuite à la Chine. Les deux

Deux Vaiſſeaux Hollandois s'emparent d'une riche Caraque.

EDMOND SCOT.

1603.

Vaiſſeaux qu'il y avoit envoyés ſix mois auparavant, arriverent le 6 de Décembre à la Rade de Bantam. Ils avoient trouvé à l'ancre, dans l'Iſle de *Macao*, une Caraque Portugaiſe, chargée de ſoie crue, de muſc & d'autres marchandiſes précieuſes, dont ils s'étoient ſaiſis preſque ſans réſiſtance, tandis que l'Equipage étoit à terre. Après en avoir tiré de quoi compoſer leur cargaiſon, ils avoient brulé le reſte, qui de leur propre aveu faiſoit encore le double de ce qu'ils avoient enlevé. Dans leur retour, ils avoient rencontré un *Jonc* de *Siam*, qu'ils avoient attaqué. Il ne s'étoit rendu qu'après avoir perdu trente-trois hommes & leur en avoir tué pluſieurs. Mais en le reconnoiſſant pour Siamois, ils l'avoient laiſſé libre, parce qu'ils ſe propoſoient d'établir un Comptoir dans cette Nation. Le Capitaine, qui périt dans le combat, avoit refuſé de leur dire à quel Prince il appartenoit. Telle fut du moins l'excuſe des Hollandois, pour juſtifier l'inſulte qu'ils avoient faite aux Sujets d'un Roi dont ils recherchoient l'amitié. Ils ignoroient encore la valeur du muſc; de ſorte qu'ayant rencontré un Vaiſſeau Japonois, ils lui avoient cédé preſque pour rien ce qu'ils avoient enlevé à la Cara-

Ils attaquent un Vaiſſeau du Roi de Siam leur Allié.

1604.

EDMOND SCOT.

1604.

que. Dans l'eſpace d'environ quarante jours, qu'ils paſſerent à Bantam, ils prodiguerent de même la plus riche partie de leur butin. Le 17 Janvier, ils leverent l'ancre, avec deux autres Bâtimens de leur Nation; l'un, qui avoit chargé à Bantam; l'autre, arrivé deux mois auparavant de la Chine, & parti de Hollande depuis quatre ans. Il en avoit paſſé quatorze mois à la Cochinchine, où par une trahiſon dont l'hiſtoire n'appartient point à cet Ouvrage, ils avoient d'abord été retenus priſonniers. Leur Capitaine, que les Cochinchinois ſoupçonnoient d'être moins un Marchand qu'un Pyrate ou un Eſpion, avoit été forcé de ſe tenir à genoux pendant vingt-quatre heures, le col nud ſous un ſabre, dont on feignoit à tout moment de lui vouloir couper la tête, pour lui faire confeſſer le deſſein de ſon voyage. Mais il ſe trouva heureuſement que la plus grande partie de l'Equipage étoit compoſée de Hollandois Catholiques; ce qui leur attira la protection de quelques Religieux Portugais, ſans leſquels ils étoient tous menacés de perdre la vie. Ils furent traités enſuite avec plus de douceur, mais obligés néanmoins de racheter leur liberté par une groſſe ſomme.

Un Capitaine Hollandois pris pour eſpion, & comment traité.

Les Anglois de Bantam ſe croyoient

EDMOND SCOT.

1604.

depuis quelques mois à couvert de toutes leurs anciennes craintes. Ils n'avoient eu que les maladies à combattre ; & l'expérience leur ayant appris qu'elles venoient particulierement de la chaleur du poivre, dans le ſoin qu'ils prenoient eux-mêmes de l'éplucher & de le ſaſſer, ils s'étoient déterminés à louer des Chinois pour leur rendre ce ſervice ſous l'inſpection de leurs domeſtiques. Dans cette heureuſe ſituation de leurs affaires, ils virent arriver ce qu'ils avoient redouté depuis long-tems, ſans pouvoir s'en garantir. Le Protecteur fit prier Scot de lui prêter deux mille pieces de huit, ou, s'il n'avoit point cette ſomme, de lui en fournir du moins la moitié. Il falloit choiſir entre le danger d'un refus, ou le deſagrément de voir ſouvent renouveller cette fâcheuſe demande ; car on ne propoſoit ni conditions ni terme pour la reſtitution. Scot prit le parti de répondre que l'Amiral Lancaſter lui avoit laiſſé beaucoup de marchandiſes, mais peu d'argent ; que les Javans lui devoient de groſſes ſommes dont il ne pouvoit ſe faire payer ; enfin qu'il étoit encore très-éloigné d'avoir acheté autant de poivre qu'il en auroit beſoin pour les Vaiſſeaux dont il attendoit l'arrivée. Ces excuſes furent mal reçues. Il fut aiſé de prévoir que les Anglois n'au-

Le Protecteur veut leur extorquer de l'argent.

Réponſe de Scot.

roient jamais un ami ſincere dans le Protecteur ; tandis que les Hollandois, qui l'avoient corrompu en lui prodigant les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux Portugais, en obtenoient toutes ſortes de faveurs. Il leur avoit accordé depuis peu la permiſſion de ſe bâtir une maiſon magnifique ; quoiqu'ils en euſſent déja trois, ſous le nom d'autant de Marchands, qui ne ceſſoient point d'acheter tout le poivre qu'on leur offroit. Les Chinois profitoient de cette avidité pour mêler dans leurs marchandiſes de l'eau, du ſable & d'autres corps étrangers, qui en augmentoient tellement le poids, que ceux qui exerçoient cette friponnerie, achetant eux-mêmes le poivre plus cher qu'ils ne le vendoient, ne laiſſoient pas d'y gagner douze ou quinze pour cent. Les Anglois ſe trouvoient forcés de le prendre avec ces altérations, parce qu'il y auroit fallu renoncer entierement s'ils en avoient attendu d'une autre eſpece.

EDMOND SCOT. 1604.

Friponnerie des Chinois de Bantam.

Cependant le Protecteur s'étoit ſi peu rebuté des excuſes de Scot, que ſous de nouveaux prétextes il lui fit demander mille pieces de huit. Les inſtances, dont cette propoſition fut accompagnée, ne firent que trop connoître aux Anglois le péril qu'il y avoit à la rejetter. Ils ſçavoient d'ailleurs que les Hollandois

Les Anglois ſont forcés de ſatisfaire l'avarice du Protecteur.

EDMOND SCOT.

1604. ſouhaitoient ardemment de les voir mal avec les principaux Officiers du Roi, & qu'ils y contribuoient peut-être par des voies indirectes. Ainſi ne penſant plus qu'à ſe faire un mérite du ſacrifice dont ils ne pouvoient ſe diſpenſer, ils proteſterent que c'étoit l'ardeur de leur zèle qui les portoit à s'incommoder beaucoup pour ſatisfaire le Protecteur ; & que dans l'impoſſibilité de fournir mille pieces, ils en donneroient volontiers cinq cens, qu'ils retrancheroient à leurs propres beſoins. Cette ſomme fut acceptée.

Hollandois fugitifs de Jahor.

On vit arriver à la fin de l'année, un Jonc chargé de Hollandois, qui venoient de quitter avec leurs biens, le Comptoir qu'ils avoient à *Jahor*. Le Roi du Pays attaqué & vivement preſſé par les Portugais, qui lui offroient la paix, à condition de leur livrer les Hollandois qu'il avoit dans ſes Etats, avoit mieux aimé s'expoſer à toutes les extrémités de la guerre, que d'en acheter la fin par ce honteux Traité ; mais il avoit prié ſes hôtes de ſe retirer volontairement. Leur entrée à Bantam fut ſignalée par deux incendies, qui conſumerent une partie de la Ville, ſans nuire encore aux Anglois.

Accidens funeſtes.

L'Année 1604 n'offre que des meurtres, des vols, des guerres, des incen-

dies & des trahiſons. Pour commencer par une tragédie : les Anglois avoient dans le Comptoir un Mulâtre de Pegu, qui étoit venu d'Achin ſur leurs Vaiſſeaux. Un jour que pluſieurs Matelots Hollandois, arrivés de Patama, étoient à ſe réjouir avec les Domeſtiques Anglois, le Prevôt du Bâtiment voulant retourner à bord, donna ordre au Mulâtre de l'y conduire. La fête étoit échauffée par le vin & les liqueurs. Deux Courtiſanes, que les Domeſtiques y avoient appellées, contribuoient encore à rendre la débauche plus vive. Le Mulâtre refuſa bruſquement d'obéir ; & le Prevôt choqué de ſa réponſe, le maltraita de pluſieurs coups. Cette querelle n'eut pas d'abord d'autre ſuite. Mais à meſure que le Mulâtre continua de boire, il reſſentit plus vivement l'inſulte d'un homme qui n'avoit aucune autorité ſur lui. Sans s'ouvrir aux Matelots ni aux Anglois, il confia ſes plaintes à un Eſclave du Scha Bandar, qui étoit ſon ami intime, & capable comme lui d'une action violente. Dès le même jour ils chercherent l'occaſion d'exercer leur vengeance ; mais le Prevôt étant déja retourné au rivage, ils paſſerent la nuit à l'attendre, ſans que ce délai changeât rien à leur réſolution. Le Prevôt ne

EDMOND SCOT.

1604.

EDMOND SCOT.

1604.

Divers meurtres d'un Mulâtre.

manqua point de revenir le jour ſuivant, avec un homme du pays, qu'il avoit pris pour interprete & pour guide. Ils le tuerent de mille coups. Mais le Mulâtre, effrayé de ſon action après l'avoir commiſe, prit le parti deſeſperé de tuer auſſi, non-ſeulement le Guide du Prevôt, mais l'Eſclave même qui avoit partagé ſon crime. Ce furieux deſſein lui réuſſit pour le Javan, tandis que l'Eſclave découvrant à ſes yeux de quelle récompenſe il étoit menacé, ſe déroba par la fuite. Cependant le Mulâtre ne jugeant ſa perte que plus certaine, s'il laiſſoit échapper ſon Complice, courut ſi promptement après lui, qu'il le joignit à l'entrée de la Ville où il le tua d'un ſeul coup. Mais il perdit le fruit d'une précaution ſi cruelle, en commettant ce dernier crime à la vûe de quelques Javans qui ſe hâterent de l'arrêter. En vain reclama-t-il les Anglois. Le Protecteur informé de ſon action, ſe le fit amener ; & faiſant appeller le Chef du Comptoir, il exigea ſur le champ cinquante pieces de huit pour la mort du Javan, & vingt pour celle de l'Eſclave. A cette condition le Mulâtre leur fut rendu.

Les Hollandois le puniſſent.

Cependant les Hollandois, qui n'étoient point compris dans cette ſatisfac-

tion, résolurent de s'en procurer une plus sérieuse pour la mort de leur Prevôt. Ils firent demander le Criminel aux Anglois. Scot prétendit que l'ayant racheté des mains du Protecteur, il étoit absous par cette espece de Sentence. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive entre les deux Nations, que dans les premiers ressentimens, on fut prêt d'en venir aux armes. Mais les Anglois étoient en si petit nombre, qu'ils ne pouvoient rien gagner par leur obstination. Il ne leur restoit que dix hommes. Le courage fut forcé de céder au nombre. Les Hollandois firent enlever le Mulâtre par une Compagnie de Matelots armés, & le firent exécuter sur le rivage, dans le lieu même où le crime avoit été commis.

Détestable entreprise contre les Anglois.

Ainsi le triste état du Comptoir Anglois l'exposoit à toutes sortes de violences & d'affronts, sans aucune ressource pour s'en défendre. Un Chinois, qui avoit embrassé la Religion des Javans, se trouvoit établi près du Comptoir, dans une maison où il vendoit de l'arrack. La vûe du magasin, dont il n'étoit séparé que par une cour, lui fit naître l'envie de trouver quelque moyen pour s'y introduire. Ce ne pouvoit être par des voies extérieures. La cour étoit

EDMOND SCOT.

1604.

On fait un fouterain pour voler le Comptoir.

expofée aux yeux pendant le jour, & ne demeuroit jamais fans Garde pendant la nuit. Il s'affocia huit autres Chinois, avec lefquels il entreprit d'ouvrir un fouterrain, qui devoit les conduire, dans leurs idées, jufquau centre du magafin. L'invention paroiffoit d'autant plus fûre, qu'ayant une brafferie d'arrack dans la partie de fa maifon qui touchoit à la cour, on ne pouvoit être furpris d'y voir un certain mouvement que demandoit le travail. Avant que de commencer l'entreprife, il fut obligé de creufer un puits fort profond fur fon propre terrain, pour fécher la cour des Anglois, que fa fituation rendoit fort humide. Il eut foin, pour déguifer fes vûes, de planter du tabac dans la fienne, comme fi le puits n'eût été creufé que pour l'arrofer; & tandis que fes Affociés ouvroient le chemin fous terre, on le voyoit continuellement occupé de fes plantes. L'ouvrage fut pouffé avec tant de vigueur, qu'ils arriverent au-deffous du magafin. Mais ils y furent arrêtés par l'épaiffeur des planches qui en faifoient le fond. Le moindre bruit pouvant les trahir, il étoit queftion de s'ouvrir un paffage au-travers de cette charpente. Après avoir tenté toutes fortes d'expédiens, un Serrurier du complot

plot leur promit de réuſſir. Il fit rougir un fer, avec lequel il n'eut pas de peine à percer une planche ; & ſon eſpérance étoit qu'à force de repéter cette opération, il rendroit le trou aſſez grand pour y faire paſſer un homme. Ce deſſein pouvoit produire quelque effet, s'il eût été conduit avec plus de précaution. Mais en prenant ſoin que le feu n'agît point trop vivement ſur le bois, ils ne firent point attention que le plancher étoit chargé de ballots enveloppés de nattes, & que le bout du fer y communiquoit ſon ardeur. En effet quelques nattes prirent feu, & l'incendie auroit bien-tôt fait d'autres progrès ſi les ballots euſſent été moins humides.

EDMOND SCOT. 1604.

Fer brûlant pour en percer les planches.

Pendant ce tems-là les Anglois étoient ſans ſoupçon. Le magaſin étoit bien fermé, & la Garde exacte pendant la nuit. On avoit porté les précautions contre le feu juſqu'à faire plâtrer les fenêtres ; ce qui empêchoit de ſentir la fumée, quoiqu'elle n'eût pas tardé à ſe répandre. Scot venoit de faire lui même la premiere garde, & s'étoit retiré tranquillement. Mais à la ſeconde, quelqu'un crut ſentir une odeur de fumée, qui augmentoit ſans ceſſe. On entra dans le magazin : il en étoit rempli. Cependant après avoir jetté les yeux de toutes

On découvre le feu.

Circonſtances de l'incendie.

EDMOND SCOT. 1604.

parts, on ne remarqua aucune trace de feu. Ce ne fut qu'à force de remuer une infinité de ballots, qu'on découvrit quelques nattes qui brûloient ſans flamme; mais on ſe défioit encore ſi peu de l'artifice, que les plus entendus n'attribuerent cet accident qu'à la fermentation du poivre, qu'ils crurent capable de prendre feu dans un lieu ſi bien fermé. Scot averti du danger vint joindre ſes recherches à celles des autres. Avec une immenſe quantité de poivre, il avoit dans le magaſin trente mille pieces de huit. Cependant ſon premier ſoin fut de faire tranſporter, dans la cour, deux tonneaux de poudre qui y étoient auſſi. L'épaiſſeur de la fumée augmentant juſqu'à obſcurcir la lumiere des chandelles, on fut obligé de lier enſemble douze grands flambeaux de cire, pour éclairer toutes les parties du magaſin. Les Hollandois, avertis de ce qui ſe paſſoit, envoyerent une Garde pour arrêter d'autres deſordres, & des Ouvriers fideles qui éteignirent enfin les nattes embraſées. Il ſe préſenta quantité de Chinois, dont on ne voulut point accepter les ſecours; & parmi eux étoient les auteurs mêmes de l'incendie.

Il reſtoit à ſçavoir quelle pouvoit

être la cause d'un accident de cette nature. Scot rejettant l'explication que j'ai rapportée, penchoit beaucoup à soupçonner les Portugais ; mais il ne pénétroit pas mieux les moyens qu'ils avoient employés ; car le trou du plancher étoit encore si petit, que dans la fumée, & la confusion, personne ne l'avoit apperçu. Le matin, un Briquetier Chinois, qui travailloit au Comptoir Hollandois, assura que le mal venoit de quelques gens de sa Nation, & qu'en cherchant avec soin, il étoit impossible qu'on n'en découvrît pas la source. Il ajouta pour confirmer son témoignage, que les Ouvriers de la maison voisine avoient déja pris la fuite. On recommença aussi-tôt les recherches. Enfin l'on apperçut le trou qui étoit au plancher. Un bâton, qu'on y fit entrer, ne trouvant rien qui lui résistât, Scot prit un hache avec laquelle il rendit l'ouverture assez large pour lui faire découvrir le souterrain. Il aggrandit encore le passage. Deux hommes y descendirent armés, & marcherent jusqu'à l'entrée, qui répondoit à la maison du Chinois. On avoit envoyé dans l'intervalle une Garde, pour s'assurer de ceux qui pouvoient encore s'y trouver. Il n'y restoit que trois Chinois, dont l'un

EDMOND SCOT.

1604.

On en découvre la cause.

On arrête quelques coupables.

EDMOND SCOT.

1604.

y logeoit habituellement; mais les deux autres y étoient par hazard, & n'avoient aucune connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé. Scot les fit arrêter tous trois & charger de fers. Il députa ſur le champ au Protecteur pour lui expliquer ſon avanture, & lui demander juſtice. On promit de le ſatisfaire, mais dans des termes qui lui donnerent peu d'eſpérance.

Scot ſe fait juſtice à lui-même.

Les Hollandois qui ſe crurent intéreſſés à pénétrer le fond de cette terrible entrepriſe, & qui avoient aſſez de forces dans le Port pour s'attirer des ménagemens, interrogerent les trois Chinois qu'on avoit arrêtés. Celui qui logeoit dans la maiſon juſtifia les deux autres, en reconnoiſſant qu'ils y étoient venus pour la premiere fois. Mais ſur le refus qu'il fit de s'expliquer davantage, on le menaça d'un fer brûlant, qui le rendit plus ſincere. Il confeſſa que le crime avoit été commis par le Maître de la maiſon & ſix aûtres Chinois qui s'étoient évadés, ſans avouer qu'il eût été leur complice. On le mit ſérieuſement à la torture. Il reconnut enfin qu'il étoit coupable. Scot voyant qu'il avoit peu de juſtice à eſpérer du Protecteur, réſolut de ſe la faire à lui-même, & fit tuer ce malheureux, ſans que les Javans

paruſſent s'en plaindre. Au contraire, dans la haine & le mépris qu'ils ont pour les Chinois, ils lui reprocherent ſon crime, en le voyant conduire au ſupplice; & le Protecteur qui n'avoit pas voulu ſe charger de ſa punition, ne fit pas difficulté de l'approuver. A quelques injures qu'il reçut des Javans au lieu de l'exécution, il répondit: « Les » Anglois ſont riches & je ſuis pauvre: » pourquoi ne leur prendrois-je point » ce qui leur eſt moins néceſſaire qu'à » moi? »

EDMOND SCOT. 1604.

L'Amiral Hollandois envoya le lendemain à Scot un autre Chinois, du nombre des Complices, que ſes gens avoient arrêté ſur le rivage. La torture lui fit confeſſer qu'il étoit l'auteur de l'invention du fer rouge, & qu'il avoit abuſé de ſon art dans d'autres occaſions, pour altérer les monnoies. La facilité que Scot avoit trouvée dans les Javans à lui laiſſer prendre l'autorité de Juge, lui fit porter peut-être ſes reſſentimens trop loin. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'exerçât contre le Coupable. Le récit en eſt affreux dans ſa propre Relation. Après deux iours de cette cruelle vengeance, il le fit tuer à coups de fuſil. Mais pour juſtifier ſa conduite, il prétend que ſans un exemple

Excès de vengeance.

EDMOND SCOT.

1604.

de la derniere févérité, il auroit pû craindre que les Chinois n'euffent formé quelque nouveau deffein contre les Anglois. Ce fut dans la même idée qu'il promit une récompenfe confidérable à ceux qui remettroient entre fes mains les autres Complices.

Affreux caractere des Javans & des Chinois de Bantam.

On peut douter fi c'eft le reffentiment de tant d'inquiétudes & de pertes, qui fait faire à l'Auteur une affreufe peinture des Javans & des Chinois de Bantam. Il les repréfente comme les plus lâches & les plus fcélérats de tous les hommes, fans en excepter les Seigneurs, entre lefquels il ne fait grace qu'au Scha Bandar, à l'Amiral, & à deux ou trois autres, qui n'étoient pas même de l'Ifle, & qui étoient venus s'y établir de Clyn. Il raconte, à l'occafion du danger que le Comptoir avoit couru, qu'un des Complices ayant trouvé un azile chez un Seigneur Javan, nommé *Pangram Mandelike*, proche parent du Roi, il avoit été le fupplier lui-même, au nom du bien public, & par tous les motifs qui pouvoient faire impreffion fur un honnête homme, de ne point accorder fa protection à des miférables qui devoient être regardés comme l'opprobre du Pays. Le Seigneur Javan lui répon-

Difcours d'un Seigneur Javan.

dit, qu'il pouvoit garder fes repréfenta-

tions pour ceux qu'il croyoit capables d'en être touchés, s'il en connoissoit quelqu'un ; mais que pour lui, il confessoit naturellement qu'il ne s'embarrassoit ni du bien, ni de l'honneur de son Pays. Quelque tems après, le même Seigneur ayant besoin de plusieurs marchandises Angloises, vint les acheter au Comptoir, en demandant crédit de sept ou huit cens pieces de huit. Scot, trop bien instruit de ses principes, s'excusa sous divers prétextes. En quittant le Comptoir, Pangram dit assez haut pour être entendu : « Il est bien fâcheux » que cette maison soit destinée à périr » par le feu. En effet, pendant plus de six semaines, toute la vigilance des Anglois ne put empêcher que de deux ou trois jours l'un, ils ne reçussent sur leurs toits ou contre leurs fenêtres, des fleches enflammées & d'autres feux d'artifice, qui les mirent plusieurs fois dans le dernier danger. N'ayant pû réussir par l'incendie, Pangram employa un artifice sans exemple à Bantam, & dont le succès lui parut certain, par l'impression que sa singularité même devoit faire sur le Roi & sur toute la Nation. Quoique l'usage tienne les femmes resserrées chez leurs maris ou leurs peres, il envoya au Comptoir Anglois deux des siennes,

EDMOND SCOT. 1604.

Moyens qu'il emploie pour se venger des Anglois.

EDMOND SCOT. 1604.

d'un âge & d'une beauté qui pouvoient donner du crédit à l'imposture qu'il méditoit. Elles y arriverent portées à la mode du Pays, dans des palanquins, sur les épaules de quantité d'Esclaves. Scot apprenant que c'étoient des femmes de distinction, qui avoient la curiosité de voir son magasin, & qui vouloient acheter des bijoux de l'Europe, se crut obligé de répondre à cette faveur par toutes sortes de galanteries. Après leur avoir fait voir ce qu'il avoit de plus précieux en marchandises d'Angleterre, il les introduisit dans un cabinet où il avoit fait préparer des rafraîchissemens. Elles reçurent ses civilités avec complaisance; mais lorsqu'il les croyoit prêtes à goûter ce qu'il leur offroit de si bonne grace, elles jetterent des cris, qui attirerent tous les Anglois du Comptoir, & les Esclaves qu'elles avoient amenés à leur suite. Scot n'avoit alors avec lui que *Towson*, autre Facteur Anglois. Il ne comprit rien à ces marques de douleur & de crainte. Mais voyant les deux Javanes, qui continuoient leurs grimaces, & qui pressoient leurs gens de les faire sortir, il fit peu d'efforts pour les arrêter. Elles le quitterent brusquement. Le seul soupçon qu'il forma de cette avanture, tom-

ba sur quelques mets qu'il leur avoit fait servir à la maniere de l'Europe, & dont il jugea que la vûe pouvoit les avoir choquées.

Edmond Scot. 1604.

Les Anglois se justifient devant le Roi.

Le lendemain il reçut ordre de se rendre à la Cour. Le Roi, quoique fort jeune, prit un air sévere en le voyant paroître, & lui demanda par quels détestables principes il se croyoit autorisé à violer les femmes d'autrui. Dans le premier étonnement de ce reproche, Scot marqua de l'embarras à répondre. Cependant après s'être rappellé ce qui pouvoit y donner occasion, il expliqua au Roi, d'un air si simple, les circonstances de son avanture, que ce Prince connoissant le caractere de Pangram, n'eut pas de peine à démêler la vérité. Le Scha Bandar, qui assistoit à cette explication, & qui avoit été surpris du crime dont les Anglois avoient été accusés, aida beaucoup à leur justification, en rendant témoignage que depuis qu'ils étoient à Bantam, il avoit admiré plusieurs fois leur continence. En effet, Scot assure, à l'honneur de la sienne, qu'il n'avoit eu jusqu'alors que du dégoût pour les plus belles femmes du Pays, & que veillant à la conduite de ses gens, il avoit toujours éloigné du Comptoir cette sorte de débauche.

EDMOND SCOT. 1604.

Cependant Pangram, comptant à la Cour ſur l'effet de ſon artifice, avoit fait répandre dans toute la Ville, que les Facteurs Anglois étoient convaincus d'avoir violé ſes femmes. On s'attendoit à les voir punir ſi rigoureuſement, qu'en ſortant du Palais, Scot trouva une foule de peuple, qui demandoit quel ſeroit ſon ſupplice. Il paſſa d'un air ſi tranquille, qu'on remarqua aiſément qu'il avoit ſatisfait le Roi; & ce Prince prit ſoin lui-même de diſſiper la calomnie. Pangram, quoique décrié par ſon caractere & par ſes mœurs, avoit acquis tant de crédit dans une longue minorité, que le Conſeil de Régence oſoit à peine lui réſiſter. Mais le Roi commençoit à tenir de ſes propres mains les rênes du Gouvernement; & s'il avoit quelque indulgence pour les injuſtices & les emportemens d'un homme qui lui appartenoit de fort près par le ſang, il étoit fort éloigné de les autoriſer par ſon approbation.

Plaiſant événement

Il arriva dans le même tems aux Anglois une avanture aſſez plaiſante pour les réjouir beaucoup, ſi la liaiſon qu'elle avoit avec celle qu'ils venoient d'eſſuyer ne les avoit obligés de la regarder d'un autre œil. Un Chinois qui demeuroit dans le voiſinage du Comptoir,

ayant enlevé la femme d'un autre, fut poursuivi de si près par le Mari, que cherchant à cacher sa proie, il ne vit point de ressource plus présente que de la faire passer par-dessus l'enclos du Comptoir. Les Anglois avoient sassé nouvellement leur poivre, & la chaleur excessive du magasin les obligeoit d'en tenir la porte ouverte. Dans la crainte où la femme du Chinois étoit encore de retomber entre les mains de son Mari, elle se glissa promptement par la porte du magasin; & la difficulté ne fut pas grande à s'y cacher. Cependant n'ayant pû supporter longtemps la chaleur du poivre, elle revint prendre l' ir à la porte. Un Anglois, qui l'apperçut dans l'obscurité, crut le danger fort grand, & répandit aussitôt l'allarme. Scot parut avec son activité ordinaire. Il prit ses armes pour commencer lui-même les recherches. Enfin ne trouvant qu'une femme, il voulut sçavoir quel motif l'avoit amenée. Elle répondit pour sa défense, que son Mari l'avoit voulu battre, & qu'elle n'avoit point eu d'autre asyle à choisir. Les Chinois sont accoutumés à battre leurs femmes, sur-tout lorsqu'elles sont d'un pays étranger. Celle-ci étoit une Esclave Cochinchinoise, qui n'a-

EDMOND SCOT.

1604.

EDMOND SCOT.

1604.

voit pas de parens à Bantam. On ne laiſſa point de continuer la viſite du magaſin ; & , tout y étant tranquille , on employa le reſte de la nuit à rire de cette fauſſe allarme. Le Mari ſe préſenta le lendemain pour demander des nouvelles de ſa femme ; mais il ne fit cette queſtion qu'en tremblant , comme ſi l'exemple du Chinois , que Scot avoit fait mourir dans les ſupplices , lui eût fait redouter le même ſort. On lui rendit ce qu'il cherchoit , ſans lui ſouhaiter d'autre mal que celui de vivre avec une telle femme.

Les Anglois élargiſſent leur terrain à Bantam.

Le Protecteur affectant quelquefois du zele pour la juſtice , avoit donné aux Anglois , en forme de confiſcation , la maiſon & le terrain du Chinois qui avoit conſpiré contre eux ; mais quoique ce préſent eût paſſé pour gratuit , jamais les Anglois n'ont payé ſi cher un ſi petit eſpace de terre dans aucun Pays du monde. Cependant il leur devint extrêmement utile ; & dans la ſuite ayant acheté une autre maiſon qui n'étoit pas moins proche du Comptoir , ils ſe trouverent logés fort avantageuſement. Leurs ſatisfactions étoient toujours courtes , ou mêlées de quelques déſagrémens. Le 9 de Septembre , on publia par l'ordre du Protecteur une

Monopole du Protecteur.

Proclamation qui défendoit aux Chinois de vendre du poivre aux Etrangers. Scot dîna le même jour avec les Chefs du Comptoir Hollandois, qui ne lui parurent point aussi inquiets qu'ils devoient l'être de cette innovation. Ils lui dirent avec le même air d'indifférence, que le Protecteur leur devoit dix mille sacs de poivre. Sa réponse fut qu'il les croyoit trop fins pour avoir été capables d'une si folle confiance. Mais avec un peu de réflexion sur tous ces incidens, il jugea que le dessein du Protecteur étoit de vexer les Anglois par une espece de Monopole, dans lequel il y avoit beaucoup d'apparence que les Hollandois entroient pour quelque chose. En effet, ayant appris qu'on achetoit quantité de poivre au nom du Roi, & par conséquent à moindre prix, suivant le droit du Souverain, il ne put douter que ce ne fût dans l'intention de le vendre plus cher aux Anglois, lorsqu'on l'auroit rendu plus rare. Il conçut aussi que les dix mille sacs dont les Hollandois lui avoient parlé, n'étoient qu'un artifice concerté, pour les mettre à couvert de l'augmentation du prix. Dans le chagrin de cette nouvelle injure, il résolut de ne rien épargner pour faire entrer dans ses intérêts une vieille

EDMOND SCOT.

1604.

EDMOND SCOT.

1604.

Caractere d'une Dame Javane.

Dame de la Cour, qui gouvernoit si absolument le Protecteur, que sans être de la Famille Royale, on l'appelloit communément la Reine de Bantam. Elle étoit demeurée veuve d'un Seigneur Javan, qui lui avoit laissé d'immenses richesses; & son esprit, joint à beaucoup de fermeté dans le fond du caractere, lui avoit acquis une considération générale dans toute la Nation. Scot n'avoit pas besoin d'interprete pour s'expliquer dans la langue du Pays. Il exposa ses plaintes avec cette noble simplicité, qui est également éloignée de la bassesse & de l'artifice. Il y joignit les flatteries qui sont toujours impression sur le cœur d'une femme, & l'offre de ce qu'il avoit de plus précieux entre ses marchandises. Elle fit prier aussi-tôt le Protecteur de se rendre chez elle; & dans la présence même de Scot, elle lui demanda pourquoi il ôtoit la liberté du commerce aux Anglois. Il répondit qu'il se trouvoit dans la nécessitê d'acheter dix mille sacs de poivre pour le Roi. Scot ne balança point à lui dire, que suivant ce qu'il avoit appris des Hollandois mêmes, cette quantité de poivre étoit pour eux, & leur étoit due. Le Protecteur parut embarrassé, & ne se sauva que par des excuses sans

Elle prend parti pour les Anglois.

vraisemblance. La *Reine de Bantam* exigea de lui qu'il cesseroit de chagriner les Anglois, en lui promettant de leur part beaucoup de respect & d'attachement. Cette réconciliation produisit des effets de quelque durée. Les Chinois charmés de voir le commerce rétabli, s'empresserent d'apporter leur poivre aux Anglois; & Scot assure que s'il avoit eu huit ou dix mille ducats de plus, les Hollandois auroient eu peine cette année à faire leur cargaison. Il ajoute, d'un ton que la concurrence des deux Nations rend un peu suspect, que les Hollandois étoient alors détestés à Bantam, & qu'il ne devoient les faveurs qui leur étoient accordées, qu'au grand nombre de leurs Vaisseaux, dont toutes ces Régions de l'Inde étoient remplies.

EDMOND SCOT. 1604.

Le 15 de Septembre, un accident, dont on ne peut accuser que le hazard, causa dans la Ville un si furieux incendie, que toutes les précautions des Anglois ne purent garantir leur maison de l'impétuosité des flammes. Il n'y eut que le magasin de sauvé. A peine leur resta-t-il un lieu pour placer le lit de Scot; & tous les autres furent obligés de camper sous des tentes au milieu de leur cour. Le Scha Bandar vint leur of-

La maison des Anglois est brûlée.

EDMOND SCOT. 1604.

frir ſon ſecours dans le tumulte. L'Amiral leur envoya un grand nombre d'Ouvriers fideles. Les Chinois les plus riches accoururent pour les ſervir, ou du moins pour veiller à la conſervation de leurs meubles, & d'une partie de leurs marchandiſes, qui étoient expoſées comme au pillage. Le Comptoir Hollandois échappa fort heureuſement, & les Anglois ne firent pas difficulté d'en recevoir diverſes ſortes d'aſſiſtance. Scot remarque de bonne foi, que ſur tous les points qui n'avoient pas de rapport au commerce, les deux Nations étoient fort unies, & n'auroient pas balancé, pour s'entr'aider, à s'expoſer aux derniers périls. Pendant plus de deux mois, qui furent employés à réparer les édifices, la néceſſité de veiller continuellement ſous les armes, fit mener aux Anglois une vie militaire. Ils n'auroient pas réſiſté à la multitude de Brigands qui les obſervoient ſans ceſſe, s'ils n'euſſent été ſoutenus par la Garde du Scha Bandar & celle du Comptoir Hollandois.

Mandeli e pille les proviſions de la Ville.

Le territoire de Bantam ne fourniſſant point aſſez de vivres pour la moitié de la Ville ; elle recevoit le reſte de ſes proviſions de pluſieurs endroits de l'Iſle, & des Pays voiſins, par un grand

nombre de Joncs qu'on y voyoit aborder tous les jours. Un commerce ſi néceſſaire s'exerçoit ſans armes & ſans précautions. *Mandelike*, ce même Prince Javan, dont j'ai rapporté les violences, entreprit de piller les Joncs, pour ſuppléer à ſa fortune, qui s'altéroit de jour en jour par ſes débauches. Avec le ſecours de ſes Eſclaves qu'il avoit ſoin d'élever dans les mêmes principes, il attaqua un Jonc chargé de riz & d'une multitude de Paſſagers des deux ſexes; & ſon impudence alla juſqu'à faire vendre publiquement le riz & ſes Priſonniers. C'étoit le moyen d'affamer la Ville, en répandant l'effroi parmi ceux qui apportoient des vivres. Le Roi & le Protecteur lui envoyerent ordre de reſtituer ce qu'il avoit pris. Il rejetta fierement leurs Meſſagers; & paroiſſant diſpoſé à toutes ſortes d'excès, il ſe fortifia dans ſa maiſon, comme s'il eût compté d'y être aſſiégé. Tous les Seigneurs qui avoient diſſipé leur bien, & qui eſpéroient de rétablir leur fortune dans la confuſion d'une guerre civile, ſe déclarerent pour lui. Le Scha Bandar & l'Amiral avertirent les Anglois de ſe tenir ſur leurs gardes. En effet le nombre des Rébelles augmentant de jour en jour, le commerce fut inter-

EDMOND SCOT.

1604.

l' Ba ne vile.

EDMOND SCOT. 1604.

rompu, & les Habitans du Pays ne s'allarmerent pas moins que les Etrangers. Chacun pensant à sa sûreté, Scot emprunta plusieurs petites pieces d'artillerie de quelques Chinois affectionnés, & se retrancha dans le Comptoir avec des chaînes & de grosses poutres. Il voyoit les Espions des Rébelles roder sans cesse autour de lui, & quelques-uns eurent la hardiesse de lui demander quel étoit le but de tant de précautions. Il leur répondit ouvertement que s'attendant chaque nuit à se voir attaquer par des gens de leur espece, il se mettoit en état de les bien recevoir.

Le Roi de Jacatra vient au secours de celui de Bantam.

Dans la crainte d'une révolution qui pouvoit ébranler les fondemens de l'Etat, le Conseil résolut de s'adresser au Roi de Jacatra, oncle du jeune Roi de Bantam. Ce Prince avoit été forcé d'armer lui-même, pour se défendre contre une partie de sa Noblesse. Après avoir fait entrer ses Ennemis dans la soumission, il conservoit encore une partie des Troupes qu'il avoit employées à les réduire. Sur les instances de son Neveu, il vint se présenter le 20 d'Octobre aux portes de Bantam, avec quinze cens hommes, suivis d'un corps plus nombreux qu'il avoit laissé à quelques lieues de la Ville. Il fit défier les

Rébelles au combat ; mais les trouvant peu diſpoſés à quitter leurs retranchemens, il envoya chercher les principaux Anglois du Comptoir, pour leur demander ſi par quelques ſecrets de l'Europe ils ne pouvoient pas brûler Mandelike & ſes Aſſociés dans leur retraite, ſans nuire aux autres édifices. Scot lui répondit que s'il eût été queſtion d'un Vaiſſeau dans la Rade, il auroit pû rendre ce ſervice au Roi de Bantam ; mais qu'avec quantité de ſecrets inconnus aux Indiens, il n'avoit pas celui d'arrêter l'action des flammes. Cependant il ajouta qu'en faiſant abbatre à quelque diſtance les édifices qui ſervoient de communication, il ne deſeſpéroit pas de ſauver la Ville ; & quant aux Rébelles, il promit de les réduire en cendre en moins de vingt-quatre heures, avec tous leurs retranchemens, ſans expoſer un ſeul homme de l'Armée de Jacatra. Son deſſein étoit de tirer à boulets rouges ſur leurs maiſons de canne. Le Roi ne fit pas difficulté d'accepter ſes offres. On commença auſſi tôt à démolir quelques édifices par où le feu pouvoit ſe communiquer. Les Anglois, que Mandelike avoit ſi ſouvent menacés de l'incendie, ſe réjouiſſoient de lui faire éprouver les

EDMOND SCOT.

1604.

Scot offre un moyen de brûler les Rebelles.

EDMOND SCOT.

1603.

Ils demandent un accommodement.

Mandelike est chassé du Royaume.

mêmes terreurs. Mais le bruit en fut porté jusqu'aux Rébelles, & leur causa tant d'épouvante, qu'ils demanderent un accommodement dès le même jour. Scot conseilla aux deux Monarques de ne recevoir aucune condition qui ne commençât par l'exil perpétuel de Mandelike. Ce fier Javan se vit contraint d'accepter sa grace à ce prix. Il fut chassé du Royaume avec ses femmes, & trente Esclaves, dont on lui permit de se faire accompagner. Pendant dix jours entiers, les Anglois s'étoient attendus à voir les deux Partis aux mains, & se croyoient menacés d'une scêne fort sanglante. Mais tant de mouvement ne produisit pas la mort d'un seul homme. Outre la lâcheté naturelle aux Indiens, Scot donne une autre raison de cette modération apparente. Leur principale richesse consistant dans leurs Esclaves, ils craignent l'occasion de se battre, parce qu'elle les expose à les perdre. La tranquillité étant rétablie dans la Ville, les Anglois donnerent le 17 de Novembre un grand festin pour célébrer le couronnement de la Reine Elisabeth, qu'ils croyoient encore sur le Trône; & leur artillerie, qui avoit été chargée jusqu'alors, fut exercée sans regret dans une si douce occasion. Ils

reçurent des complimens sur leur conduite, non-seulement de tous les Etrangers qui se trouvoient à Bantam, mais des Seigneurs mêmes de la Cour, à qui leur courage inspiroit autant d'admiration que leur prudence. On étoit surpris que dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, & parmi tant de dangers qui les avoient menacés continuellement, ils se fussent soutenus avec une fermeté qui les avoit fait triompher de tous leurs ennemis. Ils étoient les seuls Etrangers qui eussent accoutumé les Javans à recevoir d'eux, ou des censures ou des punitions. La querelle sanglante qu'ils avoient eue avant le départ de leurs Vaisseaux, avoit fait douter s'ils pourroient soutenir cette fierté lorsqu'ils seroient sans aucun autre appui que les palissades de leur Comptoir. Mais ceux qui en avoient mal auguré, se virent démentis par les événemens. D'ailleurs, autant qu'ils témoignoient de fermeté à repousser les injures, autant paroissoient-ils doux & civils dans les devoirs de la société & dans les affaires du Commerce ; fort différens des Hollandois, repete l'Auteur, qui se faisoient haïr mortellement des Javans & des Chinois.

EDMOND SCOT.

1604.

Bonne conduite des Anglois.

Vers le même tems, l'Empereur de

EDMOND SCOT. 1604.

L'Empereur de Damak assassiné par son fils.

Damak, que sa tyrannie avoit fait déposer quelques années auparavant par les Rois voisins, & qui s'étoit procuré un azile à Bantam, fut assassiné par un de ses fils, dans un voyage fort court qu'il faisoit, par mer, vers quelqu'autre lieu de l'Isle. On porta divers jugemens de ce parricide. Les uns prétendirent que le jeune Prince, gagné par l'espérance de remonter sur le Trône après la mort de son pere, avoit promis sa mort à cette condition, au Roi de *Clyn*, son principal ennemi. Mais ceux qui avoient pénétré dans leurs affaires domestiques, assurerent qu'il n'étoit question entre le pere & le fils, que d'une concurrence d'amour pour une Esclave que le jeune Prince avoit acheté à grand prix, & que son pere lui vouloit enlever. Les circonstances parurent s'accorder avec cette opinion; car après s'être souillé du sang de son pere, le Prince se retira dans l'Isle de Sumatra avec les femmes qu'il avoit à bord, sans marquer la moindre prétention aux autres parties de son héritage.

Les Anglois apprennent la mort de leur Reine.

Le 14 de Decembre, une Pinace Hollandoise, qui arriva au Port de Bantam, apporta aux Anglois les premieres nouvelles de la mort de la Reine, & de l'avénement du Roi Jacques d'Ecosse au

Trône d'Angleterre. Mais elle ne leur apprit rien de leur Flotte; & leur inquiétude dura jusqu'à l'arrivée de celle de Hollande, où ils trouverent trois Lettres dans le Vice-Amiral. L'une étoit de la Compagnie de Londres, adressée à M. Stackey, ancien Chef du Comptoir de Bantam, & mort depuis près de deux ans. Scot y trouva le départ de Middleton annoncé, mais sans aucune certitude du tems. La navigation des Hollandois avoit été retardée par tant d'accidens, qu'en supposant la Flotte Angloise partie dans la saison favorable, elle ne pouvoit être long-tems à paroître. Cette espérance consola Scot du triomphe de ses Rivaux, qui répandirent dans l'intervalle des bruits peu honorables pour l'Angleterre. Il eut la consolation d'apprendre que certains Chinois de ses amis avoient découvert & fait arrêter *Uniete*, Chef des Incendiaires qui avoient miné le Comptoir. Ce Brigand s'étoit retiré dans les montagnes, d'où la faim & la soif l'avoient forcé de revenir aux environs de la Ville; & les plus honnêtes gens de sa Nation s'étoient fait un devoir de le livrer aux Anglois. Scot en fit donner avis au Protecteur, mais ce fut pour lui déclarer qu'il se chargeoit de la punition &

EDMOND SCOT. 1604.

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

Incendiaire arrêté.

EDMOND SCOT. 1604.

qu'il ne la feroit point attendre longtems. Il vouloit ſeulement tirer du coupable quelque éclairciſſement ſur la retraite de ſes autres Complices. Son imagination n'avoit point été tranquille, depuis que cette troupe de ſcélérats s'étoit dérobée à ſa vengeance. Il n'avoit perdu qu'une ſeule fois le Comptoir de vûe ; & dans cette courte abſence, il avoit été troublé par tant d'allarmes, qu'à ſon retour il avoit crû trouver ſon Magaſin en proie aux flammes. Trois fois la ſemaine, il ne manquoit pas de faire la viſite de toutes les maiſons Chinoiſes qui étoient voiſines de la ſienne ; & d'obſerver ſur-tout s'il n'étoit pas menacé de quelque nouvelle mine. Cet air d'autorité ne lui auroit peut-être pas réuſſi avec les Javans ; mais à qui les Chinois auroient-ils adreſſé leurs plaintes, lorſque les Javans mêmes prenoient plaiſir à les voir humiliés ?

Allarmes de Scot.

Enfin, le 22 Décembre on découvrit vers le ſoir la Flotte Angloiſe qui entroit dans la Rade. Mais l'empreſſement & la joie que Scot fit éclater à cette heureuſe nouvelle, furent bien temperés par l'état déplorable où il trouva l'Amiral Middleton, & la plus grande partie de ſes gens. A peine reſtoit-il cinquante hommes ſains ſur la Flotte. Loin d'eſpérer

Une Flotte Angloiſe arrive à Bantam. Son triſte état.

d'efpérer leur rétabliffement à Bantam, l'air n'étoit propre qu'à redoubler les maladies. Auffi la plûpart de ceux qui en étoient atteints y moururent-ils miférablement; & parmi ceux qui jouiffoient de la meilleure fanté, un grand nombre effuya le même fort. Middleton étoit fi foible, qu'à peine eut-il la force d'écouter le récit des affaires du Comptoir. Cependant la néceffité ranima fon courage, lorfqu'il eut compris de quelle importance il étoit pour l'honneur de fa Nation & pour le fuccès de fes efpérances, de partager du moins le champ avec les Hollandois. Il chargea immédiatement *Colthurft*, fon Vice-Amiral, de defcendre au rivage avec quelques-uns des principaux Facteurs, pour annoncer fon arrivée à la Cour; & dans la vûe de relever le nom Anglois, Scot choifit le même jour pour faire exécuter l'incendiaire qu'il retenoit dans les fers. Il en reftoit quatre à punir; deux qui s'étoient fauvés dans le Royaume de Jacatra; un qui avoit accompagné Mandelike dans fon exil, & le quatriéme qui vivoit encore à Bantam fous la protection de *Kitty Sanapati Lama*, Seigneur Javan fort oppofé à l'établiffement des Anglois.

EDMOND SCOT. 1604.

Scot fait exécuter l'incendiaire.

Dans un Confeil qui fe tint le 23 à

Confeil te-

EDMOND SCOT.

1604.

...u entre les Anglois.

bord de l'Amiral, diverses raisons firent prendre le parti d'envoyer deux des quatre Vaisseaux de la Flotte aux Moluques, le *Dragon* & l'*Ascension*; tandis que l'Hector & la Susanne feroient leur cargaison de poivre à Bantam, pour retourner directement en Angleterre. Les rafraîchissemens du Pays ayant fait reprendre à l'Amiral une partie de ses forces, il se trouva capable, dès le 25, de donner à dîner sur son bord aux Chefs de la Flotte & du Comptoir de Hollande. Là, dans la chaleur du vin & de la bonne chere, on convint de bonne grace que tous les sujets de plainte seroient mutuellement oubliés, & que pour le bien commun on remettroit à d'autres tems la discussion des intérêts publics ou particuliers. Cette précaution étoit d'autant plus sage, que les Javans mêmes s'attendoient à voir éclater des jalousies funestes aux deux Nations, & s'en promettoient d'avance un spectacle amusant.

L'Amiral se présente à l'Audience du Roi.

Le 31, Middleton accompagné de tous les Marchands à qui leur santé permit de le suivre, se rendit au Palais, où il remit au Roi la Lettre de Jacques I. & les présens. C'étoit une aiguiere & un bassin de vermeil, deux coupes & une cuilliere de même métal, avec six mousquets. Ces témoignages de l'amitié d'un

1604.

grand Roi furent bien reçus. Middleton employa le jour suivant à visiter les principaux amis des Anglois, tels que le Scha Bandar, l'Amiral, & les riches Chinois. Il leur fit aussi des présens, ausquels ils parurent fort sensibles. Ses soins se tournerent ensuite à séparer les marchandises qu'il destinoit aux Moluques. Mais à mesure que ses gens guérissoient du scorbut, ils étoient saisis d'une diarrhée presqu'aussi dangereuse; de sorte que manquant d'Ouvriers, il vit peu d'apparence à pouvoir remplir ses vûes avant la fin de la saison. Les Vaisseaux Hollandois qui étoient au nombre de neuf, sans y comprendre les Pinaces & les Chaloupes, partirent le 7 de Janvier pour Amboyne & les Moluques; tandis que les Anglois demeuroient presque sans espoir de finir cette année leur cargaison. Cependant ceux qui étoient nommés pour Banda se déterminerent le 18 à mettre à la voile. Scot qui continua son office à Bantam, laissa le soin d'écrire leur voyage à ceux dont on a lû les Relations. A peine eurent-ils quitté le Port, que le Protecteur abusant de l'état des deux Vaisseaux qui devoient retourner en Europe, augmenta les droits de sortie. Scot résista d'abord à cette tyrannie; mais voyant que toute

Les Anglois sont accablés de maladies.

1605.

EDMOND SCOT. 1605.

ſa fermeté ne ſerviroit qu'à retarder la cargaiſon des deux Vaiſſeaux, il prit le parti de payer pour les marchandiſes préſentes, en remettant la concluſion du différend au retour de l'Amiral.

Départ de la Suſanne & de l'Hector.

La Suſanne & l'Hector perdirent une ſi grande partie de leur Equipage avant qu'ils fuſſent en état de mettre à la voile, que les Facteurs furent obligés de louer des Chinois & des Guzarates, non-ſeulement pour aider au travail du Port, mais pour ſuppléer à la manœuvre dans le cours de la navigation. C'étoit une dépenſe fort onéreuſe. Enfin, par mille fatigues, on parvint à charger les deux Bâtimens; mais on ne put les mettre en état de partir avant le mois de Mars. Ils quitterent Bantam le 4. L'Hector avoit à bord ſoixante-trois hommes de différentes Nations. La Suſanne en avoit quarante-ſept. Dans l'un & dans l'autre, la plûpart des Anglois n'étoient point encore rétablis.

Riche priſe des Hollandois.

Le 6 de Mai, il arriva au Port de Bantam un Vaiſſeau de Hollande, qui s'étant joint ſur la Côte de Goa avec deux autres Bâtimens de la même Nation, avoient pris quatre Vaiſſeaux Portugais, dont trois étoient chargés d'immenſes richeſſes. Le quatriéme ne portant que des chevaux, les Hollandois



Circoncision du Roy de Bantam

l'avoient brûlé avec sa cargaison. Ce premier Vaisseau de Hollande étoit parti d'Amsterdam au mois de Juin 1604., c'est-à-dire, depuis que Middleton avoit quitté Londres; mais il n'apportoit pas de nouvelles aux Anglois de Bantam qu'ils n'eussent déja reçues par leur Flotte. Le Capitaine qui se nommoit *Cornelius Syverson*, étoit un homme grossier & sans esprit, qui n'avoit aucune teinture d'humanité. Son arrivée ruina le commerce d'amitié & de politesse que l'Amiral Warwick s'étoit efforcé d'établir entre les deux Nations. On cessa bien-tôt de se voir; & les pénétrans comprirent que ce refroidissement annonçoit un rupture éclatante.

EDMOND SCOT. 1605.

Semence de haine entre les deux Nations.

La Ville de Bantam faisoit alors les préparatifs d'une Fête qui paroissoit intéresser vivement toute la Nation. Le jeune Roi n'avoit pas encore été circoncis. Cette Cérémonie devoit être célébrée au mois de Juin; & depuis l'arrivée des Joncs de la Chine, qui commence à la fin de Février, on n'avoit pas cessé de travailler aux ornemens d'un si grand jour. On voyoit déja dans une grande place verte, devant la premiere porte du Palais, un vaste théâtre environné de palissades. Au front, paroissoit une figure monstrueuse, qui représen-

Circoncision du Roi de Bantam.

EDMOND SCOT. 1605.

toit le Diable ; & ſur le théâtre on avoit placé trois eſpeces de trônes : l'un, qui étoit élevé plus haut de deux pieds, pour le jeune Monarque, & les deux autres, pour les fils du *Pangram Goban*, qui étoient les plus proches héritiers de la Couronne.

Divers uſages de cette Fête.

C'eſt l'uſage, dans tous les Royaumes Mahométans des Indes, de faire un préſent au Roi, le jour de ſon avénement au Trône ou de ſa circonciſion. Ce devoir ſolemnel s'exécute avec toute la magnificence poſſible ; & ceux à qui leur fortune ne permet pas de faire une dépenſe conſidérable, Etrangers ou Naturels du Pays, s'aſſocient à leurs ſemblables pour s'acquitter du tribut commun. La Fête commence ordinairement le 15 de Juin, & continue non-ſeulement le reſte du mois, mais tous le mois ſuivant, parce qu'il ne faut pas moins de tems à tous les Députés des Compagnies pour apporter leur préſent au pied du trône. Le Protecteur commença la Cérémonie. Tous les autres vinrent ſucceſſivement, ſans diſtinction de rang & de nobleſſe, ſuivant que chacun avoit été plus prompt à faire ſes préparatifs ; de ſorte que certains jours étoient employés du matin juſqu'au ſoir, & que dans d'autres jours il ne ſe préſentoit

EDMOND SCOT.

1605.

que trois ou quatre Compagnies. Comme les Javans avoient encore peu d'armes à feu, le Protecteur avoit prié les Anglois & les Hollandois de faire les décharges de mouſqueterie. Il s'éleva une querelle entre les deux Nations, pour le rang, dans l'ordre de la marche. Le petit nombre des Anglois fit donner la préférence à leurs concurrens. Mais pour ſe venger par une autre ſorte de diſtinction, Scot fit habiller ſes gens avec la derniere propreté, & voulut qu'ils fiſſent l'arriere-garde du cortége ; tandis que les Hollandois qui affectoient de marcher à la tête, n'y parurent, dit-il lui-même, que pour exciter la riſée, par leurs grands chapeaux pointus, leurs habits tarodés, leurs hautes-chauſſes pendantes, & leurs chemiſes qui tomboient entre leurs jambes.

Diſpute pour le rang entre les Anglois & les Hollandois.

Chaque jour au matin, la Garde du Roi, qui étoit d'environ trois cens hommes, venoit ſe ranger au tour du théâtre. Elle ſe place en pluſieurs rangs de file, ſuivant la diſcipline de l'Europe, mais la marche en eſt ſort différente. Tous les Gardes défilent l'un après l'autre, en ſe ſerrant le plus qu'il eſt poſſible, & tenant la pique élevée. Ils ne connoiſſent point encore l'exercice des armes à feu ; de ſorte que ceux mêmes

Diſcipline de la Garde du Roi.

EDMOND SCOT.

1605.

qui paroiſſoient en petit nombre avec des arquebuſes ou des mouſquets, s'en ſervoient de mauvaiſe grace. Leurs tymbales ſont de larges baſſins, d'un métal qu'ils appellent *Tombago*, & rendent un ſon fort deſagréable. Ils ont leurs Compagnies & leurs Enſeignes, comme la Milice de l'Europe; mais leur Etendart royal eſt d'une forme extrémement bizarre. C'eſt une perche fort longue, dont le ſommet ſe courbe en arc, à l'extrémité duquel ſont ſuſpendues les couleurs, qui deſcendent preſqu'à terre, ſans avoir plus d'une aune de largeur.

Les Anglois & les Hollandois en viennent aux mains.

Le premier jour de la Fête, qu'on s'efforça de rendre le plus magnifique, on repréſenta vis-à-vis le théâtre pluſieurs châteaux de cannes, qui furent attaqués & défendus par des Javans. Tandis que le Roi & toute ſa Cour étoient occupés de cette ſcêne badine, les Anglois & les Hollandois renouvellerent leur querelle, avec une chaleur qui leur fit employer ſérieuſement leurs mouſquets. Le Protecteur informé du deſordre, les fit prier inſtamment de ſuſpendre leurs animoſités ce jour-là. Le ſoir du même jour, Scot demanda à quelques-uns de leurs Marchands ſi leurs prétentions ſuppoſoient que la Hollande fût capable de ſe mettre en comparaiſon avec

l'Angleterre, & s'ils avoient oublié que sans le secours des Anglois ils auroient été la plus vile Nation de l'Univers. Quelque amertume qu'il y eût dans cette question, les Marchands Hollandois se contenterent de répondre que les tems & les situations étoient changés.

EDMOND SCOT. 1605.

Jeux & spectables de la cérémonie de la Circoncision.

Le Roi de Bantam se faisoit transporter chaque jour au théâtre sur les épaules d'un homme robuste, dans la posture où l'on peint Anchise sur celles d'Enée, & faisoit quelquefois le tour de la Place dans la même situation. Plusieurs Esclaves soutenoient autour de lui & sur sa tête de riches parasols; sa Garde, qui avoit marché devant lui, se plaçoit autour du théâtre, dans l'intérieur de la balustrade. A sa suite venoient grand nombre de Courtisans, qui avoient leur jour marqué pour s'approcher successivement de lui. Lorsqu'il s'étoit placé sur son trône, les jeux commençoient par une marche de la Compagnie des Mousquetaires, qui étoit suivie de celle des Picquiers, chacun avec leurs instrumens de musique. Ensuite paroissoit la Compagnie des Porte-boucliers, Corps plus distingué que les deux précédens par leurs fonctions auprès du Roi. On voyoit passer ensuite sur les épaules d'une infinité d'Esclaves, plusieurs sortes

EDMOND SCOT. 1605.

d'arbres avec leurs fruits. A ce ſpectacle ſuccédoit une proceſſion d'animaux de toute eſpece ; les uns vivans, d'autres artificiels, mais ſi bien repréſentés, qu'ils ne paroiſſoient pas différens de la nature. Cette ſcêne faiſoit place à quantité d'hommes & de femmes, dont la profeſſion étoit de danſer, de chanter, & de faire des tours de force ou d'agilité. Ils exerçoient leurs talens devant le Roi, qui les honora ſouvent de quelques marques d'approbation. Ils étoient ſuivis de trois cens jeunes femmes, qui portoient des préſens, avec une vieille matrone à chaque dixaine, pour les contenir dans l'ordre. Ces préſens étoient de peu de valeur, mais ils étoient portés dans de petits paniers fort galans. On commençoit alors à voir paroître des préſens plus riches, tels que des turbans brodés en or, des étoffes d'or & d'argent, des perles, & d'autres pierreries pour l'uſage du Roi. C'étoient encore des femmes qui portoient toutes ces richeſſes ; & quantité d'Eſclaves marchoient à leurs côtés, avec des paraſols qui les tenoient à couvert. Après elles, marchoient les hommes qui avoient leur propre tribut à préſenter, & les Députés des Compagnies que l'indigence avoit formées pour ſatisfaire à l'uſage. Enfin

l'on voyoit venir les enfans & les héritiers de ceux qui faisoient un présent en leur propre nom, assez galament vètus, en étoffes peintes ou brodées, avec des bracelets & des ceintures où les pierreries éclatoient au milieu de l'or. Ils étoient accompagnés d'Esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui les garantissoient aussi de la chaleur avec des parasols. A mesure que les présens étoient offerts au Roi & rangés au pied du théâtre, ceux qui les avoient apportés s'asseyoient par terre sur des nattes.

EDMOND SCOT. 1605.

Après cette longue procession, un Crieur public qui s'introduit dans la figure du Diable crie par la bouche de cet hideux colosse, que le Roi impose silence à toute l'assemblée. Alors la musique se fait entendre seule, avec un mêlange de la mousqueterie par intervalles. Ensuite les Picquiers & les Porte-boucliers commencent le jeu du dard & de leurs autres armes. Ils s'en servent fort adroitement. Leur attaque se fait avec divers pas de danse, au milieu desquels l'habileté consiste à choisir un moment pour lancer le dard, & rarement manquent-ils leur coup. Entre plusieurs autres spectacles, on voit des Joncs chargés de riz & d'autres marchandises, qui voguent par l'effet de certains ressorts. Il se fait

EDMOND SCOT.

1605.

aussi des représentations historiques. Le fond est tiré des Chroniques de Java, & des Livres de l'ancien Testament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Persans & des Chinois, mais qu'ils ont altérés par cent chimeres de leur propre imagination.

Présens des Anglois dans la cérémonie.

Les Anglois présenterent au Roi un beau grenadier, couvert de son fruit. Ils l'avoient enfermé dans une espece de cage où les ornemens n'étoient point épargnés; & sur le gazon verd qui couvroit ses racines, ils avoient mis trois lapins blancs. Ces animaux sont fort rares aux Indes. Entre les branches ils avoient attaché plusieurs petits oiseaux, qui dans l'agitation de tant de bruit & de mouvemens, firent entendre fort à propos leur ramage. Ils avoient aussi quatre furieux serpens, ou plutôt quatre représentations, dont ils étoient redevables à l'industrie des Chinois, & qui contrefaisoient la nature jusqu'à causer de l'épouvante aux spectateurs. Ces présens étoient suivis de cinq pieces d'étoffes pour l'usage du Roi, & de plusieurs autres pour les Officiers de sa suite. Ils y joignirent une paire de pistolets damasquinés, avec les fourreaux de velours cramoisi, relevé de feuilles d'or

battu. Comme leur qualité d'Etrangers ne leur permettoit point de se mêler dans la marche des présens, & qu'ils n'avoient point de femmes qu'ils pussent charger de certe commission, ils se procurerent trente des plus jolis enfans qu'ils purent trouver, & deux Picquiers Javans, pour les accompagner en qualité d'Huissiers ou de Gardes. Le Chef de cette petite Troupe étoit un jeune Chinois, dont le pere avoit été tué au service de Scot, dans une attaque de quelques Voleurs. Il étoit vêtu presqu'aussi bien que le Roi. Dans le petit discours qu'il devoit prononcer à ce Prince, les Anglois faisoient remarquer que si leur nombre eût répondu à leurs desir, ils n'auroient pas manqué de paroître avec beaucoup plus d'éclat.

EDMOND SCOT. 1605.

Les Hollandois, accoutumés à faire valoir leurs moindres avantages, releverent beaucoup ce qu'ils firent dans cette occasion. Ils vanterent extrémement leur Roi; car c'est le nom qu'ils donnoient continuellement au Comte Maurice. Leur querelle avec les Anglois se renouvella plusieurs fois, & c'étoit toujours après avoir bû qu'ils la recommençoient. Scot qui avoit à répondre d'une grande quantité de marchandises, & qui voyoit ses gens en si

EDMOND SCOT.

1605.

Iaégaié des Anglois & des Hollandois.

petit nombre, c'erchoit continuellement à rapprocher les esprits. Les Anglois n'étoient que treize. Middleton avoit eu besoin de tout son monde en partant pour Banda ; & loin que la Susanne ou l'Hector eussent pû laisser quelques-uns de leurs gens au Comptoir, ils s'étoient vûs dans la nécessité d'employer des Etrangers pour leurs propres besoins. Au contraire, soit au Port ou dans la Ville, les Hollandois étoient plus de cent.

Le Roi de Jacatra vient prêter hommage à celui de Bantam.

Le 18 de Juillet, on vit arriver à Bantam le Roi de Jacatra, qui venoit faire ses présens & rendre son hommage. Cette Cérémonie se fit encore avec éclat. Dès la pointe du jour, les Gardes de Bantam se rangerent sur la Place du Palais. Scot & les autres Facteurs, que la curiosité y avoit conduits, se tenant debout près du théâtre, il leur vint successivement plusieurs Officiers du Roi, pour les presser de s'asseoir à terre ; car il n'est pas permis de demeurer dans une autre posture devant le Roi & les personnes de marque. Mais Scot répondit qu'il falloit donc lui faire apporter des siéges ; sans quoi il prendroit le parti de retourner chez lui, contre l'intention du Roi & du Protecteur, qui avoient souhaité qu'il assistât

Edmond Scot.

1605.

à leurs Fêtes. Les Hollandois firent la même réponſe. On n'entreprit point de leur faire violence ; mais dans l'uſage établi pour tout le monde, de s'aſſeoir à terre lorſqu'on ſe trouve dans le même lieu que le Roi, fût-ce au milieu des boues les plus noires & les plus épaiſſes, ceux qui ne purent ſupporter que les Anglois & les Hollandois paruſſent autrement, s'éloignerent d'eux ; & les Gardes mêmes qui en étoient proche, changerent de poſte. Il arrivoit ſouvent, dans des occaſions domeſtiques, que les Javans s'offenſoient de voir un Facteur de l'un ou de l'autre Comptoir prendre place ſur un coffre ou ſur quelque autre meuble, tandis qu'ils étoient à terre ſuivant leur uſage ; & leur fierté leur faiſant regarder la ſupériorité de poſture comme une inſulte, ils auroient poignardé volontiers ceux de qui ils croyoient recevoir cet affront.

A neuf heures, le Roi de Bantam ſe fit porter ſur ſon trône. Bientôt on entendit un grand bruit, qui annonçoit l'approche de celui de Jacatra, à la tête de deux cens de ſes propres Gardes. Lorſqu'il fut arrivé à la Garde de Bantam, il laiſſa ſes gens derriere lui pour la traverſer. Mais s'étant apperçu qu'il

EDMOND SCOT.

1605.

devoit paſſer enſuite au milieu de pluſieurs petits Princes voiſins, qu'il connoiſſoit pour ſes mortels Ennemis, il s'arrêta tout d'un coup, dans la crainte qu'ils ne priſſent cette occaſion pour l'aſſaſſiner. Ce n'eſt pas qu'il manquât de courage; il paſſoit au contraire pour un des plus braves Princes de l'Inde. Mais dans l'impoſſibilité qu'il voyoit à ſe défendre, s'il étoit lâchement attaqué, il prit le parti de faire avertir le Roi de Bantam qu'il attendoit ſes ordres; & dans l'intervalle il s'aſſit ſur une piece de cuir, telle que la plûpart des ſpectateurs en avoient apporté. Le Roi de Bantam apprenant qu'il étoit ſi proche, envoya auſſi-tôt deux de ſes principaux Officiers pour le conduire juſqu'au trône. Il le reçut avec de grandes marques de diſtinction. Il l'embraſſa; & la cérémonie de l'hommage étant achevée, il le fit aſſeoir près de lui, ſur une petite eſtrade beaucoup moins élevée que ſon trône, qui ſembloit avoir été préparée dans cette vûe. Les petits Princes rendirent leur hommage après lui, & prirent place enſuite dans un rang fort inférieur. Vers midi, on vit paroître les préſens, dans l'ordre que j'ai déja repréſenté. Entre une infinité d'animaux, on admira beaucoup une ſorte

EDMOND SCOT.

1605.

Machan, bête extrêmement féroce.

de lion, que les Indiens appellent *Machan*, & qui paſſe pour la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il eſt marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & ſon agilité ſont ſi extraordinaires, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds ſur ſa proie. Il s'en trouve un aſſez grand nombre dans l'Iſle de Java, & les ravages qu'ils y font dans certains tems, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chaſſe eſt ſi dangereuſe, qu'elle coute ordinairement la vie à pluſieurs Soldats. Elle ſe fait quelquefois la nuit, parce que le Machan n'apperçoit rien dans l'obſcurité, quoiqu'il ſorte de ſes yeux des traits de flamme qui le font découvrir. Celui que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, fut apporté dans une cage traînée par deux buffles, & laiſſoit voir dans cette ſituation de quoi ſa fureur l'auroit rendu capable en liberté. On vit paroître encore avec plus d'admiration un jardin tout entier, couvert non-ſeulement de fleurs & de légumes, mais chargé d'arbres; ſans parler d'un étang, rempli de poiſſons, qui nageoient dans l'eau. Mais Scot a ſoin d'ajouter que tout étoit artificiel, & que cette machine n'avoit point au fond d'autre mérite que celui d'une grandeur prodigieuſe, qui deman-

EDMOND SCOT.

1605.

doit une infinité d'hommes & d'animaux pour la traîner. La plûpart de ces ouvrages venoient de l'induſtrie des Chinois ; car la groſſiereté des Javans les rend peu capables d'invention. Il eſt ſurprenant, ſuivant la remarque de Scot, qu'il puiſſent traiter avec le dernier mépris une Nation qui ſert ainſi preſqu'également à les amuſer & à les faire vivre. La marche fut fermée par le fils du Roi de Jacatra, qui parut ſur un char traîné par des buffles. Cet attelage eut peu d'agrément pour l'Auteur. Mais il remarque que l'Iſle de Java eſt mal fournie de chevaux, & qu'ils n'y ſont pas d'une taille avantageuſe. Auſſi ne les y employe-t-on jamais à tirer, ni même à d'autres exercices que ceux de la courſe, qui ſe font le Samedi au ſoir, & qui reſſemblent beaucoup à ceux de Barbarie.

Jour de la Circonciſion

Enfin, le dernier jour des Fêtes, qu'on avoit fait tomber exprès à leur Sabbat, le Roi fut porté au Temple, ſur l'échaffaut même d'oû il avoit eu tous ces ſpectacles, & fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. On aſſura Scot que plus de quatre cens perſonnes avoient été employées à porter l'échaffaut ; mais à juger par la grandeur même de cette machine,

il trouva de l'exagération dans ce récit. EDMOND SCOT. 1605.

Le 24 de Juillet, Middleton, rentrant dans le Port de Bantam avec une riche cargaison de Girofle, apprit à Scot les tristes marques qu'il avoit reçues de la reconnoissance des Hollandois, après les services qu'il leur avoit rendus. En comparant cette conduite avec celle qu'ils tenoient depuis long-tems dans l'Isle de Java, il ne fut pas difficile aux Anglois de prévoir ce qu'ils en devoient attendre à l'avenir. Cependant Middleton ne cessa point de répeter aux Facteurs du Comptoir, qu'il falloit éviter toutes les occasions de querelle, & se faire un appui de la considération que leur honnêteté même & leur modération ne manqueroient pas de leur attirer de la Cour. En effet il continuerent de recevoir du jeune Roi des témoignages d'une estime distinguée; & le Roi de Jacatra, qui passa quelques semaines à Bantam, fit l'honneur à Middleton de le visiter sur son bord. Mais ces apparences de distinction devinrent un nouveau sujet de jalousie pour les Hollandois. Le premier d'Août, tandis que Scot travailloit ardemment au Magasin, avec une partie de ses gens, il vit arriver deux Anglois du Vaisseau de Middleton, qui étoient poursuivis par

Retour de Middleton à Bantam.

Jalousies des Hollandois.

EDMOND SCOT. 1605. Leur effet tragique.

quelques Hollandois, & qui en avoient reçu plusieurs blessures. Dans le ressentiment de cette insulte, il sortit avec la premiere arme qui tomba sous ses mains; & ses gens le seconderent si bien, que non-seulement il fit prendre la fuite à ses Ennemis, mais qu'il en tua un & coupa les bras à deux autres. Il n'étoit encore rien arrivé de si vif entre les deux Nations. Le Chef du Comptoir Hollandois en porta aussi-tôt ses plaintes à Middleton; mais il le trouva si bien informé, qu'ayant été obligé de reconnoître que l'injustice & la violence étoient du côté de ses gens, il prit le parti de boire pendant le reste du jour avec les Anglois du Vaisseau. Le Roi de Bantam, à qui l'on fit le récit de ce combat, se réjouit beaucoup que le mort fût un Hollandois, & déclara publiquement qu'il s'affligeroit peu que tous les autres eussent le même sort.

L'*Ascension* n'ayant pas tardé longtems à suivre l'Amiral, les Anglois se trouverent en état de faire face à leurs Ennemis, pendant que ces deux Vaisseaux demeurerent à Bantam. Aussi trouverent-ils les Hollandois beaucoup plus humains dans cet intervalle. Le 8 de Septembre, les principaux Marchands de Hollande donnerent à Middleton &

EDMOND SCOT. 1605.

à ſes Facteurs un magnifique feſtin, où l'amitié parut ſe renouveller avec une parfaite franchiſe. Cependant deux jours après cette réconciliation, il s'éleva une nouvelle querelle, où pluſieurs perſonnes furent bleſſées dans les deux partis.

Autres ſanglans démêlés.

Le retour de Syverſon, Amiral Hollandois, & la groſſiereté de ſon caractere, devinrent encore l'occaſion de pluſieurs combats. Un jour que Middleton étoit aſſis à la porte du Comptoir Anglois, dans un éntretien fort tranquille avec quelques Portugais, un yvrogne du Vaiſſeau de Syverſon vint s'aſſeoir impudemment à ſes côtés. Il le força de ſe retirer. Au même moment pluſieurs Matelots du même bord parurent avec leurs couteaux, pour ſoutenir leur Compagnon. Les Anglois ſortirent du Comptoir, dans la ſeule vûe de ſe défendre. On en vint aux mains avec la derniere chaleur; & les Hollandois furent pouſſés juſques dans la maiſon d'un Chinois, où ils ne parvinrent à ſe mettre à couvert qu'après avoir eu pluſieurs de leurs gens bleſſés. Mais à peine les Anglois ſe furent-ils délivrés de ces Ennemis, qu'il en revint une autre Troupe, avec leſquels il fallut recommencer le combat. Comme la plûpart étoient yvres, & que la curioſi-

EDMOND SCOT. 1605.

té en amenoit d'autres ſans aucun deſſein de prendre part à la querelle, Middleton parut lui-même, pour garantir les plus ſenſés de la fureur de ſes gens, & leur offrir un azile dans le Comptoir. Ainſi rien n'étoit plus étrange que d'en voir une partie aux mains avec les Anglois, tandis que les autres en étoient traités avec autant de civilité que d'amitié. Enfin les yvrognes furent aſſez maltraités pour ſe repentir de leur inſolence, & chercher leur ſalut dans la fuite. Syverſon, malgré ſon arrogance naturelle, ſe vit obligé de reconnoître le tort de ſes Matelots, & prit le parti d'en faire des excuſes à Middleton.

Menaces encore plus terribles.

Mais ce qui commença bientôt à cauſer de plus juſtes allarmes aux Anglois, ce fut d'apprendre de quelques Matelots de leur Nation qui ſervoient ſur les Vaiſſeaux de Hollande, que le Contremaître de l'Amiral Syverſon avoit conſeillé à tous les Hollandois, de ne jamais ſortir ſans armes, & de poignarder ſur le champ le premier Anglois qui donneroit devant eux quelque marque de fierté ou de réſiſtance. Cet avis parut d'autant plus ſérieux, que ceux dont on l'avoit reçu étoient retenus à bord avec de grandes précautions, & que pour le donner, ils avoient été obligés

EDMOND SCOT.

1605.

Stratagême de quelques Matelots Anglois.

d'employer un ſtratagême qui avoit fort heureuſement réüſſi. A la vûe de quelques Anglois qui avoient paſſé dans une Chaloupe auprès de la Flotte Hollandoiſe, ils avoient jetté dans l'eau une petite boëte qui contenoit une Lettre en Anglois. Ce ne fut pas ſans peine qu'elle fut pêchée par les gens de la Chaloupe ; & loin de s'attendre à ce qu'elle contenoit, ils n'auroient pas jugé qu'elle méritât les mouvemens qu'ils ſe donnerent pour la prendre, s'ils n'avoient entendu crier dans le même tems *have a care*, c'eſt-à-dire *prenez garde*. Après avoir reçu ce terrible avis, ils furent tentés de faire main-baſſe ſur tous les Hollandois qu'ils rencontrerent en allant au Comptoir. Mais ne voulant rien entreprendre ſans l'ordre de Middleton, ils lui remirent la boëte & la Lettre. On tint Conſeil auſſi tôt. Les Hollandois avoient alors ſept grands Vaiſſeaux dans le Port ; & le nombre des Anglois ſe réduiſoit à deux. Il n'étoit pas queſtion d'attaquer, ſur-tout lorſqu'au milieu des reſſentimens on n'avoit que des vûes de paix & de commerce ; mais des craintes ſi preſſantes obligeoient de ne rien négliger pour ſe défendre. Après avoir pourvû à la garde du Comptoir, Middleton envoya ordre

EDMOND SCOT. 1605.

Middleton termine les différends par composition.

sur les deux Vaisseaux de ne laisser sortir personne pendant le reste du jour ; & faisant la même défense aux gens du Comptoir, il prit le parti de se rendre chez les Commandans Hollandois sans autre suite que son Secretaire & deux domestiques. Là, sans faire connoître les lumieres qu'il avoit reçues, il témoigna beaucoup de chagrin des semences de haine qu'il voyoit croître tous les jours entre les deux Nations ; & ne balançant point à prétendre que la faute venoit des Hollandois, puisqu'on ne pouvoit pas supposer raisonnablement que dans une si grande inégalité de forces les Anglois fussent les aggresseurs, il pria les Commandans de s'expliquer avant son départ sur leurs véritables intentions, afin qu'il n'eût point à se reprocher d'avoir abandonné le Comptoir Anglois à la discrétion de ses ennemis ; tandis qu'il croyoit au contraire la Hollande unie d'interêts & d'amitié avec l'Angleterre. Un discours si sérieux reveilla toute l'attention des Hollandois. Ils convinrent des excès où l'yvrognerie avoit quelquefois emporté leurs Matelots ; mais ils se plaignirent qu'au lieu de demander de justes satisfactions par les voies qui convenoient au bien commun, les Anglois s'attribuassent

s'attribuassent le droit de se faire justice par leurs propres mains. Middleton répondit adroitement, que ce n'étoit donc qu'un mal-entendu, puisqu'il n'avoit jamais eu d'éloignement pour les termes qu'on lui proposoit; mais que l'équité demandoit qu'il y eût des regles établies sur lesquelles les Anglois pussent compter. Cette ouverture fut reçue de bonne grace. Syverson reconnut lui-même que l'intempérance de ses Matelots devoit être retenue par quelque frein. On convint d'établir des châtimens exemplaires pour les mutins & les querelleurs. Les cas & les peines furent reglés de concert; & Middleton promit, au nom des Anglois, qu'ils n'employeroient point les voies de fait pour se venger, sans avoir demandé justice, & trouvé de la difficulté à l'obtenir. Ce Traité fut publié sur les Vaisseaux des deux Nations & dans les deux Comptoirs. Middleton en prit une copie pour l'emporter en Angleterre, avec la satisfaction de pouvoir prouver par les articles & les termes mêmes de la Transaction, que la source des querelles étoit toujours venue des Hollandois. Syverson & tous ses Facteurs l'accompagnerent quelque tems dans la rue, pour faire éclater leur réconciliation. Le jour

EDMOND SCOT.

1605.

Accord entre les deux Nations.

EDMOND SCOT.

1605.

ſuivant, qui ſut choiſi pour la publication du Traité, ils accepterent un feſtin au Comptoir Anglois, où les promeſſes furent ſolemnellement ratifiées. Middleton fut traité de même au Comptoir Hollandois; & l'on ne ſe quitta qu'après avoir ſcellé l'amitié par de nouvelles proteſtations.

Vol fait aux Anglois.

Elle fut confirmée par un événement qui ſembloit intéreſſer les deux Nations. Quelques Javans qui appartenoient au plus grand Seigneur de la Cour, trouverent le moyen de dérober neuf mouſquets à bord de l'Aſcenſion. Une hardieſſe de cette nature parut d'une ſi dangereuſe conſéquence aux deux Amiraux, qu'avant que d'en porter leurs plaintes à la Cour, ils feignirent pendant quelques jours de l'ignorer, dans l'eſpérance que l'impunité ramenant les mêmes Voleurs, qu'on ne connoiſſoit point encore, on pourroit les prendre ſur le fait. Les Chaloupes des deux Flottes veillerent pendant pluſieurs nuits. Enfin l'on découvrit une Barque du Pays, qui s'avançoit dans l'obſcurité, & qui s'approcha de l'Amiral Anglois. Mais au moment que les Javans, encouragés par le ſilence & les ténebres, alloient appliquer une échelle qu'ils avoient apportée, le bruit des

Les voleurs ſont arrêtés par artifice.

Chaloupes qui fondirent brusquement sur eux, leur fit prendre le parti de se sauver à la nage. On ne laissa point d'en arrêter deux. Ils furent interrogés aussitôt par les deux Amiraux. L'espérance qu'on leur donna d'être traités avec douceur, leur fit confesser le premier vol, & l'intention dans laquelle ils étoient venus d'en commettre un nouveau. Ils déclarerent le nom de leur Maître, & l'usage qu'ils avoient fait des neuf fusils. Milddleton prit le parti de les envoyer au Protecteur, en se contentant de lui faire redemander ses armes. Mais le bruit de cette avanture étant allé jusqu'au Roi, le Seigneur même à qui ils appartenoient crut son honneur intéressé à solliciter leur punition. Ils furent condamnés à mort, avec tant de considération pour les Anglois, que d'autres raisons ayant fait différer le supplice d'un jour ou deux, le Protecteur leur en fit faire des excuses. Middleton s'imagina d'abord que c'étoit un artifice pour sauver les coupables; & ne desirant point leur mort, il étoit résolu de se borner à cette satisfaction. Cependant il apprit, deux jours après, qu'on les conduisoit au lieu de l'exécution. La pitié le pressa de s'y rendre. Il arrêta le cortége, en protestant qu'il

EDMOND. SCOT.

1605.

Leur punition.

EDMOND SCOT.

1605.

ne demandoit point d'être vengé. Mais le Bourreau lui répondit qu'après l'ordre du Roi, il n'étoit au pouvoir de personne de les sauver, & que toutes les offres du monde ne lui feroient pas suspendre son devoir. Les deux coupables souffrirent la mort avec beaucoup de patience. C'est le caractere des Javans, d'être aussi fermes lorsqu'ils voyent la mort inévitable, qu'ils sont lâches & timides à la vûe d'un péril qu'ils peuvent éviter par la fuite. Ils tremblent dans une bataille, & meurent tranquillement par la main d'un Bourreau.

Incendies à Bantam.

Le 26 de Septembre, la moitié de Bantam fut ruinée par un incendie, dont les Hollandois ne purent sauver leur Comptoir. Les Anglois furent plus heureux; & devant leur sûreté à la faveur du vent, ils eurent la liberté de s'employer avec zèle au secours d'autrui. Ils aiderent à préserver des flammes le grand Magasin de Hollande; mais tous les édifices extérieurs furent consumés, avec tant de dommage pour les Particuliers, que plusieurs Marchands Hollandois qui exerçoient le Commerce depuis l'origine de l'Etablissement, perdirent tout ce qu'ils possédoient. Le feu reprit deux fois dans

l'efpace de quatre jours, & mit les Anglois à leur tour dans le befoin d'être affiftés. Cependant ils en furent quittes pour des frais de tranfport & pour des inquiétudes qui ne furent nuifibles qu'à leur repos. Middleton ne voyant plus rien qui dût retarder fon départ, prit congé de l'Amiral & de tous les Officiers Hollandois, par un grand feftin où l'exécution du Traité fut jurée au milieu de la bonne chere & de la joie.

EDMOND. SCOT.

1605.

Départ de la Flotte Angloife.

Le 4 d'Octobre, tous les Marchands Anglois, qui devoient partir avec la Flotte, fe rendirent à la Cour avec Middleton. Ils y reçurent du Roi de nouveaux témoignages de la protection dont il n'avoit pas ceffé de les honorer. Scot qui étoit de ce nombre, eut la fatisfaction de voir fa conduite approuvée de ce Prince & de tous les Seigneurs, & d'entendre former à tout le monde des vœux ardens pour fon retour. On fe rendit à bord le 6; & le lendemain à trois heures après midi, on leva l'ançre, au bruit de quelques coups de canon dont on falua la Ville & la Flotte Hollandoife.

La nuit fuivante, entre onze heures & minuit, on aborda dans une Ifle où Middleton s'étoit fait devancer par quelques Matelots pour y couper du bois,

EDMOND SCOT.

1605.

Fuite d'un jeune Hollandois ave une fille Javane.

Tandis qu'on étoit à l'embarquer, il arriva une petite Barque Indienne, qui n'avoit pour conducteur qu'un jeune Hollandois, accompagné de deux femmes de Java. Scot, qui étoit à terre, s'étant présenté à leur débarquement, reconnut le Hollandois, pour l'avoir vû plusieurs fois avec son pere, qui étoit un Facteur de leur Comptoir. Aussi s'apperçut-il que sa présence lui causoit de l'embarras ; ses questions le troublerent encore plus. Enfin soupçonnant du mystere dans l'état où il le voyoit, avec deux femmes, dont l'une étoit fort jeune, & quelques malles qui annonçoient le dessein d'un plus long voyage, il lui demanda au hazard s'il vouloit retourner en Europe. Le jeune homme prit cette demande pour une offre ; & serrant affectueusement la main de Scot, il l'assura que s'il obtenoit de lui cette faveur, il croiroit lui être redevable de la vie. Ses vûes, protesta-t-il, étoient innocentes. Il vouloit retourner à Midelbourg, où il étoit né, pour revoir sa mere qu'il aimoit beaucoup. C'étoit malgré lui que son pere lui avoit fait faire le voyage des Indes. La jeune Javane qui étoit avec lui vouloit bien l'accompagner en Europe, & l'autre étoit une Esclave qui avoit consenti volon-

tairement à les suivre. Scot, embarrassé de cette priere, s'excusa sur le peu d'autorité qu'il avoit sur la Flotte, & lui conseilla de s'adresser à l'Amiral. Mais le jeune homme, l'embrassant avec ardeur, le conjura de se rendre lui-même son protecteur auprès de Middleton. Quoiqu'on se disposât à lever l'ancre, Scot lui promit de faire suspendre le départ en sa faveur. Il se rendit à bord de l'Amiral, fort persuadé que le fond de cette avanture étoit quelque galanterie de jeunesse, & doutant déja s'il convenoit aux Anglois de s'y prêter. Middleton s'en fit encore plus de scrupulu. C'étoit offenser les Hollandois dans la personne d'un de leurs principaux Facteurs; & s'il étoit question d'un enlevement, comme ils étoient portés l'un & l'autre à le croire, c'étoit irriter tout à la fois les Javans, qui sont extrémement sensibles à l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. Dans cet embarras, l'Amiral résolut d'être insensible aux prieres du jeune homme, & lui fit dire par Scot que diverses raisons ne lui permettoient point de le recevoir. Cependant ses larmes qui commencerent à couler en abondance, & celles de la jeune Javane qui se desespéroit de la pensée de reparoître à la vûe de son pere, firent tant

EDMOND SCOT.

1605.

EDMOND SCOT.

1605.

d'impreſſion ſur Scot, qu'il entreprit de les ſervir par une autre voie. La Flotte n'étoit qu'à cinq ou ſix lieues de Bantam. Il obtint de l'Amiral la permiſſion de s'y rendre dans une Chaloupe, avec l'aſſurance, ſinon de faire agréer leur départ à leurs parens, du moins de faire goûter au Roi, & même aux Hollandois, la conduite de Middleton, qui n'avoit pas voulu ſans leur participation, favoriſer une fuite dont ils pouvoient être également choqués. L'offre d'un ſi grand ſervice rendit le jeune Hollandois tout-à-fait ſincere, d'autant plus que devant attendre le retour de Scot ſur la Flotte, il ſuppoſoit que ſi les repréſentations de ſon interceſſeur ſe trouvoient inutiles, les Anglois ne feroient plus difficulté de le recevoir. Il avoua donc que la jeune Javane étoit fille de *Manmack*, Seigneur de la Cour; qu'il l'avoit vûe pour la premiere fois à la Fête de la Circonciſion; & que par l'entremiſe de l'Eſclave, qu'il avoit gagnée à force de préſens, il avoit trouvé le moyen de s'en faire aimer: que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de lui propoſer leur fuite; & que ne pouvant douter avec cette preuve d'affection qu'il n'en fût aimé parfaitement, il perdroit mille fois la vie plutôt que de l'abandonner.

Edmond Scot.

1605.

Ce détail augmenta le zèle de Scot à les ſervir. Etant retourné à Bantam, il commença ſa négociation par les deux peres, qu'il trouva également affligés de la perte de leurs enfans; mais loin d'avoir leur colere à vaincre, il comprit que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux étoit de les revoir. Cette ouverture lui fit eſpérer de finir l'avanture par une prompte réconciliation. La difficulté n'étoit que pour les deux Amans, qui étoient menacés de ne ſe revoir jamais. Scot preſſentit là-deſſus les deux peres. Ils firent la même réponſe; c'eſt-à-dire, que n'ayant point entr'eux de reproche à ſe faire, & ne croyant point leurs enfans indignes l'un de l'autre, ils ne propoſerent point d'autre obſtacle que celui de la Religion. Scot s'imagina que c'étoit un article qu'on pouvoit leur laiſſer le ſoin de démêler, & que ſi l'un des deux Amans étoit capable d'abandonner la ſienne, il y avoit beaucoup d'apparence que le changement ſeroit à l'avantage du Chriſtianiſme. Après cette réfléxion, dit-il lui-même, il ne fit pas difficulté d'apprendre aux deux peres dans quel lieu il avoit laiſſé leurs enfans. Ils le remercierent tous deux de cet important ſervice; & ſe mettant dans une Pinace

EDMOND SCOT. 1605.

Hollandoiſe, ils l'accompagnerent juſqu'à la Flotte. Scot n'ajoûte rien à ce recit ; mais on trouvera dans une des Relations ſuivantes, quelques circonſtances qui ſemblent regarder le même événement.

Le 9, Middleton remit à la voile, & ſa navigation ne fut point interrompue juſqu'en Angleterre.

Fin du Tome troiſiéme.

